This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

Digitized by Google

2854

46 a.22

VI.1770G/1 (1)

48/1628(46)

Rem Coun
1611

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION
COMPLETTE
DES
ŒUVRES
DE
Mr. *de VOLTAIRE.*

DERNIERE EDITION.

TOME PREMIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LA HENRIADE,

POËME,

AVEC LES PIÉCES RELATIVES A L'ÉPOPÉE.

M. DCC. LXX.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE
DES
EDITEURS.

ON ne ceſſe depuis quarante ans d'imprimer & de défigurer les ouvrages de Monſieur *de Voltaire*. Plus le public a montré de goût pour tout ce qui eſt ſorti de la plume de cet homme célèbre, & plus il a dû ſe révolter contre cette foule d'éditions fautives & incomplettes, faites contre le gré ou ſans l'aveu de l'auteur. Il était tems enfin d'en préſenter une que Monſieur *de Voltaire* reconnût autentiquement pour le recueil complet de ſes véritables ouvrages.

En 1754. époque heureuſe de la connaiſſance que nous eumes l'honneur de lier avec lui, nous primes la liberté de lui repréſenter qu'il devait aux hommes ſenſés de toutes les nations, une édition qu'ils puſſent acquérir avec confiance; & nous ne lui diſſimulames point combien nous ſerions flattés d'être chargés de ſon

Digitized by Google

exécution. Monsieur *de Voltaire*, aussi mécontent que le public de tant d'éditions infidèles ou grossiérement rédigées, fit céder sa répugnance à publier le corps de ses ouvrages, à la nécessité de réformer ceux qui avaient paru sous son nom. Il nous envoya bientôt après, & de la manière la plus obligeante, ses corrections & ses manuscrits. Il fit plus; il voulut en diriger lui-même l'impression : cette complaisance, si avantageuse à notre édition, en a retardé le progrès; nous n'avons voulu mettre l'ouvrage sous presse, que lorsqu'il pourrait passer sous les yeux de son illustre auteur : nous avons attendu son arrivée dans cette république, qu'il fait jouïr de ses lumières & de son génie, & où il jouït à son tour des hommages, que toutes les nations, qui ne sont pas barbares, doivent aux talens extraordinaires.

Notre édition n'a donc été différée que pour qu'elle devînt plus digne du public éclairé. Il y trouvera *la Henriade* telle que Monsieur *de Voltaire* l'a terminée; il y a de très grandes différences entre toutes les autres éditions de ce poëme, & celle qu'on donne aujourd'hui : la fin du cinquiéme chant est toute nouvelle; les remarques sont augmentées, & mises dans un nouvel ordre.

Les piéces de théâtre sont en plus grand nombre; & il y a de grands changemens dans toutes celles qu'on représente à Paris & ailleurs.

Toutes les petites piéces fugitives sont correctes; & l'on y en a ajouté plusieurs qui ne sont dans aucune édition précédente.

Les

Digitized by Google

Les *Mélanges d'Hiſtoire*, *de Littérature*, *de Philoſophie*, qu'on trouve dans ce recueil, ſont plus amples de moitié que ceux qui avaient paru juſqu'ici. Voici la déſignation d'une partie des chapitres que l'on ne connaiſſait pas.

L'Examen des Langues; *Les Embelliſſemens de Cachemire*; *Les Voyages de* Scarmentado; *Juſqu'à quel point on peut tromper le peuple*; *Les deux Conſolés*; *Si les Sciences ont nui aux mœurs*; *Sur l'Ame*; *Du Poëme ſingulier d'*Hudibras; *Des Monnoyes*; *Dialogues entre un Jéſuite & un Brachmane, entre* Lucrèce *& un Mathématicien*; *Diſcours ſur* Ovide, *ſur le* Dante, *ſur* Socrate, *ſur les Juifs*, *ſur* Conſtantin, *ſur* Julien; *De la Chimère du ſouverain bien*; *De la Population de l'Amérique*; *Songe de* Platon; *Des Génies*; *de l'Aſtrologie*; *de la Magie*: *Poëmes ſur le déſaſtre de Lisbonne*, *& ſur la Loi Naturelle*, *précédés de préfaces intéreſſantes*, *& ſuivis de notes utiles*. &c. &c. &c.

Outre tant de piéces nouvelles, nous pouvons aſſurer qu'il n'en eſt preſque aucune ancienne qui ne ſoit remplie d'additions conſidérables. On y trouvera ſurtout beaucoup de littérature anglaiſe & italienne : aucun auteur Français n'a tant fait valoir le mérite étranger que Monſieur *de Voltaire*; on peut dire qu'on ne connaiſſait avant lui aucun poëte anglais en France : il eſt le premier qui ait parlé de *Milton*, de *Dryden*, de *Butler*, de *Pope*, & qui en ait traduit des morceaux, comme il eſt le premier qui ait développé en France les Principes de *Newton*, & qui ait rendu juſtice au ſage *Locke*.

Digitized by Google

L'on ferait un recueil considérable des piéces que l'on a fauſſement attribuées à Monſieur *de Voltaire* : on n'eſt que trop dans l'uſage barbare de publier, ſous le nom des hommes connus, les piéces qui méritent le plus de reſter inconnues : tel eſt, par exemple, un livre ſur *les beautés & les défauts de la langue*, une mauvaiſe apologie en vers de *la Comédie Larmoyante* ; & une infinité de piéces dans ce goût que nous avons ſoigneuſement écartées.

Mais nous avons eu le bonheur de recouvrer *le Diſcours ſur la Henriade*, dont Monſieur *Marmontel* cite quelques traits dans ſa préface. Ce diſcours fut compoſé par un des plus auguſtes & des plus reſpectables protecteurs que les lettres ayent eu dans ce ſiécle. Il avait réſolu de faire graver *la Henriade*, & il deſtinait ce diſcours à ſervir d'avant-propos au poëme : cette piéce fait également honneur, & à ſon auguſte auteur, & à l'ouvrage de Monſieur *de Voltaire*, dont on voulait faire une ſi magnifique édition ; & rien ne nous a paru plus convenable que de placer cette ancienne préface, ou avant-propos, à la tête de *la Henriade*.

Il ſerait pour le moins inutile d'inſiſter ſur le mérite d'un recueil complet des vrais ouvrages de Monſieur *de Voltaire*, on n'en avait point encore : cette édition doit être conſidérée comme la première qui en ait été faite ; c'eſt la ſeule à laquelle il ait mis ſon cachet. On trouvera cette aprobation importante dans une des dernières lettres dont il nous a honorés, & que nous mettons à la ſuite de cet avertiſſement.

Nous

Digitized by Google

Nous n'ajouterons plus qu'un mot ſur le prix de cette édition ; il eſt inférieur aux prix ordinaires ; mais nous nous ſommes fait un devoir de faciliter l'acquiſition de cet ouvrage ; nous n'avions que cette manière de reconnaître l'amitié & le déſintéreſſement de l'auteur.

Digitized by Google

LETTRE
DE Mr. DE VOLTAIRE
AUX EDITEURS.

JE ne peux que vous remercier, Messieurs, de l'honneur que vous me faites d'imprimer mes ouvrages ; mais je n'en ai pas moins de regret de les avoir faits. Plus on avance en âge & en connaissances, plus on doit se repentir d'avoir écrit. Il n'y a presque aucun de mes ouvrages dont je sois content, & il y en a quelques-uns que je voudrais n'avoir jamais faits. Toutes les piéces fugitives que vous avez recueillies, étaient des amusemens de société qui ne méritaient pas d'être imprimés. J'ai toujours eu d'ailleurs un si grand respect pour le public, que quand j'ai fait imprimer la HENRIADE *& mes tragédies, je n'y ai jamais mis mon nom. Je dois à plus forte raison n'être point responsable de toutes ces piéces fugitives qui échapent à l'imagination, qui sont consacrées à l'amitié, & qui devaient rester dans les porte-feuilles de ceux pour qui elles ont été faites.*

Digitized by Google

A l'égard de quelques écrits plus ſérieux, tout ce que j'ai à vous dire, c'eſt que je ſuis né Français & catholique ; & c'eſt principalement dans un pays proteſtant que je dois vous marquer mon zèle pour ma patrie, & mon profond reſpect pour la religion dans laquelle je ſuis né, & pour ceux qui ſont à la tête de cette religion. Je ne crois pas que dans aucun de mes ouvrages il y ait un ſeul mot qui démente ces ſentimens. J'ai écrit l'hiſtoire avec vérité : j'ai abhorré les abus, les querelles, & les crimes ; mais toujours avec la vénération duë aux choſes ſacrées, que les hommes ont ſi ſouvent fait ſervir de prétexte à ces querelles, à ces abus, & à ces crimes. Je n'ai jamais écrit en théologien : je n'ai été qu'un citoyen zélé, & plus encor un citoyen de l'univers. L'humanité, la candeur, la vérité m'ont toujours conduit dans la morale & dans l'hiſtoire. S'il ſe trouvait dans ces écrits quelques expreſſions repréhenſibles, je ſerais le premier à les condamner & à les réformer.

Au reſte, puiſque vous avez raſſemblé mes ouvrages, c'eſt-à-dire les fautes que j'ai pû faire, je vous déclare que je n'ai point commis d'autres fautes ; que toutes les piéces qui ne ſeront point dans votre édition ſont ſuppoſées, & que c'eſt à

cette

Digitized by Google

cette ſeule édition que ceux qui me veulent du mal ou du bien, doivent ajouter foi. S'il y a dans ce recueil quelques piéces pour leſquelles le public ait de l'indulgence, je voudrais avoir mérité encor plus cette indulgence par un plus grand travail; s'il y a des choſes que le public déſaprouve, je les déſaprouve encor davantage.

Si quelque choſe peut me faire penſer que mes faibles ouvrages ne ſont pas indignes d'être lûs des honnêtes gens, c'eſt que vous en êtes les éditeurs. L'eſtime que s'eſt acquiſe depuis longtems votre famille dans une république où règne l'eſprit, la philoſophie & les mœurs, celle dont vous joüiſſez perſonnellement, les ſoins que vous prenez, & votre amitié pour moi, combattent la défiance que j'ai de moi-même. Je ſuis &c....

AVANT-

AVANT-PROPOS,

Composé par un des plus augustes & des plus respectables protecteurs que les lettres ayent eu dans ce siécle, & dont on n'avait vû qu'un fragment cité dans la préface de Mr. MARMONTEL.

LE poëme de la *Henriade* est connu de toute l'Europe. Les éditions multipliées qui s'en sont faites l'ont répandu chez toutes les nations qui ont des livres, & qui sont assez policées pour avoir quelque goût pour les lettres.

Monsieur *de Voltaire*, peut-être l'unique auteur qui préfère la perfection de son art aux intérêts de son amour-propre, ne s'est point lassé de corriger ses fautes, & depuis la première édition où la *Henriade* parut sous le titre du *Poëme de la Ligue*, jusqu'à celle qu'on donne aujourd'hui au public, l'auteur s'est toujours élevé, d'efforts en efforts, jusqu'à ce point de perfection que les grands génies & les maîtres de l'art ont ordinairement mieux dans l'idée qu'il ne leur est possible d'y atteindre.

L'édition qu'on donne à présent au public est considérablement augmentée par l'auteur; c'est une marque évidente que la fécondité de son génie est comme une source intarissable, & qu'on peut toujours s'attendre, sans se tromper, à des beautés nouvelles & à quelque chose

de

Digitized by Google

de parfait, d'une auſſi excellente plume que l'eſt celle de Mr. *de Voltaire.*

Les difficultés que ce prince de la poëſie françaiſe a trouvé à ſurmonter, lorſqu'il compoſa ce poëme épique, ſont innombrables. Il avait contre lui les préjugés de toute l'Europe, & ceux de ſa propre nation, qui était du ſentiment que l'épopée ne réuſſirait jamais en français; il avait devant lui le triſte exemple de ſes précurſeurs, qui avaient tous bronché dans cette pénible carrière; il avait encor à combattre ce reſpect ſuperſtitieux du peuple ſavant pour *Virgile* & pour *Homère*, & plus que tout cela, une ſanté faible & délicate, qui aurait mis tout autre homme, moins ſenſible que lui à la gloire de ſa nation, hors d'état de travailler. C'eſt cependant indépendamment de ces obſtacles que Mr. *de Voltaire* eſt venu à bout d'exécuter ſon deſſein, quoiqu'aux dépens de ſa fortune & ſouvent de ſon repos.

Un génie auſſi vaſte, un eſprit auſſi ſublime, un homme auſſi laborieux que l'eſt Mr. *de Voltaire*, ſe ſerait ouvert le chemin aux emplois les plus illuſtres, s'il avait voulu ſortir de la ſphère des ſciences qu'il cultive, pour ſe vouer à ces affaires que l'intérêt & l'ambition des hommes ont coutume d'appeller de ſolides occupations: mais il a préféré de ſuivre l'impulſion irréſiſtible de ſon génie pour ces arts & pour ces ſciences, aux avantages que la fortune aurait été forcée de lui accorder; auſſi a-t-il fait des progrès qui répondent parfaitement à ſon attente. Il fait autant d'honneur aux ſciences

Digitized by Google

ſciences que les ſciences lui en font ; on ne le connait dans la *Henriade* qu'en qualité de poëte ; mais il eſt philoſophe profond & ſage hiſtorien en même tems.

Les ſciences & les arts ſont comme de vaſtes pays, qu'il nous eſt preſque auſſi impoſſible de ſubjuguer tous, qu'il l'a été à *Céſar*, ou bien à *Alexandre*, de conquérir le monde entier ; il faut beaucoup de talens & beaucoup d'aplication pour s'aſſujettir quelque petit terrain ; auſſi la plûpart des hommes ne marchent-ils qu'à pas de tortue dans la conquête de ce pays. Il en a été cependant des ſciences comme des empires du monde, qu'une infinité de petits ſouverains ſe ſont partagés ; & ces petits ſouverains réunis ont compoſé ce qu'on appelle des académies ; & comme dans ces gouvernemens ariſtocratiques, il s'eſt ſouvent trouvé des hommes nés avec une intelligence ſupérieure, qui ſe ſont élevés au-deſſus des autres, de même les ſiécles éclairés ont produit des hommes qui ont uni en eux les ſciences qui devaient donner une occupation ſuffiſante à quarante têtes penſantes, ce que les *Leibnitz*, ce que les *Fontenelles* ont été de leur tems, Mr. *de Voltaire* l'eſt aujourd'hui ; il n'y a aucune ſcience qui n'entre dans la ſphère de ſon activité ; & depuis la géométrie la plus ſublime juſqu'à la poëſie, tout eſt ſoumis à la force de ſon génie.

Malgré une vingtaine de ſciences qui partagent Mr. *de Voltaire*, malgré ſes fréquentes infirmités, & malgré les chagrins que lui donnent d'in-

Digitized by Google

d'indignes envieux, il a conduit sa *Henriade* à un point de neutralité où je ne sache pas qu'aucun poëme soit jamais parvenu.

On trouve toute la sagesse imaginable dans la conduite de la *Henriade*. L'auteur a profité des défauts qu'on a reprochés à *Homère* : les chants & l'action ont peu ou point de liaison les uns avec les autres, ce qui leur a mérité le nom de rapsodies. Dans la *Henriade* on trouve une liaison intime entre tous les chants ; ce n'est qu'un même sujet divisé par ordre des tems en dix actions principales ; le dénouement de la *Henriade* est naturel : c'est la conversion de HENRI IV & son entrée à Paris qui met fin aux guerres civiles des ligueurs qui troublaient la France ; & en cela le poëte Français est infiniment supérieur au poëte Latin, qui ne termine pas son *Enéïde* d'une manière aussi intéressante qu'il l'avait commencée ; ce ne sont plus alors que les étincelles du beau feu que le lecteur admirait dans le commencement de ce poëme ; on dirait que *Virgile* en a composé les premiers chants dans la fleur de sa jeunesse, & qu'il a compose les derniers dans cet âge où l'imagination mourante, & le feu de l'esprit à moitié éteint, ne permet plus aux guerriers d'être héros, ni aux poëtes d'écrire.

Si le poëte Français imite en quelques endroits *Homère* & *Virgile*, c'est pourtant toujours une imitation qui tient de l'original, & dans laquelle on voit que le jugement du poëte Français est infiniment supérieur au poëte Grec. Comparez la descente d'*Ulysse* aux enfers avec

Digitized by Google

avec le ſeptiéme chant de la *Henriade*, vous verrez que ce dernier eſt enrichi d'une infinité de beautés que Mr. *de Voltaire* ne doit qu'à lui-même.

La ſeule idée d'attribuer au rève de HENRI IV. ce qu'il voit dans le ciel, dans les enfers, & ce qui lui eſt pronoſtiqué au temple du deſtin, vaut ſeul toute l'*Iliade*; car le rève de HENRI IV. ramène tout ce qui lui arrive aux règles de la vraiſemblance, au lieu que le voyage d'*Ulyſſe* aux enfers eſt dépourvû de tous les agrémens qui auraient pû donner l'air de vérité à l'ingénieuſe fiction d'*Homère*.

De plus toutes les épiſodes de la *Henriade* ſont placées dans leur lieu; l'art eſt ſi bien caché par l'auteur, qu'il eſt difficile de l'apercevoir; tout y paraît naturel, & l'on dirait que ces fruits qu'a produit la fécondité de ſon imagination, & qui embelliſſent tous les endroits de ce poëme, n'y ſont que par néceſſité. Vous n'y trouvez point de ces petits détails où ſe noyent tant d'auteurs, à qui la ſéchereſſe & l'enflure tiennent lieu de génie. Mr. *de Voltaire* s'aplique à décrire d'une manière touchante les ſujets patétiques; il ſait le grand art de toucher le cœur; tels ſont ces endroits touchans, comme la mort de *Coligny*, l'aſſaſſinat de *Valois*, le combat du jeune *Dailly*, le congé d'HENRI IV. de la belle *Gabrielle d'Eſtrée*, & la mort du brave *d'Aumale*; on ſe ſent ému à chaque fois qu'on en fait la lecture: en un mot l'auteur ne s'arrête qu'aux endroits intéreſſans, & il paſſe légérement ſur ceux qui ne feraient que

Digitized by Google

groſſir ſon poëme : il n'y a ni du trop ni du trop peu dans la *Henriade.*

Le merveilleux que l'auteur a employé ne peut choquer aucun lecteur ſenſé ; tout y eſt ramené au vraiſemblable par le ſyſtême de la religion ; tant la poëſie & l'éloquence ſavent l'art de rendre reſpectables des objets qui ne le ſont guères par eux-mêmes, & de fournir des preuves de crédibilité capables de ſéduire.

Toutes les allégories qu'on trouve dans ce poëme ſont nouvelles ; il y a la politique qui habite au Vatican, le temple de l'amour, la vraye religion, les vertus, la diſcorde, les vices, tout eſt animé par le pinceau de Mr. *de Voltaire* ; ce ſont autant de tableaux qui ſurpaſſent, au jugement des connaiſſeurs, tout ce qu'a produit le crayon habile du *Carache* & du *Pouſſin.*

Il me reſte à préſent à parler de la poëſie du ſtyle, de cette partie qui caractériſe proprement le poëte. Jamais la langue françaiſe n'eut autant de force que dans la *Henriade* : on y trouve partout de la nobleſſe ; l'auteur s'élève avec un feu infini juſqu'au ſublime, & il ne s'abaiſſe qu'avec grace & dignité ; quelle vivacité dans les peintures, quelle force dans les caractères & dans les deſcriptions, & quelle nobleſſe dans les détails ! Le combat du jeune *Turenne* doit faire en tout tems l'admiration des lecteurs ; c'eſt dans cette peinture de coups portés, parés, rendus, & reçus, que Mr. *de Voltaire* a trouvé principalement des obſtacles dans le génie de ſa langue ; il s'en eſt cependant tiré avec toute

Digitized by Google

toute la gloire poſſible. Il tranſporte le lecteur ſur le champ de bataille, & il vous ſemble plutôt voir un combat qu'en lire la deſcription en vers.

Quant à la ſaine morale, quant à la beauté des ſentimens, on trouve dans ce poëme tout ce qu'on peut déſirer. La valeur prudente de HENRI IV. jointe à ſa généroſité & à ſon humanité, devraient ſervir d'exemple à tous les rois & à tous les héros qui ſe piquent quelquefois mal-à-propos de dureté & de brutalité envers ceux que le deſtin des états ou le ſort de la guerre a ſoumis ſous leur puiſſance; qu'il leur ſoit dit en paſſant, que ce n'était point dans l'inflexibilité ni dans la tyrannie que conſiſte la vraie grandeur, mais bien dans ces ſentimens que l'auteur exprime avec tant de nobleſſe.

Amitié, don du ciel, plaiſir des grandes ames,
Amitié, que les rois, ces illuſtres ingrats,
Sont aſſez malheureux pour ne connaître pas.

Le caractère de *Philippe de Mornay* peut auſſi être compté parmi les chefs-d'œuvre de la *Henriade*; ce caractère eſt tout nouveau. Un philoſophe guerrier, un ſoldat humain, un courtiſan vrai & ſans flatterie; un aſſemblage de vertus auſſi rare doit mériter nos ſuffrages; auſſi l'auteur y a-t-il puiſé comme dans une riche ſource de ſentimens. Que j'aime à voir *Philippe de Mornay*, ce fidèle & ſtoïque ami, à côté de ſon jeune & vaillant maître, repouſſer partout la mort, & ne la donner jamais! Cette ſageſſe philoſophique eſt bien éloignée

Digitized by Google

des mœurs de notre ſiécle, & il eſt à déplorer pour le bien de l'humanité qu'un caractère auſſi beau que celui de ce ſage ne ſoit qu'un être de raiſon.

D'ailleurs la *Henriade* ne reſpire que l'humanité : cette vertu ſi néceſſaire aux princes, ou plutôt leur unique vertu, eſt relevée par Mr. *de Voltaire* ; il montre un roi victorieux qui pardonne aux vaincus ; il conduit ce héros aux murs de Paris, où au lieu de ſaccager cette ville rebelle, il fournit les alimens néceſſaires à la vie de ſes habitans déſolés par la famine la plus cruelle ; mais d'un autre côté il dépeint des couleurs les plus vives l'affreux maſſacre de la *St. Barthelemi*, & la cruauté inouïe avec laquelle *Charles IX.* hâtait lui-même la mort de ſes malheureux ſujets calviniſtes.

La ſombre politique de *Philippe II.*, les artifices & les intrigues de *Sixte-Quint*, l'indolence léthargique de *Valois*, & les faibleſſes que l'amour fit commettre à HENRI IV. ſont eſtimées à leur juſte valeur. Mr. *de Voltaire* accompagne tous ſes récits de réflexions courtes, mais excellentes, qui ne peuvent que former le jugement de la jeuneſſe, & donner des vertus & des vices les idées qu'on en doit avoir. On trouve de toute part dans ce poëme, que l'auteur recommande au peuple la fidélité pour leurs loix & pour leurs ſouverains. Il a immortaliſé le nom du préſident *du Harlay*, dont la fidélité inviolable pour ſon maître méritait une pareille récompenſe ; il en fait autant pour les conſeillers *Briſſon*, *Larcher*, *Tardif*, qui ſurent

Digitized by Google

furent mis à mort par les factieux ; ce qui fournit la réflexion suivante de l'auteur.

Vos noms toujours fameux vivent dans la mémoire,
Et qui meurt pour son roi meurt toujours avec gloire.

Le discours de *Potier* aux factieux est aussi beau pour la justesse des sentimens que par la force de l'éloquence ; l'auteur fait parler un grave magistrat dans l'assemblée de la ligue ; il s'oposse courageusement au dessein des rebelles, qui voulaient élire un roi d'entre eux : il les renvoye à la domination légitime de leur souverain, à laquelle ils voulaient se soustraire ; il condamne toutes les vertus des *Guises* entant que vertus militaires, puisqu'elles devenaient criminelles dès-là qu'ils en faisaient usage contre leur roi & leur patrie. Mais tout ce que je pourrais dire de ce discours ne saurait en aprocher ; il faut le lire avec attention. Je ne prétends que d'en faire remarquer les beautés à ceux des lecteurs auxquels elles pourraient échaper.

Je passe à la guerre de religion qui fait le sujet de la *Henriade*. L'auteur a dû exposer naturellement les abus que les superstitieux & les fanatiques ont coutume de faire de la religion ; car on a remarqué que par je ne sais quelle fatalité ces sortes de guerres ont toujours été plus sanguinaires que celles que l'ambition des princes ou l'indocilité des sujets ont suscitées ; & comme le fanatisme & la superstition ont été de tout tems les ressorts de la politique détestable des grands & des ecclésiastiques, il

Digitized by Google

falait néceſſairement y opoſer une digue. L'auteur a employé tout le feu de ſon imagination, & tout ce qu'ont pû l'éloquence & la poëſie, pour mettre devant les yeux de ce ſiécle les folies de nos ancêtres, afin de nous en préſerver à jamais. Il voudrait purifier les *camps & les ſoldats* des argumens pointilleux & ſubtils de l'école, pour les renvoyer au peuple pédant des ſcholaſtiques. Il voudrait déſarmer à perpétuité les hommes du glaive ſaint qu'ils prennent ſur l'autel, & dont ils égorgent impitoyablement leurs frères : en un mot, le bien & le repos de la ſociété fait le principal but de ce poëme, & c'eſt pourquoi l'auteur avertit ſi ſouvent d'éviter dans cette route l'écueil dangereux du fanatiſme & du faux zèle.

Il paraît cependant, pour le bien de l'humanité, que la mode des guerres de religion eſt finie, & ce ſerait aſſurément une folie de moins dans le monde ; mais j'oſe dire que nous en ſommes en partie redevables à l'eſprit philoſophique, qui prend depuis quelques années beaucoup le deſſus en Europe. Plus on eſt éclairé, moins on eſt ſuperſtitieux. Le ſiécle où vivait HENRI IV. était bien différent ; l'ignorance monacale, qui ſurpaſſait toute imagination, & la barbarie des hommes, qui ne connaiſſaient pour toute occupation que d'aller à la chaſſe & de s'entretuer, donnaient de l'accès aux erreurs les plus palpables. *Marie de Médicis*, & les princes factieux, pouvaient donc alors abuſer d'autant plus facilement de la crédulité des peuples, puiſque ces peuples étaient

Digitized by Google

étaient grossiers, aveuglés & ignorans.

Les siécles polis qui ont vû fleurir les sciences, n'ont point d'exemples à nous présenter de guerres de religion, ni de guerres séditieuses. Dans les beaux tems de l'empire Romain, je veux dire vers la fin du règne d'*Auguste*, tout l'empire, qui composait presque les deux tiers du monde, était tranquille & sans agitation ; les hommes abandonnaient les intérêts de la religion à ceux dont l'emploi était d'y vaquer, & ils préféraient le repos, les plaisirs & l'étude, à l'ambitieuse rage de s'égorger les uns les autres, soit pour des mots, soit pour l'intérêt, ou pour une funeste gloire.

Le siécle de *Louïs le Grand*, qui peut-être égale sans flatterie celui d'*Auguste*, nous fournit de même un exemple d'un règne heureux & tranquille pour l'intérieur du royaume, mais qui malheureusement fut troublé vers la fin par l'ascendant que le père *Le Tellier* prenait sur l'esprit de *Louïs XIV.* qui commençait à baisser ; mais c'est la faute proprement d'un particulier, & l'on n'en saurait charger ce siécle, d'ailleurs si fécond en grands-hommes, que par une injustice manifeste.

Les sciences ont ainsi toujours contribué à humaniser les hommes, en les rendant plus doux, plus justes & moins portés aux violences ; elles ont pour le moins autant de part que les loix au bien de la société & au bonheur des peuples. Cette façon de penser aimable & douce se communique insensiblement, de ceux qui cultivent les arts & les sciences, au public

Digitized by Google

& au vulgaire ; elle paſſe de la cour à la ville, & de la ville à la province ; on voit alors avec évidence que la nature ne nous forma point aſſurément pour que nous nous exterminions dans le monde, mais pour que nous nous aſſiſtions dans nos communs beſoins ; que le malheur, les infirmités & la mort nous pourſuivent ſans ceſſe, & que c'eſt une démence extrême de multiplier les cauſes de nos miſères & de notre deſtruction. On reconnaît, indépendamment de la différence des conditions, l'égalité que la nature a mis entre nous, la néceſſité qu'il y a de vivre unis & en paix, de quelque nation, & de quelque opinion que nous ſoyons ; que l'amitié & la compaſſion ſont des devoirs univerſels : en un mot, la réflexion corrige en nous tous les défauts du tempérament.

Tel eſt le véritable uſage des ſciences, & voilà par conſéquent la règle de l'obligation que nous devons avoir à ceux qui les cultivent & qui tâchent d'en fixer l'uſage parmi nous. Mr. *de Voltaire*, qui embraſſe toutes ces ſciences, m'a toujours paru mériter une part à la gratitude du public, & d'autant plus qu'il ne vit & ne travaille que pour le bien de l'humanité. Cette réflexion jointe à l'envie que j'ai eu toute ma vie de rendre hommage à la vérité, m'ont déterminé à procurer cette édition au public, que j'ai rendue auſſi digne qu'il me l'a été poſſible de Mr. *de Voltaire* & de ſes lecteurs.

En un mot il m'a paru que donner des marques

Digitized by Google

ques d'eſtime à cet admirable auteur était en quelque façon honorer notre ſiécle, & que du moins la poſtérité ſe redirait d'âge en âge, que ſi notre ſiécle a porté des grands-hommes, il en a reconnu toute l'excellence, & que l'envie ni les cabales n'ont pû oprimer ceux que leur mérite & leurs talens diſtinguaient du vulgaire & même des grands-hommes.

PREFACE

Digitized by Google

PREFACE

De l'édition de 1737. par Mr. L.....

ON donne cette nouvelle édition, à laquelle l'auteur n'a d'autre part & d'autre intérêt que celui d'avoir beaucoup corrigé la HENRIADE, & d'avoir travaillé à rendre de plus en plus cet ouvrage digne du public & du siécle éclairé où nous vivons : c'est ainsi qu'en usait Mr. *Despréaux*, le premier des Français qui mit de la correction & de l'élégance dans la composition de nos vers de six pieds, qui sont de tous les vers les plus difficiles à faire ; il corrigeait ses ouvrages à chaque édition. Cette attention si louable est bien plus nécessaire encor dans un poëme épique, que dans des ouvrages détachés ; car il est bien plus naturel de faire quelque faux pas dans une longue carrière, que dans une petite.

L'auteur de la HENRIADE s'est attaché sur tout à peindre des détails que l'on n'avait jamais exprimés noblement en Français, & qui avaient été l'écueil de tous nos poëmes épiques. Cela fait voir que notre langue peut exprimer les mêmes choses que la Grecque & la Latine, & que les idées les plus communes peuvent être ennoblies à Paris comme à Athènes & à Rome, par le charme de la poësie. C'est là sans doute la meilleure manière de confondre ceux qui n'ayant

Digitized by Google

n'ayant lû *Homère* que dans des traductions, trouvent les deſcriptions & les comparaiſons qui ſont dans l'Iliade baſſes & puériles. Mr. *Perrault* & Mr. *de la Motte* condamnaient *Homère* d'avoir comparé des héros à des chiens.

Qu'on liſe ce nouveau morceau de la HENRIADE au huitiéme chant, on verra qu'une telle comparaiſon peut être très-digne de la majeſté de l'épopée.

De ligueurs en tumulte une foule s'avance :
Tels, au fond des forêts, précipitans leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers eſclaves de l'homme & nés pour le carnage ;
Preſſent un ſanglier, en raniment la rage :
Ignorans le danger, aveuglés, furieux,
Le cor excite au loin leur inſtinct belliqueux.
Les antres, les rochers, les monts en retentiſſent.
Ainſi contre Bourbon, mille ennemis s'uniſſent ;
Il eſt ſeul contre tous abandonné du ſort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.

On trouve pluſieurs nouveaux traits pareils dans cette édition, & beaucoup de vers changés.

L'auteur a eu ſoin de ne rimer que pour les oreilles & non pour les yeux. L'harmonie de la rime réſulte uniquement du retour des mêmes ſons. C'eſt de la prononciation des paroles, & non de la manière dont on les écrit, que doit dépendre la rime. C'eſt auſſi pour cette raiſon qu'on ne fait plus rimer *fier* avec *foyer*, parce qu'on prononce *foyé* & qu'on ne prononce pas *fié*. C'eſt être exact que de rimer ſelon la pro-

non-

Digitized by Google

nonciation des ſyllabes, & c'eſt pécher contre l'exactitude, que de ne rimer richement qu'aux yeux.

On a imprimé *Français* par un *a*, comme dans l'édition de *Zaïre*, pour ſe conformer à l'uſage très-raiſonnable, & qui ſe confirme tous les jours, de prononcer *Français* & non pas *François*. Cette orthographe était d'autant plus néceſſaire dans la HENRIADE, qu'il y eſt parlé de *S. François*, fondateur des cordeliers.

Sous l'habit d'Auguſtin, ſous le froc de François.

Il ſerait fort ridicule d'écrire & de prononcer un *François* comme on prononce *S. François* par un *o*.

On trouve dans une lettre du ſavant Mr. *Cochi*, une idée neuve & hardie, c'eſt que le merveilleux n'eſt pas ce qui plait le plus dans les poëmes épiques. Cela parait très-vrai; & ſûrement *Armide* & *Renaud*, *Didon* & *Enée* ſont plus intéreſſans que les meſſages de *Mercure* & que la haine de *Junon*. S'il n'y avait que ce qu'on apelle du merveilleux dans les poëmes anciens, ils ne ſeraient que des recueils des miracles du Paganiſme.

Mais je ne crois pas, comme Mr. *Cochi*, qu'on doive bannir ce merveilleux; il doit ſeulement être employé avec ſobriété dans une religion auſſi ſévère que la nôtre, & dans un ſiécle où la raiſon eſt devenue auſſi ſévère que la religion.

C'eſt au lecteur équitable à juger ſi l'auteur de la HENRIADE a ſû garder ce juſte tempérament.

Digitized by Google

ment. Tant d'éditions n'ont pû encor le rendre content de ſon propre ouvrage : mais je dirais que le public doit l'être, ſi la reconnaiſſance & tous les ſentimens que je dois à Mr. *de V****, ne rendaient mon témoignage ſuſpect de trop de zèle ; d'ailleurs je crois que la HENRIADE le loue mieux que tout ce qu'on pourrait en dire.

Digitized by Google

PREFACE
POUR LA HENRIADE,
PAR MR. MARMONTEL.

ON ne ſe laſſe point de réimprimer les ouvrages que le public ne ſe laſſe point de relire, & le public relit toujours avec un nouveau plaiſir ceux qui, comme la HENRIADE, ayant d'abord mérité ſon eſtime, ne ceſſent de ſe perfectionner ſous les mains de leurs auteurs.

Ce poëme, ſi différent dans ſa naiſſance de ce qu'il eſt aujourd'hui, parut pour la première fois en 1723. imprimé à Londres ſous le titre de *la Ligue*. Mr. *de Voltaire* ne put donner ſes ſoins à cette édition : auſſi eſt-elle remplie de fautes, de tranſpoſitions & de lacunes conſidérables.

L'abbé *Des Fontaines* en donna peu de tems après une édition à Evreux, auſſi imparfaite que la première, avec cette différence qu'il gliſſa dans les vuides quelques vers de ſa façon, tels que ceux-ci, où il eſt aiſé de reconnaître un tel écrivain.

Et malgré les Perraults, & malgré les Houdarts,
L'on verra le bon goût naître de toutes parts.
Chant 6. de ſon édition.

En 1726. on en fit une édition à Londres ſous le titre de *la Henriade*, in-4°. avec des figures.

Elle

Digitized by Google

Elle eſt dédiée à la reine d'Angleterre ; & pour ne rien laiſſer à déſirer dans cette édition, j'ai crû devoir inſérer dans ma préface cette épître dédicatoire. On ſait que dans ce genre d'écrire Mr. *de Voltaire* a pris une route qui lui eſt propre. Les gens de goût, qui s'épargnent ordinairement la lecture des fades éloges, que même nos plus grands auteurs n'ont ſû ſe diſpenſer de prodiguer à leurs Mécènes, liſent avidement & avec fruit les épîtres dédicatoires d'ALZIRE, de ZAYRE, &c. Celle-ci eſt dans le même goût, & on y reconnaît un philoſophe judicieux & poli, qui ſait louer les rois, même ſans les flatter. Il n'écrivit cette épître qu'en Anglais.

TO THE

QUEEN.

MADAM,

IT is the Fate of Henry *the Fourth to be protected by an* English QUEEN. *He was aſſiſted by that great* Elizabeth, *who was in her Age the Glory of her Sex. By whom can his Memory be ſo wel protected, as by her who reſembles ſo much* Elizabeth *in her perſonal Virtues?*

YOUR MAJESTY *wil find in this Book, bold impartial Truths, Morality unſtained with Superſtition, a Spirit of Liberty, equally abhorrent of Rebellion and of Tyranny, the Rights of Kings always aſſerted, and thoſe of Mankind never laid aſide.* The

Digitized by Google

The ſame Spirit, in which it is written, gave me the Confidence, to offer it to the virtuous Conſort of a King, who among ſo many crowned Heads enjoys, almoſt alone, the ineſtimable Honour of ruling a free Nation, a King who makes his Power conſiſt in being beloved, and his Glory in being juſt.

Our Deſcartes, *who was the greateſt Philoſopher in* Europe, *before Sir* Iſaac Newton *appeared, dedicated his Principles to the celebrated Princeſs Palatine* Elizabeth, *not, ſaid he, becauſe she was a Princeſs, for true Philoſophers reſpect Princes, and never flatter them, but becauſe of all his Readers she underſtood hint the beſt, and loved Truth the moſt.*

I beg Leave, MADAM, (*without comparing my ſelf to* Deſcartes) *to dedicate the* Henriade *to* YOUR MAJESTY, *upon the like Account, not only as the* Protectreſs *of all Arts and Sciences, but as the beſt Judge of them.*

I am with that profound Reſpect, which is due tho the greateſt Virtue, as well as to the higeſt Rank.

May it pleaſe YOUR MAJESTY,
YOUR MAJESTYS
moſt Humble,
moſt Dutiful,
moſt Obliged Servant,
VOLTAIRE.

Mr. l'abbé Langlet Du Freſnoy nous en a donné la traduction ſuivante.

A

Digitized by Google

A LA

REINE.

MADAME,

C'Eſt le ſort de *Henri IV* d'être protégé par une reine d'Angleterre ; il a été appuyé par *Elizabeth*, cette grande princeſſe qui était dans ſon tems la gloire de ſon ſexe. A qui ſa mémoire pourrait-elle être auſſi-bien confiée, qu'à une princeſſe, dont les vertus perſonnelles reſſemblent tant à celles d'*Elizabeth* ?

VOTRE MAJESTÉ trouvera dans ce livre des vérités bien grandes & bien importantes ; la morale à l'abri de la ſuperſtition ; l'eſprit de liberté, également éloigné de la révolte & de l'opreſſion ; les droits des rois toûjours aſſurés, & ceux du peuple toûjours défendus. Le même eſprit, dans lequel il eſt écrit, me fait prendre la liberté de l'offrir à la vertueuſe épouſe d'un roi, qui parmi tant de têtes couronnées, jouït preſque ſeul de l'honneur, ſans prix, de gouverner une nation libre, & d'un roi qui fait conſiſter ſon pouvoir à être aimé, & ſa gloire à être juſte.

Notre *Deſcartes*, le plus grand philoſophe de l'Europe, avant que le chevalier *Newton* parût, a dédié ſes Principes à la célèbre princeſſe Palatine *Elizabeth* ; non pas, dit-il, parce qu'elle était princeſſe, car les vrais philoſophes reſpectent les princes, & ne les flattent point ;

Digitized by Google

mais parce que de tous ſes lecteurs, il la regardait comme la plus capable de ſentir & d'aimer le vrai.

Permettez-moi, MADAME, (ſans me comparer à *Deſcartes*) de dédier de même *la Henriade* à VOTRE MAJESTÉ, non-ſeulement parce qu'elle protège les ſciences & les arts, mais encor parce qu'elle en eſt un excellent juge.

Je ſuis, avec ce profond reſpect qui eſt dû à la plus grande vertu, & au plus haut rang,

Si VOTRE MAJESTÉ veut bien me le permettre,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-reſpectueux,
& très-obéiſſant ſerviteur,
VOLTAIRE.

Cette édition, qui fut faite par ſouſcription, a ſervi de prétexte à mille calomnies contre l'auteur. Il a dédaigné d'y répondre, mais il a remis dans la bibliothèque du roi, c'eſt-à-dire, ſous les yeux du public & de la poſtérité, des preuves autentiques de la conduite généreuſe qu'il tint dans cette occaſion. Je n'en parle qu'après les avoir vûes.

Il ſerait long & inutile de compter ici toutes les éditions qui ont précédé celle-ci, dans laquelle on les trouvera réunies par le moyen des *variantes*.

En 1736 le roi de Pruſſe, alors prince royal, avait chargé Mr. *Algarotti* qui était à Londres d'y

Digitized by Google

d'y faire graver ce poëme avec des vignettes à chaque page. Ce prince, ami des arts qu'il daigne cultiver, voulant laiſſer aux ſiécles à venir un monument de ſon eſtime pour les lettres, & particuliérement pour *la Henriade*, daigna en compoſer la préface; & ſe mettant ainſi au rang des auteurs, il apprit au monde qu'une plume éloquente ſied bien dans la main d'un héros. Récompenſer les beaux arts eſt un mérite commun à un grand nombre de princes; mais les encourager par l'exemple, & les éclairer par d'excellens écrits, en eſt un d'autant plus recommandable dans le roi de Pruſſe, qu'il eſt plus rare parmi les hommes. La mort du roi ſon père, les guerres ſurvenues, & le départ de Mr. *Algarotti* de Londres, interrompirent ce projet ſi digne de celui qui l'avait conçu. Comme la préface qu'il avait compoſée n'a pas vû le jour, j'en ai pris deux fragmens qui peuvent en donner une idée, & qui doivent être regardés comme un morceau bien précieux dans la littérature.

* „ Les difficultés, dit-il en un endroit, qu'eut „ à ſurmonter Mr. *de Voltaire* lorſqu'il compoſa „ ſon poëme épique, ſont innombrables. Il „ voyait contre lui les préjugés de toute l'Eu„ rope, & celui de ſa propre nation, qui était „ du ſentiment que l'épopée ne réuſſirait jamais „ en français. Il avait devant lui le triſte exem„ ple de ſes prédéceſſeurs, qui avaient tous „ bron-

* Cette préface eſt imprimée en entier au devant de celle-ci, ſous le nom d'*Avant-propos*.

Digitized by Google

„ bronché dans cette pénible carrière. Il avait „ encor à combattre le reſpect ſuperſtitieux & „ excluſif du peuple ſavant pour *Virgile* & pour „ *Homère* ; & plus que tout cela, une ſanté „ faible, qui aurait mis tout autre homme, „ moins ſenſible que lui à la gloire de ſa nation, „ hors d'état de travailler. C'eſt cependant in- „ dépendamment de tous ces obſtacles que Mr. „ *de Voltaire* eſt venu à bout de ſon deſſein, &c.

„ Quant à la ſaine morale, dit-il ailleurs, „ quant à la beauté des ſentimens, on trouve „ dans ce poëme tout ce qu'on peut deſirer. La „ valeur prudente de *Henri IV* jointe à ſa gé- „ néroſité & à ſon humanité, devrait ſervir „ d'exemple à tous les rois & à tous les héros, „ que ſe piquent quelquefois mal-à-propos de „ dureté envers ceux que le deſtin des états, „ & le ſort de la guerre, ont ſoumis à leur „ puiſſance. Qu'il leur ſoit dit en paſſant, que „ ce n'eſt ni dans l'inflexibilité, ni dans la ty- „ rannie, que conſiſte la véritable grandeur, „ mais bien dans ce ſentiment que l'auteur ex- „ prime avec tant de nobleſſe.

» Amitié, don du ciel, plaiſir des grandes ames,
» Amitié que les rois, ces illuſtres ingrats,
» Sont aſſez malheureux pour ne connaître pas.

Ainſi penſait ce grand prince, avant que de monter ſur le trône. Il ne pouvait alors inſtruire les rois que par des maximes ; aujourd'hui il les inſtruit par des exemples.

La *Henriade* a été traduite en pluſieurs langues ; en vers anglais par Mr. *Lockman* : une par-

Digitized by Google

partie l'a été en vers italiens par Mr. *Querini*, noble Vénitien ; & une autre, en vers latins, par le cardinal de ſon nom, bibliothéquaire du Vatican, ſi connu par ſa grande littérature. Ce ſont ces deux hommes célèbres qui ont traduit le poëme de Fontenoy. Mrs. *Ortolani* & *Nenci* ont auſſi traduit pluſieurs chants de *la Henriade*. Elle l'a été entiérement en vers hollandais & allemans.

Cette juſtice rendue par tant d'étrangers contemporains, ſemble ſuppléer à ce qui manque d'ancienneté à ce poëme ; & puiſqu'il a été généralement approuvé dans un ſiécle qu'on peut appeller celui du goût, il y a apparence qu'il le ſera des ſiécles à venir. On pourrait donc, ſans être téméraire, le placer à côté de ceux qui ont le ſceau de l'immortalité. C'eſt ce que ſemble avoir fait Mr. *Cochi*, lecteur de Piſe, dans une lettre imprimée à la tête de quelques éditions de *la Henriade*, où il parle du ſujet, du plan, des mœurs, des caractères, du merveilleux & des principales beautés de ce poëme, en homme de goût & de beaucoup de littérature ; bien différent d'un Français, auteur de feuilles périodiques, qui plus jaloux qu'éclairé, l'a comparé à la *Pharſale*. Une telle comparaiſon ſuppoſe dans ſon auteur ou bien peu de lumière, ou bien peu d'équité ; car en quoi ſe reſſemblent ces deux poëmes ? Le ſujet de l'un & de l'autre eſt une guerre civile ; mais dans la Pharſale *l'audace eſt triomphante & le crime adoré* ; dans *la Henriade*, au contraire, tout l'avantage eſt du côté de la juſtice. *Lucain* a ſuivi ſcrupuleuſement

Digitized by Google

l'hiſtoire ſans mélange de fiction ; au lieu que Mr. *de Voltaire* a changé l'ordre des tems, tranſporté les faits & employé le merveilleux. Le ſtile du premier eſt ſouvent ampoulé, défaut dont on ne voit pas un ſeul exemple dans le ſecond. *Lucain* a peint ſes héros avec des grands traits, il eſt vrai, & il a des coups de pinceau dont on trouve peu d'exemples dans *Virgile* & dans *Homère*. C'eſt peut-être en cela que lui reſſemble notre poëte. On convient aſſez que perſonne n'a mieux connu que lui l'art de marquer les caractères : un vers lui ſuffit quelquefois pour cela, témoins les ſuivans.

Médicis la (1) reçut avec indifférence,
Sans paraître jouïr du fruit de ſa vengeance,
Sans remords, ſans plaiſirs, &c.

Connaiſſant les périls, & ne redoutant rien ;
Heureux (2) guerrier, grand prince, & mauvais citoyen.

Il (3) ſe préſente aux ſeize, & demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.

Il (4) marche en philoſophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint ſon maître, & le ſuit.

Mais ſi Mr. *de Voltaire* annonce avec tant d'art ſes perſonnages, il les ſoutient avec beaucoup de ſageſſe ; & je ne crois pas que dans le cours de ſon poëme on trouve un ſeul vers où quelqu'un d'eux ſe démente. *Lucain* au contraire eſt plein d'inégalités ; & s'il atteint quelquefois la véritable grandeur, il donne ſouvent dans l'en-

(1) La tête de Coligny. *Ch. II.*
(2) Guiſe. *Ch. III.*
(3) Harlay. *Ch. IV.*
(4) Mornay. *Ch. VI.*

Digitized by Google

l'enflure. Enfin, ce poëte Latin, qui a porté à un ſi haut point la nobleſſe des ſentimens, n'eſt plus le même lorſqu'il faut ou peindre, ou décrire ; & j'oſe aſſurer qu'en cette partie notre langue n'a jamais été ſi loin que dans *la Henriade.*

Il y aurait donc plus de juſteſſe à comparer *la Henriade* avec l'*Enéide.* On pourrait mettre dans la balance le plan, les mœurs, le merveilleux de ces deux poëmes, les perſonnages comme *Henri IV* & *Enée*, *Achates* & *Mornay*, *Sinon* & *Clément*, *Turnus* & *d'Aumale*, &c. les épiſodes qui ſe répondent, comme le repas des Troyens ſur la côte de Carthage, & celui de *Henri* chez le ſolitaire de *Jerſey* ; le maſſacre de la *St. Barthelemi* & l'incendie de Troye ; le quatriéme chant de l'Enéide & le neuviéme de *la Henriade* ; la deſcente d'*Enée* aux enfers, & le ſonge de *Henri IV* ; l'antre de la Sybille & le ſacrifice des ſeize ; les guerres qu'ont à ſoutenir les deux héros, & l'intérêt qu'on prend à l'un & à l'autre ; la mort d'*Euriale* & celle du jeune *d'Ailly* ; les combats ſinguliers de *Turenne* contre *d'Aumale*, & d'*Enée* contre *Turnus* ; enfin le ſtile des deux poëtes, l'art avec lequel ils ont enchainé les faits, & leur goût dans le choix des épiſodes, leurs comparaiſons, leurs deſcriptions. Et après un tel examen, on pourrait décider d'après le ſentiment.

Les bornes que je ſuis obligé de me preſcrire dans cette préface, ne me permettent pas d'appuyer ſur ce parallèle ; mais je crois qu'il me ſuffit de l'indiquer à des lecteurs éclairés & ſans prévention.

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

Les rapports vagues & généraux dont je viens de parler, ont fait dire à quelques critiques, que *la Henriade* manquait du côté de l'invention; que ne fait-on le même reproche à *Virgile*, au *Taſſe*, &c. ? Dans l'Enéïde ſont réunis le plan de l'Odyſſée & celui de l'Iliade. Dans la Jéruſalem délivrée, on trouve le plan de l'Iliade exactement ſuivi, & orné de quelques épiſodes tirés de l'Enéide.

Avant *Homère*, *Virgile* & *le Taſſe*, on avait décrit des ſiéges, des incendies, des tempêtes. On avait peint toutes les paſſions. On connaiſſait les enfers & les champs Eliſées. On diſait qu'*Orphée*, *Hercule*, *Pyrrithoüs*, *Ulyſſe*, y étaient deſcendus pendant leur vie. Enfin, ces poëtes n'ont rien dont l'idée générale ne ſoit ailleurs. Mais ils ont peint les objets avec les couleurs les plus belles. Ils les ont modifiés & embellis ſuivant le caractère de leur génie & les mœurs de leur tems. Ils les ont mis dans leur jour & à leur place. Si n'eſt pas là créer, c'eſt du moins donner aux choſes une nouvelle vie; & on ne ſaurait diſputer à Mr. *de Voltaire* la gloire d'avoir excellé dans ce genre de production. Ce n'eſt là, dit-on, que de l'invention de détail, & quelques critiques voudraient de la nouveauté dans le tout. On faiſait un jour remarquer à un homme de lettres ce beau vers où Mr. *de Voltaire* exprime le myſtère de l'Euchariſtie :

Et lui découvre un DIEU ſous un pain qui n'eſt plus.

Oui, dit-il, ce vers eſt beau; mais je ne ſais, l'idée n'en eſt pas neuve. Malheur, dit Mr. *de Fénélon*,

Digitized by Google

Fénélon, (1) à qui n'eſt pas ému en liſant ces vers !

(2) *Fortunate ſenex ! hîc inter flumina nota*
Et fontes ſacros, frigus captabis opacum.

N'aurais-je pas raiſon d'adreſſer cette eſpèce d'anathême au critique dont je viens de parler ? J'oſe prédire à tous ceux qui comme lui veulent du neuf, c'eſt-à-dire de l'inouï, qu'on ne les ſatisfera jamais qu'aux dépens du bon ſens. *Milton* lui-même n'a pas inventé les idées générales de ſon poëme, quelque extraordinaires qu'elles ſoient. Il les a puiſées dans les poëtes, dans l'écriture ſainte, &c. L'idée de ſon pont, toute giganteſque qu'elle eſt, n'eſt pas neuve. *Sadi* s'en était ſervi avant lui, & l'avait tirée de la théologie des Turcs. Si donc un poëte qui a franchi les limites du monde, & peint des objets hors de la nature, n'a rien dit dont l'idée générale ne ſoit ailleurs, je crois qu'on doit ſe contenter d'être original dans les détails & dans l'ordonnance, ſurtout quand on a aſſez de génie pour s'élever au-deſſus de ſes modèles.

Je ne réfuterai pas ici ceux qui ont été aſſez ennemis de la poëſie, pour avancer qu'il peut y avoir des poëmes en proſe. Ce paradoxe paraît téméraire à tous les gens de bon goût & de bon ſens. Mr. *de Fénélon*, qui avait beaucoup de l'un & de l'autre, n'a jamais donné ſon *Télémaque* que ſous le nom des *Avantures de Télémaque*,

(1) Lettre à l'académie Françaiſe.
(2) Virgile, Eglogue 1.

Digitized by Google

lémaque, & jamais ſous celui de poëme. C'eſt ſans contredit le premier de tous les romans; mais il ne peut pas même être mis dans la claſſe des derniers poëmes. Je ne dis pas ſeulement parce que les avantures qu'on y raconte ſont preſque toutes indépendantes les unes des autres, & parce que le ſtile, tout fleuri & tendre qu'il eſt, ſerait trop uniforme; je dis, parce qu'il n'a pas le nombre, le rythme, la meſure, la rime, les inverſions; en un mot, rien de ce qui conſtitue cet art ſi difficile de la poëſie; art qui n'a pas plus de raport avec la proſe, que la muſique n'en a avec le ton ordinaire de la parole.

Il ne me reſte plus qu'à dire un mot ſur l'ortographe qu'on a ſuivie dans cette édition, c'eſt celle de l'auteur; il l'a juſtifiée lui-même; & puiſqu'il n'a contre lui qu'un uſage condamné par ceux mêmes qui le ſuivent, il paraît aſſez inutile de prouver qu'il a eu raiſon de s'en écarter. Je me contenterai donc, pour faire voir combien cet uſage eſt pernicieux à notre poëſie, de citer quelques endroits de nos meilleurs poëtes, où ils ne l'ont que trop ſcrupuleuſement ſuivi.

(1) Attaquons dans leurs murs ces conquérans ſi *fiers*.
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres *foyers*.
Ma colère revient, & je me *reconnois*:
Immolons en partant trois ingrats à la *fois*.

(2) Je ne fais que recueillir les *voix*,
Et dirois vos défauts ſi je vous en *ſavois*.

Il

(1) Mithridate. (2) Le Flatteur.

Digitized by Google

Il eſt ſûr qu'une ortographe conforme à la prononciation eût obvié à ces défauts, & que deux poëtes ſi exacts & ſi heureux dans leurs rimes, ne ſe ſont contentés de celles-ci, que parce qu'elles ſatisfaiſaient les yeux. Ce qui le prouve, c'eſt qu'on ne s'eſt jamais aviſé de faire rimer *Beauvais*, qu'on prononce comme *ſavois*, avec *voix*, qu'on a cru cependant pouvoir rimer avec *ſavois*.

Dans ces deux vers de *Boileau*,

(1) La diſcorde en ces lieux menace de s'*accroître*;
Demain avant l'aurore un lutrin va *paroître*.

L'on prononce *s'accraître* pour la rime, & cela eſt aſſez uſité. Madame *Deshouliéres* dit :

(2) Puiſſe durer, puiſſe *croître*
L'ardeur de mon jeune amant,
Comme feront ſur ce *hêtre*
Les marques de mon tourment.

Mais ce qui paraît ſingulier, c'eſt que *paroître*, en faveur de qui on prononce *s'accraître*, change lui-même ſa prononciation en faveur de *cloître*.

(3) L'honneur & la vertu n'oſèrent plus *paroître*,
La piété chercha les déſerts & le *cloître*.

Une bizarrerie ſi marquée vient de ce qu'on a changé l'ancienne prononciation, ſans changer l'ortographe qui la repréſente. La réformation générale d'un tel abus eût été une affaire d'éclat.

Mr.

(1) Lutrin. *Ch. II.*
(2) Célimène, Eglogue.
(3) Epitre IV. *Boil.*

Digitized by Google

Mr. *de Voltaire* n'a porté que les premiers coups ; il a cru judicieuſement qu'on devait rimer pour l'oreille, & non pour les yeux : en conſéquence il a fait rimer *François* avec *ſuccès*, &c. Et pour ſatisfaire en même tems les oreilles & les yeux, il a écrit *Français*, ſubſtituant à la diphtongue *oi* la diphtongue *ai*, qui accompagnée d'une *s* exprime à la fin des mots le ſon de l'*è*, comme dans *bienfaits*, *ſouhaits*, &c. Mr. *de Voltaire* a été d'autant plus autoriſé à ce changement d'ortographe, qu'il lui falait diſtinguer dans ſon poëme certains mots, qui écrits partout ailleurs de la même façon, ont néanmoins une prononciation & une ſignification différente : ſous le froc de *François*, &c. des courtiſans *Français*, &c.

C'eſt là ce que j'avais à dire ſur cette nouvelle édition de *la Henriade*. Le grand nombre de vers qu'on y trouve nouvellement ajoutés, & l'attention avec laquelle elle a été faite, font préſumer favorablement du ſuccès.

Quant à ce que j'ai dit ſur le mérite de ce poëme, je déclare qu'il ne m'a été permis que de laiſſer entrevoir mon ſentiment, & que ſi je n'ai pas heurté de front la prévention de quelques critiques, ce n'eſt pas que je ne leur ſois entiérement oppoſé. Peut-être un jour pourrai-je ſans contrainte parler comme penſera la poſtérité.

LA

Digitized by Google

LA HENRIADE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

HENRI III *réuni avec Henri de Bourbon, roi de Navarre, contre la ligue, ayant déja commencé le blocus de Paris, envoye ſecrettement Henri de Bourbon demander du ſecours à Elizabeth, reine d'Angleterre. Le héros eſſuye une tempête. Il relâche dans une iſle, où un vieillard catholique lui prédit ſon changement de religion, & ſon avénement au trône. Deſcription de l'Angleterre & de ſon gouvernement.*

JE chante ce héros, qui régna ſur la France, *
Et par droit de conquête, & par droit de naiſſance;
Qui

NOTES DE L'ABBE' LANGLET.

* *La première édition, donnée in-8. en* 1723, *commence tout autrement que les autres. En voici les vers :*

Je chante les combats, & ce Roi généreux,
Qui força les Français à devenir heureux,
Qui

Digitized by Google

Qui par de longs malheurs apprit à gouverner,
Calma les factions, fut vaincre & pardonner,
Confondit & Mayenne, & la ligue, & l'Ibère,
Et fut de ses sujets le vainqueur & le père.
Descen du haut des cieux, auguste vérité;
Répan sur mes écrits ta force & ta clarté:
Que l'oreille des rois s'accoutume à t'entendre.
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre:
C'est à toi de montrer, aux yeux des nations,
Les coupables effets de leurs divisions.
Di, comment la discorde a troublé nos provinces;
Di les malheurs du peuple, & les fautes des princes;
Vien, parle; & s'il est vrai que la fable autrefois
Sut à tes fiers accens mêler sa douce voix,
Si sa main délicate orna ta tête altière,
Si son ombre embellit les traits de ta lumière,

Avec

NOTES.

Qui dissipa la ligue & fit trembler l'Ibère,
Qui fut de ses sujets le vainqueur & le père;
Dans Paris subjugué fit adorer ses loix,
Et fut l'amour du monde & l'exemple des rois.
Muse, raconte-moi, quelle haine obstinée

Arma

NOTES DE L'EDITEUR.

Voici à propos de la réflexion de l'abbé Langlet une anecdote singulière.

Mr. de Voltaire faisait imprimer à Londres en 1726 une édition de la Henriade. Il y avait à Londres un Grec natif de Smyrne, nommé Dadiky, interprète du roi d'Angleterre: il vit par hazard le première feuille du poëme où était ce vers:

Qui força les Français à devenir heureux:

il alla trouver l'auteur, & lui dit, Monsieur, je suis du pays d'Homère; il ne commençait point ses poëmes par un trait d'esprit, par une énigme. L'auteur le crut, corrigea ce commencement de la manière qu'on voit aujourd'hui.

Au

Digitized by Google

Avec moi sur tes pas permets lui de marcher,
Pour orner tes attraits, & non pour les cacher.
a) Valois régnait encor, & ses mains incertaines
De l'état ébranlé laissaient flotter les rênes:
Les loix étaient sans force, & les droits confondus,
Ou plutôt en effet Valois ne régnait plus.
Ce n'était plus ce prince environné de gloire,
b) Aux combats dès l'enfance instruit par la victoire,
Dont l'Europe en tremblant regardait les progrès,
Et qui de sa patrie emporta les regrets,
Quand du nord étonné de ses vertus suprêmes,
Les peuples à ses pieds mettaient les diadêmes.
Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.
Il devint lâche roi, d'intrépide guerrier;
Endormi sur le trône au sein de la molleſſe,
Le poids de sa couronne accablait sa faiblesse.

Qué-

NOTES.

Arma contre Henri la France mutinée,
Et comment nos ayeux, à leur perte courans,
Au plus juste des rois préféraient des tyrans.
Valois régnait encor, &c.

Ce commencement ne me paraît ni moins beau, ni moins exact; il est même plus court & plus nerveux que ce qui a été mis depuis.

Au reste l'édition de 1723 que cite l'abbé Langlet fut faite par l'abbé des Fontaines sur un manuscrit informe dont il s'était emparé, & le même des Fontaines en fit une autre à Evreux qui est extrêmement rare, & dans laquelle il inséra des vers de sa façon.

a) Henri III roi de France, l'un des principaux personnages de ce poëme, y est toûjours nommé *Valois*, nom de la branche royale dont il était.

b) Henri III (*Valois*) étant Duc d'Anjou, avait commandé les armées de Charles IX son frère contre les protestans, & avait gagné à dix-huit ans les batailles de Jarnac & de Moncontour.

Digitized by Google

c) Quélus & Saint-Maigrin, Joyeuſe & d'Eſpernon,
Jeunes voluptueux qui régnaient ſous ſon nom,
D'un maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeaient dans les plaiſirs ſes langueurs léthargiques.
Des Guiſes cependant le rapide bonheur,
Sur ſon abaiſſement élevait leur grandeur;
Ils formaient dans Paris cette ligue fatale,
De ſa faible puiſſance orgueilleuſe rivale. *
Les peuples aveuglés, vils eſclaves des grands,
Perſécutaient leur prince, & ſervaient des tyrans.
Ses amis corrompus bientôt l'abandonnèrent;
Du Louvre épouvanté ſes peuples le chaſſèrent.
Dans Paris révolté l'étranger accourut.
Tout périſſait enfin, lorſque Bourbon *d*) parut.
Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guerrière,
A ſon prince aveuglé vint rendre la lumière:
Il ranima ſa force, il conduiſit ſes pas
De la honte à la gloire, & des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris ces deux rois s'avancèrent,
Rome s'en allarma, les Eſpagnols tremblèrent.
L'Europe

NOTES.

* *L'édition de* 1723 *met:*

De ſon faible pouvoir inſolente rivale.
Cent partis opoſés, du même orgueil épris,
De ſon trône à ſes yeux diſputent les débris.

c) C'étaient les *mignons* de Henri III. Il s'abandonnait avec eux à des débauches mêlées de ſuperſtition. Quélus fut tué en duel, Saint-Maigrin fut aſſaſſiné pres du Louvre. *Voyez* les remarques ſur Joyeuſe au troiſiéme chant.

d) Henri IV, le héros de ce poëme, y eſt appellé indifféremment *Bourbon* ou *Henri*.

Il nâquit à Pau en Béarn le 13 Décembre 1553.

Digitized by Google

L'Europe, intéreſſée à ces fameux revers,
Sur ces murs malheureux avait les yeux ouverts.
On voyait dans Paris la diſcorde inhumaine,
Excitant aux combats, & la ligue & Mayenne,
Et le peuple & l'égliſe, & du haut de ces tours, *
De la ſuperbe Eſpagne appellant les ſecours.
Ce monſtre impétueux, ſanguinaire, inflexible,
De ſes propres ſujets eſt l'ennemi terrible:
Aux malheurs des mortels il borne ſes deſſeins:
Le ſang de ſon parti rougit ſouvent ſes mains:
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inſpire.
Du côté du couchant, près de ces bords fleuris,
Où la Seine ſerpente en fuyant de Paris,
Lieux aujourd'hui charmans, retraite aimable & pure,
Où triomphent les arts, où ſe plait la nature,

Théâtre

NOTES.

* Et le peuple & l'égliſe, &c. *Ce vers & les quinze ſuivans ne ſont pas ainſi dans les éditions, ſoit de* 1723, *ſoit de* 1727, *ou de* 1732; *ſoit des ſuivantes. Voici ce qu'on trouve dans la premiere.*

Troublant tout dans Paris, & du haut de ſes tours,
De Rome & de l'Eſpagne appellant les ſecours;
De l'autre paraiſſaient les ſoutiens de la France,
Diviſés par leur ſecte, unis par la vengeance:
Henri de leurs deſſeins était l'ame & l'appui;
Leurs cœurs impatiens volaient tous après lui.
On eût dit, que l'armée, à ſon pouvoir ſoumiſe,
Ne connaiſſait qu'un chef, & n'avait qu'une égliſe.
Vous le vouliez ainſi, grand Dieu, dont les deſſeins,
Par de ſecrets reſſorts inconnus aux humains,
Confondant des ligués la ſuperbe eſpérance,
Deſtinaient aux Bourbons l'empire de la France.
Déja les deux partis, &c.

Digitized by Google

Théâtre alors ſanglant des plus mortels combats,
Le malheureux Valois raſſemblait ſes ſoldats.
Là ſont mille héros, fiers ſoutiens de la France,
Diviſés par leur ſecte, unis par la vengeance.
C'eſt aux mains de Bourbon que leur ſort eſt commis:
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit, que l'armée à ſon pouvoir ſoumiſe,
Ne connaiſſait qu'un chef, & n'avait qu'une égliſe.
e) Le père des Bourbons, du ſein des immortels,
Louïs, fixait ſur lui ſes regards paternels;
Il préſageait en lui la ſplendeur de ſa race;
Il plaignait ſes erreurs, il aimait ſon audace;
De ſa couronne un jour il devait l'honorer,
Il voulait plus encor, il voulait l'éclairer.
Mais Henri s'avançait vers ſa grandeur ſuprême,
Par des chemins cachés inconnus à lui-même:
Louïs du haut des cieux lui prêtait ſon appui;
Mais il cachait le bras qu'il étendait pour lui,
De peur que ce héros, trop ſûr de ſa victoire,
Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire.
Déja les deux partis aux pieds de ces remparts
Avaient plus d'une fois balancé les hazards;
Dans nos champs déſolés le démon du carnage
Déja juſqu'aux deux mers avait porté ſa rage,
Quand Valois à Bourbon tint ce triſte diſcours,
Dont ſouvent ſes ſoupirs interrompaient le cours:
Vous voyez à quel point le deſtin m'humilie;

Mon

e) Saint Louïs neuviéme du nom, roi de France, eſt la tige de la branche des Bourbons.

Digitized by Google

Mon injure eſt la vôtre, & la ligue ennemie,
Levant contre ſon prince un front ſéditieux,
Nous confond dans ſa rage, & nous pourſuit tous deux:
Paris nous méconnaît, Paris ne veut pour maître,
Ni moi qui ſuis ſon Roi, ni vous qui devez l'être;
Ils ſavent que les loix, le mérite, & le ſang,
Tout après mon trépas vous appelle à ce rang;
Et redoutant déja votre grandeur future,
Du trône où je chancèle, ils penſent vous exclure.
De la religion, *f*) terrible en ſon couroux,
Le fatal anathême eſt lancé contre vous.
Rome, qui ſans ſoldats porte en tous lieux la guerre,
Aux mains des Eſpagnols a remis ſon tonnerre:
Sujets, amis, parens, tout a trahi ſa foi;
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi;
Et l'Eſpagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes campagnes déſertes.
Contre tant d'ennemis ardens à m'outrager,
Dans la France à mon tour appellons l'étranger:
Des Anglais en ſecret gagnez l'illuſtre reine. *
Je ſais qu'entr'eux & nous une immortelle haine
Nous

NOTES.

* *L'édition de* 1723. *avait mis :*

Des Anglais en ſecret allez fléchir la reine.

Mais l'édition de Londres a parlé plus exactement : il s'agiſſait de gagner Elizabeth en faveur des deux rois, & non pas de la fléchir, parce qu'elle n'avait aucun ſujet de mécontentement de la part de ces princes.

f) Henri IV. roi de Navarre avait été ſolemnellement excommunié par le pape Sixte V. dès l'an 1585, trois ans avant l'événement dont il eſt ici queſtion : Le pape dans ſa bulle l'appelle *génération bâtarde & déteſtable de la maiſon de Bourbon*; le prive, lui & toute la maiſon de Condé, à jamais, de

Digitized by Google

Nous permet rarement de marcher réunis,
Que Londre eſt de tout tems l'émule de Paris;
Mais après les affronts, dont ma gloire eſt flétrie;
Je n'ai plus de ſujets, je n'ai plus de patrie.
Je hais, je veux punir des peuples odieux,
Et quiconque me venge eſt Français à mes yeux.
Je n'occuperai point dans un tel miniſtère
De mes ſecrets agens la lenteur ordinaire:
Je n'implore que vous; c'eſt vous de qui la voix
Peut ſeule à mon malheur intéreſſer les rois.
Allez en Albion; que votre renommée *
Y parle en ma défenſe, & m'y donne une armée.
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis;
Mais c'eſt de vos vertus que j'attens des amis.
Il dit; & le héros, qui jaloux de ſa gloire,

Crai-

NOTES.

* *On trouve dans l'édition de* 1723, *ces quatre vers, ſupprimés dans les autres éditions:*

Les momens nous ſont chers, & le vent nous ſeconde:
Allez, qu'à mes deſſeins votre zèle réponde;
Partez, je vous attends pour ſignaler mes coups;
Qui veut vaincre & régner ne combat point ſans vous.
Il dit, & le héros, &c.

Mais ces vers, quoique beaux, faiſaient languir l'action, & l'auteur a bien fait de les ſupprimer, même pour d'autres raiſons.

tous leurs domaines & fiefs, & les déclare ſurtout incapables de ſuccéder à la couronne.

Quoiqu'alors le roi de Navarre & le prince de Condé fuſſent en armes à la tête des proteſtans, le parlement, toûjours attentif à conſerver l'honneur & les libertés de l'état, fit contre cette bulle les remontrances les plus fortes, & Henri IV. fit afficher dans Rome à la porte du Vatican, que Sixte-Quint, ſoi diſant pape, en avait menti, & que c'était lui-même qui était hérétique, &c.

Digitized by Google

Craignait de partager l'honneur de la victoire;
Sentit en l'écoutant une juſte douleur.
Il regrettait ces tems ſi chers à ſon grand cœur;
Où fort de ſa vertu, ſans ſecours, ſans intrigue,
Lui *g*) ſeul avec Condé faiſait trembler la ligue.
Mais il falut d'un maître accomplir les deſſeins:
Il ſuſpendit les coups qui partaient de ſes mains;
Et laiſſant ſes lauriers cueillis ſur ce rivage,
A partir de ces lieux il força ſon courage.
Les ſoldats étonnés ignorent ſon deſſein,
Et tous de ſon retour attendent leur deſtin.
Il marche. Cependant la ville criminelle
Le croit toûjours préſent, prêt à fondre ſur elle;
Et ſon nom, qui du trône eſt le plus ferme appui,
Semait encor la crainte, & combattait pour lui.
Déja des Neuſtriens il franchit la campagne, *
De

NOTES.

* Déja des Neuſtriens, &c.

Voici de quelle manière ce vers & les ſept qui ſuivent, ſont mis dans l'édition de 1723.

Déja des Neuſtriens il franchit la campagne,
De tous ſes favoris Sully ſeul l'accompagne,
Sully,

g) C'était Henri, prince de Condé, fils de Louis tué à Jarnac. Henri de Condé était l'eſpérance du parti proteſtant. Il mourut à Saint-Jean-d'Angely à l'âge de trente-cinq ans, en 1585. Sa femme, Charlotte de la Trimouille, fut accuſée de ſa mort. Elle était groſſe de trois mois lorſque ſon mari mourut, & accoucha ſix mois après de Henri de Condé II. du nom, qu'une tradition populaire & ridicule fait naître treize mois après la mort de ſon père.

Larrey a ſuivi cette tradition dans ſon hiſtoire de Louis XIV, hiſtoire où le ſtile, la vérité & le bon ſens ſont également négligés.

Digitized by Google

De tous ſes favoris Mornay ſeul l'accompagne ;
Mornay *h*) ſon confident, mais jamais ſon flatteur ;
Trop vertueux ſoûtien du parti de l'erreur,
Qui ſignalant toûjours ſon zèle & ſa prudence,
Servit également ſon égliſe & la France ;
Cenſeur des courtiſans, mais à la cour aimé ;
Fier ennemi de Rome, & de Rome eſtimé.
A travers deux rochers, où la mer mugiſſante
Vient briſer en couroux ſon onde blanchiſſante,
Dieppe

NOTES.

Sully, qui dans la guerre & dans la paix fameux,
Intrépide ſoldat, courtiſan vertueux,
Dans les plus grands emplois, ſignalant ſa prudence,
Servit également & ſon maître & la France.
Heureux ſi mieux inſtruit de la divine loi,
Il eût fait pour ſon Dieu ce qu'il fit pour ſon roi.
A travers deux rochers, &c.

Comme le nom de Mr. de Sully ſe trouve dans l'édition de 1723. Mr. de Voltaire y avait joint une remarque fort curieuſe ſur ce ſeigneur, que je mets dans les notes hiſtoriques, pour ne rien omettre de ce qui ſe trouve dans les éditions différentes de ce beau poëme. L'auteur a ſubſtitué Mornay à Sully, parce qu'en effet Mornay dans ce tems-là alla en Angleterre de la part de Henri le grand.

h) Dupleſſis-Mornay, le plus vertueux & le plus grand homme du parti proteſtant, naquit à Bui le 5 novembre 1549. Il ſavait le latin & le grec parfaitement, & l'hébreu autant qu'on le peut ſavoir ; ce qui était un prodige alors dans un gentilhomme. Il ſervit ſa religion & ſon maître de ſa plume & de ſon épée. Ce fut lui que Henri IV, étant roi de Navarre, envoya à Elizabeth reine d'Angleterre. Il n'eut jamais d'autres inſtructions de ſon maître qu'un blanc-ſigné. Il réuſſit dans preſque toutes ſes négociations, parce qu'il était un vrai politique, & non un intrigant. Ses lettres paſſent pour être écrites avec beaucoup de force & de ſageſſe.

Lorſqu'Henri IV. eut changé de religion, Dupleſſis-Mornay lui fit de ſanglans reproches, & ſe retira de ſa cour. On l'appellait le pape des huguenots. Tout ce qu'on dit de ſon caractère dans le poëme eſt conforme à l'hiſtoire.

Digitized by Google

Dieppe aux yeux du héros offre ſon heureux port ;
Les matelots ardens s'empreſſent ſur le bord ;
Les vaiſſeaux ſous leurs mains, fiers ſouverains des ondes,
Etaient prêts à voler ſur les plaines profondes :
L'impétueux borée, enchaîné dans les airs,
Au ſouffle du zéphyre abandonnait les mers.
On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre ; *
On découvrait déja les bords de l'Angleterre :

L'aſtre

NOTES.

* *Voici comme l'édition de* 1723. *met ces vers & les ſuivans :*

On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre,
On aborde bientôt les champs de l'Angleterre ;
Henri court au rivage, & d'un œil curieux
Contemple ces climats, alors aimés des cieux.
Sous de ruſtiques toits les laboureurs tranquiles
Amaſſent les tréſors des campagnes fertiles,
Sans craindre qu'à leurs yeux des ſoldats inhumains
Ravagent ces beaux champs, cultivés par leurs mains.
La paix au milieu d'eux comblant leur eſpérance,
Amène les plaiſirs, enfans de l'abondance.
Peuple heureux, dit Bourbon, quand pourront les Français
Voir d'un règne auſſi doux fleurir les juſtes loix ?
Quel exemple pour vous, monarques de la terre !
Une femme a fermé les portes de la guerre ;
Et renvoyant chez vous la diſcorde & l'horreur,
D'un peuple qui l'adore elle fait le bonheur.
En achevant ces mots il découvre un bocage,
Dont un léger zéphyr agitait le feuillage :
Flore étalait au loin ſes plus vives couleurs ;
Une onde tranſparente y fuit entre les fleurs ;
Une grotte eſt auprès, dont la ſimple ſtructure, &c.

Il y a pluſieurs obſervations à faire ſur cet endroit. La première, que le poëte dans l'édition de 1723. *met en Angleterre une ſcène, qu'dans les autres éditions il place dans l'iſle de Jerſey. La ſeconde, que pour donner lieu de mettre la rencontre du vieillard, il feint que ſon héros eſt battu par la tempête, qui eſt ici très-bien décrite ; ce qui après être parti de Dieppe, le fait relâcher dans l'iſle de Jerſey. La troiſième re-*

Digitized by Google

L'aſtre brillant du jour à l'inſtant s'obſcurcit ;
L'air ſifle, le ciel gronde, & l'onde au loin mugit ;
Les vents ſont déchaînés ſur les vagues émuës :
La foudre étincelante éclate dans les nuës ;
Et le feu des éclairs, & l'abîme des flots,
Montraient partout la mort aux pâles matelots.
Le héros, qu'aſſiégeait une mer en furie,
Ne ſonge en ce danger qu'aux maux de ſa patrie,
Tourne ſes yeux vers elle, & dans ſes grands deſſeins
Semble accuſer les vents d'arrêter ſes deſtins.
Tel, & moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lorſque de l'univers il diſputait l'empire,
Confiant ſur les flots aux Aquilons mutins,
Le deſtin de la terre, & celui des Romains,
Défiant à la fois, & Pompée & Neptune,
Céſar *i*) à la tempête oppoſait ſa fortune.
Dans ce même moment le Dieu de l'univers,
Qui vole ſur les vents, qui ſoulève les mers,
Ce Dieu dont la ſageſſe ineffable & profonde,
Forme, élève, & détruit les empires du monde,

De

NOTES.

marque eſt, qu'il place ci-après ſix beaux vers au ſujet de l'Angleterre & d'Elizabeth ; celui-ci :

Peuple heureux, dit Bourbon, quand pourront les Français :

& les cinq qui ſuivent. Il écrit Français *par un* a, *& à grande raiſon, parce qu'il écrit comme on parle.*

i) Jules Céſar étant en Epire dans la ville d'Apollonie, aujourd'hui Cérès, s'en déroba ſecrettement, & s'embarqua ſur la petite rivière de Bolba, qui s'appellait alors l'Anius. Il ſe jetta ſeul pendant la nuit dans une barque à douze rames, pour aller lui-même chercher ſes troupes qui étaient au royaume de Naples. Il eſſuya une furieuſe tempête. *Voyez* Plutarque,

Digitized by Google

De ſon trône enflammé qui luit au haut des cieux,
Sur le héros Français daigna baiſſer les yeux.
Il le guidait lui-même. Il ordonne aux orages
De porter le vaiſſeau vers ces prochains rivages,
Où Jerſey ſemble aux yeux ſortir du ſein des flots;
Là, conduit par le ciel, aborda le héros.
Non loin de ce rivage, un bois ſombre & tranquile
Sous des ombrages frais préſente un doux aſyle.
Un rocher qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux Aquilons d'en troubler le repos.
Une grote eſt auprès, dont la ſimple ſtructure
Doit tous ſes ornemens aux mains de la nature.
Un vieillard vénérable avait loin de la cour
Cherché la douce paix dans cet obſcur ſéjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'eſt là que de lui-même il faiſait ſon étude;
C'eſt là qu'il regrettait ſes inutiles jours,
Plongés dans les plaiſirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il foulait à ſes pieds les paſſions humaines:
Tranquille, il attendait, qu'au gré de ſes ſouhaits
La mort vînt à ſon Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adorait prit ſoin de ſa vieilleſſe;
Il fit dans ſon déſert deſcendre la ſageſſe;
Et prodigue envers lui de ſes tréſors divins,
Il ouvrit à ſes yeux le livre des deſtins.
Ce vieillard au héros que Dieu lui fit connaître,
Au bord d'une onde pure offre un feſtin champêtre.
Le prince à ces repas était accoûtumé:
Souvent ſous l'humble toit du laboureur charmé,

Fuyant

Digitized by Google

Fuyant le bruit des cours, & ſe cherchant lui-même ;
Il avait dépoſé l'orgueil du diadême.
Le trouble répandu dans l'empire Chrêtien
Fut pour eux le ſujet d'un utile entretien.
Mornay, qui dans ſa ſecte était inébranlable,
Prêtait au Calviniſme un appui redoutable ;
Henri doutait encor, & demandait aux cieux,
Qu'un rayon de clarté vînt déciller ſes yeux.
De tout tems, diſait-il, la vérité ſacrée
Chez les faibles humains fut d'erreurs entourée :
Faut-il que de Dieu ſeul attendant mon appui,
J'ignore les ſentiers qui mènent juſqu'à lui ?
Hélas ! un Dieu ſi bon, qui de l'homme eſt le maître,
En eût été ſervi, s'il avait voulu l'être.
De Dieu, dit le vieillard, adorons les deſſeins,
Et ne l'accuſons pas des fautes des humains.
J'ai vû naître autrefois le Calviniſme en France ;
Faible, marchant dans l'ombre, humble dans ſa naiſſance ;
Je l'ai vû ſans ſupport exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obſcurs.
Enfin mes yeux ont vû du ſein de la pouſſière,
Ce fantôme effrayant lever ſa tête altière,
Se placer ſur le trône, inſulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverſer nos autels.
Loin de la cour alors, en cette grote obſcure,
De ma religion je vins pleurer l'injure.
Là quelque eſpoir au moins conſole mes vieux jours ;
Un culte ſi nouveau ne peut durer toûjours.
Des caprices de l'homme il a tiré ſon être :
On le verra périr ainſi qu'on l'a vû naître.

Les

Digitized by Google

Les œuvres des humains ſont fragiles comme eux.
Dieu diſſipe à ſon gré leurs deſſeins orgueilleux.
Lui ſeul eſt toûjours ſtable. En vain notre malice
De ſa ſainte cité veut ſaper l'édifice ;
Lui-même en affermit les ſacrés fondemens,
Ces fondemens vainqueurs de l'enfer & des tems.
C'eſt à vous, grand Bourbon, qu'il ſe fera connaître ;
Vous ſerez éclairé, puiſque vous voulez l'être.
Ce Dieu vous a choiſi. Sa main dans les combats
Au trône des Valois va conduire vos pas.
Déja ſa voix terrible ordonne à la victoire,
De préparer pour vous les chemins de la gloire.
Mais ſi la vérité n'éclaire vos eſprits,
N'eſpérez point entrer dans les murs de Paris.
Surtout des plus grands cœurs évitez la faibleſſe,
Fuyez d'un doux poiſon l'amorce enchantereſſe,
Craignez vos paſſions, & ſachez quelque jour
Réſiſter aux plaiſirs & combattre l'amour.
Enfin quand vous aurez, par un effort ſuprême,
Triomphé des ligueurs, & ſurtout de vous-même,
Lorſqu'en un ſiége horrible, & célèbre à jamais,
Tout un Peuple étonné vivra de vos bienfaits,
Ces tems de vos états finiront les miſères ;
Vous léverez les yeux vers le Dieu de vos pères ;
Vous verrez qu'un cœur droit peut eſpérer en lui ;
Allez, qui lui reſſemble eſt ſûr de ſon appui.
Chaque mot qu'il diſait était un trait de flâme ;
Qui pénétrait Henri juſqu'au fond de ſon ame.
Il ſe crut tranſporté dans ces tems bienheureux,
Où le Dieu des humains converſait avec eux,

Où

Digitized by Google

Où la ſimple vertu, prodiguant les miracles;
Commandait à des rois, & rendait des oracles.
Il quitte avec regret ce vieillard vertueux;
Des pleurs en l'embraſſant coulèrent de ſes yeux;
Et dès ce moment même il entrevit l'aurore
De ce jour qui pour lui ne brillait pas encore.
Mornay parut ſurpris, & ne fut point touché:
Dieu, maître de ſes dons, de lui s'était caché.
Vainement ſur la terre il eut le nom de ſage;
Au milieu des vertus l'erreur fut ſon partage.
Tandis que le vieillard inſtruit par le Seigneur,
Entretenait le prince, & parlait à ſon cœur,
Les vents impétueux à ſa voix s'apaiſèrent,
Le ſoleil reparut, les ondes ſe calmèrent.
Bientôt juſqu'au rivage il conduiſit Bourbon:
Le héros part, & vole aux plaines d'Albion.
En voyant l'Angleterre, en ſecret il admire
Le changement heureux de ce puiſſant empire,
Où l'éternel abus de tant de ſages loix
Fit longtems le malheur & du peuple & des rois.
Sur ce ſanglant théâtre où cent héros périrent,
Sur ce trône gliſſant dont cent rois deſcendirent,
Une femme à ſes pieds enchaînant les deſtins,
De l'éclat de ſon règne étonnait les humains.
C'était Elizabeth; elle dont la prudence
De l'Europe à ſon choix fit pancher la balance,
Et fit aimer ſon joug à l'Anglais indompté,
Qui ne peut ni ſervir, ni vivre en liberté.
Ses peuples ſous ſon règne ont oublié leurs pertes;
De leurs troupeaux féconds leurs plaines ſont couvertes,
Les

Digitized by Google

Les guérets de leurs bleds, les mers de leurs vaiſſeaux;
Ils ſont craints ſur la terre, ils ſont rois ſur les eaux.
Leur flotte impérieuſe aſſerviſſant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune.
Londre jadis barbare eſt le centre des arts,
Le magaſin du monde, & le temple de Mars.
Aux *k*) murs de Weſtminſter on voit paraître enſemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les raſſemble,
Les députés du peuple, & les grands, & le roi,
Diviſés d'intérêt, réunis par la loi;
Tous trois membres ſacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ſes voiſins terrible.
Heureux, lorſque le peuple, inſtruit dans ſon devoir,
Reſpecte, autant qu'il doit, le ſouverain pouvoir!
Plus heureux, lorſqu'un roi, doux, juſte, & politique,
Reſpecte, autant qu'il doit, la liberté publique!
Ah! s'écria Bourbon, quand pourront les Français
Réunir comme vous la gloire avec la paix?
Quel exemple pour vous, monarques de la terre!
Une femme a fermé les portes de la guerre;
Et renvoyant chez vous la diſcorde & l'horreur,
D'un peuple qui l'adore elle a fait le bonheur.
Cependant il arrive à cette ville immenſe,
Où la liberté ſeule entretient l'abondance.
Du vainqueur des Anglais il aperçoit la *l*) tour.

Plus

k) C'eſt à Weſtminſter que s'aſſemble le parlement d'Angleterre; il faut le concours de la chambre des communes, de celle des pairs, & le conſentement du roi, pour faire des loix.

l) La tour de Londres eſt un vieux château bâti près de la Tamiſe par Guillaume le conquérant, duc de Normandie.

Digitized by Google

Plus loin, d'Elizabeth eſt l'auguſte ſéjour.
Suivi de Mornay ſeul * il va trouver la reine;
Sans appareil, ſans bruit, ſans cette pompe vaine
Dont les grands, quels qu'ils ſoient, en ſecret ſont épris,
Mais que le vrai héros regarde avec mépris.
Il parle; ſa franchiſe eſt ſa ſeule éloquence.
Il expoſe en ſecret les beſoins de la France,
Et juſqu'à la prière humiliant ſon cœur,
Dans ſes ſoumiſſions découvre ſa grandeur.
Quoi! vous ſervez Valois? dit la reine ſurpriſe:
C'eſt lui qui vous envoye au bord de la Tamiſe?
Quoi! de ſes ennemis devenu protecteur,
Henri vient me prier pour ſon perſécuteur?
Des rives du couchant aux portes de l'aurore,
De vos longs différens l'univers parle encore:
Et je vous vois armer, en faveur de Valois,
Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois!
Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haines;

Valois

NOTES.

* Suivi de Mornay ſeul, &c.

L'édition de 1723. *met ainſi ce vers & les ſuivans :*

Le héros en ſecret eſt conduit chez la reine;
Il la voit, il lui dit le ſujet qui l'amène;
Et juſqu'à la prière humiliant ſon cœur,
Dans ſes ſoumiſſions découvre ſa grandeur.
Quoi! vous ſervez Valois? &c.

† *Ce vers & les trois qui ſuivent, ſe trouvent ainſi dans l'édition de* 1723.

Mais n'employant jamais que la ruſe & la feinte,
Il fut mon ennemi par faibleſſe & par crainte:
Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger;
Le bras qui l'a puni ſaura le protéger.

Digitized by Google

Valois était eſclave, il briſe enfin ſes chaînes:
Plus heureux, ſi toûjours aſſûré de ma foi,
Il n'eût cherché d'appui que ſon courage & moi:
Mais il employa trop l'artifice & la feinte; †
Il fut mon ennemi par faibleſſe & par crainte.
J'oublie enfin ſa faute, en voyant ſon danger;
Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger.
Vous pouvez, grande reine, en cette juſte guerre,
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,
Couronner vos vertus, en défendant nos droits,
Et venger avec moi la querelle des rois. ‡
Elizabeth alors avec impatience
Demande le récit des troubles de la France,
Veut ſavoir quels reſſorts, & quel enchaînement
Ont produit dans Paris un ſi grand changement.
Déja, dit-elle au roi, la promte renommée
De ces revers ſanglans m'a ſouvent informée;
Mais ſa bouche, indiſcrète en ſa légéreté,
Prodigue le menſonge avec la vérité.
J'ai rejetté toûjours ſes récits peu fidelles.

Vous

NOTES.

‡ La querelle des rois.

Après ce vers on trouve dans l'édition de 1723. les huit vers ſuivans, dont les quatre premiers ſont aſſez peu épiques. Les quatre derniers ont été tranſportés au troiſiéme chant.

La reine accorda tout à ſa noble prière;
De Mars à ſes ſujets elle ouvre la barrière;
Mille jeunes héros vont bientôt ſur ſes pas
Fendre le ſein des mers & chercher les combats.
Eſſex eſt à leur tête, Eſſex dont la vaillance,
Vingt fois de l'Eſpagnol confondit la prudence,
Et qui ne croyait pas, qu'un indigne deſtin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueillis ſa main.

Digitized by Google

Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles;
Vous, toûjours de Valois le vainqueur, ou l'appui,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.
Daignez développer ce changement extrême.
Vous seul pouvez parler dignement de vous-même,
Peignez-moi vos malheurs, & vos heureux exploits.
Songez que votre vie eſt la leçon des rois.
Hélas! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
Rapelle de ces tems la malheureuſe hiſtoire!
Plût au ciel irrité, témoin de mes douleurs,
Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs!
Pourquoi demandez-vous que ma bouche raconte
Des princes de mon ſang les fureurs & la honte?
Mon cœur frémit encor à ce ſeul ſouvenir:
Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir. *
Un autre, en vous parlant, pourrait avec adreſſe
Déguiſer leurs forfaits, excuſer leur faibleſſe;
Mais ce vain artifice eſt peu fait pour mon cœur;
Et je parle en ſoldat plus qu'en ambaſſadeur.

LA

NOTES.

* *Il y avait auparavant*:

Surtout en écoutant ces triſtes avantures;
Pardonnez, grande reine, à des vérités dures, &c.

L'auteur apparemment a changé ces vers, parce que ces vérités, qui pouvaient être dures pour les rois de France, ne l'étaient pas pour la reine Elizabeth.

Digitized by Google

LA HENRIADE.

CHANT SECOND.

ARGUMENT.

HENRI LE GRAND *raconte à la reine Élizabeth l'hiſtoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine, & entre dans le détail des maſſacres de la Saint Barthelemi.*

REINE, l'excès des maux, où la France eſt livrée, *
Eſt d'autant plus affreux, que leur ſource eſt ſacrée.
C'eſt la religion, dont le zèle inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.
a) Je ne décide point entre Genève & Rome.
De quelque nom divin que leur parti les nomme,
J'ai vû des deux côtés la fourbe & la fureur ;

Et

* *Il n'y a que ce ſeul chant dans lequel l'auteur n'ait jamais rien changé.*

a) Pluſieurs hiſtoriens ont peint Henri IV. flottant entre les deux religions. On le donne ici pour un homme d'honneur, tel qu'il était, cherchant de bonne foi à s'éclairer ; ami de la vérité, ennemi de la perſécution, & déteſtant le crime partout où il ſe trouve.

Digitized by Google

Et ſi la perfidie eſt fille de l'erreur ;
Si dans les différends, où l'Europe ſe plonge ;
La trahiſon, le meurtre eſt le ſceau du menſonge ;
L'un & l'autre parti, cruel également,
Ainſi que dans le crime, eſt dans l'aveuglement.
Pour moi, qui de l'état embraſſant la défenſe,
Laiſſai toujours aux Dieux le ſoin de leur vengeance ;
On ne m'a jamais vû, ſurpaſſant mon pouvoir,
D'une indiſcrette main profaner l'encenſoir ;
Et périſſe à jamais l'affreuſe politique,
Qui prétend ſur les cœurs un pouvoir deſpotique,
Qui veut le fer en main convertir les mortels,
Qui du ſang hérétique arroſe les autels,
Et ſuivant un faux zèle, où l'intérêt pour guides,
Ne ſert un Dieu de paix que par des homicides.
Plût à ce Dieu puiſſant, dont je cherche la loi,
Que la cour des Valois eût penſé comme moi !
Mais l'un & l'autre Guiſe *b*) ont eu moins de ſcrupule.
Ces chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des cieux,
Ont conduit dans le piége un peuple furieux,
Ont armé contre moi ſa piété cruelle.

J'ai

b) François, duc de Guiſe, appellé communément alors le grand duc de Guiſe, était père du Balafré. Ce fut lui, qui, avec le cardinal ſon frère, jetta les fondemens de la ligue. Il avait de très-grandes qualités, qu'il faut bien ſe donner de garde de confondre avec de la vertu.

Le préſident de Thou, ce grand hiſtorien, rapporte que François de Guiſe voulut faire aſſaſſiner Antoine de Navarre, père d'Henri IV, dans la chambre de François II. Il avait engagé ce jeune roi à permettre ce meurtre. Antoine de Navarre avait le cœur hardi, quoique l'eſprit faible. Il fut informé du complot, & ne laiſſa pas d'entrer dans la chambre où on devait l'aſſaſſiner. S'il me

Digitized by Google

J'ai vû nos citoyens s'égorger avec zèle,
Et la flamme à la main courir dans les combats;
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenaient pas.
Vous connaiſſez le peuple, & ſavez ce qu'il oſe,
Quand du ciel outragé penſant venger la cauſe,
Les yeux ceints du bandeau de la religion,
Il a rompu le frein de la ſoumiſſion.
Vous le ſavez, Madame, & votre prévoyance
Etouffa dès longtems ce mal en ſa naiſſance.
L'orage en vos états à peine était formé,
Vos ſoins l'avaient prévu, vos vertus l'ont calmé:
Vous régnez, Londre *c*) eſt libre, & vos loix floriſſantes.
Médicis a ſuivi des routes différentes.
Peut-être que ſenſible à ces triſtes récits,
Vous me demanderez, quelle était Médicis?
Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue.
Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue;
Peu de ſon cœur profond ont ſondé les replis.
Pour moi nourri vingt ans à la cour de ſes fils,
Qui vingt ans ſous ſes pas vis les orages naître,
J'ai trop à mes périls appris à la connaître.

Sort

me tuent, dit-il à Reinſy gentilhomme à lui, prenez ma chemiſe toute ſanglante, portez-la à mon fils & à ma femme, ils liront dans mon ſang ce qu'ils doivent faire pour me venger. François II. n'oſa pas, dit Mr. de Thou, ſe ſouiller de ce crime, & le duc de Guiſe en ſortant de la chambre, s'écria: *Le pauvre roi que nous avons!*

c) M. de Caſtelnau, envoyé de France auprès de la reine Elizabeth, parle ainſi d'elle.

„ Cette princeſſe avait toutes les grandes qualités qui „ ſont requiſes pour régner „ heureuſement. On pourrait „ dire de ſon règne ce qui advint au tems d'Auguſte lorſque le temple de Janus fut „ fermé, &c. "

Digitized by Google

Son époux expirant dans la fleur de ſes jours,
A ſon ambition laiſſait un libre cours.
Chacun de ſes enfans nourri ſous ſa tutelle, *d*)
Devint ſon ennemi, dès qu'il régna ſans elle.
Ses mains autour du trône avec confuſion,
Semaient la jalouſie & la diviſion:
Oppoſant ſans relâche avec trop de prudence,
Les Guiſes *e*) aux Condés, & la France à la France;
Toûjours prête à s'unir avec ſes ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux, & d'amis;
Eſclave *f*) des plaiſirs, mais moins qu'ambitieuſe;
Infidèle *g*) à ſa ſecte, & ſuperſtitieuſe *h*),
Poſſédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de ſon ſexe, & peu de ſes vertus.
Ce mot m'eſt échapé, pardonnez ma franchiſe;
Dans ce ſexe, après tout, vous n'êtes point compriſe:
L'auguſte Elizabeth n'en a que les appas:
Le ciel qui vous forma pour régir des états,
Vous fait ſervir d'exemple à tous tant que nous ſommes,
Et

d) Catherine de Médicis ſe brouilla avec ſon fils Charles IX. ſur la fin de la vie de ce prince, & enſuite avec Henri III. Elle avait été ſi ouvertement mécontente du gouvernement de François II, qu'on l'avait ſoupçonnée, quoiqu'injuſtement, d'avoir hâté la mort de ce roi.

e) Dans les mémoires de la ligue on trouve une lettre de Catherine de Médicis au prince de Condé, par laquelle elle le remercie d'avoir pris les armes contre la cour.

f) Elle fut accuſée d'avoir eu des intrigues avec le Vidame de Chartres mort à la Baſtille, & avec un gentilhomme Breton nommé Moſcoüet.

g) Quand elle crut la bataille de Dreux perdnë, & les proteſtans vainqueurs: *Eh bien*, dit-elle, *nous prierons Dieu en Françaiſ.*

h) Elle était aſſez faible pour croire à la magie, témoins les taliſmans qu'on trouva après ſa mort.

Digitized by Google

Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.
Déja François ſecond, par un ſort imprévu,
Avait rejoint ſon père au tombeau deſcendu;
Faible enfant, qui de Guiſe adorait les caprices;
Et dont on ignorait les vertus & les vices.
Charles plus jeune encor avait le nom de roi.
Médicis régnait ſeule, on tremblait ſous ſa loi.
D'abord ſa politique, aſſurant ſa puiſſance,
Semblait d'un fils docile éterniſer l'enfance;
Sa main de la diſcorde allumant le flambeau,
Marqua par cent combats ſon empire nouveau;
Elle arma le couroux de deux ſectes rivales.
Dreux, *i*) qui vit déployer leurs enſeignes fatales,
Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits:
Le vieux Montmorenci *k*), près du tombeau des rois,
D'un plomb mortel atteint par une main guerrière,
De cent ans de travaux termina la carrière.
Guiſe *l*) auprès d'Orléans mourut aſſaſſiné.

Mon

i) La bataille de Dreux fut la première bataille rangée qui ſe donna entre le parti catholique, & le parti proteſtant. Ce fut en 1562.

k) Anne de Montmorenci, homme opiniâtre & inflexible, le plus malheureux général de ſon tems, fait priſonnier à Pavie & à Dreux, battu à S. Quentin par Philippe II, fut enfin bleſſé à mort à la bataille de S. Denys, par un Anglais nommé Stuart, le même qui l'avait pris à la bataille de Dreux.

l) C'eſt ce même François de Guiſe cité ci-deſſus, fameux par la défenſe de Metz contre Charles-Quint. Il aſſiégeait les proteſtans dans Orléans en 1563, lorſque Poltrot-de-Meré, gentilhomme Angoumois, le tua par derrière d'un coup de piſtolet chargé de trois balles empoiſonnées. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, comblé de gloire & regretté des catholiques.

Digitized by Google

Mon père *m*) malheureux, à la cour enchaîné,
Trop faible, & malgré lui ſervant toûjours la reine,
Traîna dans les affronts ſa fortune incertaine;
Et toûjours de ſa main préparant ſes malheurs,
Combattit & mourut pour ſes perſécuteurs.
Condé *n*), qui vit en moi le ſeul fils de ſon frère,
M'adopta, me ſervit & de maître & de père;
Son camp fut mon berceau; là, parmi les guerriers,
Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,
De la cour avec lui dédaignant l'indolence,
Ses combats ont été les yeux de mon enfance.
O plaines de Jarnac! ô coup trop inhumain!
Barbare Monteſquiou, moins guerrier qu'aſſaſſin,
Condé déja mourant tomba ſous ta furie.
J'ai vû porter le coup, j'ai vû trancher ſa vie:
Hélas! trop jeune encor, mon bras, mon faible bras,
Ne put ni prévenir, ni venger ſon trépas.
Le ciel, qui de mes ans protégeait la faibleſſe,
Toûjours à des héros confia ma jeuneſſe.
Coligny *o*), de Condé le digne ſucceſſeur,
De moi, de mon parti devint le défenſeur;
Je lui dois tout, Madame, il faut que je l'avoue;

Et

m) Antoine de Bourbon roi de Navarre, père d'Henri IV, était un eſprit faible & indécis. Il quitta la religion proteſtante où il était né, dans le tems que ſa femme renonça à la religion catholique. Il ne fut jamais bien de quel parti ni de quelle religion il était. Il fut tué au ſiége de Rouen, où il ſervait le parti des Guiſes qui l'opprimaient contre les proteſtans qu'il aimait. Il mourut en 1562. au même âge que François de Guiſe.

n) Le prince de Condé, dont il eſt ici queſtion, était frère du roi de Navarre, & oncle d'Henri IV. Il fut longtems le chef des proteſtans, & le grand ennemi des Guiſes. Il fut tué après la bataille de Jarnac

Et d'un peu de vertu ſi l'Europe me loue,
Si Rome a ſouvent même eſtimé mes exploits,
C'eſt à vous, ombre illuſtre, à vous que je le dois.
Je croiſſais ſous ſes yeux, & mon jeune courage
Fit longtems de la guerre un dur apprentiſſage :
Il m'inſtruiſait d'exemple au grand art des héros ;
Je voyais ce guerrier, blanchi dans les travaux,
Soûtenant tout le poids de la cauſe commune,
Et contre Médicis, & contre la fortune ;
Chéri dans ſon parti, dans l'autre reſpecté,
Malheureux quelquefois, mais toûjours redouté ;
Savant dans les combats, ſavant dans les retraites ;
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ſes défaites ;
Que Dunois ni Gaſton ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur proſpérité.
Après dix ans entiers de ſuccès & de pertes,
Médicis, qui voyait nos campagnes couvertes
D'un parti renaiſſant qu'elle avait cru détruit,
Laſſe enfin de combattre & de vaincre ſans fruit,
Voulut, ſans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer d'un ſeul coup les diſcordes civiles :
La cour de ſes faveurs nous offrit les attraits,

Et

Jarnac par Monteſquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou (depuis Henri III.) Le comte de Soiſſons, fils du mort, chercha partout Monteſquiou & ſes parens, pour les ſacrifier à ſa vengeance.

Henri IV. était à la journée de Jarnac, quoiqu'il n'eût pas quatorze ans ; & il remarqua les fautes qui firent perdre la bataille.

o) Gaſpard de Coligny, amiral de France, fils de Gaſpard de Coligny, maréchal de France, & de Louiſe de Montmorenci, ſœur du Connétable, né à Châtillon le 16. Février 1516.

Voyez les remarques ſuivantes.

Digitized by Google

Et n'ayant pû nous vaincre, on nous donna la paix.
Quelle paix, juſte Dieu! Dieu vengeur que j'atteſte,
Que de ſang arroſa ſon olive funeſte!
Ciel, faut-il voir ainſi les maîtres des humains,
Du crime à leurs ſujets applanir les chemins!
Coligny, dans ſon cœur à ſon prince fidelle,
Aimait toûjours la France en combattant contr'elle;
Il chérit, il prévint l'heureuſe occaſion,
Qui ſemblait de l'état aſſurer l'union.
Rarement un héros connait la défiance:
Parmi ſes ennemis il vint plein d'aſſurance;
Juſqu'au milieu du louvre il conduiſit mes pas.
Médicis en pleurant me reçut dans ſes bras,
Me prodigua longtems des tendreſſes de mère,
Aſſura Coligny d'une amitié ſincère,
Voulait par ſes avis ſe régler déſormais,
L'ornait de dignités, le comblait de bienfaits,
Montrait à tous les miens, ſéduits par l'eſpérance,
Des faveurs de ſon fils la flatteuſe apparence.
Hélas! nous eſpérions en jouïr plus longtems.
Quelques-uns ſoupçonnaient ces perfides préſens;
Les dons d'un ennemi leur ſemblaient trop à craindre;
Plus ils ſe défiaient, plus le roi ſavait feindre.
Dans l'ombre du ſecret depuis peu Médicis
A la fourbe, au parjure avait formé ſon fils,

Fa-

p) Marguerite de Valois, ſœur de Charles IX, fut mariée à Henri IV en 1572, peu de jours avant les maſſacres.

q) Jeanne d'Albret, mère d'Henri IV, attirée à Paris avec le reſte des huguenots, mourut preſque ſubitement entre le mariage de ſon fils & la St. Barthelemi; mais Caillart ſon médecin, & Deſnœuds ſon chirurgien, proteſtans

Digitized by Google

Façonnait aux forfaits ce cœur jeune & facile;
Et le malheureux prince, à ſes leçons docile,
Par ſon panchant féroce à les ſuivre excité,
Dans ſa coupable école avait trop profité.
Enfin pour mieux cacher cet horrible myſtère,
Il me donna ſa ſœur, *p*) il m'appella ſon frère.
O nom qui m'as trompé, vains ſermens, nœud fatal!
Hymen qui de nos maux fus le premier ſignal!
Tes flambeaux, que du ciel alluma la colère,
Eclairaient à mes yeux le trépas de ma mère.
Je *q*) ne ſuis point injuſte, & je ne prétens pas
A Médicis encor imputer ſon trépas:
J'écarte des ſoupçons peut-être légitimes,
Et je n'ai pas beſoin de lui chercher des crimes.
Ma mère enfin mourut. Pardonnez à des pleurs,
Qu'un ſouvenir ſi tendre arrache à mes douleurs.
Cependant tout s'apprête, & l'heure eſt arrivée
Qu'au fatal dénoûment la reine a réſervée.
Le ſignal eſt donné ſans tumulte & ſans bruit.
C'était à la faveur des ombres de la nuit:
r) De ce mois malheureux l'inégale courière
Semblait cacher d'effroi ſa tremblante lumière.
Coligny languiſſait dans les bras du repos,
Et le ſommeil trompeur lui verſait ſes pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient

teſtans paſſionnés, qui ouvrirent ſon corps, n'y trouvèrent aucune marque de poiſon.

r) Ce fut la nuit du 23. au 24. Août, fête de St. Barthelemi, en 1572, que s'exécuta cette ſanglante tragédie.

L'amiral était logé dans la rue Betizi, dans une maiſon qui eſt à préſent une auberge, appellée l'hôtel St. Pierre, où l'on voit encor ſa chambre.

Digitized by Google

Vient arracher ſes ſens à ce calme agréable ;
Il ſe lève, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des aſſaſſins à pas précipités.
Il voit briller partout les flambeaux & les armes ;
Son palais embraſé, tout un peuple en allarmes,
Ses ſerviteurs ſanglans dans la flamme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix : » Qu'on n'épargne perſonne,
» C'eſt Dieu, c'eſt Médicis, c'eſt le roi qui l'ordonne.
Il entend retentir le nom de Coligny.
Il apperçoit de loin le jeune Teligny *s*),
Teligny dont l'amour a mérité ſa fille,
L'eſpoir de ſon parti, l'honneur de ſa famille ;
Qui ſanglant, déchiré, traîné par des ſoldats,
Lui demandait vengeance, & lui tendait les bras.
Le héros malheureux, ſans armes, ſans défenſe,
Voyant qu'il faut périr, & périr ſans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
Avec toute ſa gloire & toute ſa vertu.
Déja des aſſaſſins la nombreuſe cohorte,
Du ſallon qui l'enferme allait briſer la porte ;
Il leur ouvre lui-même, & ſe montre à leurs yeux ;
Avec cet œil ſerein, ce front majeſtueux,
Tel que dans les combats, maître de ſon courage,
Tranquille il arrêtait, ou preſſait le carnage.
A cet air vénérable, à cet auguſte aſpect,

Les

s) Le comte de Teligny avait épouſé il y avait dix mois la fille de l'amiral. Il avait un viſage ſi agréable & ſi doux, que les premiers qui étaient venus pour le tuer, s'étaient laiſſés attendrir à ſa vuë ; mais d'autres plus barbares le maſſacrèrent.

Digitized by Google

Les meurtriers ſurpris ſont ſaiſis de reſpect ;
Une force inconnue a ſuſpendu leur rage.
Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage ;
Et de mon ſang glacé ſouillez ces cheveux blancs,
Que le ſort des combats reſpecta quarante ans ;
Frappez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne ;
Ma vie eſt peu de choſe, & je vous l'abandonne.....
J'euſſe aimé mieux la perdre en combattant pour vous....
Ces tigres à ces mots tombent à ſes genoux ;
L'un ſaiſi d'épouvante abandonne ſes armes ;
L'autre embraſſe ſes pieds, qu'il trempe de ſes larmes ;
Et de ſes aſſaſſins ce grand homme entouré
Semblait un roi puiſſant par ſon peuple adoré.
t) Beſme, qui dans la cour attendait ſa victime ;
Monte, accourt, indigné qu'on différe ſon crime ;
Des aſſaſſins trop lents il veut hâter les coups ;
Aux pieds de ce héros, il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui ſeul eſt inflexible ;
Lui ſeul à la pitié toûjours inacceſſible,
Aurait cru faire un crime & trahir Médicis,
Si du moindre remords il ſe ſentait ſurpris.
A travers les ſoldats il court d'un pas rapide ;
Coligny l'attendait d'un viſage intrépide :
Et bientôt dans le flanc ce monſtre furieux
Lui plonge ſon épée, en détournant les yeux ;
De peur que d'un coup d'œil cet auguſte viſage

Ne

t) Beſme était un Allemand, domeſtique de la maiſon de Guiſe. Ce miſérable étant depuis pris par les proteſtans, les Rochellois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur place publique ; mais il fut tué par un nommé Bretanville.

Digitized by Google

Ne fit trembler ſon bras, & glaçât ſon courage.
Du plus grand des Français tel fut le triſte ſort.
On l'inſulte *u*), on l'outrage encor après ſa mort.
Son corps percé de coups, privé de ſépulture,
Des oiſeaux dévorans fut l'indigne pâture;
Et l'on porta ſa tête aux pieds de Médicis;
Conquête digne d'elle, & digne de ſon fils.
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouïr du fruit de ſa vengeance,
Sans remords, ſans plaiſir, maîtreſſe de ſes ſens,
Et comme accoutumée à de pareils préſens.
Qui pourrait cependant exprimer les ravages,
Dont cette nuit cruelle étala les images?
La mort de Coligny, prémices des horreurs,
N'était qu'un faible eſſai de toutes leurs fureurs.
D'un peuple d'aſſaſſins les troupes effrénées,
Par devoir & par zèle au carnage acharnées,
Marchaient, le fer en main, les yeux étincelans,
Sur les corps étendus de nos frères ſanglans.
Guiſe *x*) était à leur tête, & bouillant de colère,
Ven-

u) On pendit l'amiral de Coligny par les pieds avec une chaîne de fer au gibet de Montfaucon. Charles IX alla avec ſa cour jouïr de ce ſpectacle horrible. Un des courtiſans diſant que le corps de Coligny ſentait mauvais, le roi répondit comme Vitellius: *Le corps d'un ennemi mort ſent toûjours bon.*

Les proteſtans prétendent, que Gatherine de Médicis envoya au pape la tête de l'amiral. Ce fait n'eſt point aſſuré: mais il eſt ſûr qu'on porta ſa tête à la reine, avec un coffre plein de papiers, parmi leſquels était l'hiſtoire du tems, écrite de la main de Coligny.

x) C'était Henri duc de Guiſe, ſurnommé le Balafré, fameux depuis par les Barricades, & qui fut tué à Blois: il était fils du duc François, aſſaſſiné par Poltrot.

y) Fréderic de Gonzague, de la maiſon de Mantoue, duc

Digitized by Google

Vengeait ſur tous les miens les mânes de ſon père.
Nevers *y*), Gondi *z*), Tavanne *a*), un poignard à la main,
Echauffaient les tranſports de leur zèle inhumain :
Et portant devant eux la liſte de leurs crimes,
Les conduiſaient au meurtre, & marquaient les victimes.
Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le ſang de tous côtés ruiſſelant dans Paris,
Le fils aſſaſſiné ſur le corps de ſon père,
Le frère avec la ſœur, la fille avec la mère,
Les époux expirans ſous leurs toits embraſés,
Les enfans au berceau ſur la pierre écraſés :
Des fureurs des humains c'eſt ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encor à peine vous croirez,
Ces monſtres furieux, de carnage altérés,
Excités par la voix des prêtres ſanguinaires,
Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs frères ;
Et le bras tout ſouillé du ſang des innocens,
Oſaient offrir à Dieu cet exécrable encens.
O combien de héros indignement périrent !
Renel *b*) & Pardaillan chez les morts deſcendirent,

Et

duc de Nevers, l'un des auteurs de la St. Barthelemi.

z) Albert de Gondi, maréchal de Retz, favori de Catherine de Médicis.

a) Gaſpard de Tavannes, élevé page de François I. Il courait dans ſes ruës de Paris la nuit de la St. Barthelemi, criant : *Saignez, ſaignez, la ſaignée eſt auſſi bonne au mois d'Août qu'au mois de Mai.* Son fils, qui a écrit des mémoires, rapporte que ſon père étant au lit de la mort, fit une confeſſion générale de ſa vie, & que le confeſſeur lui ayant dit d'un air étonné : *Quoi ! vous ne me parlez point de la* St. Barthelemi ? *Je la regarde*, répondit le maréchal, *comme une action méritoire qui doit effacer mes autres péchés.*

b) Antoine de Clermont-Renel, ſe ſauvant en chemiſe, fut maſſacré par le fils du baron

Digitized by Google

Et *c*) vous, brave Guerchy, vous, ſage Lavardin,
Dignes de plus de vie & d'un autre deſtin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
Marſillac *d*) & Soubiſe *e*) au trépas condamnés,
Défendent quelque tems leurs jours infortunés.
Sanglans, percés de coups, & reſpirans à peine,
Juſqu'aux portes du louvre on les pouſſe, on les traîne;
Ils teignent de leur ſang ce palais odieux,
En implorant leur roi, qui les trahit tous deux.
Du haut de ce palais excitant la tempête,
Médicis à loiſir contemplait cette fête;
Ses cruels favoris d'un regard curieux,
Voyaient les flots de ſang regorger ſous leurs yeux,
Et de Paris en feu les ruïnes fatales
Etaient de ces héros les pompes triomphales.
Que dis-je? ô crime! ô honte! ô comble de nos maux!
Le *f*) roi, le roi lui-même au milieu des bourreaux,
Pourſuivant des proſcrits les troupes égarées,
Du

ron des Adrets, & par ſon propre couſin, Buſſy d'Amboiſe.

Le marquis de Pardaillan fut tué à côté de lui.

c) Guerchy ſe défendit longtems dans la ruë, & tua quelques meurtriers avant d'être accablé par le nombre; mais le marquis de Lavardin n'eut pas le tems de tirer l'épée.

d) Marſillac, comte de la Rochefoucault, était favori de Charles IX, & avait paſſé une partie de la nuit avec le roi. Ce prince avait eu quelque envie de le ſauver, & lui avait même dit de coucher dans le louvre; mais enfin il le laiſſa aller, en diſant: *Je vois bien que Dieu veut qu'il périſſe.*

e) Soubiſe portait ce nom, parce qu'il avait épouſé l'héritière de la maiſon de Soubiſe. Il s'appellait Dupont-Quellenec. Il ſe défendit très-longtems, & tomba percé de coups ſous les fenêtres de la reine. Les dames de la cour allèrent voir ſon corps nud & tout ſanglant,

Digitized by Google

Du ſang de ſes ſujets ſouillait ſes mains ſacrées:
Et ce même Valois que je ſers aujourd'hui,
Ce roi qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de ſon barbare frère,
A ce honteux carnage excitait ſa colère.
Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain:
Rarement dans le ſang il a trempé ſa main;
Mais l'exemple du crime aſſiégeait ſa jeuneſſe,
Et ſa cruauté même était une faibleſſe.
Quelques-uns, il eſt vrai, dans la foule des morts,
Du fer des aſſaſſins trompèrent les efforts.
De Caumont *g*), jeune enfant, l'étonnante avanture
Ira de bouche en bouche à la race future.
Son vieux père accablé ſous le fardeau des ans,
Se livrait au ſommeil entre ſes deux enfans;
Un lit ſeul enfermait & les fils & le père.
Les meurtriers ardens, qu'aveuglait la colère,
Sur eux à coups preſſés enfoncent le poignard:
Sur ce lit malheureux la mort vole au hazard.

L'Eternel

glant, par une curioſité barbare, digne de cette cour abominable.

f) J'ai entendu dire au dernier maréchal de Teſſé, qu'il avait connu dans ſa jeuneſſe un vieillard de quatre-vingt-dix ans, lequel avait été page de Charles IX, & lui avait dit pluſieurs fois, qu'il avait chargé lui-même la carabine avec laquelle le roi avait tiré ſur ſes ſujets proteſtans la nuit de la St. Barthelemi.

g) De Caumont, qui échappa à la St. Barthelemi, eſt le fameux maréchal de la Force, qui depuis ſe fit une ſi grande réputation, & qui vécut juſqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il a laiſſé des mémoires, qui n'ont point été imprimés, & qui doivent être encor dans la maiſon de la Force. Il dit dans ſes mémoires, que ſon père & ſon frère furent maſſacrés dans la rue des petits-champs: mais ces circonſtances ne ſont point du tout eſſentielles.

Digitized by Google

L'Eternel en ſes mains tient ſeul nos deſtinées,
Il ſait quand il lui plait veiller ſur nos années,
Tandis qu'en ſes fureurs l'homicide eſt trompé.
D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frapé;
Un inviſible bras armé pour ſa défenſe,
Aux mains des meurtriers dérobait ſon enfance;
Son père à ſon côté ſous mille coups mourant,
Le couvrait tout entier de ſon corps expirant;
Et du peuple & du roi trompant la barbarie,
Une ſeconde fois il lui donna la vie.
Cependant, que faiſais-je en ces affreux momens?
Hélas! trop aſſuré ſur la foi des ſermens,
Tranquille au fond du louvre, & loin du bruit des armes,
Mes ſens d'un doux repos goûtaient encor les charmes.
O nuit, nuit effroyable! ô funeſte ſommeil!
L'apareil de la mort éclaira mon réveil.
On avait maſſacré mes plus chers domeſtiques;
Le ſang de tous côtés inondait mes portiques;
Et je n'ouvris les yeux que pour enviſager
Les miens que ſur le marbre on venait d'égorger.
Les aſſaſſins ſanglans vers mon lit s'avancèrent,
Leurs parricides mains devant moi ſe levèrent;
Je touchais au moment qui terminait mon ſort;
Je préſentai ma tête, & j'attendis la mort.
Mais ſoit qu'un vieux reſpect pour le ſang de leurs maîtres
Parlât encor pour moi dans le cœur de ces traîtres,
Soit que de Médicis l'ingénieux couroux
Trouvât pour moi la mort un ſupplice trop doux,
Soit qu'enfin s'aſſurant d'un port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour ôtage;

Digitized by Google

On reſerva ma vie à de nouveaux revers,
Et bientôt de ſa part on m'apporta des fers.
Coligny, plus heureux & plus digne d'envie,
Du moins en ſuccombant ne perdit que la vie;
Sa liberté, ſa gloire au tombeau le ſuivit....
Vous frémiſſez, Madame, à cet affreux récit;
Tant d'horreur vous ſurprend; mais de leur barbarie
Je ne vous ai conté que la moindre partie.
On eût dit que du haut de ſon louvre fatal,
Médicis à la France eût donné le ſignal;
Tout imita Paris; la mort ſans réſiſtance
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un roi veut le crime, il eſt trop obéi:
Par cent mille aſſaſſins ſon courroux fut ſervi,
Et des fleuves Français les eaux enſanglantées,
Ne portaient que des morts aux mers épouvantées.

Digitized by Google

LA HENRIADE.

CHANT TROISIÉME.

ARGUMENT.

Le héros continue l'hiſtoire des guerres civiles de France. Mort funeſte de Charles IX. Règne d'Henri III. Son caractère. Celui du fameux duc de Guiſe, connu ſous le nom du balafré. Bataille de Coutras. Meurtre du duc de Guiſe. Extrémités où Henri III eſt réduit. Mayenne eſt le chef de la ligue. D'Aumale en eſt le héros. Réconciliation d'Henri III & d'Henri roi de Navarre. Secours que promet la reine Elizabeth. Sa réponſe à Henri de Bourbon.

QUand l'arrêt des deſtins eut, durant quelques jours,
A tant de cruautés permis un libre cours,
Et que des aſſaſſins fatigués de leurs crimes,
Les glaives émouſſés manquèrent de victimes;
Le peuple, dont la reine avait armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux, & vit ſes attentats.
Aiſément ſa pitié ſuccède à ſa furie;

Digitized by Google

Il entendit gémir la voix de sa patrie.
Bientôt Charles lui-même en fut saisi d'horreur ;
Le remord dévorant s'éleva dans son cœur.
Des premiers ans du roi la funeste culture
N'avait que trop en lui corrompu la nature ;
Mais elle n'avait point étouffé cette voix,
Qui jusques sur le trône épouvante les rois.
Par sa mère élevé, nourri dans ses maximes,
Il n'était point comme elle endurci dans les crimes.
Le chagrin vint flétrir la fleur de ses beaux jours,
Une langueur mortelle en abrégea le cours :
Dieu déployant sur lui sa vengeance sévère,
Marqua ce roi mourant du sceau de sa colère,
Et par son châtiment voulut épouvanter
Quiconque à l'avenir oserait l'imiter.
Je le vis *a*) expirant. Cette image effrayante
A mes yeux attendris semble être encor présente.
Son sang à gros bouillons de son corps élancé,
Vengeait le sang Français par ses ordres versé ;
Il se sentait frappé d'une main invisible,
Et le peuple étonné de cette fin terrible,
Plaignit un roi si jeune & si tôt moissonné,
Un roi par les méchans dans le crime entraîné ;
Et dont le repentir permettait à la France
D'un empire plus doux quelque faible espérance.
Soudain du fond du Nord, au bruit de son trépas,
L'impatient Valois accourant à grands pas,

Vint

a) Il fut toûjours malade depuis la St. Barthelemi, & mourut environ deux ans après, le 30 Mai 1574, tout baigné dans son sang, qui lui sortait par les pores.

Digitized by Google

Vint saisir dans ces lieux tout fumans de carnage ;
D'un frère infortuné le sanglant héritage.
La Pologne *b*) en ce tems avait d'un commun choix ;
Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois ;
Son nom, plus redouté que les plus puissans princes,
Avait gagné pour lui les voix de cent provinces.
C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux :
Valois ne soutint pas ce fardeau dangereux.
Qu'il ne s'attende point que je le justifie ;
Je lui peux immolet mon repos & ma vie,
Tout, hors la vérité que je préfère à lui.
Je le plains, je le blâme, & je suis son appui.
Sa gloire avait passé comme une ombre légère.
Ce changement est grand, mais il est ordinaire.
On a vû plus d'un roi, par un triste retour,
Vainqueur dans les combats, esclave dans sa cour.
Reine, c'est dans l'esprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçut des cieux des vertus en partage :
Il est vaillant, mais faible, & moins roi que soldat,
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
Ses honteux favoris flattant son indolence,
De son cœur à leur gré gouvernaient l'inconstance ;
Au fond de son palais avec lui renfermés,
Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés,
Ils dictaient par sa voix leurs volontés funestes ;
Des trésors de la France ils dissipaient les restes ;

Et

b) La réputation qu'il avait acquise à Jarnac & à Moncontour, soutenue de l'argent de la France, l'avait fait élire roi de Pologne en 1573. Il succéda à Sigismond II, dernier prince de la race des Jagellons.

Digitized by Google

Et le peuple accablé, pouſſant de vains ſoupirs;
Gémiſſait de leur luxe & payait leurs plaiſirs.
Tandis que ſous le joug de ſes maîtres avides,
Valois preſſait l'état du fardeau des ſubſides,
On vit paraître Guiſe *c*), & le peuple inconſtant
Tourna bientôt ſes yeux vers cet aſtre éclatant:
Sa valeur, ſes exploits, la gloire de ſon père,
Sa grace, ſa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu ſait régner ſur les cœurs,
Attiraient tous les vœux par des charmes vainqueurs.
Nul ne ſut mieux que lui le grand art de ſéduire;
Nul ſur ſes paſſions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne ſut mieux cacher, ſous des dehors trompeurs,
Des plus vaſtes deſſeins les ſombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais ſouple & populaire,
Des peuples en public il plaignait la miſère,
Déteſtait des impôts le fardeau rigoureux;
Le pauvre allait le voir, & revenait heureux:
Il ſavait prévenir la timide indigence;
Ses bienfaits dans Paris annonçaient ſa préſence:
Il ſe faiſait aimer des grands qu'il haïſſait;
Terrible & ſans retour alors qu'il offenſait;
Téméraire en ſes vœux, ſage en ſes artifices,
Brillant par ſes vertus, & même par ſes vices,
Connaiſſant le péril, & ne redoutant rien;
Heureux guerrier, grand prince, & mauvais citoyen.

Quand

c) Henri de Guiſe, le Balafré, né en 1550 de François de Guiſe, & d'Anne d'Eſt. Il exécuta le grand projet de la ligue, formé par le cardinal de Lorraine ſon oncle, du tems du Concile de Trente, & entamé par François ſon père.

Digitized by Google

Quand il eut quelque tems essayé sa puissance ;
Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconstance,
Il ne se cacha plus, & vint ouvertement
Du trône de son roi briser le fondement.
Il forma dans Paris cette ligue funeste,
Qui bientôt de la France infecta tout le reste ;
Monstre affreux, qu'ont nourri les peuples & les grands ;
Engraissé de carnage & fertile en tyrans.
La France dans son sein vit alors deux monarques :
L'un n'en possédait plus que les frivoles marques ;
L'autre portant partout l'espérance & l'effroi,
A peine avait besoin du vain titre de roi.
Valois se réveilla du sein de son yvresse.
Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le presse,
Ouvrirent un moment ses yeux appesantis :
Mais du jour importun ses regards ébloüis,
Ne distinguèrent point, au fort de la tempête,
Les foudres menaçans qui grondaient sur sa tête :
Et bientôt fatigué d'un moment de réveil,
Las, & se rejettant dans les bras du sommeil,
Entre ses favoris, & parmi les délices,
Tranquille il s'endormit au bord des précipices.
Je lui restais encor, & tout prêt de périr,
Il n'avait plus que moi qui pût le secourir.
Héritier après lui du trône de la France,
Mon bras sans balancer s'armait pour sa défense :
J'offrais à sa faiblesse un nécessaire appui ;
Je courais le sauver, ou me perdre avec lui.
Mais Guise trop habile, & trop savant à nuire,
L'un par l'autre en secret songeait à nous détruire.

Que

Digitized by Google

Que dis-je ! il obligea Valois à ſe priver
De l'unique ſoutien, qui le pouvait ſauver.
De la religion le prétexte ordinaire
Fut un voile honorable à cet affreux myſtère.
Par ſa feinte vertu tout le peuple échauffé,
Ranima ſon couroux encor mal étouffé.
Il leur repréſentait le culte de leurs pères,
Les derniers attentats des ſectes étrangères,
Me peignait ennemi de l'égliſe & de Dieu :
» Il porte, diſait-il, ſes erreurs en tout lieu ;
» Il ſuit d'Elizabeth les dangereux exemples ;
» Sur vos temples détruits il va fonder ſes temples ;
» Vous verrez dans Paris ſes prêches criminels.
Tout le peuple à ces mots trembla pour ſes autels ;
Juſqu'au palais du roi l'allarme en eſt portée.
La ligue, qui feignait d'en être épouvantée,
Vient de la part de Rome annoncer à ſon roi,
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Hélas ! le roi trop faible obéït ſans murmure :
Et lorſque je volais pour venger ſon injure,
J'apprens que mon beau-frère, à la ligue ſoumis,
S'uniſſait, pour me perdre, avec ſes ennemis,
De ſoldats malgré lui couvrait déja la terre,
Et par timidité me déclarait la guerre.
Je plaignis ſa faibleſſe, & ſans rien ménager,
Je courus le combattre au lieu de le venger.
De la ligue, en cent lieux, les villes allarmées,
Contre moi dans la France enfantaient des armées.
Joyeuſe, avec ardeur, venait fondre ſur moi,
Miniſtre impétueux des faibleſſes du roi.

Digitized by Google

Guiſe, dont la prudence égalait le courage,
Diſperſait mes amis, leur fermait le paſſage.
D'armes & d'ennemis preſſé de toutes parts,
Je les défiai tous, & tentai les hazards.
Je cherchai dans Coutras ce ſuperbe Joyeuſe. *
Vous ſavez ſa défaite, & ſa fin malheureuſe.
Je dois vous épargner des récits ſuperflus.
Non, je ne reçois point vos modeſtes refus :
Non, ne me privez point, dit l'auguſte princeſſe,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéreſſe;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuſe, & ſon trépas.
L'auteur de tant d'exploits doit ſeul me les apprendre;
Et peut-être je ſuis digne de les entendre.
Elle dit. Le héros à ce diſcours flatteur,
Sentit couvrir ſon front d'une noble rougeur,
Et réduit à regret à parler de ſa gloire,
Il pourſuivit ainſi cette fatale hiſtoire.
De tous les favoris qu'idolâtrait Valois *d*),
Qui flattaient ſa molleſſe, & lui donnaient des loix,
Joyeuſe

NOTES.

* *Il y avait dans les anciennes éditions :*

L'arbitre des combats, à mes armes propice,
De ma cauſe en ce jour protégea la juſtice :
Je combattis Joyeuſe ; il fut vaincu ; mon bras
Lui fit mordre la poudre aux plaines de Coutras ;
Et

d) Anne, duc de Joyeuſe, avait épouſé la ſœur de la femme d'Henri III. Dans ſon ambaſſade à Rome il fut traité comme frère du roi. Il avait un cœur digne de ſa grande fortune. Un jour ayant fait attendre trop longtems les deux ſecrétaires d'état dans l'antichambre du roi, il leur en fit ſes excuſes en leur abandonnant un don de cent mille écus

Digitized by Google

Joyeuſe né d'un ſang chez les Français inſigne,
D'une faveur ſi haute était le moins indigne :
Il avait des vertus ; & ſi de ſes beaux jours
La parque en ce combat n'eût abrégé le cours ;
Sans doute aux grands exploits ſon ame accoutumée,
Aurait de Guiſe un jour atteint la renommée.
Mais nourri juſqu'alors au milieu de la cour,
Dans le ſein des plaiſirs, dans les bras de l'amour ;
Il n'eut à m'oppoſer qu'un excès de courage,
Dans un jeune héros dangereux avantage.
Les courtiſans en foule attachés à ſon ſort,
Du ſein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chifres amoureux, gages de leurs tendreſſes,
Traçaient ſur leurs habits les noms de leurs maîtreſſes,
Leurs armes éclataient du feu des diamans,
De leurs bras énervés frivoles ornemens.
Ardens, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur ſuperbe imprudence :
Orgueilleux de leur pompe, & fiers d'un camp nombreux ;
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.

D'un

NOTES.

Et ma brave nobleſſe, à vaincre acoutumée,
Diſſipa devant moi cette innombrable armée.

Mais ce récit trop court n'avait rien ni de l'intérêt, ni de la majeſté que demande un poëme épique ; auſſi faut-il avouer, qu'il n'y a aucune comparaiſon à faire de la première édition aux dernières.

écus que le roi venait de lui faire. Il donna la bataille de Contras contre Henri IV, alors roi de Navarre, le 20 octobre 1587. On comparait ſon armée à celle de Darius, & l'armée d'Henri IV à celle d'Alexandre. Joyeuſe fut tué dans la bataille par deux capitaines d'infanterie nommés Bordaux & Deſcentiers.

Digitized by Google

D'un éclat différent mon camp frapait leur vue.
Mon armée en ſilence à leurs yeux étendue,
N'offrait de tous côtés que farouches ſoldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats;
Accoutumés au ſang & couverts de bleſſures,
Leur fer & leurs mouſquets compoſaient leurs parures.
Comme eux vétu ſans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduiſais aux coups leurs eſcadrons poudreux;
Comme eux, de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étais diſtingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus & renverſés,
Sous nos coups expirans, devant nous diſperſés:
A regret dans leur ſein j'enfonçais cette épée,
Qui du ſang Eſpagnol eût été mieux trempée.
Il le faut avouer, parmi ces courtiſans,
Que moiſſonna le fer en la fleur de leurs ans;
Aucun ne fut percé que de coups honorables;
Tous fermes dans leur poſte & tous inébranlables;
Ils voyaient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, ſans reculer d'un pas.
Des courtiſans Français tel eſt le caractère:
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire;
De l'ombre du repos ils volent aux hazards;
Vils flatteurs à la cour, héros aux champs de Mars.
Pour moi dans les horreurs d'une mêlée affreuſe,
J'ordonnais, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuſe;
Je l'apperçus bientôt porté par des ſoldats,
Pâle, & déja couvert des ombres du trépas.
Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore
Des baiſers du zéphyr & des pleurs de l'aurore,

Brille

Digitized by Google

Brille un moment aux yeux, & tombe avant le tems,
Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort des vents.
Mais pourquoi rappeller cette triste victoire ?
Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire
Les cruels monumens de ces affreux succès ! *
Mon bras n'est encor teint que du sang des Français ;
Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes,
Et mes lauriers sanglans sont baignés de mes larmes.
Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir
L'abîme dont Valois voulait en vain sortir.
Il fut plus mépriſé quand on vit ſa diſgrace ;
Paris fut moins ſoumis, la ligue eut plus d'audace,
Et la gloire de Guiſe, aigriſſant ſes douleurs,
Ainſi que ſes affronts, redoubla ſes malheurs.
Guiſe e) dans Vimori, d'une main plus heureuſe,
Vengea ſur les Germains la perte de Joyeuſe,
Accabla dans Auneau mes alliés ſurpris,
Et couvert de lauriers ſe montra dans Paris.
Ce vainqueur y parut comme un Dieu tutelaire.
Valois

NOTES.

* *On voit bien que l'auteur a changé ces vers, à cauſe de la prononciation de* Français, *qui ne ſe prononce plus comme on faiſait autrefois.*
Il y avait auparavant :

Des ſuccès trop heureux déplorés tant de fois,
Mon bras n'eſt encor teint que du ſang des François.

Mais l'auteur a pris le parti d'écrire toujours Français, *pour les raiſons déja alléguées.*

e) Dans le même tems que l'armée du roi était battue à Contras, le duc de Guiſe faiſait des actions d'un très-habile général, contre une armée nombreuſe de Reitres venus au ſecours d'Henri IV, & après les avoir harcelés & fatigués longtems, il les défit au village d'Auneau.

Digitized by Google

Valois vit triompher ſon ſuperbe adverſaire ;
Qui toûjours inſultant à ce prince abattu,
Semblait l'avoir ſervi moins que l'avoir vaincu.
La honte irrite enfin le plus faible courage :
L'inſenſible Valois reſſentit cet outrage ;
Il voulut, d'un ſujet reprimant la fierté,
Eſſayer dans Paris ſa faible autorité.
Il n'en était plus tems ; la tendreſſe & la crainte
Pour lui dans tous les cœurs était alors éteinte :
Son peuple audacieux, promt à ſe mutiner,
Le prit pour un tyran dès qu'il voulut régner.
On s'aſſemble, on conſpire, on répand les allarmes ;
Tout bourgeois eſt ſoldat, tout Paris eſt en armes :
Mille remparts naiſſans, qu'un inſtant a formés,
Menacent de Valois les gardes enfermés.
Guiſe *f*) tranquille & fier au milieu de l'orage,
Précipitait du peuple ou retenait la rage,
De la ſédition gouvernait les reſſorts,
Et faiſait à ſon gré mouvoir ce vaſte corps.
Tout le peuple au palais courait avec furie :
Si Guiſe eût dit un mot, Valois était ſans vie :
Mais lorſque d'un coup d'œil il pouvait l'accabler ;

Il

f) Le duc de Guiſe, à cette journée des Barricades, ſe contenta de renvoyer à Henri III ſes gardes, après les avoir deſarmés.

g) Le cardinal de Guiſe, l'un des frères du duc de Guiſe, avait dit plus d'une fois, qu'il ne mourrait jamais content qu'il n'eût tenu la tête du roi entre ſes jambes, pour lui faire une couronne de moine. Madame de Montpenſier ſœur des Guiſes voulait qu'on ſe ſervît de ſes ciſeaux pour ce ſaint uſage. Tout le monde connait la deviſe d'Henri III : c'étaient trois couronnes, avec ces mots : *Manet ultima cœlo ;* auxquels les ligueurs ſubſtituèrent ceux-

Digitized by Google

Il parut satisfait de l'avoir fait trembler;
Et de mutins lui-même arrêtant la poursuite,
Lui laissa par pitié le pouvoir de la fuite.
Enfin Guise attenta, quel que fût son projet,
Trop peu pour un tyran, mais trop pour un sujet.
Quiconque a pû forcer son monarque à le craindre,
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfreindre.
Guise en ses grands desseins dès ce jour affermi,
Vit qu'il n'était plus tems d'offenser à demi;
Et qu'élevé si haut, mais sur un précipice,
S'il ne montait au trône, il marchait au supplice.
Enfin maître absolu d'un peuple révolté,
Le cœur plein d'espérance & de témérité,
Appuyé des Romains, secouru des Ibères,
Adoré des Français, secondé de ses frères,
Ce sujet *g*) orgueilleux crut ramener ces tems,
Où de nos premiers rois les lâches descendans,
Déchus presque en naissant de leur pouvoir suprême,
Sous un froc odieux cachaient leur diadême.
Et dans l'ombre d'un cloître en secret gémissans,
Abandonnaient l'empire aux mains de leurs tyrans.
Valois, qui cependant différait sa vengeance,

Tenait

eeux-ci : *Manet ultima claustro.* On connait aussi ces deux vers latins qu'on afficha aux portes du Louvre.

Qui dedit ante duas, unam abstulit, altera nutat,
Tertia tonsoris est facienda manu.

En voici une traduction que l'auteur a luë dans les manuscrits de feu Mr. le président de Mesmes.

Valois qui les dames n'aime,
Deux couronnes posséda.
Bientôt la prudence extrême
Des deux l'une lui ôta.
L'autre va tombant de même,
Grace à ces heureux travaux;
Une paire de ciseaux
Lui baillera la troisiéme.

Digitized by Google

Tenait alors dans Blois les états de la France.
Peut-être on vous a dit, quels furent ces états;
On proposa des loix qu'on n'exécuta pas.
De mille députés l'éloquence stérile
Y fit de nos abus un détail inutile;
Car de tant de conseils l'effet le plus commun,
Est de voir tous nos maux sans en soulager un.
Au milieu des états Guise avec arrogance,
De son prince offensé vint braver la présence,
S'assit auprès du trône, & sûr de ses projets,
Crut dans ces députés voir autant de sujets.
Déja leur troupe indigne, à son tyran vendue,
Allait mettre en ses mains la puissance absolue;
Lorsque las de le craindre & las de l'épargner,
Valois voulut enfin se venger & régner.
Son rival chaque jour soigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, méprisait sa colère;
Ne soupçonnant pas même, en ce prince irrité,
Pour un assassinat assez de fermeté.
Son destin l'aveuglait, son heure était venuë.

Le

NOTES.

* *On trouve quatre vers dans l'édition de* 1723 *qui manquent dans les autres; les voici :*

Mais Paris occupé d'un nom si glorieux,
Sur un chef moins connu n'arrêtait point ses yeux;
Et ce guerrier si craint, que tout un peuple adore,

Si

b) Il fut assassiné dans l'anti-chambre du roi au château de Blois, un vendredri 23 décembre 1588, par Lognac, gentilhomme Gascon, & par quelques-uns des gardes d'Henri III, qu'on nommait les quarante-cinq. Le roi leur avait distribué lui-même les poignards dont le duc fut percé.

Digitized by Google

Le roi le fit lui-même immoler à sa vuë;
De cent coups de poignard indignement percé *h*),
Son orgueil en mourant ne fut point abaissé;
Et ce front, que Valois craignait encor peut-être,
Tout pâle & tout sanglant semblait braver son maître.
C'est ainsi que mourut ce sujet tout-puissant,
De vices, de vertus assemblage éclatant.
Le roi, dont il ravit l'autorité suprême;
Le souffrit lâchement, & s'en vengea de même.
Bientôt ce bruit affreux se répand dans Paris.
Le peuple épouvanté remplit l'air de ses cris.
Les vieillards désolés, les femmes éperdues,
Vont du malheureux Guise embrasser les statues.
Tout Paris croit avoir, en ce pressant danger,
L'Eglise à soutenir, & son père à venger.
De Guise au milieu d'eux le redoutable frère,
Mayenne, à la vengeance anime leur colère,
Et plus par intérêt que par ressentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embrasement.
Mayenne *i*) dès longtems nourri dans les allarmes,
Sous le superbe Guise avait porté les armes; *

Il

NOTES.

Si Guise était vivant, ne serait rien encore.
Il succède, &c.

Il est évident que l'auteur n'a retranché ces vers que parce qu'ils semblaient avilir Mayenne qui doit être un des héros du poëme.

cé. Les assassins étaient la Bastide, Montsivri, Saint-Malin, Saint-Gaudin, Saint-Capautel, Halfrenas, Herbelade, avec Lognac leur capitaine.

i) Le duc de Mayenne, frère puisné du Balafré tué à Blois, avait été longtems jaloux de la réputation de son aîné. Il avait toutes les grandes qualités de son frère, à l'activité près.

Digitized by Google

Il ſuccède à ſa gloire, ainſi qu'à ſes deſſeins;
Le ſceptre de la ligue a paſſé dans ſes mains.
Cette grandeur ſans borne, à ſes deſirs ſi chère,
Le conſole aiſément de la perte d'un frère.
Il ſervait à regret, & Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher ſous lui.
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque;
Il ſait, par une heureuſe & ſage politique,
Réunir ſous ſes loix mille eſprits différens,
Ennemis de leur maître, eſclaves des tyrans.
Il connait leurs talens, il ſait en faire uſage. *
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guiſe avec plus d'éclat ébloüiſſait les yeux,
Fut plus grand, plus héros, mais non plus dangereux.
Voilà quel eſt Mayenne, & quelle eſt ſa puiſſance. **
Autant la ligue altière eſpère en ſa prudence,
Autant le jeune Aumale *k*) au cœur préſomptueux,
Répand

NOTES.

* Il connait leurs talens, &c.

Au lieu de ce vers & des trois ſuivans, l'édition de 1723 *met ceux-ci:*

Mais ſouvent il ſe trompe à force de prudence,
Il eſt irréſolu par trop de prévoyance,
Moins agiſſant qu'habile, & ſouvent la lenteur
Dérobe à ſon parti les fruits de ſa valeur.

k) Voyez la remarque *b*) au quatriéme chant.

l) Philippe II roi d'Eſpagne, fils de Charles-Quint. On l'appellait le Démon du Midi, DÆMONIUM MERIDIANUM, parce qu'il troublait toute l'Europe, au midi de laquelle l'Eſpagne eſt ſituée. Il envoya de puiſſans ſecours à la Ligue, dans le deſſein de faire tomber la couronne de France à l'infante Claire Eugenie, ou à quelque prince de ſa famille.

m) La cour de Rome, gagnée

Digitized by Google

Répand dans les esprits son courage orgueilleux.
D'Aumale est du parti le bouclier terrible :
Il a jusqu'aujourd'hui le titre d'invincible.
Mayenne, qui le guide au milieu des combats,
Est l'ame de la ligue, & l'autre en est le bras.
Cependant des Flamans l'oppresseur politique, *
Ce voisin dangereux, ce tyran catholique,
Ce roi dont l'artifice est le plus grand soutien,
Ce roi votre ennemi, mais plus encor le mien,
Philippe *l*), de Mayenne embrassant la querelle,
Soutient de nos rivaux la cause criminelle ;
Et Rome *m*), qui devrait étouffer tant de maux,
Rome de la discorde allume les flambeaux.
Celui qui des chrêtiens se dit encor le père,
Met aux mains de ses fils un glaive sanguinaire.
Des deux bouts de l'Europe, à mes regards surpris,
Tous les malheurs ensemble accourent dans Paris.

Enfin

NOTES.

* *L'édition de* 1723, *moins ample que les autres, met ainsi ces vers*

Voilà quel est Mayenne, & quelle est sa puissance.
Cependant l'ennemi du pouvoir de la France,
L'ennemi de l'Europe, & le vôtre & le mien,
Ce roi dont l'artifice est le plus grand soutien,
Philippe avec ardeur embrassant sa querelle,
Soutient des révoltés la cause criminelle,
Et Rome qui devait, &c.

gnée par les Guises, & soumise alors à l'Espagne, fit ce qu'elle put pour ruiner la France. Grégoire XIII secourut la ligue d'hommes & d'argent, & Sixte-Quint commença son pontificat par les excès les plus grands, & heureusement les plus inutiles, contre la maison royale, comme on peut voir aux remarques sur le premier chant.

Digitized by Google

Enfin roi ſans ſujets, pourſuivi, ſans défenſe,
Valois s'eſt vû forcé d'implorer ma puiſſance.
Il m'a cru généreux, & ne s'eſt point trompé :
Des malheurs de l'état mon cœur s'eſt occupé ;
Un danger ſi preſſant a fléchi ma colère ;
Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un beau-frère :
Mon devoir l'ordonnait, j'en ai ſubi la loi,
Et roi, j'ai défendu l'autorité d'un roi.
Je ſuis venu vers lui ſans traité, ſans ôtage *n*) :
Votre ſort, ai-je dit, eſt dans votre courage :
Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
Alors un noble orgueil a rempli ſes eſprits :
Je ne me flatte point d'avoir pû dans ſon ame
Verſer par mon exemple une ſi belle flâme ;
Sa diſgrace a ſans doute éveillé ſa vertu :
Il gémit du repos qui l'avait abattu.
Valois avait beſoin d'un deſtin ſi contraire,
Et ſouvent l'infortune aux rois eſt néceſſaire.
Tels étaient de Henri les ſincères diſcours.
Des Anglais cependant il preſſe le ſecours.
Déja du haut des murs de la ville rebelle,
La voix de la victoire en ſon camp le rapelle.
Mille jeunes Anglais vont bientôt ſur ſes pas,
Fendre le ſein des mers, & chercher les combats.
Eſſex *o*) eſt à leur tête, Eſſex dont la vaillance

A

n) Henri IV, alors roi de Navarre, eut la généroſité d'aller à Tours voir Henri III, ſuivi d'un page ſeulement, malgré les défiances & les prières de ſes vieux officiers, qui craignaient pour lui une ſeconde St. Barthelemi.

o) Robert de Dreux, comte d'Eſſex, fameux par la priſe de Cadiz ſur les Eſpagnols, par

A des fiers Caſtillans confondu la prudence,
Et qui ne croyait pas, qu'un indigne deſtin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueillis ſa main.
Henri ne l'attend point; ce chef que rien n'arrête,
Impatient de vaincre, à ſon départ s'apprête.
Allez, lui dit la reine, allez, digne héros,
Mes guerriers ſur vos pas traverſeront les flots;
Non, ce n'eſt point Valois, c'eſt vous qu'ils veulent ſuivre;
A vos ſoins généreux mon amitié les livre.
Au milieu des combats vous les verrez courir,
Plus pour vous imiter que pour vous ſecourir.
Formés par votre exemple au grand art de la guerre,
Ils apprendront ſous vous à ſervir l'Angleterre.
Puiſſe bientôt la ligue expirer ſous vos coups!
L'Eſpagne ſert Mayenne, & Rome eſt contre vous.
Allez vaincre l'Eſpagne, & ſongez qu'un grand-homme
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.
Allez des nations venger la liberté;
De Sixte & de Philippe abaiſſez la fierté.
Philippe de ſon père héritier tyrannique,
Moins grand, moins courageux, & non moins politique,
Diviſant ſes voiſins pour leur donner des fers,
Du fond de ſon palais croit domter l'univers.
Sixte *p*) au trône élevé du ſein de la pouſſière,
Avec moins de puiſſance a l'ame encor plus fière;

Le

par la tendreſſe d'Elizabeth pour lui, & par ſa mort tragique arrivée en 1601. Il avait pris Cadiz ſur les Eſpagnols, & les avait battus plus d'une fois ſur mer. La reine Elizabeth l'envoya effectivement en France en 1590 au ſecours d'Henri IV, à la tête de cinq mille hommes.

p) Sixte-Quint, né aux Grottes dans la Marche d'Ancone,

Digitized by Google

Le paſtre de Montalte eſt le rival des rois;
Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des loix;
Sous le pompeux éclat d'un triple diadême,
Il penſe aſſervir tout, juſqu'à Philippe même.
Violent, mais adroit, diſſimulé, trompeur,
Ennemi des puiſſans, des faibles oppreſſeur,
Dans Londre, dans ma cour, il a formé des brigues;
Et l'univers, qu'il trompe, eſt plein de ſes intrigues.
Voilà les ennemis que vous devez braver.
Contre moi l'un & l'autre oſèrent s'élever:
L'un combattant en vain l'Anglais & les orages,
Fit voir à l'océan *q*) ſa fuite & ſes naufrages;

Du

d'un pauvre vigneron, nommé Peretti, homme dont la turbulence égala la diſſimulation. Etant cordelier il aſſomma de coups le neveu de ſon provincial, & ſe brouilla avec tout l'ordre. Inquiſiteur à Veniſe, il y mit le trouble, & fut obligé de s'enfuir. Etant cardinal il compoſa en latin la bulle d'excommunication lancée par le pape Pie V contre la reine Elizabeth; cependant il eſtimait cette reine, & l'appellait UN GRAN CERVELLO DI PRINCIPESSA.

q) Cet événement était tout récent; car Henri IV eſt ſuppoſé voir ſecrétement Elizabeth en 1589: & c'était l'année précédente que la grande flotte de Philippe II, deſtinée pour la conquête de l'Angleterre, fut battue par l'amiral Drake, & diſperſée par la tempête.

On a fait dans un journal de Trévoux une critique ſpécieuſe de cet endroit. Ce n'eſt pas, dit-on, à la reine Elizabeth de croire, que Rome eſt complaiſante pour les puiſſances, puiſque Rome avait oſé excommunier ſon père.

Mais le critique ne ſongeait pas que le pape n'avait excommunié le roi d'Angleterre Henri VIII, que parce qu'il craignait davantage l'empereur Charles-Quint. Ce n'eſt pas la ſeule faute, qui ſoit dans cet extrait de Trévoux, dont l'auteur, déſavoué & condamné par la plûpart de ſes confrères, a mis dans ſes cenſures peut-être plus d'injures que de raiſons.

Digitized by Google

Du ſang de ſes guerriers ce bord eſt encor teint;
L'autre ſe tait dans Rome, & m'eſtime & me craint.
Suivez donc, à leurs yeux, votre noble entrepriſe.
Si Mayenne eſt vaincu, Rome ſera ſoumiſe:
Vous ſeul pouvez régler ſa haine ou ſes faveurs;
Inflexible aux vaincus, complaiſante aux vainqueurs,
Prête à vous condamner, facile à vous abſoudre,
C'eſt à vous d'allumer, ou d'éteindre ſa foudre.

Digitized by Google

LA HENRIADE.

CHANT QUATRIÉME.

ARGUMENT.

D'Aumale était prêt de ſe rendre maître du camp de Henri III, lorſque le héros revenant d'Angleterre combat les ligueurs, & fait changer la fortune.

La diſcorde conſole Mayenne, & vole à Rome pour y chercher du ſecours. Deſcription de Rome où régnait alors Sixte-Quint. La diſcorde y trouve la politique. Elle revient avec elle à Paris, ſoulève la Sorbonne, anime les ſeize contre le parlement, & arme les moines. On livre à la main du bourreau des magiſtrats, qui tenaient pour le parti des rois. Troubles & confuſion horrible dans Paris.

TAndis que pourſuivant leurs entretiens ſecrets,
Et peſant à loiſir de ſi grands intérêts,
Ils épuiſaient tous deux la ſcience profonde
De combattre, de vaincre, & de régir le monde;
La Seine avec effroi voit ſur ſes bords ſanglans
Les drapeaux de la ligue abandonnés aux vents.

Valois,

Digitized by Google

Valois, loin de Henri, rempli d'inquiétude,
Du deſtin des combats craignait l'incertitude.
A ſes deſſeins flottans il falait un appui;
Il attendait Bourbon, ſûr de vaincre avec lui.
Par ces retardemens les ligueurs s'enhardirent:
Des portes de Paris leurs légions ſortirent:
Le ſuperbe d'Aumale, & Nemours, & Briſſac,
Le farouche Saint-Paul, la Châtre, Canillac,
D'un coupable parti défenſeurs intrépides,
Epouvantaient Valois de leurs ſuccès rapides;
Et ce roi, trop ſouvent ſujet au repentir,
Regrettait le héros qu'il avait fait partir.
Parmi ces combattans, ennemis de leur maître,
Un frère *a*) de Joyeuſe oſa longtems paraître.
Ce fut lui que Paris vit paſſer tour à tour
Du ſiécle au fond d'un cloître, & du cloître à la cour;
Vicieux, pénitent, courtiſan, ſolitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuiraſſe & la haire.
Du pied des ſaints autels arroſés de ſes pleurs,

Il

a) Henri, comte de Bouchage, frère puîné du duc de Joyeuſe, tué à Coutras.

Un jour qu'il paſſait à Paris à quatre heures du matin, près du couvent des capucins, après avoir paſſé la nuit en débauche, il s'imagina que les anges chantaient les matines dans le couvent. Frappé de cette idée, il ſe fit capucin ſous le nom de frère Ange. Depuis il quitta ſon froc, & prit les armes contre Henri IV. Le duc de Mayenne le fit gouverneur du Languedoc, duc & pair & maréchal de France. Enfin il fit ſon accommodement avec le roi: mais un jour ce prince étant avec lui ſur un balcon, au-deſſous duquel beaucoup de peuple était aſſemblé: *Mon couſin*, lui dit Henri IV, *ces gens-ci me paraiſſent fort aiſes de voir enſemble un apoſtat & un renégat.* Cette parole du roi fit rentrer Joyeuſe dans ſon couvent, où il mourut.

Digitized by Google

Il courut de la ligue animer les fureurs,
Et plongea dans le ſang de la France éplorée
La main qu'à l'Eternel il avait conſacrée.
Mais de tant de guerriers, celui dont la valeur
Inſpira plus d'effroi, répandit plus d'horreur,
Dont le cœur fut plus fier & la main plus fatale,
Ce fut vous, jeune prince, impétueux d'Aumale *b*)
Vous né du ſang Lorrain, ſi fécond en héros,
Vous ennemi des rois, des loix & du repos.
La fleur de la jeuneſſe en tout tems l'accompagne.
Avec eux ſans relâche il fond dans la campagne:
Tantôt dans le ſilence, & tantôt à grand bruit,
A la clarté des cieux, dans l'ombre de la nuit,
Chez l'ennemi ſurpris portant partout la guerre,
Du ſang des aſſiégeans ſon bras couvrait la terre.
Tels du front du Caucaſe, ou du ſommet d'Athos,
D'où l'œil découvre au loin l'air, la terre, & les flots,
Les aigles, les vautours aux aîles étendues,
D'un vol précipité fendant les vaſtes nues,
Vont dans les champs de l'air enlever les oiſeaux
Dans le bois, ſur les prés déchirent les troupeaux,
Et dans les flancs affreux de leurs roches ſanglantes,
Remportent à grand cris ces dépouilles vivantes.
Dans un de ces combats, de ſa gloire enyvré,
Aux tentes de Valois il avait pénétré.

La

b) Le chevalier d'Aumale, frère du duc d'Aumale, de la maiſon de Lorraine, jeune homme, impétueux, qui avait des qualités brillantes, qui était toûjours à la tête des ſorties pendant le ſiége de Paris, & inſpirait aux habitans ſa valeur & ſa confiance.

Digitized by Google

La nuit & la ſurpriſe augmentaient les allarmes ;
Tout pliait, tout tremblait, tout cédait à ſes armes.
Cet orageux torrent, promt à ſe déborder,
Dans ſon choc ténébreux allait tout inonder.
L'étoile du matin commençait à paraître ;
Mornay, qui précédait le retour de ſon maître,
Voyait déja les tours du ſuperbe Paris.
D'un bruit mêlé d'horreur il eſt ſoudain ſurpris ;
Il court, il aperçoit dans un déſordre extrême,
Les ſoldats de Valois, & ceux de Bourbon même :
» Juſte ciel ! eſt-ce ainſi que vous nous attendiez ?
» Henri va vous défendre, il vient, & vous fuyez.
» Vous fuyez, compagnons ! Au ſon de ſa parole,
Comme on vit autrefois au pied du capitole,
Le fondateur de Rome opprimé des Sabins,
Au nom de Jupiter arrêter ſes Romains,
Au ſeul nom de Henri les Français ſe rallient :
La honte les enflamme, ils marchent, ils s'écrient,
Qu'il vienne ce héros, nous vaincrons ſous ſes yeux.
Henri dans le moment paraît au milieu d'eux,
Brillant comme l'éclair au fort de la tempête : *

NOTES.

* *On trouve dans les premières éditions ces vers-ci :*

Soudain, pareil aux feux, dont l'éclat fend la nue,
Henri volè à Paris d'une courſe imprévue ;
Il arrive, il combat, il change les deſtins ;
La foudre eſt dans ſes yeux, la mort eſt dans ſes mains.
Vers ſon indigne cloître on voit s'enfuir Joyeuſe.
Au milieu des mourans on voit tomber Saveuſe.
Boufflers, où courez-vous, trop jeune audacieux ?
Ne cherchez point la mort, qui s'avance à vos yeux,
Reſpectez de Henri la valeur invincible :

Mais

Digitized by Google

Il vole aux premiers rangs, il s'avance à leur tête;
Il combat, on le ſuit, il change les deſtins;
La foudre eſt dans ſes yeux, la mort eſt dans ſes mains.
Tous les chefs ranimés autour de lui s'empreſſent;
La victoire revient, les ligueurs diſparaiſſent,
Comme aux rayons du jour qui s'avance & qui luit,
S'eſt diſſipé l'éclat des aſtres de la nuit.
C'eſt en vain que d'Aumale arrête ſur ces rives,
Des ſiens épouvantés les troupes fugitives;
Sa voix pour un moment les rapelle aux combats:
La voix du grand Henri précipite leurs pas:
De ſon front menaçant la terreur les renverſe;
Leur chef les réunit, la crainte les diſperſe.
D'Aumale eſt avec eux dans leur fuite entraîné;
Tel que du haut d'un mont de frimats couronné,
Au milieu des glaçons & des neiges fondues,
Tombe & roule un rocher qui menaçait les nues.
Mais que dis-je? il s'arrête, il montre aux aſſiégeans,
Il montre encor ce front redouté ſi longtems.
Des ſiens qui l'entraînaient fougueux il ſe dégage;
Honteux de vivre encor il revole au carnage;
Il arrête un moment ſon vainqueur étonné,
Mais d'ennemis bientôt il eſt environné.
La mort allait punir ſon audace fatale;
La diſcorde le vit, & trembla pour d'Aumale:

La

NOTES.

Mais il tombe déja ſous cette main terrible;
Ses beaux yeux ſont noyés dans l'ombre du trépas,
Et ſon ſang qui le couvre efface ſes appas, &c.

Il y a encor beaucoup de choſes corrigées dans ce chant, & ſurtout la plûpart des comparaiſons.

Digitized by Google

La barbare qu'elle eſt a beſoin de ſes jours:
Elle s'élève en l'air, & vole à ſon ſecours.
Elle approche, elle oppoſe au nombre qui l'accable,
Son bouclier de fer, immenſe, impénétrable,
Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur,
Et dont la vuë inſpire ou la rage ou la peur.
O fille de l'enfer, diſcorde inexorable,
Pour la première fois tu parus ſecourable.
Tu ſauvas un héros, tu prolongeas ſon ſort,
De cette même main miniſtre de la mort,
De cette main barbare, accoutumée aux crimes,
Qui jamais juſques là n'épargna ſes victimes.
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris,
Sanglant, couvert de coups qu'il n'avait point ſentis.
Elle applique à ſes maux une main ſalutaire,
Elle étanche ce ſang répandu pour lui plaire:
Mais tandis qu'à ſon corps elle rend la vigueur,
De ſes mortels poiſons elle infecte ſon cœur.
Tel ſouvent un tyran, dans ſa pitié cruelle,
Suſpend d'un malheureux la ſentence mortelle;
A ſes crimes ſecrets il fait ſervir ſon bras,
Et quand ils ſont commis, il le rend au trépas.
Henri ſait profiter de ce grand avantage,
Dont le ſort des combats honora ſon courage.
Des momens dans la guerre il connait tout le prix.
Il preſſe au même inſtant ſes ennemis ſurpris:
Il veut que les aſſauts ſuccèdent aux batailles:
Il fait tracer leur perte autour de leur murailles.
Valois plein d'eſpérance, & fort d'un tel appui,
Donne aux ſoldats l'exemple, & le reçoit de lui;

Digitized by Google

Il soutient les travaux, il brave les allarmes.
La peine a ses plaisirs, le péril a ses charmes.
Tous les chefs sont unis, tout succède à leurs vœux;
Et bientôt la terreur, qui marche devant eux,
Des assiégés tremblans dissipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus allait briser leurs portes.
Que peut faire Mayenne en ce péril pressant?
Mayenne a pour soldats un peuple gémissant.
Ici la fille en pleurs lui redemande un père;
Là, le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère;
Chacun plaint le présent, & craint pour l'avenir.
Ce grand corps allarmé ne peut se réunir.
On s'assemble, on consulte, on veut fuir ou se rendre:
Tous sont irrésolus, nul ne veut se défendre; *
Tant le faible vulgaire avec légéreté,
Fait succéder la peur à la témérité!
Mayenne en frémissant voit leur troupe éperdue.
Cent desseins partageaient son ame irrésolue,
Quand soudain la discorde aborde ce héros,
Fait siffler ses serpens, & lui parle en ces mots:

Digne

NOTES.

* Nul ne veut se défendre.

Après ce vers, l'édition de 1723 *met les quatre suivans, qui sont beaux, & qui méritaient de rester.*

Où sont ces grands guerriers, ces fiers soutiens des loix,
Ces ligueurs redoutés, qui font trembler les rois?
Paris n'a dans son sein que de lâches complices,
Qu'a déja fait pâlir la crainte des supplices,
Tant le faible vulgaire, &c.

Il est à croire que l'auteur les a retranchés parce qu'il a craint qu'ils ne sentissent trop la déclamation.

Digitized by Google

Digne héritier d'un nom redoutable à la France,
Toi qu'unit avec moi le ſoin de ta vengeance,
Toi nourri ſous mes yeux, & formé ſous mes loix,
Enten ta protectrice & reconnai ma voix.
Ne crain rien de ce peuple imbécille & volage,
Dont un faible malheur a glacé le courage;
Leurs eſprits ſont à moi, leurs cœurs ſont dans mes mains;
Tu les verras bientôt ſecondant nos deſſeins,
De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proie,
Combattre avec audace, & mourir avec joie.
La diſcorde auſſi-tôt plus promte qu'un éclair,
Fend d'un vol aſſuré les campagnes de l'air.
Partout chez les Français le trouble & les allarmes
Préſentent à ſes yeux des objets pleins de charmes;
Son haleine en cent lieux répand l'aridité;
Le fruit meurt en naiſſant dans ſon germe infecté;
Les épics renverſés ſur la terre languiſſent;
Le ciel s'en obſcurcit, les aſtres en pâliſſent;
Et la foudre en éclats, qui gronde ſous ſes pieds,
Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.
Un tourbillon la porte à ces rives fécondes,
Que l'Eridan rapide arroſe de ſes ondes.
Rome enfin ſe découvre à ſes regards cruels,
Rome jadis ſon temple & l'effroi des mortels,
Rome dont le deſtin dans la paix, dans la guerre,
Eſt d'être en tous les tems maîtreſſe de la terre.
Par le ſort des combats on la vit autrefois,
Sur leurs trônes ſanglans enchaîner tous les rois:
L'univers fléchiſſait ſous ſon aigle terrible:
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paiſible;

Elle

Digitized by Google

Elle a sû sous son joug asservir ses vainqueurs,
Gouverner les esprits, & commander aux cœurs;
Ses avis sont ses loix, ses décrets sont ses armes.
Près de ce capitole où régnaient tant d'allarmes,
Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,
Un pontife est assis au trône des Césars.
Des prêtres fortunés foulent d'un pieds tranquile
Les tombeaux des Catons & la cendre d'Emile.
Le trône est sur l'autel, & l'absolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le sceptre & l'encensoir. *
Là, Dieu même a fondé son église naissante,
Tantôt persécutée, & tantôt triomphante:
Là, son premier apôtre avec la vérité
Conduisit la candeur & la simplicité.
Ses successeurs heureux quelque tems l'imitèrent,
D'autant plus respectés que plus ils s'abaissèrent.
Leur front d'un vain éclat n'était point revêtu;
La pauvreté soutint leur austère vertu;
Et jaloux des seuls biens qu'un vrai chrétien désire,
Du fond de leur chaumière ils volaient au martyre.
Le tems qui corrompt tout changea bientôt leurs mœurs:
Le

NOTES.

* Et l'encensoir, &c.

Il y a dans l'édition de 1723 *quatre vers que l'auteur a sagement supprimés : les voici cependant :*

C'est de-là que le Dieu, qui pour nous voulut naître,
S'explique aux nations, par la voix du grand-prêtre:
Là son premier disciple, avec la vérité,
Conduisit la candeur & la simplicité;
Mais Rome avait perdu sa trace apostolique.
Alors au vatican régnait la politique, &c.

Digitized by Google

Le ciel pour nous punir leur donna des grandeurs.
Rome, depuis ce tems puiſſante & profanée,
Aux conſeils des méchans ſe vit abandonnée;
La trahiſon, le meurtre, & l'empoiſonnement,
De ſon pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.
Les ſucceſſeurs du Chriſt au fond du ſanctuaire
Placèrent ſans rougir l'inceſte & l'adultère;
Et Rome, qu'opprimait leur empire odieux,
Sous ces tyrans ſacrés regretta ſes faux dieux.
On écouta depuis de plus ſages maximes;
On ſut ou s'épargner, ou mieux voiler les crimes;
†) De l'égliſe & du peuple on régla mieux les droits.
Rome devint l'arbitre, & non l'effroi des rois. *
Sous l'orgueil impoſant du triple diadême
La modeſte vertu reparut elle-même.
Mais l'art de ménager le reſte des humains
Eſt ſurtout aujourd'hui la vertu des Romains.
Sixte *e*) alors était roi de l'égliſe & de Rome.

Si

NOTES.

* *Voici les vers curieux, qui étaient dans les éditions de Londres.*

Sous des dehors plus doux la cour cacha ſes crimes;
La décence y régna, le conclave eut ſes loix;
La vertu la plus pure y régna quelquefois:
Des Urſins dans nos jours a mérité des temples:
Mais d'un tel ſouverain la terre a peu d'exemples;
Et l'égliſe a compté depuis plus de mille ans,
Peu de paſteurs ſans tache, & beaucoup de tyrans.

Mais comme la piété de ce pape des Urſins fut accompagnée de peu de prudence, l'auteur a retranché avec raiſon cet éloge, dans un poëme qui ne reſpire que la vérité.

†) Voyez l'hiſtoire des papes.

e) Sixte-Quint, était cardinal de Montalte, contrefit ſi bien l'imbécille près de quin-

ze

Si pour être honoré du titre de grand-homme,
Il ſuffit d'être faux, auſtère, & rédouté,
Au rang des plus grands rois Sixte ſera compté.
Il devait ſa grandeur à quinze ans d'artifices;
Il ſut cacher quinze ans ſes vertus & ſes vices.
Il ſembla fuir le rang qu'il brûlait d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.
Sous le puiſſant abri de ſon bras deſpotique,
Au fond du vatican régnait la politique,
Fille de l'intérêt & de l'ambition,
Dont nâquirent la fraude & la ſéduction.
Ce monſtre ingénieux, en détours ſi fertile,
Accablé de ſoucis, paraît ſimple & tranquile;
Ses yeux creux & perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux ſommeil n'ont ſenti les pavots;
Par ſes déguiſemens à toute heure elle abuſe
Les regards éblouïs de l'Europe confuſe:
Le menſonge ſubtil qui conduit ſes diſcours,
De la vérité même empruntant le ſecours,
Du ſceau du Dieu vivant empreint ſes impoſtures;
Et fait ſervir le ciel à venger ſes injures.
A peine la diſcorde avait frappé ſes yeux,
Elle court dans ſes bras d'un air myſtérieux,

Avec

ze années, qu'on l'appellait communément l'*Aſne d'Ancone*. On ſait avec quel artifice il obtint la papauté, & avec quelle hauteur il régna.

d) On ſait, que pendant les guerres du treiziéme ſiécle entre les empereurs & les pontifes de Rome, Grégoire IX eut la hardieſſe, non-ſeulement d'excommunier l'empereur Frédéric II, mais encor d'offrir la couronne impériale à Robert, frère de St. Louis. Le parlement de France aſſemblé, répondit au nom du roi, que ce n'était pas au pape à dépoſſéder un ſouverain, ni au

Digitized by Google

Avec un ris malin la flatte, la careſſe;
Puis prenant tout à coup un ton plein de triſteſſe,
Je ne ſuis plus, dit-elle, en ces tems bienheureux,
Où les peuples ſéduits me préſentaient leurs vœux,
Où la crédule Europe, à mon pouvoir ſoumiſe,
Confondait dans mes loix les loix de ſon égliſe.
Je parlais; & ſoudain les rois humiliés
Du trône en frémiſſant deſcendaient à mes pieds;
Sur la terre à mon gré ma voix ſouflait les guerres;
Du haut du vatican je lançais les tonnerres;
Je tenais dans mes mains la vie & le trépas;
Je donnais, j'enlevais, je rendais les états.
Cet heureux tems n'eſt plus. Le ſénat *d*) de la France
Eteint preſque à mes mains les foudres que je lance;
Plein d'amour pour l'égliſe, & pour moi plein d'horreur,
Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur;
C'eſt lui, qui le premier démaſquant mon viſage,
Vengea la vérité dont j'empruntais l'image.
Que ne puis-je, ô diſcorde, ardente à te ſervir,
Le ſéduire lui-même, ou du moins le punir!
Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnerre;
Commençons par la France à ravager la terre;

TAYLOR INST. OXFORD

Que

au frère d'un roi de France à recevoir de la main d'un pape, une couronne, ſur laquelle ni lui, ni le St. Père, n'avaient aucun droit. En 1570 le parlement ſédentaire donna un fameux arrêt contre la bulle IN COENA DOMINI.

On connaît ſes remontrances célèbres ſous Louis XI au ſujet de la Pragmatique-Sanction; celles qu'il fit à Henri III contre la bulle ſcandaleuſe de Sixte-Quint, qui appellait la maiſon régnante, *génération bâtarde*, &c. & ſa fermeté conſtante à ſoutenir nos libertés contre les prétentions de la cour de Rome.

Digitized by Google

Que ſes ſuperbes rois retombent dans nos fers.
Elle dit, & ſoudain s'élance dans les airs.
Loin du faſte de Rome, & des pompes mondaines, *
Des temples conſacrés aux vanités humaines,
Dont l'apareil ſuperbe impoſe à l'univers,
L'humble religion ſe cache en des déſerts:
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde,
Cependant que ſon nom, profané dans le monde,
Eſt le pretexte ſaint des fureurs des tyrans,
Le bandeau du vulgaire, & le mépris des grands.
Souffrir eſt ſon deſtin, bénir eſt ſon partage.
Elle prie en ſecret pour l'ingrat qui l'outrage;
Sans ornement, ſans art, belle de ſes attraits,
Sa modeſte beauté ſe dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune,
Qui court à ſes autels adorer la fortune.
Son ame pour Henri brûlait d'un ſaint amour;
Cette fille des cieux ſait qu'elle doit un jour,
Vengeant de ſes autels le culte légitime,
Adopter pour ſon fils ce héros magnanime:
Elle l'en croyait digne, & ſes ardens ſoupirs
Hâtaient cet heureux tems trop lent pour ſes deſirs.

Sou-

NOTES.

* *Dans les premières éditions de Londres.*

Ces monſtres à l'inſtant pénètrent un aſyle,
Où la religion ſolitaire, tranquile,
Sans pompe, ſans éclat, belle de ſa beauté,
Paſſait dans la prière & dans l'humilité,
Des jours qu'elle dérobe à la foule importune, &c.

Les dernières éditions ſont bien ſupérieures.

Digitized by Google

Soudain la politique & la diſcorde impie *
Surprennent en ſecret leur auguſte ennemie.
Elle lève à ſon Dieu ſes yeux mouillés de pleurs :
Son Dieu pour l'éprouver la livre à leurs fureurs.
Ces monſtres dont toûjours elle a ſouffert l'injure,
De ſes voiles ſacrés couvrent leur tête impure,
Prennent ſes vêtemens reſpectés des humains,
Et courent dans Paris accomplir leurs deſſeins.
D'un air inſinuant l'adroite politique
Se gliſſe au vaſte ſein de la Sorbonne antique.
C'eſt là que s'aſſemblaient ces ſages révérés,
Des vérités du ciel interprêtes ſacrés,
Qui des peuples chrêtiens arbitres & modèles,
A leur culte attachés, à leur prince fidèles,
Conſervaient juſqu'alors une mâle vigueur,
Toûjours impénétrable aux flèches de l'erreur.
Qu'il eſt peu de vertu qui réſiſte ſans ceſſe !
Du monſtre déguiſé la voix enchantereſſe

Ebran.

NOTES.

* *Les premières éditions de Londres portent.*

Soudain la politique, & la diſcorde impie,
Surprennent en ſecret leur auguſte ennemie ;
Sur ſon modeſte front, ſur ſes charmes divins,
Ils portent ſans frémir leurs ſacrilèges mains,
Prennent ſes vêtemens, & fiers de cette injure,
De ſes voiles ſacrés ornent leur tête impure.
C'en eſt fait, & déja leurs malignes fureurs
Dans Paris éperdu vont changer tous les cœurs.
D'un air inſinuant l'adroite politique
Pénètre au vaſte ſein de la Sorbonne antique ;
Elle y voit à grands flots accourir ces docteurs,
De leurs faux argumens obſtinés défenſeurs, &c.

Digitized by Google

Ebranle leurs esprits par ses discours flatteurs.
Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs;
Par l'éclat d'une mitre elle éblouit leur vue:
De l'avare en secret la voix lui fut vendue;
Par un éloge adroit le savant enchanté
Pour prix d'un vain encens trahit la vérité:
Menacé par sa voix, le faible s'intimide.
On s'assemble en tumulte, en tumulte on décide;
Parmi les cris confus, la dispute & le bruit,
De ces lieux en pleurant la vérité s'enfuit. *
Alors au nom de tous, un des vieillards s'écrie:
» L'église fait les rois, les absout, les châtie;
» En nous est cette église, en nous seuls est sa loi;
» Nous reprouvons Valois, il n'est plus notre roi.
» Sermens e) jadis sacrés, nous brisons votre chaîne.
A peine a-t-il parlé, la discorde inhumaine
Trace en lettres de sang ce décret odieux.
Chacun jure par elle, & signe sous ses yeux.
Soudain elle s'envole, & d'église en église
Annonce aux factieux cette grande entreprise;
Sous l'habit d'AUGUSTIN, sous le froc de FRANÇOIS,
Dans les cloîtres sacrés fait entendre sa voix;

Elle

NOTES.

* *Il y avait dans les premières éditions:*

On brise les liens de cette obéissance,
Qu'aux enfans des Capets avait juré la France.
La discorde aussi-tôt, de sa cruelle main,
Trace en lettres de sang ce décret inhumain, &c.

e) Le 17 de janvier de l'an 1589 la faculté de théologie de Paris donna ce fameux décret, par lequel il fut déclaré, que

Elle appelle à grands cris tous ces ſpectres auſtères,
De leur joug rigoureux eſclaves volontaires.
De la religion reconnaiſſez les traits,
Dit-elle, & du Très-Haut vengez les intérêts.
C'eſt moi qui viens à vous, c'eſt moi qui vous appelle.
Ce fer qui dans mès mains à vos yeux étincelle,
Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis,
Par la main de Dieu même en la mienne eſt remis.
Il eſt tems de ſortir de l'ombre de vos temples:
Allez d'un zèle ſaint répandre les exemples;
Apprenez aux Français, incertains de leur foi,
Que c'eſt ſervir leur Dieu, que d'immoler leur roi.
Songez que de Levi la famille ſacrée,
Du miniſtère ſaint par Dieu même honorée,
Mérita cet honneur, en portant à l'autel
Des mains teintes du ſang des enfans d'Iſraël.
Que dis-je? où ſont ces tems, où ſont ces jours proſpères,
Où j'ai vû les Français maſſacrés par leurs frères?
C'était vous, prêtres ſaints, qui conduiſiez leurs bras;
Coligny par vous ſeuls a reçu le trépas.
J'ai nagé dans le ſang; que le ſang coule encore.
Montrez-vous, inſpirez ce peuple qui m'adore.

Le

que les ſujets étaient déliés de leur ſerment de fidélité, & pouvaient légitimement faire la guerre au roi. Le Fèvre doyen, & quelques-uns des plus ſages, refuſèrent de ſigner. Depuis, dès que la Sorbonne fut libre, elle révoqua ce décret, que la tyrannie de la ligue avait arraché de quelques-uns de ſon corps. Tous les ordres religieux, qui comme la Sorbonne s'étaient déclarés contre la maiſon royale, ſe retractèrent depuis comme elle. Mais ſi la maiſon de Lorraine avait eu le deſſus, ſe ſerait-on retracté?

Digitized by Google

Le monstre au même instant donne à tous le signal ;
Tous sont empoisonnés de son venin fatal ;
Il conduit dans Paris leur marche solemnelle ;
L'étendart *f*) de la croix flottait au milieu d'elle.
Ils chantent, & leurs cris dévots & furieux
Semblent à leur révolte associer les cieux.
On les entend mêler, dans leurs vœux fanatiques,
Les imprécations aux prières publiques.
Prêtres audacieux, imbécilles soldats,
Du sabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras ;
Une lourde cuirasse a couvert leur cilice.
Dans les murs de Paris cette infame milice
Suit, au milieu des flots d'un peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.
Mayenne, qui de loin voit leur folle entreprise,
La méprise en secret, & tout haut l'autorise ;
Il sait combien le peuple avec soumission
Confond le fanatisme & la religion ;
Il connait ce grand art, aux princes nécessaire,
De nourrir la faiblesse & l'erreur du vulgaire.
A ce pieux scandale enfin il aplaudit ;

Le

f) Dès qu'Henri III & le roi de Navarre parurent en armes devant Paris, la plûpart des moines endossèrent la cuirasse, & firent la garde avec les bourgeois. Cependant cet endroit du poëme désigne la procession de la ligue, où douze cent moines armés firent la revue dans Paris, ayant Guillaume Rose, évêque de Senlis à leur tête. On a placé ici ce fait, quoiqu'il ne soit arrivé qu'après la mort d'Henri III.

g) Ce n'est point à dire qu'il n'y eut que seize particuliers séditieux, comme l'a marqué l'abbé le Gendre dans sa petite histoire de France ; mais on les nomma les Seize, à cause des seize quartiers de Paris qu'ils gouvernaient par leurs intelligences & leurs émissaires. Ils avaient mis d'abord à leur tête seize des plus factieux

Digitized by Google

Le ſage s'en indigne, & le ſoldat en rit :
Mais le peuple excité, juſques aux cieux envoye
Des cris d'emportement, d'eſpérance & de joye :
Et comme à ſon audace a ſuccédé la peur,
La crainte en un moment fait place à la fureur.
Ainſi l'ange des mers, ſur le ſein d'Amphitrite,
Calme à ſon gré les flots, à ſon gré les irrite.
La diſcorde *g*) a choiſi ſeize ſéditieux,
Signalés par le crime entre les factieux.
Miniſtres inſolens de leur reine nouvelle,
Sur ſon char tout ſanglant ils montent avec elle ;
L'orgueil, la trahiſon, la fureur, le trépas,
Dans des ruiſſeaux de ſang marchent devant leurs pas.
Nés dans l'obſcurité, nourris dans la baſſeſſe,
Leur haine pour les rois leur tient lieu de nobleſſe ;
Et juſques ſous le dais par le peuple portés,
Mayenne en frémiſſant les voit à ſes côtés ;
Des jeux de la diſcorde ordinaires caprices,
Qui ſouvent rend égaux ceux qu'elle rend complices *h*).
Ainſi

tieux de leur corps. Les principaux étaient Buſſy le Clerc, gouverneur de la Baſtille, ci-devant maître en fait d'armes ; la Bruyère, lieutenant particulier ; le commiſſaire Louchard ; Emmonot & Morin, procureurs ; Oudinet, Paſſart, & ſurtout Senaut, commis au greffe du parlement, homme de beaucoup d'eſprit, qui le premier développa cette queſtion obſcure & dangereuſe, du pouvoir qu'une nation peut avoir ſur ſon roi. Je dirai en paſſant que Senaut était père du père Senaut, cet homme éloquent, qui eſt mort général des prêtres de l'oratoire en France.

h) Les Seize furent longtems indépendans du duc de Mayenne. L'un d'eux, nommé Normand, dit un jour dans la chambre du duc ; *Ceux qui l'ont fait pourraient bien le défaire.*

Digitized by Google

Ainſi lorſque les vents, fougueux tyrans des eaux,
De la Seine ou du Rhône ont ſoulevé les flots,
Le limon croupiſſant dans leurs grotes profondes,
S'élève en bouillonnant ſur la face des ondes;
Ainſi dans les fureurs de ces embraſemens,
Qui changent les cités en de funeſtes champs,
Le fer, l'airain, le plomb, que les feux amolliſſent,
Se mêlent dans la flamme à l'or qu'ils obſcurciſſent.
Dans ces jours de tumulte & de ſédition,
Thémis réſiſtait ſeule à la contagion;
La ſoif de s'agrandir, la crainte, l'eſpérance,
Rien n'avait dans ſes mains fait pencher ſa balance;
Son temple était ſans tache, & la ſimple équité
Auprès d'elle en fuyant cherchait ſa ſûreté.
Il eſt dans ce ſaint temple un ſénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui des loix de ſon prince & l'organe & l'appui,
Marche d'un pas égal entre ſon peuple & lui;

Dans

NOTES.

* *Il y avait dans l'édition de Londres :*

On voyait à leur tête un vil gladiateur,
Monté par ſon audace à ce coupable honneur;
Il s'avance au milieu de l'auguſte aſſemblée,
Par qui des citoyens la fortune eſt réglée:
Magiſtrats, leur dit-il, qui tenez au ſénat,
Non la place du roi, mais celle de l'état,
Le peuple, aſſez longtems opprimé par vous-mêmes,

Vous

i) Le 16 Janvier 1589. Buſſy-le-Clerc, l'un des Seize, qui de tireur d'armes était devenu gouverneur de la Baſtille, & le chef de cette faction, entra dans la grand' chambre du parlement, ſuivi de cinquante ſatellites: il préſenta au parlement une requête, ou plutôt un ordre, pour forcer

cette

Dans l'équité des rois ſa juſte confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France ;
Le ſeul bien de l'état fait ſon ambition ;
Il hait la tyrannie & la rébellion :
Toûjours plein de reſpect, toûjours plein de courage,
De la ſoumiſſion diſtingue l'eſclavage ;
Et pour nos libertés toûjours promt à s'armer,
Connait Rome, l'honore, & la ſait réprimer.
Des tyrans de la ligue une fière cohorte
Du temple de Thémis environne la porte :
Buſſy les conduiſait ; ce vil gladiateur *i*), *
Monté par ſon audace à ce coupable honneur,
Entre, & parle en ces mots à l'auguſte aſſemblée,
Par qui des citoyens la fortune eſt réglée :
» Mercenaires appuis d'un Dédale de loix,
» Plébéïens, qui penſez être tuteurs des rois,
» Lâches, qui dans le trouble, & parmi les cabales,
» Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénales ;
» Timi-

NOTES.

Vous inſtruit par ma voix de ſes ordres ſuprêmes.
Las du joug des Capets, qui l'ont tyranniſé,
Il leur ôte un pouvoir, dont ils ont abuſé :
Je vous défens ici d'oſer les reconnaître ;
Songez que déſormais le peuple eſt votre maître :
Obéiſſez.... Ces mots, prononcés fiérement,
Portent dans les eſprits, un juſte étounement.
Le ſénat indigné d'une telle inſolence,
Ne pouvant la punir, garde un noble ſilence.

cette compagnie à ne plus reconnaître la maiſon royale.

Sur le refus de la compagnie, il mena lui-même à la Baſtille tous ceux qui étaient oppoſés à ſon parti ; il les y fit jeuner au pain & à l'eau, pour les obliger à ſe racheter plus tôt de ſes mains : Voilà pourquoi on l'appellait le grand pénitencier du parlement.

Digitized by Google

» Timides dans la guerre, & tyrans dans la paix;
» Obéïssez au peuple, écoutez ses décrets.
» Il fut des citoyens avant qu'il fût des maîtres.
» Nous rentrons dans les droits qu'ont perdu nos ancêtres.
» Ce peuple fut longtems par vous-même abusé;
» Il s'est lassé du sceptre, & le sceptre est brisé.
» Effacez ces grands noms qui vous gênaient sans doute;
» Ces mots de *plein-pouvoir*, qu'on hait & qu'on redoute.
» Jugez au nom du peuple, & tenez au sénat,
» Non la place du roi, mais celle de l'état.
» Imitez la Sorbonne, ou craignez ma vengeance.
Le sénat répondit par un noble silence.
Tels dans les murs de Rome abattus & brûlans,
Ces sénateurs courbés sous le fardeau des ans,
Attendaient fièrement, sur leur siége immobiles,
Les Gaulois & la mort avec des yeux tranquiles.
Bussy plein de fureur, & non pas sans effroi,
Obéissez, dit-il, tyrans, ou suivez-moi.
Alors Harlay se lève, Harlay, ce noble guide,
Ce chef d'un parlement, juste autant qu'intrépide;
Il se présente aux seize, il demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.

On

k) Augustin de Thou II du nom, oncle de ce célèbre historien; il eut la charge de président du fameux Pibrac en 1585.

Molé ne peut être qu'Edouard Molé, conseiller au parlement, mort en 1634.

Scarron était le bisayeul du fameux Scarron, si connu par ses poësies, & par l'enjouement de son esprit.

Bayeul était oncle du surintendant des finances.

Nicolas Potier de Novion, surnommé *de Blancménil*, parce qu'il possédait la terre de ce nom. Il ne fut pas mené à la Bastille avec les autres, mais empriſonné au Louvre, & près d'être

Digitized by Google

On voit auprès de lui les chefs de la justice,
Brulans de partager l'honneur de son supplice,
Victimes de la foi qu'on doit aux souverains,
Tendre aux fers des tyrans leurs généreuses mains.
Muse, redites-moi ces noms chers à la France,
Consacrez ces héros qu'opprima la licence:
Le vertueux de Thou *k*), Molé, Scarron, Bayeul,
Potier, cet homme juste, & vous, jeune Longueil,
Vous, en qui, pour hâter vos belles destinées,
L'esprit & la vertu dévançaient les années;
Tout le sénat, enfin, par les seize enchaîné,
A travers un vil peuple en triomphe est mené,
Dans cet affreux †) château, palais de la vengeance,
Qui renferme souvent le crime & l'innocence.
Ainsi ces factieux ont changé tout l'état;
La Sorbonne est tombée, il n'est plus de sénat.
Mais pourquoi ce concours & ces cris lamentables?
Pourquoi ces instrumens de la mort des coupables?
Qui sont ces magistrats, que la main d'un bourreau
Par l'ordre des tyrans précipite au tombeau?
Les vertus dans Paris ont le destin des crimes.
Brisson *l*), Larcher, Tardif, honorables victimes,

Vous

d'être condamné à être pendu par les Seize.

†) La Bastille.

l) En 1591 un vendredi 15 novembre, Barnabé Brisson, homme très-savant, & qui faisait les fonctions de premier président en l'absence d'Achilles de Harlay, Claude Larcher, conseiller aux enquêtes, & Jean Tardif, conseiller au châtelet, furent pendus à une poutre dans le petit châtelet par l'ordre des Seize. Il est à remarquer, que Hamilton, curé de Saint Côme, furieux ligueur, était venu prendre lui-même Tardif dans sa maison, ayant avec lui des prêtres, qui servaient d'archers.

Digitized by Google

Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas :
Mânes trop généreux, vous n'en rougiſſez pas ;
Vos noms toûjours fameux vivront dans la mémoire ;
Et qui meurt pour ſon roi, meurt toûjours avec gloire.
Cependant la diſcorde au milieu des mutins,
S'aplaudit du ſuccès de ſes affreux deſſeins ;
D'un air fier & content ſa cruauté tranquile,
Contemple les effets de la guerre civile,
Dans ces murs tout ſanglans des peuples malheureux,
Unis contre leur prince, & diviſés entr'eux,
Jouets infortunés des fureurs inteſtines,
De leur triſte patrie avançant les ruïnes,
Le tumulte au-dedans, le péril au-dehors,
Et partout le débris, le carnage, & les morts.

Digitized by Google

LA HENRIADE.

CHANT CINQUIÉME.

ARGUMENT.

Les assiégés sont vivement pressés. La discorde excite Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le roi. Elle appelle du fond des enfers le démon du fanatisme, qui conduit ce parricide. Sacrifice des ligueurs aux esprits infernaux. Henri III est assassiné. Sentimens de Henri IV. Il est reconnu roi par l'armée.

Cependant s'avançaient ces machines mortelles, *
Qui portaient dans leur sein la perte des rebelles :
Et le fer & le feu, volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroyaient leurs remparts.

Les

NOTES.

* Cependant s'avançaient, &c.

Ce vers dans l'édition de 1723 *est précédé des huit vers suivans, retranchés dans les autres éditions :*

De la noblesse Anglaise une nombreuse élite,
Par le vaillant Essex en nos climats conduite,
Prête à nous secourir pour la première fois,

S'étoit

Les ſeize & le couroux, Mayenne & ſa prudence,
D'un peuple mutiné la farouche inſolence,
Des docteurs de la loi les ſcandaleux diſcours,
Contre le grand Henri n'étaient qu'un vain ſecours;
La victoire à grands pas s'aprochait ſur ſes traces.
Sixte, Philippe, Rome, éclataient en menaces;
Mais Rome n'était plus terrible à l'univers:
Ses foudres impuiſſans ſe perdaient dans les airs;
Et du vieux Caſtillan la lenteur ordinaire
Privait les aſſiégés d'un ſecours néceſſaire.
Ses ſoldats dans la France errans de tous côtés,
Sans ſecourir Paris, déſolaient nos cités.
Le perfide attendait que la ligue épuiſée
Pût offrir à ſon bras une conquête aiſée:
Et l'appui dangereux de ſa fauſſe amitié
Leur préparait un maître au lieu d'un allié;
Lorſque d'un furieux la main déterminée
Sembla pour quelque tems changer la deſtinée.

Vous, des murs de Paris tranquiles habitans,
Que le ciel a fait naître en de plus heureux tems,
Pardonnez, ſi ma main retrace à la mémoire
De vos ayeux ſéduits la criminelle hiſtoire.
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point ſur vous,
Votre amour pour vous rois les a réparé tous.

L'égliſe

NOTES.

S'étonnait en marchant de ſervir ſous nos rois:
Ils ſuivaient nos drapeaux dans les champs de Neuſtrie;
C'eſt là qu'ils ſoutenaient l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combattre & de vaincre en des lieux,
Où la Seine autrefois vit régner leurs ayeux.
Cependant s'avançaient, &c.

Digitized by Google

L'égliſe a de tout tems produit des ſolitaires,
Qui raſſemblés entr'eux ſous des règles ſévères,
Et diſtingués en tout du reſte des mortels,
Se conſacraient à Dieu par des vœux ſolemnels.
Les uns ſont demeurés dans une paix profonde,
Toûjours inacceſſible aux vains attraits du monde;
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains qu'ils auraient pû ſervir.
Les autres à l'état rendus plus néceſſaires,
Ont éclairé l'égliſe, ont monté dans les chaires;
Mais ſouvent enyvrés de ces talens flatteurs,
Répandus dans le ſiécle, ils en ont pris les mœurs.
Leur ſourde ambition n'ignore point les brigues;
Souvent plus d'un pays s'eſt plaint de leurs intrigues.
Ainſi chez les humains, par un abus fatal,
Le bien le plus parfait eſt la ſource du mal.
Ceux qui de Dominique ont embraſſé la vie,
Ont vû longtems leur gloire en Eſpagne établie;
Et de l'obſcurité des plus humbles emplois
Ont paſſé tout à coup dans les palais des rois.
Avec non moins de zèle, & bien moins de puiſſance,
Cet ordre reſpecté fleuriſſait dans la France,
Protégé par les rois, paiſible, heureux enfin,
Si le traître Clément n'eût été dans ſon ſein.
Clément *a*) dans la retraite avait dès ſon jeune âge
Porté les noirs accès d'une vertu ſauvage.

Eſprit

a) Jacques Clément, de l'ordre des dominicains, natif de Sorbonne, village près de Sens, était âgé de vingt-quatre ans & demi, & venait de recevoir l'ordre de prêtriſe, lors qu'il commit ce parricide.

Digitized by Google

Eſprit faible, & crédule en ſa dévotion,
Il ſuivait le torrent de la rébellion.
Sur ce jeune inſenſé la diſcorde fatale
Répandit le venin de ſa bouche infernale.
Proſterné chaque jour aux pieds des ſaints autels,
Il fatiguait les cieux de ſes vœux criminels.
On dit, que tout ſouillé de cendre & de pouſſière,
Un jour il prononça cette horrible prière :
Dieu qui venges l'égliſe & punis les tyrans,
Te verra-t-on ſans ceſſe accabler tes enfans ?
Et d'un roi qui t'outrage armant les mains impures,
Favoriſer le meurtre, & bénir les parjures ?
Grand Dieu ! par tes fléaux c'eſt trop nous éprouver ;
Contre tes ennemis daigne enfin t'élever ;
Détourne loin de nous la mort & la miſère ;
Délivre-nous d'un roi donné dans ta colère.
Vien, des cieux enflammés abaiſſe la hauteur,
Fai marcher devant toi l'ange exterminateur ;
Vien, deſcen, arme-toi, que ta foudre enflammée
Frappe, écraſe à nos yeux leur ſacrilège armée ;

Que

NOTES.

* *Après ce vers on lit dans l'édition de* 1723 *les dix vers ſuivans :*

Les enfers ſont émus de ces accens funèbres ;
Un monſtre en ce moment ſort du fond des ténèbres,
Monſtre, qui de l'abîme & de ſes noirs démons
Réunit dans ſon ſein la rage & les poiſons ;
Cet enfant de la nuit, fécond en artifices,
Sait ternir les vertus, ſait embellir les vices,
Sait donner par l'éclat de ſes pinceaux trompeurs,
Aux forfaits les plus grands, les plus nobles couleurs ;
C'eſt lui, qui ſous la cendre & couvert du cilice,
Saintement aux mortels enſeigne l'injuſtice.

Digitized by Google

Que les chefs, les soldats, les deux rois expirans,
Tombent comme la feuille éparse au gré des vents;
Et que sauvés par toi, nos ligueurs catholiques
Sur leurs corps tout sanglans t'adressent leurs cantiques.
La discorde attentive en traversant les airs,
Entend ces cris affreux, & les porte aux enfers. *
Elle amène à l'instant de ces royaumes sombres,
Le plus cruel tyran de l'empire des ombres.
Il vient; le FANATISME est son horrible nom:
Enfant dénaturé de la religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et reçu dans son sein, l'embrasse & le déchire.
C'est lui qui dans Raba, sur les bords de l'Arnon *b*),
Guidait les descendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur Dieu des mères gémissantes
Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le serment inhumain:
Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.
C'est lui qui de Calcas ouvrant la bouche impie,
Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita longtems.
A l'affreux Teutates *c*) il offrit ton encens.
Tu n'as point oublié ces sacrés homicides,
Qu'à tes indignes dieux présentaient tes druïdes.

Du

b) Pays des Ammonites, qui jettaient leurs enfans dans les flammes au son des tambours & des trompettes, en l'honneur de la divinité, qu'ils adoraient sous le nom de Moloc.

c) Teutates était un des dieux des Gaulois. Il n'est pas sûr que ce fût le même que Mercure; mais il est constant, qu'on lui sacrifiait des hommes.

Digitized by Google

Du haut du capitole il criait aux payens,
Frappez, exterminez, déchirez les chrêtiens.
Mais lorſqu'au fils de Dieu Rome enfin fut ſoumiſe,
Du capitole en cendre il paſſa dans l'égliſe;
Et dans les cœurs chrêtiens inſpirant ſes fureurs,
De martyrs qu'ils étaient, les fit perſécuteurs.
Dans Londre il a formé la ſecte *d*) turbulente, *
Qui ſur un roi trop faible a mis ſa main ſanglante.
Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
Ces buchers ſolémnels, où des juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyé par des prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.
Toûjours il revêtait dans ſes déguiſemens,
Des miniſtres des cieux les ſacrés ornemens:
Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux une forme nouvelle.
L'audace & l'artifice en firent les apprêts.
Il emprunte de Guiſe & la taille & les traits,
De ce ſuperbe Guiſe, en qui l'on vit paraître
Le tyran de l'état, & le roi de ſon maître,
Et qui toûjours puiſſant, même après ſon trépas,
Traînait encor la France à l'horreur des combats,
D'un caſque redoutable il a chargé ſa tête:

Un

NOTES.

* *Il y avait dans la première édition de Londres:*

Dans Londre il inſpira ce peuple de ſectaires,
Trembleurs, indépendans, puritains, unitaires.

d) Les Entouſiaſtes, qui étaient appellés INDEPENDANS, furent ceux qui eurent les plus de part à la mort de Charles I. roi d'Angleterre.

Digitized by Google

Un glaive eſt dans ſa main au meurtre toûjours prête ;
Son flanc même eſt percé des coups dont autrefois
Ce héros factieux fut maſſacré dans Blois ;
Et la voix de ſon ſang qui coule en abondance,
Semble accuſer Valois, & demander vengeance.
Ce fut dans ce terrible & lugubre appareil,
Qu'au milieu des pavots que verſe le ſommeil,
Il vint trouver Clément au fond de ſa retraite.
La ſuperſtition, la cabale inquiète,
Le faux zèle enflammé d'un couroux éclatant,
Veillaient tous à ſa porte, & l'ouvrent à l'inſtant.
Il *e*) entre, & d'une voix majeſtueuſe & fière,
Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux & ta prière ;
Mais n'aura-t-il de toi pour culte & pour encens,
Qu'une plainte éternelle, & des vœux impuiſſans ?
Au Dieu que ſert la ligue il faut d'autres offrandes ;
Il exige de toi les dons que tu demandes.
Si Judith *f*) autrefois, pour ſauver ſon pays,
N'eût offert à ſon Dieu que des pleurs & des cris,
Si craignant pour les ſiens, elle eût craint pour ſa vie ;
Judith eût vû tomber les murs de Bétulie.
Voilà les ſaints exploits que tu dois imiter ;
Voilà

e) On imprima à Paris, & on débita publiquement en 1589 une rélation du martyre de frère Jacques Clément, dans laquelle on aſſurait, qu'un ange lui avait apparu, lui avait montré une épée nue, & lui avait ordonné de tuer le tyran.

Cet écrit ſe trouve dans la SATYRE MENIPPE'E.

f) Frère Jacques Clément étant déja à Saint-Cloud, quelques perſonnes qui ſe défiaient de lui l'épiérent pendant la nuit : ils le trouvèrent dormant d'un profond ſommeil, ſon bréviaire auprès de lui, ouvert à l'article de Judith.

Digitized by Google

Voilà l'offrande enfin que tu dois préſenter.
Mais tu rougis déja de l'avoir différée.
Cours, vole, & que ta main dans le ſang conſacrée,
Délivrant les Français de leur indigne roi,
Venge Paris & Rome, & l'univers, & moi.
Par un aſſaſſinat Valois trancha ma vie,
Il faut d'un même coup punir ſa perfidie;
Mais du nom d'aſſaſſin ne prens aucun effroi:
Ce qui fut crime en lui ſera vertu dans toi.
Tout devient légitime à qui venge l'égliſe:
Le meurtre eſt juſte alors, & le ciel l'autoriſe.
Que dis-je? il le commande; il t'inſtruit par ma voix;
Qu'il a choiſi ton bras pour la mort de Valois.
Heureux ſi tu pouvais, conſommant ſa vengeance,
Joindre le Navarrois au tyran de la France;
Et ſi de ces deux rois tes citoyens ſauvés,
Te pouvaient!... mais les tems ne ſont pas arrivés.
Bourbon doit vivre encor; le Dieu qu'il perſécute,
Réſerve à d'autres mains la gloire de ſa chûte.
Toi, de ce Dieu jaloux rempli les grands deſſeins,
Et reçoi ce préſent qu'il te fait par mes mains.
Le fantôme, à ces mots, fait briller une épée,
Qu'aux infernales eaux la haine avait trempée;
Dans la main de Clément il met ce don fatal;
Il fuit, & ſe replonge au ſéjour infernal.
Trop aiſément trompé, le jeune ſolitaire,
Des intérêts des cieux ſe crut dépoſitaire.
Il baiſe avec reſpect ce funeſte préſent;
Il implore à genoux le bras du tout-puiſſant;
Et plein du monſtre affreux dont la fureur le guide;

D'un

Digitized by Google

D'un air ſanctifié s'apprête au parricide.
Combien le cœur de l'homme eſt ſoumis à l'erreur!
Clément goûtait alors un paiſible bonheur.
Il était animé de cette confiance
Qui dans le cœur des ſaints affermit l'innocence.
Sa tranquille fureur marche les yeux baiſſés;
Ses g) ſacrilèges vœux au ciel ſont adreſſés;
Son front de la vertu porte l'empreinte auſtère;
Et ſon fer parricide eſt caché ſous ſa haire.
Il marche; ſes amis inſtruits de ſon deſſein,
Et de fleurs ſous ſes pas parfumant ſon chemin,
Remplis d'un ſaint reſpect, aux portes le conduiſent;
Béniſſent ſon deſſein, l'encouragent, l'inſtruiſent,
Placent déja ſon nom parmi les noms ſacrés,
Dans les faſtes de Rome à jamais révérés;
Le nomment à grands cris le vengeur de la France,
Et l'encens à la main l'invoquent par avance.
C'eſt avec moins d'ardeur, avec moins de tranſport,
Que les premiers chrêtiens, avides de la mort,
Intrépides ſoutiens de la foi de leurs pères,
Au martyre autrefois accompagnaient leurs frères,
Enviaient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baiſaient en pleurant les traces de leurs pas.
Le fanatique aveugle, & le chrêtien ſincère,
Ont porté trop ſouvent le même caractère;
Ils ont même courage, ils ont mêmes deſirs.

Le

g) Il jeûna, ſe confeſſa, & communia avant de partir pour aller aſſaſſiner le roi.

Digitized by Google

Le crime a ſes héros, l'erreur a ſes martyrs. *
Du vrai zèle & du faux vains juges que nous ſommes,
Souvent des ſcélérats reſſemblent aux grands-hommes.
Mayenne, dont les yeux ſavent tout éclairer,
Voit le coup qu'on prépare, & feint de l'ignorer.
De ce crime odieux ſon prudent artifice
Songe à cueillir le fruit, ſans en être complice:
Il laiſſe avec adreſſe au plus ſéditieux
Le ſoin d'encourager ce jeune furieux.
Tandis que des ligueurs une troupe homicide
Aux portes de Paris conduiſait le perfide,
Des ſeize en même tems le ſacrilège effort
Sur cet événement interrogeait le ſort.
Jadis de Médicis *h*) l'audace curieuſe
Chercha de ces ſecrets la ſcience odieuſe,
Aprofondit longtems cet art ſurnaturel,
Si ſouvent chimérique, & toûjours criminel.
Tout ſuivit ſon exemple, & le peuple imbécile,
Des vices de la cour imitateur ſervile,

Epris

NOTES.

* *Il y a dans la première édition de Londres*:

On ne diſtingue point le vrai zèle & le faux;
Comme la vérité l'erreur a ſes héros.

h) Catherine de Médicis avait mis la magie ſi fort à la mode en France, qu'un prêtre nommé Sechelles qui fut brûlé en Grêve ſous Henri III pour *ſorcellerie*, accuſa douze cent perſonnes de ce prétendu crime. L'ignorance & la ſtupidité étaient pouſſées ſi loin dans ces tems-là, qu'on n'entendait parler que d'exorciſmes & de condamnations au feu. On trouvait par-tout des hommes aſſez ſots pour ſe croire magiciens, & des juges ſuperſtitieux, qui les puniſſaient de bonne foi comme tels.

Digitized by Google

Epris du merveilleux, amant des nouveautés,
S'abandonnait en foule à ces impiétés.
Dans l'ombre de la nuit, ſous une voute obſcure
Le ſilence a conduit leur aſſemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'élève un vil autel dreſſé ſur un tombeau:
C'eſt là que des deux rois on plaça les images,
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
Leurs ſacrilèges mains ont mêlé ſur l'autel,
A des noms infernaux, le nom de l'Eternel.
Sur ces murs ténébreux cent lances ſont rangées, *
Dans des vaſes de ſang leurs pointes ſont plongées;
Apareil menaçant de leur myſtère affreux.
Le prêtre de ce temple eſt un de ces hébreux,
Qui proſcrits ſur la terre, & citoyens du monde,
Portent de mers en mers leur miſère profonde,
Et d'un antique amas de ſuperſtitions
Ont rempli dès longtems toutes les nations.
D'abord autour de lui les ligueurs en furie,
Commencent à grand cris ce ſacrifice impie.

Leurs

NOTES.

* *L'édition de* 1723 *met ainſi ce vers & les ſuivans :*

Là ſont les inſtrumens de ces ſombres myſtères,
Des métaux conſtellés, d'inconnus caractères;
Des vaſes pleins de ſang & de ſerpens affreux:
Le prêtre de ce temple eſt un de ces hébreux,
Qui proſcrits ſur la terre, & citoyens du monde,
Vont porter en tous lieux leur miſère profonde, &c.

Mais il eſt aiſé de voir, que les vers de l'édition de Londres & de celle-ci ſont beaucoup plus parfaits.

Digitized by Google

Leurs parricides bras se lavent dans le sang ;
De Valois sur l'autel ils vont percer le flanc ;
Avec plus de terreur, & plus encor de rage,
De Henri sous leurs pieds ils renversent l'image ;
Et pensent *i*) que la mort, fidèle à leur courroux,
Va transmettre à ces rois l'atteinte de leurs coups.
L'hébreu *k*) joint cependant la prière au blasphême :
Il invoque l'abîme, & les cieux, & Dieu même ;
Tous ces impurs esprits qui troublent l'univers,
Et le feu de la foudre, & celui des enfers.
Tel fut dans Gelboa le secret sacrifice
Qu'à ses dieux infernaux offrit la Pythonisse,
Alors qu'elle évoqua devant un roi cruel,
Le simulacre affreux du prêtre Samuel.
Ainsi contre Juda, du haut de Samarie,
Des prophètes menteurs tonnait la bouche impie ;
Ou tel chez les Romains l'inflexible Ateïus *l*)
Maudit au nom des dieux les armes de Crassus.
Aux magiques accens que sa bouche prononce,
Les seize osent du ciel attendre la reponse ;
A dévoiler leur sort ils pensent le forcer :
Le ciel pour les punir voulut les exaucer.
Il interrompt pour eux les loix de la nature ;

De

i) Plusieurs prêtres ligueurs avaient fait faire de petites images de cire, qui représentaient Henri III & le roi de Navarre : ils les mettaient sur l'autel, les perçaient pendant la messe quarante jours consécutifs, & le quarantiéme jour les perçaient au cœur.

k) C'était pour l'ordinaire des Juifs, que l'on se servait pour faire des opérations magiques. Cette ancienne superstition vient des secrets de la cabale dont les Juifs se disaient

Digitized by Google

De ces antres muets ſort un triſte murmure ;
Les éclairs redoublés dans la profonde nuit,
Pouſſent un jour affreux qui renaît & qui fuit.
Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire,
Aparaît à leurs yeux ſur un char de victoire ;
Des lauriers couronnaient ſon front noble & ſerein ;
Et le ſceptre des rois éclatait dans ſa main.
L'air s'embraſe à l'inſtant par les traits du tonnerre ;
L'autel couvert de feux tombe, & fuit ſous la terre ;
Et les ſeize éperdus, l'hébreu ſaiſi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur.
Ces tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
Annonçaient à Valois ſa perte inévitable.
Dieu du haut de ſon trône avait compté ſes jours,
Il avait loin de lui retiré ſon ſecours ;
La mort impatiente attendait ſa victime,
Et pour perdre Valois, Dieu permettait un crime.
Clément au camp royal a marché ſans effroi.
Il arrive, il demande à parler à ſon roi ;
Il dit, que dans ces lieux amené par Dieu même,
Il y vient rétablir les droits du diadême,
Et révéler au roi des ſecrets importans.
On l'interroge, on doute, on l'obſerve longtems ;

On

ſaient ſeuls dépoſitaires. Catherine de Médicis, la maréchale d'Ancre, & beaucoup d'autres, employèrent des Juifs à ces prétendus ſortilèges.

l) Ateïus, Tribun du peuple, ne pouvant empêcher Craſſus de partir pour aller contre les Parthes, porta un braſier ardent à la porte de la ville par où Craſſus ſortait, y jetta certaines herbes, & maudit l'expédition de Craſſus en invoquant des divinités infernales.

Digitized by Google

On craint ſous cet habit un funeſte myſtère.
Il ſubit ſans allarme un examen ſévère;
Il ſatisfait à tout avec ſimplicité;
Chacun dans ſes diſcours croit voir la vérité.
La garde aux yeux du roi le fait enfin paraître.
L'aſpect du ſouverain n'étonna point ce traître.
D'un air humble & tranquille il fléchit les genoux;
Il obſerve à loiſir la place de ſes coups;
Et le menſonge adroit, qui conduiſait ſa langue,
Lui dicta cependant ſa perfide harangue.
Souffrez, dit-il, grand roi, que ma timide voix
S'adreſſe au Dieu puiſſant qui fait régner les rois;
Permettez avant tout, que mon cœur le béniſſe
Des biens que va ſur vous répandre ſa juſtice.
Le vertueux Potier *m*), le prudent Villeroi,
Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi;
Harlay *n*), le grand Harlay, dont l'intrépide zèle
Fut toûjours formidable à ce peuple infidèle,
Du fond de ſa priſon réunit tous les cœurs,
Raſſemble vos ſujets, & confond les ligueurs.
Dieu qui bravant toûjours les puiſſans & les ſages,
Par la main la plus faible accomplit ſes ouvrages,
Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit.
Rempli de ſa lumière, & par ſa bouche inſtruit,

J'ai

m) Potier, préſident du parlement, dont il eſt parlé ci-devant.

Villeroi, qui avait été ſecrétaire d'état ſous Henri III, & qui avait pris le parti de la ligue, pour avoir été inſulté en préſence du roi par le duc d'Epernon.

n) Achille de Harlay, qui était alors gardé à la Baſtille par Buſſy-le-Clerc. Jacques Clé-

J'ai volé vers mon prince, & vous rends cette lettre,
Qu'à mes fidèles mains Harlay vient de remettre.
Valois reçoit la lettre avec empreſſement.
Il béniſſait les cieux d'un ſi promt changement;
Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma juſtice,
Récompenſer ton zèle & payer ton ſervice?
En lui diſant ces mots, il lui tendait les bras.
Le monſtre au même inſtant tire ſon coutelas,
L'en frappe, & dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le ſang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie:
Mille bras ſont levés pour punir l'aſſaſſin.
Lui ſans baiſſer les yeux les voit avec dédain;
Fier de ſon parricide, & quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour récompenſe:
De la France & de Rome il croit être l'appui;
Il penſe voir les cieux qui s'entr'ouvrent pour lui;
Et demandant à Dieu la palme du martyre,
Il bénit, en tombant, les coups dont il expire.
Aveuglement terrible, affreuſe illuſion!
Digne à la fois d'horreur & de compaſſion,
Et de la mort du roi moins coupable peut-être
Que ces lâches docteurs, ennemis de leur maître,
Dont la voix répandant un funeſte poiſon,
D'un faible ſolitaire égara la raiſon.

Déja

Clément préſenta au roi une lettre de la part de ce magiſtrat. On n'a point ſû ſi la lettre était contrefaite ou non; c'eſt ce qui eſt étonnant dans un fait de cette importance; & c'eſt ce qui me ferait croire que la lettre était véritable, & qu'on l'aurait ſurpriſe au P. P. de Harlay; autrement on aurait fait ſonner bien haut cette fauſſeté contre la ligue.

Digitized by Google

Déja Valois touchait à ſon heure dernière ;
Ses yeux ne voyaient plus qu'un reſte de lumière ;
Ses courtiſans en pleurs autour de lui rangés,
Par leurs deſſeins divers en ſecret partagés,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimaient des douleurs, ou ſincères, ou feintes.
Quelques-uns, que flattait l'eſpoir du changement,
Du danger de leur roi s'affligeaient faiblement ;
Les autres, qu'occupait leur crainte intéreſſée,
Pleuraient au lieu du roi leur fortune paſſée.
Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs,
Henri, vous répandiez de véritables pleurs.
Il fut votre ennemi ; mais les cœurs nés ſenſibles
Sont aiſément émus dans ces momens horribles.
Henri ne ſe ſouvint que de ſon amitié ;
En vain ſon intérêt combattait ſa pitié ;
Ce héros vertueux ſe cachait à lui-même,
Que la mort de ſon roi lui donne un diadême.
Valois tourna ſur lui, par un dernier effort,
Ses yeux apeſantis qu'allait fermer la mort ;
Et touchant de ſa main ſes mains victorieuſes :
Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuſes ;
L'univers indigné doit plaindre votre roi :
Vous, Bourbon, combattez, régnez, & vengez-moi ;

Je

o) Henri III mourut de ſa bleſſure le 3 d'Août à deux heures du matin, à Saint-Cloud ; mais non point dans la même maiſon, où il avait pris avec ſon frère la réſolution de la St. Barthelemi, comme l'ont écrit pluſieurs hiſtoriens ; car cette maiſon n'était point encor bâtie du tems de la St. Barthelemi.

Digitized by Google

Je meurs, & je vous laiſſe au milieu des orages,
Aſſis ſur un écueil couvert de mes naufrages ;
Mon trône vous attend, mon trône vous eſt dû ;
Jouïſſez de ce bien par vos mains défendu :
Mais ſongez que la foudre en tout tems l'environne ;
Craignez en y montant ce Dieu qui vous le donne.
Puiſſiez-vous, détrompé d'un dogme criminel,
Rétablir de vos mains ſon culte & ſon autel !
Adieu, régnez heureux ; qu'un plus puiſſant génie
Du fer des aſſaſſins défende votre vie.
Vous connaiſſez la ligue, & vous voyez ſes coups,
Ils ont paſſé par moi pour aller juſqu'à vous ;
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare...
Juſte ciel ! épargnez une vertu ſi rare.
Permettez !... A ces mots l'impitoyable mort
Vient *o*) fondre ſur ſa tête & termine ſon ſort.
Au bruit de ſon trépas Paris ſe livre en proie
Aux tranſports odieux de ſa coupable joie ;
De cent cris de victoire ils rempliſſent les airs :
Les travaux ſont ceſſés, les temples ſont ouverts :
De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes ;
Ils conſacrent ce jour à d'éternelles fêtes. *

Bour-

NOTES.

* *Il y avait dans toutes les éditions, & même dans celle de* 1751, *les vers ſuivans, qui terminaient le chant.*

Inſenſés qu'ils étaient ! ils ne découvraient pas
Les abîmes profonds qu'ils creuſaient ſous leurs pas ;
Ils devaient bien plutôt, prévoyant leurs miſères,
Changer ce vain triomphe en des larmes amères.
Ce vainqueur, ce héros, qu'ils oſaient défier,
Henri, du haut du trône, allait les foudroyer.

Digitized by Google

Bourbon n'eſt à leurs yeux qu'un héros ſans appui,
Qui n'a plus que ſa gloire & ſa valeur pour lui.
Pourra-t-il réſiſter à la ligue affermie,
A l'égliſe en courroux, à l'Eſpagne ennemie,
Aux traits du Vatican ſi craints, ſi dangereux,
A l'or du nouveau monde encor plus puiſſant qu'eux?
Déja quelques guerriers, funeſtes politiques,
Plus mauvais citoyens que zélés catholiques,
D'un ſcrupule affecté colorant leur deſſein,
Séparent leurs drapeaux des drapeaux de Calvin;
Mais le reſte enflammé d'une ardeur plus fidèle,
Pour la cauſe des rois redouble encor ſon zèle.
Ces amis éprouvés, ces généreux ſoldats,
Que longtems la victoire a conduit ſur ſes pas,
De la France incertaine ont reconnu le maître;
Tout leur camp réuni le croit digne de l'être.
Ces braves chevaliers, les Givris, les d'Aumonts,
Les grands Montmorencis, les Sancis, les Crillons,
Lui jurent de le ſuivre aux deux bouts de la terre:
Moins faits pour diſputer, que formés pour la guerre,
Fidèles à leur Dieu, fidèles à leurs loix,
C'eſt l'honneur qui leur parle, ils marchent à ſa voix.

Mes

NOTES.

Le ſceptre dans ſa main rendu plus redoutable,
Annonce à ces mutins leur perte inévitable.
Devant lui tous les chefs ont fléchi les genoux;
Pour leur roi légitime ils l'ont reconnu tous;
Et certains déſormais du deſtin de la guerre,
Ils jurent de le ſuivre aux deux bouts de la terre.

Mais il n'y a pas de comparaiſon entre ce morceau & celui de la préſente édition.

Digitized by Google

Mes amis, dit Bourbon, c'eſt vous dont le courage
Des héros de mon ſang me rendra l'héritage.
Les pairs & l'huile ſainte, & le ſacre des rois,
Font les pompes du trône, & ne ſont pas mes droits.
C'eſt ſur un bouclier qu'on vit vos premiers maîtres
Recevoir les ſermens de vos braves ancêtres.
Le champ de la victoire eſt le temple où vos mains
Doivent aux nations donner leurs ſouverains.
C'eſt ainſi qu'il s'explique; & bientôt il s'aprête
A mériter ſon trône, en marchant à leur tête.

Digitized by Google

LA HENRIADE.

CHANT SIXIÉME.

ARGUMENT.

Après la mort de Henri III les états de la ligue s'assemblent dans Paris pour choisir un roi. Tandis qu'ils sont occupés de leurs délibérations, Henri IV livre un assaut à la ville ; l'assemblée des états se sépare : ceux qui la composaient vont combattre sur les remparts : description de ce combat. Aparition de St. Louis à Henri IV.

C'Est un usage antique, & sacré parmi nous,
Quand la mort sur le trône étend ses rudes coups,
Et que du sang des rois si chers à la patrie,
Dans ses derniers canaux la source s'est tarie,
Le peuple au même instant rentre en ses premiers droits,
Il peut choisir un maître, il peut changer ses loix.
Les états assemblés, organes de la France,
Nomment un souverain, limitent sa puissance :

Ainsi

Digitized by Google

Ainſi de nos ayeux les auguſtes decrets
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.
La ligue audacieuſe, inquiète, aveuglée,
Oſe de ces états ordonner l'aſſemblée *a*),
Et croit avoir acquis, par un aſſaſſinat,
Le droit d'élire un maître, & de changer l'état.
Ils penſaient, à l'abri d'un trône imaginaire,
Mieux repouſſer Bourbon, mieux tromper le vulgaire.
Ils croyaient qu'un monarque unirait leurs deſſeins;
Que ſous ce nom ſacré leurs droits ſeraient plus ſaints;
Qu'injuſtement élu, c'était beaucoup de l'être;
Et qu'enfin, tel qu'il ſoit, le Français veut un maître.
Bientôt à ce conſeil accourent à grand bruit
Tous ces chefs obſtinés qu'un fol orgueil conduit;
Les Lorrains, les Némours, des prêtres en furie,
L'ambaſſadeur de Rome, & celui d'Ibérie.
Ils marchent vers le louvre, où par un nouveau choix
Ils allaient inſulter aux mânes de nos rois.
Le luxe toûjours né des miſères publiques,
Prépare avec éclat ces états tyranniques.
Là ne parurent point ces princes, ces ſeigneurs,
De nos antiques pairs auguſtes ſucceſſeurs,
Qui près des rois aſſis, nés juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus ont encor l'aparence.
Là de nos parlemens les ſages députés
Ne défendirent point nos faibles libertés,

On

a) Comme on a plus d'égard dans un poëme épique à l'ordonnance du deſſein, qu'à la chronologie, on a placé immédiatement après la mort d'Henri III les états de Paris, qui ne ſe tinrent effectivement que quatre ans après.

Digitized by Google

On n'y vit point des lys l'appareil ordinaire ;
Le louvre eſt étonné de ſa pompe étrangère.
Là le légat de Rome eſt d'un ſiége honoré ;
Près de lui pour Mayenne un dais eſt préparé.
Sous ce dais on liſait ces mots épouvantables :
» Rois qui jugez la terre, & dont les mains coupables
» Oſent tout entreprendre & ne rien épargner,
» Que la mort de Valois vous apprenne à régner.
On s'aſſemble ; & déja les partis, les cabales,
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
L'un, des faveurs de Rome eſclave ambitieux,
S'adreſſe au légat ſeul, & devant lui déclare,
Qu'il eſt tems que les lys rampent ſous la thiare ;
Qu'on érige à Paris ce ſanglant tribunal,
Ce monument *b*) affreux du pouvoir monachal,
Que l'Eſpagne a reçu, mais qu'elle-même abhore,
Qui venge les autels, & qui les deshonore,
Qui tout couvert de ſang, de flammes entouré,
Egorge les mortels avec un fer ſacré ;
Comme ſi nous vivions dans ces tems déplorables,
Où la terre adorait des dieux impitoyables,
Que des prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantaient d'apaiſer par le ſang des humains.
Celui-ci corrompu par l'or de l'Ibérie,
A l'Eſpagnol qu'il hait veut vendre ſa patrie.

Mais

b) L'INQUISITION, que les ducs de Guiſe voulurent établir en France.

c) Potier de Blanc-Méuil, préſident du parlement, dont il eſt queſtion dans le quatriéme & cinquiéme chant. Il demanda publiquement au

Mais un parti puiſſant, d'une commune voix,
Plaçait déja Mayenne au trône de nos rois.
Ce rang manquait encor à ſa vaſte puiſſance;
Et de ſes vœux hardis l'orgueilleuſe eſpérance
Dévorait en ſecret, dans le fond de ſon cœur,
De ce grand nom de roi le dangereux honneur.
Soudain Potier *c*) ſe lève & demande audience;
La rigide vertu faiſait ſon éloquence.
Dans ce tems malheureux, par le crime infecté,
Potier fut toûjours juſte, & pourtant reſpecté.
Souvent on l'avait vû, par ſa mâle conſtance,
De leurs emportemens réprimer la licence,
Et conſervant ſur eux ſa vieille autorité,
Leur montrer la juſtice avec impunité.
Il élève ſa voix, on murmure, on s'empreſſe,*
On l'entoure, on l'écoute, & le tumulte ceſſe.
Ainſi dans un vaiſſeau qu'ont agité les flots,
Quand l'air n'eſt plus frapé des cris des matelots,
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend d'un cours heureux la mer obéïſſante.
Tel paraiſſait Potier dictant ſes juſtes loix,
Et la confuſion ſe taiſait à ſa voix.
» Vous deſtinez, dit-il, Mayenne au rang ſuprême:
» Je conçois votre erreur, je l'excuſe moi-même.
» Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir;
» Et

* *On ne trouve pas ces vers dans les premières éditions.*

au duc de Mayenne la permiſſion de ſe retirer vers Henri IV. *Je vous regarderai toute ma vie comme mon bienfaiteur*, lui dit-il; *mais je ne puis vous regarder comme mon maître.*

Digitized by Google

» Et je le choiſirais, ſi je pouvais choiſir.
» Mais nous avons nos loix, & ce héros inſigne,
» S'il prétend à l'empire, en eſt dès-lors indigne.
Comme il diſait ces mots, Mayenne entre ſoudain.
Avec tout l'apareil qui ſuit un ſouverain.
Potier le voit entrer, ſans changer de viſage.
» Oui, prince, pourſuit-il d'un ton plein de courage,
» Je vous eſtime aſſez, pour oſer contre vous
» Vous adreſſer ma voix pour la France & pour nous.
» En vain nous prétendons le droit d'élire un maître.
» La France a des Bourbons, & Dieu vous a fait naître
» Près de l'auguſte rang qu'ils doivent occuper,
» Pour ſoutenir leur trône, & non pour l'uſurper.
» Guiſe du ſein des morts n'a plus rien à prétendre :
» Le ſang d'un ſouverain doit ſuffire à ſa cendre ;
» S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
» Changez avec l'état que le ciel a changé :
» Périſſe avec Valois votre juſte colère ;
» Bourbon n'a point verſé le ſang de votre frère.
» Le ciel, ce juſte ciel, qui vous chérit tous deux,
» Pour vous rendre ennemis, vous fit trop vertueux.
» Mais j'entens le murmure, & la clameur publique.
» J'entens ces noms affreux de relaps, d'hérétique :
» Je vois d'un zéle faux nos prêtres emportés,
» Qui le fer à la main... Malheureux, arrêtez :
» Quelle loi, quel exemple, ou plutôt quelle rage
» Peut à l'oint du Seigneur arracher votre hommage ?
» Le fils de Saint Louis, parjure à ſes ſermens,
» Vient-il de nos autels briſer les fondemens ?
» Aux pieds de ces autels il demande à s'inſtruire ;

» Il

Digitized by Google

„ Il aime, il ſuit les loix dont vous bravez l'empire.
„ Il ſait dans toute ſecte honorer les vertus,
„ Reſpecter votre culte, & même vos abus.
„ Il laiſſe au Dieu vivant, qui voit ce que nous ſommes,
„ Le ſoin que vous prenez de condamner les hommes.
„ Comme un roi, comme un père, il vient vous gouverner:
„ Et plus chrêtien que vous, il vient vous pardonner.
„ Tout eſt libre avec lui; lui ſeul ne peut-il l'être?
„ Quel droit vous a rendu juges de votre maître?
„ Infidèles paſteurs, indignes citoyens!
„ Que vous reſſemblez mal à ces premiers chrêtiens,
„ Qui bravant tous ces dieux de métal ou de plâtre,
„ Marchaient ſans murmurer ſous un maître idolâtre,
„ Expiraient ſans ſe plaindre, & ſur les échaffauts,
„ Sanglans, percés de coups, béniſſaient leurs bourreaux!
„ Eux ſeuls étaient chrêtiens, je n'en connais point d'autres.
„ Ils mouraient pour leurs rois, vous maſſacrez les vôtres.
„ Et Dieu, que vous peignez implacable & jaloux,
„ S'il aime à ſe venger, barbares, c'eſt de vous.

A ce hardi diſcours aucun n'oſait répondre;
Par des traits trop puiſſans ils ſe ſentaient confondre;
Ils repouſſaient en vain, de leur cœur irrité,
Cet effroi qu'aux méchans donne la vérité.
Le dépit & la crainte agitaient leurs penſées,
Quand ſoudain mille voix juſqu'au ciel élancées,
Font partout retentir, avec un bruit confus,
Aux armes, citoyens, ou nous ſommes perdus.

Les nuages épais que formait la pouſſière,
Du ſoleil dans les champs dérobaient la lumière.
Des tambours, des clairons le ſon rempli d'horreur;

Digitized by Google

De la mort qui les ſuit était l'avant-coureur.
Tels des antres du Nord échapés ſur la terre,
Précédés par les vents, & ſuivis du tonnerre,
D'un tourbillon de poudre obſcurciſſant les airs,
Les orages fougueux parcourent l'univers.
C'était du grand Henri la redoutable armée,
Qui laſſe du repos, & de ſang affamée,
Faiſait entendre au loin ſes formidables cris,
Rempliſſait la campagne, & marchait vers Paris.
Bourbon n'employait point ces momens ſalutaires
A rendre au dernier roi les honneurs ordinaires,
A parer ſon tombeau de ces titres brillans,
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans;
Ses mains ne chargeaient point ces rives déſolées,
De l'apareil pompeux de ces vains mauſolées,
Par qui malgré l'injure & des tems & du ſort,
La vanité des grands triomphe de la mort.
Il voulait à Valois, dans la demeure ſombre,
Envoyer des tributs plus dignes de ſon ombre,
Punir ſes aſſaſſins, vaincre ſes ennemis,
Et rendre heureux ſon peuple, après l'avoir ſoumis.
Au bruit inopiné des aſſauts qu'il prépare,
Des états conſternés le conſeil ſe ſépare:
Mayenne au même inſtant court au haut des remparts;
Le ſoldat raſſemblé vole à ſes étendarts:
Il inſulte à grands cris le héros qui s'avance.
Tout eſt prêt pour l'attaque, & tout pour la défenſe.
Paris n'était point tel en ces tems orageux,
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
Cent forts qu'avaient bâtis la fureur & la crainte,

Dans

Digitized by Google

Dans un moins vaſte eſpace enfermaient ſon enceinte.
Ces fauxbourgs aujourd'hui ſi pompeux & ſi grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout tems,
D'une immenſe cité ſuperbes avenues,
Où nos palais dorés ſe perdent dans les nues,
Etaient de longs hameaux d'un rempart entourés,
Par un foſſé profond de Paris ſéparés.
Du côté du levant bientôt Bourbon s'avance;
Le voilà qui s'aproche, & la mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts,
Des mains des aſſiégeans, & du haut des remparts.
Ces remparts menaçans, leurs tours, & leurs ouvrages,
S'écroulent ſous les traits de ces brûlans orages:
On voit les bataillons rompus & renverſés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres diſperſés.
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
Et chacun des partis combat avec la foudre.
Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas;
Avec moins d'apareil ils volaient au carnage,
Et le fer dans leurs mains ſuffiſait à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort induſtrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
On entendait gronder ces *d*) bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfans abominables.
Dans ces globes d'airain le ſalpêtre enflammé

Volé

d) C'eſt dans les guerres de Flandres, ſous Philippe II, qu'un ingénieur Italien fit uſage des bombes pour la premiére fois. Preſque tous nos arts ſont dûs aux Italiens.

Digitized by Google

Vole avec la prison qui le tient renfermé :
Il la brise, & la mort en sort avec furie.
Avec plus d'art encor, & plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a sû renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abîmes ouverts,
Des noirs torrens de souphre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.
Ce sont là les dangers où Bourbon va s'offrir ;
C'est par-là qu'à son trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes ;
L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs têtes :
Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du roi ;
Ils ne regardent qu'elle, & marchent sans effroi.
Mornay, parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, & non moins intrépide ;
Incapable à la fois de crainte & de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur,
D'un œil ferme & stoïque, il regarde la guerre *
Comme un fléau du ciel affreux, mais nécessaire.
Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,

Con-

NOTES.

* *Il y avait dans les dernières éditions :*

D'un œil ferme & stoïque il ne voit dans la guerre
Qu'un châtiment affreux des crimes de la terre.

Mais l'auteur a préféré l'autre leçon : la rime est moins riche, mais le sens est plus fort ; & en ce cas, il n'y a pas à balancer.

Digitized by Google

Condamne les combats, plaint ſon maître, & le ſuit.
Ils deſcendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de ſang rendait inacceſſible.
C'eſt là que le danger ranime leurs efforts :
Ils comblent les foſſés de faſcines, de morts :
Sur ces morts entaſſés ils marchent, ils s'avancent ;
D'un cours précipité ſur la brèche ils s'élancent.
Armé d'un fer ſanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, & monte le premier.
Il monte : il a déja, de ſes mains triomphantes,
Arboré de ſes lys les enſeignes flottantes.
Les ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi ;
Ils ſemblaient reſpecter leur vainqueur & leur roi.
Ils cédaient : mais Mayenne à l'inſtant les ranime ;
Il leur montre l'exemple, il les rapelle au crime ;
Leurs bataillons ſerrés preſſent de toutes parts
Ce roi dont ils noſaient ſoutenir les regards.
Sur le mur avec eux la diſcorde cruelle
Se baigne dans le ſang que l'on verſe pour elle.
Le ſoldat à ſon gré ſur ce funeſte mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus ſûr.
Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre :
Un farouche ſilence, enfant de la fureur,
A ces bruyans éclats ſuccède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ſes ennemis chacun s'ouvre un paſſage.
On ſaiſit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de ſang, théatre de la mort.
Dans ſes fatales mains la victoire incertaine

Tient

Digitized by Google

Tient encor près des lys l'étendart de Lorraine.
Les assiégeans surpris sont partout renversés,
Cent fois victorieux, & cent fois terrassés;
Pareils à l'Océan pousse par les orages,
Qui couvre à chaque instant, & qui suit ses rivages.
Jamais le roi, jamais son illustre rival,
N'avaient été si grands qu'en cet assaut fatal.
Chacun d'eux, au milieu du sang & du carnage,
Maître de son esprit, maître de son courage,
Dispose, ordonne, agit, voit tout en même tems,
Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvemens.
Cependant des Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Essex à cet assaut conduite,
Marchait sous nos drapeaux pour la première fois,
Et semblait s'étonner de servir sous nos rois.
Ils viennent soutenir l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combattre, & de donner leur vie,
Sur ces mêmes remparts, & dans ces mêmes lieux,
Où la Seine autrefois vit régner leurs ayeux.
Essex monte à la brèche, où combattait d'Aumale;
Tous deux jeunes, brillans, pleins d'une ardeur égale,
Tels qu'aux remparts de Troye on peint les demi-dieux.
Leurs amis tout sanglans sont en foule autour d'eux.
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur assemble,
Avançaient, combattaient, frapaient, mouraient ensemble.
Ange, qui conduisiez leur fureur & leur bras,
Ange exterminateur, ame de ces combats,
De quel héros enfin prîtes-vous la querelle?
Pour qui pencha des cieux la balance éternelle?
Longtems Bourbon, Mayenne, Essex, & son rival,

Assié-

Digitized by Google

Assiégeans, assiégés, font un carnage égal.
Le parti le plus juste eut enfin l'avantage:
Enfin Bourbon l'emporte, il se fait un passage;
Les ligueurs fatigués ne lui résistent plus;
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.
Comme on voit un torrent du haut des Pyrénées,
Menacer des vallons les nymphes consternées,
Les digues qu'on oppose à ses flots orageux,
Soutiennent quelque tems son choc impétueux:
Mais bientôt renversant sa barrière impuissante,
Il porte au loin le bruit, la mort, & l'épouvante;
Déracine en passant ces chênes orgueilleux,
Qui bravaient les hivers, & qui touchaient les cieux;
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et poursuit les troupeaux fuyans dans les campagnes:
Tel Bourbon descendait à pas précipités,
Du haut des murs fumans qu'il avait emportés:
Tel d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles,
Il moissonne en courant leurs troupes criminelles.
Les seize avec effroi fuyaient ce bras vengeur,
Egarés, confondus, dispersés par la peur.
Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes:
Il rentre dans Paris suivi de ses cohortes.
Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les fauxbourgs sanglans se répandent soudain.
Du soldat effréné la valeur tourne en rage;
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
Henri ne les voit point; son vol impétueux
Poursuivait l'ennemi fuyant devant ses yeux.
Sa victoire l'enflamme, & sa valeur l'emporte;

Il

Il franchit les fauxbourgs, il s'avance à la porte :
Compagnons, aportez & le fer & les feux,
Venez, volez, montez ſur ces murs orgueilleux.
Comme il parlait ainſi, du profond d'une nuë
Un fantôme éclatant ſe préſente à ſa vuë.
Son corps majeſtueux, maître des élémens,
Deſcendait vers Bourbon ſur les aîles des vents :
De la divinité les vives étincelles
Etalaient ſur ſon front des beautés immortelles :
Ses yeux ſemblaient remplis de tendreſſe & d'horreur :
Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur!
Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
De cent rois tes ayeux l'immortel héritage,
Ravager ton pays, mes temples, tes tréſors,
Egorger tes ſujets, & régner ſur des morts.
Arrête.... A ces accens plus forts que le tonnerre,
Le ſoldat s'épouvante, il embraſſe la terre,
Il quitte le pillage. Henri plein de l'ardeur
Que le combat encor enflammait dans ſon cœur,
Semblable à l'Océan qui s'apaiſe & qui gronde :
O fatal habitant de l'inviſible monde! *
Que viens-tu m'annoncer dans ce ſéjour d'horreur?
Alors il entendit ces mots pleins de douceur :

Je

NOTES.

* *Il y a dans l'édition de* 1727.

O fatal habitant de l'inviſible monde!
Répond-il, quel deſſein te tranſporte en ces lieux?
Sors-tu du noir abîme, ou deſcens-tu des cieux?
Que viens-tu m'annoncer? Que dois-je faire encore?
Faut-il que je t'encenſe, ou bien que je t'abhorre?
Es-tu mon mauvais ange, ou bien mon défenſeur?

Digitized by Google

Je ſuis cet heureux roi que la France révère,
Le père des Bourbons, ton protecteur, ton père:
Ce Louïs, qui jadis combattit comme toi;
Ce Louïs, dont ton cœur a négligé la foi;
Ce Louïs, qui te plaint, qui t'admire & qui t'aime:
Dieu ſur ton trône un jour te conduira lui-même;
Dans Paris, ô mon fils, tu rentreras vainqueur,
Pour prix de ta clémence, & non de ta valeur.
C'eſt Dieu qui t'en inſtruit, & c'eſt Dieu qui m'envoye.
Le héros à ces mots verſe des pleurs de joye.
La paix a dans ſon cœur étouffé ſon couroux:
Il s'écrie, il ſoupire, il adore à genoux.
D'une divine horreur ſon ame eſt pénétrée:
Trois fois il tend les bras à cette ombre ſacrée;
Trois fois ſon père échape à ſes embraſſemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
Du faîte cependant de ce mur formidable,
Tous les ligueurs armés, tout un peuple innombrable,
Etrangers & Français, chefs, citoyens, ſoldats,
Font pleuvoir ſur le roi le fer & le trépas.
La vertu du Très-Haut brille autour de ſa tête,
Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
Il vit alors, il vit de quel affreux danger
Le père des Bourbons venait le dégager:
Il contemplait Paris d'un œil triſte & tranquille:
Français, s'écria-t-il, & toi fatale ville,
Citoyens malheureux, peuple faible & ſans foi,
Juſqu'à quand voulez-vous combattre votre roi?
Alors, ainſi que l'aſtre, autour de la lumière,
Après avoir rempli ſa brûlante carrière,

Au

Digitized by Google

Au bord de l'horizon brille d'un feu plus doux,
Et plus grand à nos yeux paraît fuir loin de nous,
Loin des murs de Paris le héros se retire,
Le cœur plein du saint roi, plein du Dieu qui l'inspire.
Il marche vers Vincenne, où Louis autrefois
Au pied d'un chêne assis dicta ses justes loix.
Que vous êtes changé, séjour jadis aimable!
Vincenne, *e*) tu n'es plus qu'un donjon détestable,
Qu'une prison d'état, qu'un lieu de désespoir,
Où tombent si souvent du faîte du pouvoir
Ces ministres, ces grands, qui tonnent sur nos têtes,
Qui vivent à la cour au milieu des tempêtes,
Opresseurs, oprimés, fiers, humbles tour à tour,
Tantôt l'horreur du peuple, & tantôt leur amour.
Bientôt de l'occident où se forment les ombres,
La nuit vint sur Paris porter ses voiles sombres,
Et cacher aux mortels, en ce sanglant séjour,
Ces morts & ces combats qu'avait vû l'œil du jour.

e) On sait combien d'illustres prisonniers d'état les cardinaux de Richelieu & Mazarin firent enfermer à Vincennes. Lorsqu'on travaillait à la Henriade, le secrétaire d'état *le Blanc* était prisonnier dans ce château, & il y fit ensuite enfermer ses ennemis.

Digitized by Google

LA HENRIADE.

CHANT SEPTIÉME.

ARGUMENT.

SAINT LOUIS *transporte Henri IV en esprit au ciel & aux enfers, & lui fait voir, dans le palais des destins, sa postérité, & les grands-hommes que la France doit produire.*

DU Dieu qui nous créa la clémence infinie, *
Pour adoucir les maux de cette courte vie,

A

NOTES.

* *Tout le commencement de ce chant est entiérement différent dans l'édition de* 1723 *: le voici :*

Les voiles de la nuit s'étendaient dans les airs ;
Un silence profond régnait dans l'univers.
Henri prêt d'affronter de nouvelles allarmes,
Endormi dans son camp, reposait sur ses armes.
Un héros descendu de la voute des cieux,
Ministre de Dieu même, aparut à ses yeux :
C'était ce saint guerrier, qui loin du bord Celtique,
Alla vaincre & mourir sur les sables d'Afrique ;

Le

Digitized by Google

A placé parmi nous deux êtres bienfaiſans,
De la terre à jamais aimables habitans;
Soutiens dans les travaux, tréſors dans l'indigence;
L'un eſt le doux ſommeil, & l'autre eſt l'eſpérance;
L'un, quand l'homme accablé ſent de ſon faible corps
Les organes vaincus ſans force & ſans reſſorts,
Vient par un calme heureux ſecourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;
L'autre anime nos cœurs, enflamme nos déſirs,
Et même en nous trompant donne de vrais plaiſirs:
Mais aux mortels chéris à qui le ciel l'envoye,
Elle n'inſpire point une infidèle joye;
Elle apporte de Dieu la promeſſe & l'appui;
Elle eſt inébranlable, & pure comme lui.
Louïs près de Henri tous les deux les appelle;
Aprochez vers mon fils, venez couple fidelle.
Le ſommeil l'entendit de ſes antres ſecrets:

Il

NOTES.

Le généreux Louïs, le père des Bourbons,
A qui Dieu prodigua ſes plus auguſtes dons.
Sur ſa tête éclatait un brillant diadême;
Au front du nouveau prince il le poſa lui-même:
Recevez-le, dit-il, de la main de Louïs.
Acceptez-moi pour père, & devenez mon fils.
La vertu qui toûjours vous guida ſur ma trace,
Du tems qui nous ſépare a raproché l'eſpace;
Je reconnais mon ſang, que Dieu vous a tranſmis;
Tout l'eſpoir de ma race en vous ſeul eſt remis.
Mais ce ſceptre, mon fils, ne doit point vous ſuffire,
Poſſédez ma ſageſſe, ainſi que mon empire.
C'eſt peu qu'un vain éclat, qui paſſe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, & que la mort détruit;
Tous ces honneurs mondains ne ſont qu'un bien ſtérile

Des

Digitized by Google

Il marche mollement vers ces ombrages frais.
Les vents à ſon aſpect s'arrêtent en ſilence;
Les ſonges fortunés, enfans de l'eſpérance,
Voltigent vers le prince, & couvrent ce héros
D'olive & de lauriers mêlés à leurs pavots.
Louïs en ce moment prenant ſon diadême,
Sur le front du vainqueur il le poſa lui-même;
Règne, dit-il, triomphe, & ſois en tout mon fils;
Tout l'eſpoir de ma race en toi ſeul eſt remis.
Mais le trône, ô Bourbon, ne doit point te ſuffire;
Des préſens de Louïs le moindre eſt ſon empire.
C'eſt peu d'être un héros, un conquérant, un roi,
Si le ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne ſont qu'un bien ſtérile;
Des humaines vertus récompenſe fragile,
Un dangereux éclat, qui paſſe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, & que la mort détruit.

Je

NOTES.

Des humaines vertus récompenſe fragile.
D'un bien plus précieux oſez être jaloux.
Si Dieu ne vous éclaire, il n'a rien fait pour vous.
Quand verrai-je, ô mon fils, votre vertu guerrière,
Comme ſous ſon appui marcher à ſa lumière?
Mais qu'ils ſont encor loin ces tems, ces heureux tems,
Où Dieu doit vous compter au rang de ſes enfans!
Que vous éprouverez des faibleſſes honteuſes!
Et que vous marcherez dans des routes trompeuſes!
Oſez ſuivre mes pas par de nouveaux chemins,
Et venez de la France apprendre les deſtins.
Henri crut à ces mots, dans un char de lumière,
Des cieux en un moment pénétrer la carrière,
Comme on voit dans la nuit la foudre & les éclairs
Courir d'un pole à l'autre & diviſer les airs.

Digitized by Google

Je vais te découvrir un plus durable empire;
Pour te récompenſer, bien moins que pour t'inſtruire.
Vien, obéï, ſui-moi par de nouveaux chemins;
Vole au ſein de Dieu même, & rempli tes deſtins.
L'un & l'autre à ces mots, dans un char de lumière,
Des cieux en un moment traverſent la carrière.
Tels on voit dans la nuit la foudre & les éclairs,
Courir d'un pole à l'autre, & diviſer les airs:
Et telle s'éleva cette nue embraſée,
Qui dérobant aux yeux le maître d'Eliſée,
Dans un céleſte char de flamme environné,
L'emporta loin des bords de ce globe étonné. *
Dans le centre éclatant de ces orbes immenſes,
Qui n'ont pû nous cacher leur marche & leurs diſtances,
Luit cet aſtre du jour, par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de ſoi ſur ſon axe enflammé.
De lui partent ſans fin des torrens de lumière;
Il donne en ſe montrant la vie à la matière,
Et diſpenſe les jours, les ſaiſons & les ans,

A

NOTES.

* *On trouve immédiatement après dans l'édition de Londres de* 1727.

Parmi ces tourbillons, que d'une main féconde
Diſpoſa l'Eternel au premier jour du monde,
Eſt un globe élevé dans le faîte des cieux,
Dont l'éclat ſe dérobe à nos profanes yeux;
C'eſt là que le Très-Haut forme à ſa reſſemblance,
Ces eſprits immortels, enfans de ſon eſſence,
Qui ſoudain répandus dans les mondes divers,
Vont animer les corps, & peuplent l'univers.
Là ſont après la mort nos ames replongées,
De leur priſon groſſière à jamais dégagées;

Quand

Digitized by Google

A des mondes divers autour de lui flottans.
Ces aſtres aſſervis à la loi qui les preſſe,
S'attirent dans leur courſe *a*), & s'évitent ſans ceſſe;
Et ſervant l'un à l'autre & de règle & d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leurs cours, & loin dans cet eſpace,
Où la matière nage, & que Dieu ſeul embraſſe,
Sont des ſoleils ſans nombre, & des mondes ſans fin:
Dans cet abîme immenſe il leur ouvre un chemin.
Par delà tous ces cieux le Dieu des cieux réſide.
C'eſt là que le héros ſuit ſon céleſte guide;
C'eſt là que ſont formés tous ces eſprits divers,
Qui rempliſſent les corps, & peuplent l'univers.
Là ſont après la mort nos ames replongées,
De leur priſon groſſière à jamais dégagées.
Un juge incorruptible y raſſemble à ſes pieds
Ces immortels eſprits que ſon ſouffle a créés.
C'eſt cet Etre infini qu'on ſert & qu'on ignore:
Sous des noms différens le monde entier l'adore:

Du

NOTES.

Quand le Dieu qui les fit les rapelle en ſon ſein,
D'une courſe rapide, elles volent ſoudain.
Comme on voit dans les bois les feuilles incertaines,
Avec un bruit confus, tomber du haut des chênes,
Lorſque les aquilons, meſſagers des hivers,
Ramènent la froidure, & ſiffient dans les airs.
Ainſi la mort entraîne en ces lieux redoutables
Des mortels paſſagers les troupes innombrables.

a) Que l'on admette, ou non, l'attraction de Mr. Newton, toûjours demeure-t-il certain, que les globes céleſtes s'approchant & s'éloignant tour à tour, paraiſſent s'attirer, & s'éviter.

Digitized by Google

Du haut de l'empirée il entend nos clameurs ;
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs,
Ces portraits insensés, que l'humaine ignorance
Fait avec piété de sa sagesse immense.
La mort auprès de lui, fille affreuse du tems,
De ce triste univers conduit les habitans.
Elle amène à la fois les Bonzes, les Brachmanes,
Du grand Confucius les disciples profanes,
Des antiques Persans les secrets successeurs,
De Zoroastre *b*) encor aveugles sectateurs ;
Les pâles habitans de ces froides contrées,
Qu'assiégent de glaçons les mers hyperborées,
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts,
De l'erreur invincible innombrables sujets.
Le Dervis étonné, d'une vue inquiète,
A la droite de Dieu cherche en vain son prophète.
Le Bonze avec des yeux sombres & pénitens,
Y vient vanter en vain ses vœux & ses tourmens. *
Eclairés à l'instant, ces morts dans le silence
Atten-

NOTES.

* *Il y a dans l'édition de* 1727 *après ces vers :*

Leurs tourmens & leurs vœux, leur foi, leur ignorance,
Comme sans châtiment, restent sans récompense ;
Dieu ne les punit point d'avoir fermé leurs yeux
Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux.
Il ne les juge point, tel qu'un injuste maître,
Sur les chrétiennes loix, qu'ils n'ont point pû connaître,
Sur le zèle emporté de leurs saintes fureurs,
Mais sur la simple loi qui parle à tous les cœurs.
La nature ici-bas, sa fille & notre mère,
Nous instruit en son nom, nous guide, nous éclaire ;
De l'instinct des vertus elle aime à nous remplir,

Digitized by Google

Attendent en tremblant l'éternelle ſentence.
Dieu qui voit à la fois, entend, & connait tout,
D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les abſout.
Henri n'approcha point vers le trône inviſible,
D'où part à chaque inſtant ce jugement terrible,
Où Dieu prononce à tous ſes arrêts éternels,
Qu'oſent prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.
» Quelle eſt, diſait Henri, s'interrogeant lui-même,
» Quelle eſt de Dieu ſur eux la juſtice ſuprême ?
» Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
» Aux clartés que lui-même il plaça ſi loin d'eux ?
„ Pourrait-il les juger, tel qu'un injuſte maître,
„ Sur la loi des chrétiens qu'ils n'avaient pû connaître ?
„ Non, Dieu nous a créés, Dieu nous veut ſauver tous.
„ Partout il nous inſtruit, partout il parle à nous;
„ Il grave en tous les cœurs la loi de la nature,
„ Seule à jamais la même, & ſeule toûjours pure.
„ Sur cette loi, ſans doute, il juge les payens,
„ Et ſi leur cœur fut juſte, ils ont été chrétiens.

Tandis

NOTES.

Et dans nos premiers ans nous enſeigne à rougir ;
Mais pure en notre enfance, & par l'âge alterée,
Elle pleure ſes fils dont elle eſt ignorée ;
Elle pleure, & ſes cris, que nous n'entendons pas,
S'élèvent contre nous dans la nuit du trépas.

Mais ce qui ſe trouve dans les éditions ſuivantes, & dans la nôtre, eſt fort ſupérieur à tous ces morceaux.

b) En Perſe les Guèbres ont une religion à part, qu'ils prétendent être la religion fondée par Zoroaſtre, & qui parait moins folle que les autres ſuperſtitions humaines, puiſqu'ils rendent un culte ſecret au ſoleil, comme à une image du Créateur.

Digitized by Google

Tandis que du héros la raiſon confonduë,
Portait ſur ce myſtère une indiſcrette vuë,
Aux pieds du trône même une voix s'entendit;
Le ciel s'en ébranla, l'univers en frémit.
Ses accens reſſemblaient à ceux de ce tonnerre,
Quand du mont Sinaï Dieu parlait à la terre.
Le chœur des immortels ſe tut pour l'écouter;
Et chaque aſtre en ſon cours alla le répéter.
A ta faible raiſon garde-toi de te rendre;
Dieu t'a fait pour l'aimer, & non pour le comprendre.
Inviſible à tes yeux, qu'il régne dans ton cœur;
Il confond l'injuſtice, il pardonne à l'erreur;
Mais il punit auſſi toute erreur volontaire;
Mortel, ouvre les yeux, quand ſon ſoleil t'éclaire.
Henri dans ce moment d'un vol précipité
Eſt par un tourbillon dans l'eſpace emporté,
Vers un ſéjour informe, aride, affreux, ſauvage,
De l'antique cahos abominable image,
Impénétrable aux traits de ces ſoleils brillans,

Chefs-

NOTES.

* *Au lieu de ce vers, & des onze vers ſuivans:, voici ce qu'on lit dans l'édition de* 1723.

D'abord de tous côtés s'offrent ſur leur paſſage,
Le déſeſpoir, la mort, la fureur, le carnage;
Et ces vices affreux, ſuivis par les douleurs,
Formés dans les enfers, ou plutôt dans nos cœurs;
L'orgueil au front d'airain, la lâche perfidie,
Qui d'abord en rampant ſe cache & s'humilie;
Puis tout-à-coup levant un homicide bras,
Fait ſifler ſes ſerpens, & porte le trépas.
L'avarice au teint pâle, & la haine & l'envie,
Le menſonge, & ſurtout ſa ſœur l'hypocriſie,

Qui

Digitized by Google

Chefs-d'œuvre du Très-Haut, comme lui bienfaisans.
Sur cette terre horrible, & des anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
La mort, l'affreuse mort, & la confusion,
Y semblent établir leur domination.
Quelles clameurs, ô Dieu! quels cris épouvantables!
Quels torrens de fumée! & quels feux effroyables!
Quels monstres, dit Bourbon, volent dans ces climats!
Quels goufres enflammés s'entr'ouvrent sous mes pas!
O mon fils, vous voyez les portes de l'abîme
Creusé par la justice, habité par le crime.
Suivez-moi, les chemins en sont toûjours ouverts.
Il marchent aussi-tôt aux portes des enfers. * c)
Là git la sombre envie, à l'œil timide & louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.
Le jour bleſſe ses yeux dans l'ombre étincelans.
Triste amante des morts, elle hait les vivans.
Elle apperçoit Henri, se détourne & soupire.

Au-

NOTES.

Qui les regards baissés, l'encensoir à la main,
Distille en soupirant sa rage & son venin.
Le faux zèle éclatant, &c.

Et s'il m'est permis de le dire, je trouve dans ces derniers vers plus de force que dans ceux que l'auteur a mis en leur place, soit dans les éditions de Londres, soit dans celles de 1737 *&* 1740.

NB. Il n'y a qu'à comparer, on verra si Mr. Langlet ne trompe pas.

c) Les Théologiens n'ont pas décidé comme un article de foi, que l'enfer fût au centre de la terre, ainsi qu'il était dans la théologie payenne. Quelques-uns l'ont placé dans le soleil; on l'a mis ici dans un globe destiné uniquement à cet usage.

Digitized by Google

Auprès d'elle eſt l'orgueil, qui ſe plaît & s'admire;
La faibleſſe au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède au crime, & détruit les vertus;
L'ambition ſanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'eſclaves entourée;
La tendre hypocriſie, aux yeux pleins de douceur,
(Le ciel eſt dans ſes yeux, l'enfer eſt dans ſon cœur;)
Le faux zèle étalant ſes barbares maximes,
Et l'intérêt enfin, père de tous les crimes.

Des mortels corrompus ces tyrans effrénés
A l'aſpect de Henri paraiſſent conſternés.
Ils ne l'ont jamais vû; jamais leur troupe impie
N'aprocha de ſon ame à la vertu nourrie:
Quel mortel, diſaient-ils, par ce juſte conduit,
Vient nous perſécuter dans l'éternelle nuit?

Le héros au milieu de ces eſprits immondes,
S'avançait à pas lents ſous ces voutes profondes.
Louïs guidait ſes pas: Ciel! qu'eſt-ce que je voi?
L'aſſaſſin de Valois! Ce monſtre devant moi!
Mon père! il tient encor ce couteau parricide,
Dont le conſeil des ſeize arma ſa main perfide;
Tandis que dans Paris tous ces prêtres cruels
Oſent de ſon portrait ſouiller les ſaints autels,
Que la ligue l'invoque, & que Rome le loue *d*),

Ici

d) Le parricide Jacques Clément fut loué à Rome dans la chaire, où l'on aurait dû prononcer l'oraiſon funèbre d'Henri III. On mit ſon portrait à Paris ſur les autels avec l'euchariſtie. Le cardinal de Retz rapporte, que le jour des barricades, ſous la minorité de Louïs XIV, il vit un bourgeois portant un hauſſecol ſur lequel était gravé ce moine, avec ces mots: SAINT JACQUES CLEMENT.

Digitized by Google

Ici dans les tourmens l'enfer les désavoue.
Mon fils, reprit Louïs, de plus sévères loix
Poursuivent en ces lieux les princes & les rois.
Regardez ces tyrans, adorés dans leur vie:
Plus ils étaient puissans, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés, & ceux qu'ils ont permis.
La mort leur a ravi leurs grandeurs passagères,
Ce faste, ces plaisirs, ces flatteurs mercenaires,
De qui la complaisance, avec dextérité,
A leurs yeux éblouïs cachait la vérité.
La vérité terrible ici fait leurs supplices:
Elle est devant leurs yeux; elle éclaire leurs vices.
Voyez, comme à sa voix tremblent ces conquérans,
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu tyrans;
Fléaux du monde entier, que leur fureur embrase;
La foudre qu'ils portaient à leur tour les écrase.
Auprès d'eux sont couchés tous ces rois fainéans,
Sur un trône avili fantômes impuissans.
Henri voit près des rois leurs insolens ministres:
Il remarque surtout ces conseillers sinistres,
Qui des mœurs & des loix avares corrupteurs,
De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs;
Qui mirent les premiers à d'indignes enchères
L'inestimable prix des vertus de nos pères.
Etes-vous en ces lieux, faibles & tendres cœurs, *
Qui

NOTES.

* Etes-vous en ces lieux &c.

Au lieu de ce vers & des sept qui le suivent, en voici huit autres, que l'on lit dans l'édition de 1723.

Le

Qui livrés aux plaisirs, & couchés sur les fleurs,
Sans fiel & sans fierté couliez dans la paresse
Vos inutiles jours filés par la mollesse ;
Avec les scélérats seriez-vous confondus,
Vous, mortels bienfaisans, vous, amis des vertus,
Qui par un seul moment de doute ou de faiblesse,
Avez seché le fruit de trente ans de sagesse ?
Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs.
Ah ! s'il est vrai, dit-il, qu'en ce séjour d'horreurs,
La race des humains soit en foule engloutie,
Si les jours passagers d'une si triste vie
D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
Ne vaudrait-il pas mieux ne voir jamais le jour ?
Heureux s'ils expiraient dans le sein de leur mère,
Ou si ce Dieu du moins, ce grand Dieu si sévère,
A l'homme, hélas trop libre, avait daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui désobéir !
Ne croi point, dit Louïs, que ces tristes victimes
Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes,
Ni que ce juste Dieu, créateur des humains,

Se

NOTES.

Le sujet revolté, le lâche adulateur,
Le juge corrompu, l'infâme délateur,
Ceux-mêmes, qui nourris au sein de la mollesse,
N'ont eu pour tous forfaits qu'un cœur plein de faiblesse ;
Ceux qui livrés sans crainte à des penchans flatteurs,
N'ont connu, n'ont aimé que leurs douces erreurs ;
Tous enfin de la mort éternelles victimes,
Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes.
Le généreux Henri, &c.

Et dans celle de 1737 voici comme ces derniers vers sont tournés :

Il

Se plaiſe à déchirer l'ouvrage de ſes mains:
Non, s'il eſt infini, c'eſt dans ſes récompenſes:
Prodigue de ſes dons, il borne ſes vengeances.
Sur la terre on le peint l'exemple des tyrans:
Mais ici c'eſt un père; il punit ſes enfans;
Il adoucit les traits de ſa main vengereſſe;
Il ne ſait point punir des momens de faibleſſe,
Des plaiſirs paſſagers, pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui. *e*)
Il dit; & dans l'inſtant l'un & l'autre s'avance
Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.
Ce n'eſt plus des enfers l'affreuſe obſcurité,
C'eſt du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, & ſoudain à leur vûë
Sent couler dans ſon ame une joie inconnue;
Les ſoins, les paſſions n'y troublent point les cœurs,
La volupté tranquille y répand ſes douceurs.
Amour, en ces climats tout reſſent ton empire:
Ce n'eſt point cet amour que la molleſſe inſpire;
C'eſt ce flambeau divin, ce feu ſaint & ſacré,

Ca

NOTES.

Il eſt, il eſt auſſi, dans ce lieu de douleurs,
Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs,
Des foules de mortels noyés dans la molleſſe,
Qu'entraîna le plaiſir, qu'endormit la pareſſe, &c.

On voit partout ces différens changemens avec quelle extrême attention, & avec quelle ſévérité l'auteur a revu ſon ouvrage; c'eſt ainſi que doit en uſer quiconque travaille pour la poſtérité.

e) On peut entendre par cet endroit les fautes vénielles & le purgatoire. Les anciens eux-mêmes en admettaient un, & on le trouve expreſſément dans Virgile.

Digitized by Google

Ce pur enfant des cieux ſur la terre ignoré.
De lui ſeul à jamais tous les cœurs ſe rempliſſent;
Ils déſirent ſans ceſſe, & ſans ceſſe ils jouïſſent,
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaiſirs ſans regrets, du repos ſans langueur.
Là régnent les bons rois qu'ont produit tous les âges;
Là ſont les vrais héros, là vivent les vrais ſages;
Là ſur un trône d'or Charlemagne & Clovis
Veillent du haut des cieux ſur l'empire de lys.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adverſaires,
Réunis dans ces lieux, n'y ſont plus que des frères.
Le ſage Louïs *f*) douze, au milieu de ces rois.
S'élève comme un cèdre, & leur donne des loix.
Ce roi, qu'à nos ayeux donna le ciel propice,
Sur ſon trône avec lui fit aſſeoir la juſtice;
Il pardonna ſouvent, il régna ſur les cœurs,

Et

f) Louïs XII eſt le ſeul roi, qui ait eu le ſurnom de père du peuple.

g) Sur ces entrefaites mourut GEORGE D'AMBOISE, qui fut juſtement aimé de la France & de ſon maître, parce qu'il les aimait tous deux également. (MEZERAY, *grande hiſtoire.*

h) Parmi pluſieurs grands hommes de ce nom, on a eu ici en vüe GUI DE LA TRIMOUILLE, ſurnommé LE VAILLANT, qui portait l'oriflamme, & qui refuſa l'épée de connétable ſous Charles VI.

CLISSON (le connétable de) ſous Charles VI.

MONTMORENCY. Il faudrait un volume pour ſpécifier les ſervices rendus à l'état par cette maiſon.

GASTON DE FOIX, duc de Nemours, neveu de Louïs XII, fut tué de quatorze coups à la célèbre bataille de Ravenne, qu'il avait gagnée.

i) GUESCLIN, (le connétable du Gueſclin.) Il ſauva la France ſous Charles V, conquit la Caſtille, mit Henri de Tranſtamare ſur le trône de Pierre le cruel, & fut connétable de France & de Caſtille.

k) BAYARD, (Pierre du Terrail ſurnommé le chevalier ſans peur & ſans reproche.) Il arma François I chevalier à la bataille de Marignan; il fut

Digitized by Google

Et des yeux de ſon peuple il eſſuya les pleurs.
D'Amboiſe *g*) eſt à ſes pieds, ce miniſtre fidelle,
Qui ſeul aima la France, & fut ſeul aimé d'elle;
Tendre ami de ſon maître, & qui dans ce haut rang
Ne ſouilla point ſes mains de rapine & de ſang.
O jours! ô mœurs! ô tems d'éternelle mémoire!
Le peuple était heureux, le roi couvert de gloire:
De ſes aimables loix chacun goûtait les fruits.
Revenez, heureux tems, ſous un autre Louïs.
Plus loin ſont ces guerriers prodigues de leur vie,
Qu'enflamma leur devoir, & non pas leur furie,
La Trimouille *h*), Cliſſon, Montmorency, de Foix,
Gueſclin *i*), le deſtructeur & le vengeur des rois;
Le vertueux Bayard *k*) & vous, brave amazone *l*),
La honte des Anglais, & le ſoutien du trône. *
Ces héros, dit Louïs, que tu vois dans les cieux,

Com-

NOTES.

* *L'édition de* 1723 *met ici une longue ſuite de vers, que l'auteur a ſupprimés dans les autres éditions; les voici donc:*

Antoine de Navarre, avec des yeux ſurpris,
Voit Henri qui s'avance, & reconnait ſon fils.
Le héros attendri tombe aux pieds de ſon père;
Trois fois il tend les bras à cette ombre ſi chère;

Trois

fut tué en 1523, à la retraite de Rebec en Italie.

l) JEANNE D'ARC, (connue ſous le nom de la pucelle d'Orléans) ſervante d'hôtellerie, née au village de Domremy ſur Meuſe, qui ſe trouvant une force de corps, & une hardieſſe au-deſſus de ſon ſexe, fut employée par le comte de Dunois, pour rétablir les affaires de Charles VII. Elle fut priſe dans une ſortie à Compiégne en 1430, conduite à Rouen, jugée comme ſorcière par un tribunal eccléſiaſtique également ignorant & barbaré, & brûlée par les Anglais, qui auraient dû honorer ſon courage.

Digitized by Google

Comme toi de la terre ont ébloui les yeux :
La vertu, comme à toi, mon fils, leur était chère :
Mais enfans de l'égliſe ils ont chéri leur mère :
Leur cœur ſimple & docile aimait la vérité :
Leur culte était le mien ; pourquoi l'as-tu quitté ?
Comme il diſait ces mots d'une voix gémiſſante,
Le palais des deſtins devant lui ſe préſente :
Il fait marcher ſon fils vers ces ſacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ſes regards.
Le tems, d'une aile promte, & d'un vol inſenſible,
Fuit, & revient ſans ceſſe à ce palais terrible ;
Et de là ſur la terre il verſe à pleines mains
Et les biens & les maux, deſtinés aux humains.
Sur un autel de fer un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'hiſtoire irrévocable.
La main de l'Eternel y marqua nos deſirs,
Et nos chagrins cruels, & nos faibles plaiſirs :
On voit la liberté, cette eſclave ſi fière,
Par d'inviſibles nœuds en ces lieux priſonnière.
Sans un joug inconnu, que rien ne peut briſer,
Dieu ſait l'aſſujettir ſans la tyranniſer ;
A ſes ſuprêmes loix d'autant mieux attachée,
Que ſa chaîne à ſes yeux pour jamais eſt cachée ;

Qu'en

NOTES.

Trois fois ſon père échape à ſes embraſſemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
Cependant il aprend à cette ombre charmée,
Sa grandeur, ſes deſſeins, l'ordre de ſon armée,
Et ſes premiers travaux, & ſes derniers exploits.
Tous les héros en foule accouraient à ſa voix.
Les Martels, les Pepins l'écoutaient en ſilence.

Et

Digitized by Google

Qu'en obéïſſant même elle agit par ſon choix,
Et ſouvent aux deſtins penſe donner des loix.
Mon cher fils, dit Louïs, c'eſt de là que la grace
Fait ſentir aux humains ſa faveur efficace :
C'eſt de ces lieux ſacrés, qu'un jour ſon trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embraſer ton cœur.
Tu ne peux différer, ni hâter, ni connaître
Ces momens précieux dont Dieu ſeul eſt le maître.
Mais qu'ils ſont encor loin ces tems, ces heureux tems,
Où Dieu doit te compter au rang de ſes enfans !
Que tu dois éprouver de faibleſſes honteuſes !
Et que tu marcheras dans des routes trompeuſes !
Retranches, ô mon Dieu, les jours de ce grand roi,
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi.
Mais dans ces vaſtes lieux quelle foule s'empreſſe ?
Elle entre à tout moment, & s'écoule ſans ceſſe.
Vous voyez, dit Louïs, dans ce ſacré ſéjour,
Les portraits des humains qui doivent naître un jour :
Des ſiécles à venir ces vivantes images
Raſſemblent tous les lieux, devancent tous les âges.
Tous les jours des humains comptés avant les tems,
Aux yeux de l'Eternel à jamais ſont préſens.
Le deſtin marque ici l'inſtant de leur naiſſance,
L'abaiſ-

NOTES.

Et reſpectaient en lui la gloire de la France.
Enfin le ſaint guerrier pourſuivant ſes deſſeins,
Suivez mes pas, dit-il, au temple des deſtins :
Avançons, il eſt tems de vous faire connaître
Les rois & les héros qui de vous doivent naître.
De ce temple déja vous voyez les remparts,
Et ſes portes d'airain, &c.

Digitized by Google

L'abaiſſement des uns, des autres la puiſſance,
Les divers changemens attachés à leur ſort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune, & leur mort.
Approchons-nous; le Ciel te permet de connaître
Les rois & les héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui parait, c'eſt ton auguſte fils;
Il ſoutiendra longtems la gloire de nos lys,
Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibère,
Mais il n'égalera ni ſon fils ni ſon père.
Henri dans ce moment voit ſur des fleurs de lys,
Deux mortels orgueilleux auprès du trône aſſis.
Ils tiennent ſous leurs pieds tout un peuple à la chaine;
Tous deux ſont revêtus de la pourpre Romaine;
Tous deux ſont entourés de gardes, de ſoldats;
Il les prend pour des rois.... Vous ne vous trompez pas.
Ils le ſont, dit Louïs, ſans en avoir le titre;
Du prince & de l'état l'un & l'autre eſt l'arbitre.
Richelieu, Mazarin, miniſtres immortels,
Juſqu'au trône élevés, de l'ombre des autels,
Enfans de la fortune & de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir deſpotique.
Richelieu, grand, ſublime, implacable ennemi;
Mazarin, ſouple, adroit, & dangereux ami:
L'un *m*) fuyant avec art, & cédant à l'orage,
L'autre aux flots irrités oppoſant ſon courage,
Des princes de mon ſang ennemis déclarés;

Tous

m) Le cardinal Mazarin fut obligé de ſortir du royaume en 1651 malgré la reine régente qu'il gouvernait; mais le cardinal de Richelieu ſe maintint toûjours, malgré ſes ennemis, & même malgré le roi, qui était dégoûté de lui.

Digitized by Google

Tous deux haïs du peuple, & tous deux admirés :
Enfin par leurs efforts, ou par leur induſtrie,
Utiles à leurs rois, cruels à la patrie.
O toi, moins puiſſant qu'eux, moins vaſte en tes deſſeins,
Toi dans le ſecond rang le premier des humains,
Colbert, c'eſt ſur tes pas que l'heureuſe abondance,
Fille de tes travaux, vient enrichir la France;
Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager, †)
En le rendant heureux tu ſauras t'en venger;
Semblable à ce héros confident de Dieu même,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blaſphême.
Ciel! quel pompeux amas d'eſclaves à genoux
Eſt aux pieds de ce roi * qui les fait trembler tous?
Quels honneurs! quels reſpects! jamais roi dans la France,
N'accoutuma ſon peuple à tant d'obéïſſance.
Je le vois comme vous par la gloire animé,
Mieux obéï, plus craint, peut-être moins aimé.
Je le vois éprouvant des fortunes diverſes;
Trop fier dans ſes ſuccès, mais ferme en ſes traverſes;
De vingt peuples ligués bravant ſeul tout l'effort,
Admirable en ſa vie, & plus grand dans ſa mort.
Siécle heureux de Louïs, ſiécle que la nature
De ſes plus beaux préſens doit combler ſans meſure,
C'eſt toi qui dans la France amènes les beaux arts;
Sur toi tout l'avenir va porter ſes regards;

Les

†) Le peuple, ce monſtre féroce & aveugle, déteſtait le grand Colbert, au point qu'il vouſut déterrer ſon corps; mais la voix des gens ſenſés, qui prévaut à la longue, a rendu ſa mémoire à jamais chère & reſpectable.

* Louis XIV.

Digitized by Google

Les muſes à jamais y fixent leur empire;
La toile eſt animée, & le marbre reſpire.
Quels ſages *n*) raſſemblés dans ces auguſtes lieux;
Meſurent l'univers, & liſent dans les Cieux;
Et dant la nuit obſcure apportant la lumière,
Sondent les profondeurs de la nature entière?
L'errreur préſomptueuſe à leur aſpect s'enfuit,
Et vers la vérité le doute les conduit.
Et toi, fille du Ciel, toi, puiſſante harmonie,
Art charmant qui polis la Grèce & l'Italie;
J'entens de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes ſons ſouverains de l'oreille & du cœur.
Français, vous ſavez vaincre, & chanter vos conquêtes:
Il n'eſt point de lauriers qui ne couvrent vos têtes;

Un

n) L'ACADEMIE DES SCIENCES, dont les mémoires ſont eſtimés dans toute l'Europe.

o) LOUIS DE BOURBON, appellé communément le Grand-Condé, & HENRI, Vicomte de Turenne, ont été regardés comme les plus grands capitaines de leur tems; tous deux ont remporté de grandes victoires, & acquis de la gloire même dans leurs défaites. Le génie du prince de Condé ſemblait, à ce qu'on dit, plus propre pour un jour de bataille, & celui de Mr. de Turenne pour toute une campagne. Au moins eſt-il certain, que Mr. de Turenne remporta des avantages ſur le grand Condé à Gien, à Etampes, à Paris, à Arras, à la bataille des Dunes; cependant on n'oſe point décider quel était le plus grand-homme.

p) Le maréchal de CATINAT né en 1637. Il gagna les batailles de Staffarde & de la Marſaille, & obéit enſuite ſans murmurer au maréchal de Villeroi, qui lui envoyait des ordres ſans le conſulter. Il quitta le commandement ſans peine, ne ſe plaignit jamais de perſonne, ne demanda rien au roi, mourut en philoſophe dans une petite maiſon de campagne à Saint-Gratien, n'ayant ni augmenté, ni diminué ſon bien, & n'ayant jamais démenti un moment ſon caractère de modération.

Digitized by Google

Un peuple de héros va naître en ces climats ;
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats,
A travers mille feux je vois Condé *o*) paraître,
Tour à tour la terreur & l'appui de son maître ;
Turenne de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus sage, & du moins son égal.
Catinat *p*) réunit, par un rare assemblage,
Les talens du guerrier & les vertus du sage.
Vauban *q*) sur un rempart, un compas à la main, *
Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.
Malheureux à la cour, invincible à la guerre,
Luxembourg *r*) fait trembler l'Empire & l'Angleterre.
Regardez dans Denain l'audacieux Villars *s*),
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,

Ar-

NOTES.

* *Il y avait dans les précédentes éditions :*

Ce héros dont la main raffermit nos remparts,
C'est Vauban, c'est l'ami des vertus & des arts.

q) Le maréchal de VAUBAN, né en 1633, le plus grand ingénieur qui ait jamais été, a fait fortifier, selon sa nouvelle manière, 300 places anciennes, & en a bâti 33. Il a conduit 53 siéges, & s'est trouvé à 140 actions. Il a laissé 12 volumes manuscrits, pleins de projets pour le bien de l'état, dont aucun n'a encor été exécuté. Il était de l'académie des sciences, & lui a fait plus d'honneur que personne, en faisant servir les mathématiques à l'avantage de sa patrie.

r) FRANÇOIS-HENRI DE MONTMORENCY, qui prit le nom de Luxembourg, maréchal de France, & duc & pair, gagna la bataille de Cassel, sous les ordres de MONSIEUR frère de Louis XIV, & remporta en chef les fameuses victoires de Mons, de Fleurus, de Steinkerke, de Nerwinde ; conquit des provinces au roi. Il fut mis à la Bastille, & reçut mille dégouts des ministres.

s) On s'était proposé de ne parler dans ce poëme d'aucun homme vivant ; on ne s'est

Digitized by Google

Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son roi, digne rival d'Eugène.
Quel est ce jeune Prince †), en qui la majesté
Sur son visage aimable éclate sans fierté?
D'un œil d'indifférence il regarde le trône.
Ciel! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne!
La mort autour de lui vole sans s'arrêter;
Il tombe aux pieds du trône, étant près d'y monter.
O mon fils! des Français vous voyez le plus juste;
Les cieux le formeront de votre sang auguste.
Grand Dieu! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur passagère, ouvrage de vos mains?
Hélas! que n'eût point fait cette ame vertueuse?
La France sous son règne eût été trop heureuse;
Il eût entretenu l'abondance & la paix;

Mon

écarté de cette règle qu'en faveur du maréchal duc de Villars.

Il a gagné la bataille de Fredelingue, & celle du premier Hochstet. Il est à remarquer, qu'il occupa dans cette bataille le même terrain, où se posta depuis le duc de Marlborough, lorsqu'il remporta contre d'autres généraux cette grande victoire du second Hochstet, si fatale à la France. Depuis, le maréchal de Villars ayant repris le commandement des armées, donna la fameuse bataille de Blangis ou de Malplaquet, dans laquelle on tua vingt mille hommes aux ennemis, & qui ne fut perdue que quand le maréchal fut blessé.

Enfin en 1712 lorsque les ennemis menaçaient de venir à Paris, & qu'on délibérait, si Louis XIV quitterait Versailles, le maréchal de Villars battit le prince Eugène à *Denain*, s'empara du dépôt de l'armée ennemie à *Marchienne*, fit lever le siége de *Landrecy*, prit *Douay*, *Quesnoy*, *Bouchain*, &c. à discrétion, & fit ensuite la paix à Radstadt au nom du roi, avec le même prince Eugène, plénipotentiaire de l'empereur.

†) Feu monsieur le duc de Bourgogne.

Digitized by Google

Mon fils, il eût compté ſes jours par ſes bienfaits,
Il eût aimé ſon peuple. O jours remplis d'allarmes!
O combien les Français vont répandre de larmes,
Quand ſous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux & la femme, & la mère & le fils!
Un faible rejetton ††) ſort entre les ruïnes
De cet arbre fécond coupé dans les racines.
Les enfans de Louïs deſcendus au tombeau,
Ont laiſſé dans la France un monarque au berceau,
De l'état ébranlé douce & frêle eſpérance.
O toi, prudent Fleury, veille ſur ſon enfance,*
Condui ſes premiers pas, cultive ſous tes yeux
Du plus pur de mon ſang le dépôt précieux.
Tout ſouverain qu'il eſt, inſtrui-le à ſe connaître:
Qu'il ſache qu'il eſt homme, en voyant qu'il eſt maître:
Qu'ai-

NOTES.

* *Au lieu de ce vers & des vingt-cinq qui le ſuivent, voici ce que met l'édition de* 1723.

De l'empire Français douce & frêle eſpérance:
O vous, qui gouvernez les jours de ſon enfance,
Vous, Villeroi, Fleury, conſervez ſous nos yeux,
Du plus pur de mon ſang le dépôt précieux,
Conduiſez par la main ſon enfance docile,
Le ſentier des vertus à cet âge eſt facile:
Age heureux, où ſon cœur, exempt de paſſion,
N'a point du vice encor reçu l'impreſſion;
Où d'une cour trompeuſe, ardente à nous ſéduire,
Le ſouffle empoiſonné ne peut encor lui nuire;
Age heureux, où lui-même ignorant ſon pouvoir,
Vit tranquille & ſoumis aux règles du devoir.
Qu'au ſortir de l'enfance il puiſſe ſe connaître;
Qu'il

††) Ce poëme fut compoſé dans l'enfance de Louïs XV.

Digitized by Google

Qu'aimé de ſes ſujets, ils ſoient chers à ſes yeux :
Apren-lui qu'il n'eſt roi, qu'il n'eſt né que pour eux.
France, repren ſous lui ta majeſté première ;
Perce la triſte nuit, qui couvrait ta lumière ;
Que les arts, qui déja voulaient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.
L'Océan ſe demande en ſes grottes profondes,
Où ſont tes pavillons qui flottaient ſur ſes ondes ?
Du Nil & de l'Euxin, de l'Inde & de ſes ports,
Le commerce t'appelle & t'ouvre ſes tréſors.
Maintien l'ordre & la paix, ſans chercher la victoire.
Sois l'arbitre des rois, c'eſt aſſez pour ta gloire ;
Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.
Près de ce jeune roi s'avance avec ſplendeur
†) Un héros, que de loin pourſuit la calomnie,
Facile & non pas faible, ardent, plein de génie,
Trop ami des plaiſirs, & trop des nouveautés,
Remuant l'univers du ſein des voluptés.
Par des reſſorts nouveaux ſa politique habile
Tient

NOTES.

Qu'il ſonge qu'il eſt homme, en voyant qu'il eſt maître :
Qu'attentif aux beſoins des peuples malheureux,
Il ne les charge point de fardeaux rigoureux ;
Qu'il aime à pardonner, qu'il donne avec prudence
Aux ſervices rendus leur juſte récompenſe ;
Qu'il ne permette pas, qu'un miniſtre inſolent
Change ſon règne aimable en un joug accablant :
Que la ſimple vertu, de ſoutiens dépourvue,
Par ſes ſages bienfaits ſoit toûjours prévenue ;
Que

† Vrai portrait de Philippe duc d'Orléans, régent du royaume.

Digitized by Google

Tient l'Europe en ſuſpens, diviſée, & tranquile.
Les arts ſont éclairés par ſes yeux vigilans.
Né pour tous les emplois, il a tous les talens,
Ceux d'un chef, d'un ſoldat, d'un citoyen, d'un maître : *
Il n'eſt pas roi, mon fils, mais il enſeigne à l'être.
Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'étendart de la France apparut dans les airs;
Devant lui d'Eſpagnols une troupe guerrière
De l'aigle des Germains briſait la tête altière.
O mon père! quel eſt ce ſpectacle nouveau ?
Tout change, dit Louïs, & tout a ſon tombeau.
Adorons du Très-Haut la ſageſſe cachée.
Du puiſſant Charles-Quint la race eſt retranchée.
L'Eſpagne à nos genoux vient demander des rois.
C'eſt un de nos neveux, qui leur donne des loix.
Philippe..... A cet objet Henri demeure en proie
A la douce ſurpriſe, aux tranſports de ſa joie.
Modérez, dit Louïs, ce premier mouvement;
Craignez encor, craignez ce grand événement.
Oui;

NOTES.

Que de l'amitié même il chériſſe les loix,
Bien pur, préſent du ciel, & peu connu des rois;
Et que digne en effet de la grandeur ſuprême,
Il imite, s'il peut, Henri IV & moi-même.

A l'exception de ce dernier vers, tout ce que l'auteur a retranché ici n'eſt pas moins bien que ce qu'il a mis en ſa place.

* *Il y a dans l'édition de* 1727.

Malheureux toutefois dans le cours de ſa vie,
D'avoir reçu du ciel un trop vaſte génie :

C'était là une vérité dure.

Digitized by Google

Oui, du ſein de Paris Madrid reçoit un maître!
Cet honneur à tous deux eſt dangereux peut-être.
O rois nés de mon ſang! ô Philippe! ô mes fils!
France, Eſpagne, à jamais puiſſiez-vous être unis!
Juſqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques *),
Allumer les flambeaux des diſcordes publiques?
Il dit. En ce moment le héros ne vit plus
Qu'un aſſemblage vain de mille objets confus:
Du temple des deſtins les portes ſe fermèrent,
Et les voutes des cieux devant lui s'éclipſèrent.
L'autre cependant, au viſage vermeil,
Ouvrait dans l'orient le palais du ſoleil:
La nuit en d'autres lieux portait ſes voiles ſombres;
Les ſonges voltigeans fuyaient avec les ombres.
Le prince en s'éveillant ſent au fond de ſon cœur
Une force nouvelle, une divine ardeur:
Ses regards inſpiraient le reſpect & la crainte;
Dieu rempliſſait ſon front de ſa majeſté ſainte.
Ainſi quand le vengeur des peuples d'Iſraël
Eut ſur le mont Sina conſulté l'Eternel,
Les Hébreux à ſes pieds couchés dans la pouſſière,
Ne purent de ſes yeux ſoutenir la lumière.

*) Dans le tems que cela fut écrit, la branche de France & la branche d'Eſpagne ſemblaient déſunies.

Digitized by Google

LA HENRIADE.

CHANT HUITIÉME.

ARGUMENT.

Le comte d'Egmont vient de la part du roi d'Eſpagne au ſecours de Mayenne & des ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne eſt défait, & d'Egmont tué. Valeur & clémence de Henri le grand.

DEs états dans Paris la confuſe aſſemblée *
Avait perdu l'orgueil dont elle était enflée.

Au

NOTES.

* *Voici le commencement de ce chant dans l'édition de* 1723.

Paris toûjours injuſte, & toûjours furieux,
De la mort de ſon roi rendait graces aux cieux.
Le peuple qui jamais n'a connu la prudence,
S'enyvrait folement de ſa vaine eſpérance;
Mais Philippe, au récit de la mort de Valois,
Tremble dans ſes états pour la première fois;
Il voyait des Bourbons les forces réunies;

Du

Digitized by Google

Au ſeul nom de Henri les ligueurs pleins d'effroi ;
Semblaient tous oublier qu'ils voulaient faire un roi.
Rien ne pouvait fixer leur fureur incertaine,
Et n'oſant dégrader ni couronner Mayenne,
Ils avaient confirmé, par leurs decrets honteux,
Le pouvoir & le rang qu'il ne tenait pas d'eux.
Ce *a*) lieutenant ſans chef, ce roi ſans diadême,
Toûjours dans ſon parti garde un pouvoir ſuprême.
Un peuple obéïſſant, dont il ſe dit l'appui,
Lui promet de combattre, & de mourir pour lui.
Plein d'un nouvel eſpoir, au conſeil il appelle
Tous ces chefs orgueilleux, vengeurs de ſa querelle ;
Les Lorrains *b*), les Nemours, la Châtre, Canillac,
Et l'inconſtant Joyeuſe *c*), & Saint-Paul, & Briſſac ;
Ils viennent : la fierté, la vengeance, la rage,
Le déſeſpoir, l'orgueil, ſont peints ſur leur viſage.
Quelques-uns en tremblant ſemblaient porter leurs pas ;
Affaiblis par leur ſang verſé dans les combats ;

Mais

NOTES.

Du trône ſous leurs pas les routes aplanies ;
Un chef infatigable & plein de fermeté,
Inſtruit par le travail & par l'adverſité,
Et qui pouvait bientôt, conduit par la vengeance,
Reporter dans Madrid les malheurs de la France.
Il crut qu'il était tems d'envoyer un ſecours
Demandé ſi longtems, & différé toûjours.
Des rives de l'Eſcaut ſur les bords de la Seine,
Le malheureux Egmont vint ſe joindre à Mayenne.

Preſque tous ces vers ſont retranchés dans les autres éditions.

a) Il ſe fit déclarer, par la partie du parlement qui lui demeura attachée, lieutenant-général de l'état & royaume de France.

Digitized by Google

Mais ces mêmes combats, leur ſang, & leurs bleſſures,
Les excitaient encor à venger leurs injures.
Tous auprès de Mayenne ils viennent ſe ranger.
Tous le fer dans les mains jurent de le venger.
Telle au haut de l'Olympe, aux champs de Theſſalie,
Des enfans de la terre on peint la troupe impie,
Entaſſant des rochers, & menaçant les cieux,
Yvre de fol eſpoir de détrôner les dieux.
La diſcorde à l'inſtant entr'ouvrant une nue;
Sur un char lumineux ſe préſente à leur vue:
Courage, leur dit-elle, on vient vous ſecourir,
C'eſt maintenant, Français, qu'il faut vaincre ou mourir.
D'Aumale le premier ſe lève à ces paroles;
Il court, il voit de loin les lances Eſpagnoles;
Le voilà, cria-t-il, le voilà ce ſecours,
Demandé ſi longtems, & différé toûjours.
Amis, enfin l'Autriche a ſecouru la France.

Il

b) LES LORRAINS. Le chevalier d'Aumale dont il eſt ſi ſouvent parlé, & ſon frère le duc, étaient de la maiſon de Lorraine.

CHARLES-EMANUEL, duc de NEMOURS, frère uterin du duc de Mayenne.

LA CHATRE était un des maréchaux de la ligue, que l'on appellait des bâtards, qui ſe feraient un jour légitimer aux dépens de leur père. En effet La Châtre fit ſa paix depuis, & Henri lui confirma la dignité de maréchal de France.

c) JOYEUSE eſt le même, dont il eſt parlé au quatriéme chant, remarque *a*).

SAINT-PAUL, ſoldat de fortune, fait maréchal par le duc de Mayenne, homme emporté, & d'une violence extrême. Il fut tué par le duc de Guiſe, fils du Balafré.

BRISSAC s'était jetté dans le parti de la ligue par indignation contre Henri III, qui avait dit, qu'il n'était bon ni ſur terre, ni ſur mer. Il négocia depuis ſecrettement avec Henri IV, & lui ouvrit les portes de Paris, moyennant le bâton de maréchal de France.

Digitized by Google

Il dit. Mayenne alors vers les portes s'avance.
Le secours paraissait vers ces lieux révérés,
Qu'aux tombes de nos rois la mort a consacrés.
Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
Ces casques, ces harnois, ce pompeux appareil,
Défiaient dans les champs les rayons du soleil.
Tout le peuple au-devant court en foule avec joie;
Ils bénissent le chef que Madrid leur envoie :
C'était le jeune Egmont *d*), ce guerrier obstiné,
Ce fils ambitieux d'un père infortuné ;
Dans les murs de Bruxelle il a reçu la vie;
Son père qu'aveugla l'amour de la patrie,
Mourut sur l'échafaut, pour soutenir les droits
Des malheureux Flamans opprimés par leurs rois.
Le fils, courtisan lâche, & guerrier téméraire,
Baisa longtems la main qui fit périr son père,
Servit par politique aux maux de son païs,
Persécuta Bruxelle, & secourut Paris.
Philippe l'envoyait sur les bords de la Seine,
Comme un Dieu tutelaire au secours de Mayenne;

Et

d) Le comte D'EGMONT, fils de l'amiral d'Egmont, qui fut décapité à Bruxelles avec le prince de Horn.

Le fils étant resté dans le parti de Philippe II roi d'Espagne, fut envoyé au secours du duc de Mayenne, à la tête de dix-huit cent lances. A son entrée dans Paris, il reçut les complimens de la ville : celui qui le haranguait ayant mêlé dans son discours les louanges de l'amiral d'Egmont son père : *Ne parlez pas de lui*, dit le Comte, *il méritait la mort, c'était un rebelle.* Paroles d'autant plus condamnables, que c'était à des rebelles qu'il parlait, & dont il venait défendre la cause.

Digitized by Google

Et Mayenne avec lui crut aux tentes du roi
Raporter à ſon tour le carnage & l'effroi.
Le téméraire orgueil accompagnait leur trace.
Qu'avec plaiſir, grand roi, tu voyais cette audace!
Et que tes vœux hâtaient le moment d'un combat,
Où ſemblaient attachés les deſtins de l'état! *
Près des bords de *e*) l'Iton & des rives de l'Eure,
Eſt un champ fortuné, l'amour de la nature: †
La guerre avait longtems reſpecté les tréſors,
Dont Flore & les Zéphyrs embelliſſaient ces bords.
Les bergers de ces lieux coulaient des jours tranquiles,
Au milieu des horreurs des diſcordes civiles:
Protégés par le ciel, & par leur pauvreté,
Ils ſemblaient des ſoldats braver l'avidité;
Et ſous leurs toits de chaume, à l'abri des allarmes,
N'entendaient point le bruit des tambours & des armes.

Les

NOTES.

* *Il manque ces quatre vers-ci qui ſont dans l'édition de* 1723, *& qu'on doit reſtituer.*

Henri loin des remparts de la ville allarmée,
Aux campagnes d'Ivri conduiſit ſon armée,
Attirant ſur ſes pas Mayenne & ſes ligueurs,
Que leur aveuglement pouſſait à leurs malheurs.

NB. *L'auteur les a retranchés, afin que ces mots*, loin des remparts, *ne nuiſiſſent pas à l'unité de lieu.*

† *Après ce vers, on lit les ſuivans dans l'édition de* 1723. *dont La plupart ſont changés dans les autres éditions.*

Là ſouvent les bergers, conduiſant leurs troupeaux,
Du ſon de leur muſette éveillaient les échos;

Là

e) Ce fut dans une plaine entre l'Iton & l'Eure que ſe donna la bataille d'Ivry, le 14 Mars 1590.

Digitized by Google

Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux ;
La désolation partout marche avant eux.
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'allarmèrent.
Les bergers pleins d'effroi dans les bois se cachèrent ;
Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfans, gémissans dans leurs bras.
Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre roi n'imputez point vos larmes ;
S'il cherche les combats, c'est pour donner la paix.
Peuples, sa main sur vous répandra ses bienfaits :
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les momens lui sont chers ; il court dans tous les rangs,
Sur

NOTES.

Là les nymphes d'Anet, d'une course rapide,
Suivaient le daim léger & le chevreuil timide.
Les tranquilles zéphyrs habitaient sur ces bords ;
Cérès y répandait ses utiles trésors.
C'est là que le destin guida les deux armées,
D'une chaleur égale au combat animées.
Cérès en un moment vit leurs fiers bataillons
Ravager ses bienfaits naissans dans les sillons.
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'allarmèrent ;
Dans le fond des forêts les nymphes se cachèrent.
Le berger plein d'effroi, chassé de ces beaux lieux,
Du sein de son foyer fuit les larmes aux yeux.
Habitans malheureux, &c.

f) JEAN D'AUMONT, maréchal de France, qui fit des merveilles à la bataille d'Ivry, était fils de Pierre d'Aumont, gentilhomme de la chambre, & de Françoise de Sully, héritière de l'ancienne maison de Sully. Il servit sous les rois Henri II, François II, Charles IX, Henri III & Henri IV.

g) HENRI DE GONTAUD DE BIRON, maréchal de France, grand-maître de l'artillerie, était un grand-homme de guerre : il commandait à Ivry

Sur un courſier fougueux, plus léger que les vents,
Qui fier de ſon fardeau, du pied frapant la terre,
Appelle les dangers, & reſpire la guerre.
On voyait près de lui briller tous ces guerriers,
Compagnons de ſa gloire & ceints de ſes lauriers.
D'Aumont *f*), qui ſous cinq rois avait porté les armes;
Biron *g*) dont le ſeul nom répandait les allarmes;
Et ſon fils *h*) jeune encor, ardent, impétueux,
Qui depuis.... mais alors il était vertueux.
Sully *i*), Nangis, Grillon, ces ennemis du crime,
Que la ligue déteſte, & que la ligue eſtime.
Turenne *k*), qui depuis, de la jeune Bouillon
Mérita dans Sedan la puiſſance & le nom:

Puiſ-

Ivry le corps de réſerve, & contribua au gain de la bataille en ſe préſentant à propos à l'ennemi. Il dit à Henri le grand après la victoire: *Sire, vous avez fait ce que devait faire Biron, & Biron, ce que devait faire le roi.* Ce maréchal fut tué d'un coup de canon en 1592 au ſiége d'Epernai.

b) CHARLES GONTAUD DE BIRON, maréchal, & duc & pair, fils du précédent, conſpira depuis contre Henri IV, & fut décapité dans la cour de la Baſtille en 1602. On voit encor à la muraille les crampons de fer, qui ſervirent à l'échafaut.

i) RONY, depuis duc de SULLY, ſur-intendant des finances, grand-maître de l'artillerie, fait maréchal de France après la mort d'Henri IV, reçut ſept bleſſures à la bataille d'Ivry.

NANGIS, homme d'un grand mérite, & d'une véritable vertu: il avait conſeillé à Henri III de ne point faire aſſaſſiner le duc de Guiſe, mais d'avoir le courage de le juger ſelon les loix.

GRILLON était ſurnommé le BRAVE. Il offrit à Henri III de ſe battre contre ce même duc de Guiſe. C'eſt à ce Grillon, qu'Henri le grand écrivit, *Pends-toi brave Grillon, nous avons combattu à Arques, & tu n'y étais pas... Adieu, brave Grillon, je vous aime à tort & à travers.*

k) HENRI DE LA TOUR D'ORLIEGUES, vicomte de TURENNE, maréchal de France. Henri le grand le ma-

ria

Digitized by Google

Puiſſance malheureuſe & trop mal conſervée,
Et par Armand détruite auſſi-tôt qu'élevée. *
Eſſex avec éclat paraît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier ſourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant ſa tête altière,
Paraît s'enorgueillir de ſa tige étrangère.
Son caſque étincelait des feux les plus brillans
Qu'étalaient à l'envi l'or & les diamans,
Dons chers & précieux, dont ſa fière maîtreſſe
Honora ſon courage, ou plutôt ſa tendreſſe.
Ambitieux Eſſex, vous étiez à la fois,
L'amour de votre reine, & le ſoutien des rois.
Plus loin ſont la Trimouille *l*), & Clermont, & Feuquières,
Le malheureux de Neſle, & l'heureux Leſdiguières *m*);
D'ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces héros en foule attendaient le ſignal,

Et

NOTES.

* *On voit dans l'édition de* 1723. *ce qui ſuit.*

Sanci, brave guerrier, miniſtre, magiſtrat,
Eſtimé dans l'armée, à la cour, au ſénat;
La Trimouille, Clermont, Tournemine & d'Angennes;
Et ce fier ennemi de la pourpre Romaine,

Mornai

ria à Charlotte de la Mark, princeſſe de Sedan, en 1591. La nuit de ſes nôces le maréchal alla prendre Stenay d'aſſaut.

Cette ſouveraineté, acquiſe par Henri de Turenne, fut perdue par Fréderic Maurice duc de Bouillon ſon fils, qui ayant trempé dans la conſpiration de Cinqmars contre Louis XIII, ou plutôt contre le cardinal de Richelieu, donna Sedan pour conſerver ſa vie: il eut en échange de ſa ſouveraineté, de très-grandes terres plus conſidérables en revenu, mais qui donnaient plus de richeſſes, & moins de puiſſance.

Digitized by Google

Et rangés près du roi liſaient ſur ſon viſage
D'un triomphe certain l'eſpoir & le préſage.
Mayenne en ce moment, inquiet, abattu,
Dans ſon cœur étonné cherche en vain ſa vertu :
Soit que de ſon parti connaiſſant l'injuſtice,
Il ne crût point le ciel à ſes armes propice ;
Soit que l'ame, en effet, ait des preſſentimens,
Avant-coureurs certains des grands événemens :
Ce héros cependant, maître de ſa faibleſſe,
Déguiſait ſes chagrins ſous ſa fauſſe allégreſſe.
Il s'excite, il s'empreſſe, il inſpire aux ſoldats
Cet eſpoir généreux que lui-même il n'a pas.
D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déja d'exercer ſa valeur,
De l'incertain Mayenne accuſait la lenteur.

Tel

NOTES.

Mornai dont l'éloquence égale la valeur,
Soutien trop vertueux du parti de l'erreur.
Là paraiſſaient Givri, Noailles & Feuquières,
Le malheureux de Neſle, & l'heureux Leſdiguières, &c.

Ces vers méritent d'être conſervés.

l) CLAUDE, duc de la TRIMOUILLE, était à la bataille d'Ivry. Il avait un grand courage & une ambition démeſurée, de grandes richeſſes, & était le ſeigneur le plus conſidérable parmi les calviniſtes. Il mourut à trente-huit ans.

m) Jamais homme ne mérita mieux le titre d'heureux : *La Henriade.* il commença par être ſimple ſoldat, & finit par être connétable ſous Louis XIII.

BALSAC DE CLERMONT D'ENTRAGUES, oncle de la fameuſe marquiſe de Verneuil, fut tué à la bataille d'Ivry ; Feuquières & de Neſle, capitaines de cinquante hommes d'armes, y furent tués auſſi.

Digitized by Google

Tel qu'échapé du ſein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant ſon courage,
Dans les champs de la Thrace un courſier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de ſa tête ſuperbe,
Impatient du frein, vole & bondit ſur l'herbe.
Tel paraiſſait Egmont : une noble fureur
Eclate dans ſes yeux, & brûle dans ſon cœur.
Il s'entretient déja de ſa prochaine gloire;
Il croit que ſon deſtin commande à la victoire,
Hélas, il ne ſait point que ſon fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.
Vers les ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
Et s'adreſſant aux ſiens, qu'enflammait ſa préſence,
» Vous êtes nés Français, & je ſuis votre roi *n*),
„ Voilà nos ennemis, marchez & ſuivez-moi :
„ Ne perdez point de vuë, au fort de la tempête,
„ Ce panache éclatant qui flote ſur ma tête,
„ Vous le verrez toûjours au chemin de l'honneur.
A ces mots, que ce roi prononçait en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ſes troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.
Sur les pas des deux chefs alors en même tems
On voit des deux partis voler les combattans.
Ainſi lorſque des monts ſéparés par Alcide,

Les

n) On a tâché de rendre en vers les propres paroles, que dit Henri IV à la journée d'Ivry : *Ralliez-vous à mon panache blanc, vous le verrez toûjours au chemin de l'honneur & de la gloire.*

Digitized by Google

Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,
Soudain les flots émus de deux profondes mers,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs.
La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde;
Et l'Afriquain tremblant craint la chûte du monde.
Au mousquet réuni le sanglant coutelas
Déja de tous côtés porte un double trépas.
Cette arme *o*) que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Bayonne inventa le démon de la guerre,
Rassemble en même tems, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'ont de plus terrible, & la flamme, & le fer.
On se mêle, on combat; l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente soif du sang,
Le désespoir, la mort, passent de rang en rang.
L'un poursuit un parent dans le parti contraire;
Là le frère en fuyant meurt de la main d'un frère;
La nature en frémit, & ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur sang malheureux.
Dans d'épaisses forêts de lances hérissées,
De bataillons sanglans, de troupes renversées,
Henri pousse, s'avance, & se fait un chemin.
Le grand Mornay *p*) le suit, toûjours calme & serein;

Il

o) La bayonnette au bout du fusil, ne fut en usage que longtems après. Le nom de *bayonnette* vient de Bayonne, où l'on fit les premières bayonnettes.

p) DU PLESSIS MORNAY eut deux chevaux tués sous lui à cette bataille. Il avait effectivement dans l'action le sang froid dont on le loue ici.

Digitized by Google

Il veille autour de lui tel qu'un puiſſant génie, *
Tel qu'on feignait jadis aux champs de la Phrygie
De la terre & des cieux les moteurs éternels,
Mêlés dans les combats ſous l'habit des mortels ;
Ou tel que du vrai Dieu les miniſtres terribles,
Ces puiſſances des cieux, ces êtres impaſſibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'ame d'un héros mouvemens intrépides,
Qui changent le combat, qui fixent le deſtin ;
Aux chefs des légions il les porte ſoudain.
L'officier les reçoit. Sa troupe impatiente
Régle au ſon de ſa voix ſa rage obéiſſante.
On s'écarte, on s'unit, on marche en divers corps ;
Un eſprit ſeul préſide à ces vaſtes reſſorts.
Mornay revole au prince ; il le ſuit, il l'eſcorte ;
Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte :
Mais il ne permet pas à ſes ſtoïques mains
De ſe ſouiller du ſang des malheureux humains,
De ſon roi ſeulement ſon ame eſt occupée :
Pour ſa défenſe ſeule il a tiré l'épée ;

Et

NOTES.

* *Il y a dans l'édition de 1727 & les autres :*

Il veille autour de lui, tel qu'un puiſſant génie :
Voyez-vous, lui dit-il, cet eſcadron qui plie ?
Ici près de ce bois Mayenne eſt arrêté,
D'Aumale vient à nous, marchons de ce côté ;
Ainſi dans la mêlée il l'aſſiſte, il l'eſcorte.

Les vers de la préſente édition ſont bien ſupérieurs.

Digitized by Google

Et ſon rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort, & ne la donne pas.
De Turenne déja la valeur indomtée,
Repouſſait de Nemours la troupe épouvantée.
D'Ailly portait partout la crainte & le trépas,
D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats;
Et qui dans les horreurs de la guerre cruelle,
Reprend malgré ſon âge une force nouvelle.
Un ſeul guerrier s'oppoſe à ſes coups menaçans,
C'eſt un jeune héros à la fleur de ſes ans, *
Qui dans cette journée illuſtre & meurtrière,
Commençait des combats la fatale carrière.
D'un tendre hymen à peine il goûtait les appas;
Favori des amours, il ſortait de leurs bras;
Honteux de n'être encor fameux que par ſes charmes;
Avide de la gloire, il volait aux allarmes.
Ce jour ſa jeune épouſe en accuſant le ciel,
En déteſtant la ligue, & ce combat mortel,
Arma ſon tendre amant, & d'une main tremblante
Attacha triſtement ſa cuiraſſe peſante,
Et couvrit, en pleurant, d'un caſque précieux,
Ce front ſi plein de grace, & ſi cher à ſes yeux.
Il marche vers d'Ailly dans ſa fureur guerrière,
Parmi des tourbillons de flamme, de pouſſière,
A travers les bleſſés, les morts & les mourans;
De leurs courſiers fougueux tous deux preſſent les flancs;
Tous deux ſur l'herbe unie, & de ſang colorée,
S'élan-

* Cet épiſode eſt bien moins orné & moins touchant dans les premières éditions.

Digitized by Google

S'élancent loin des rangs d'une courſe aſſurée.
Sanglans, couverts de fer, & la lance à la main;
D'un choc épouvantable ils ſe frapent ſoudain.
La terre en retentit, leurs lances ſont rompues:
Comme en un ciel brûlant deux effroyables nues,
Qui portant le tonnerre & la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs, & volent ſur les vents;
De leur mélange affreux les éclairs rejailliſſent;
La foudre en eſt formée, & les mortels frémiſſent.
Mais loin de leurs courſiers, par un ſubit effort,
Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.
Déja brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La diſcorde accourut, le démon de la guerre,
La mort pâle & ſanglante, étaient à ſes côtés;
Malheureux, ſuſpendez vos coups précipités!
Mais un deſtin funeſte enflamme leur courage;
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un paſſage,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaiſſent pas.
Le fer qui les couvrait brille & vole en éclats;
Sous les coups redoublés leur cuiraſſe étincelle;
Leur ſang qui rejaillit rougit leur main cruelle;
Leur bouclier, leur caſque arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups, & repouſſe la mort.
Chacun d'eux étonné de tant de réſiſtance,
Reſpectait ſon rival, admirait ſa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ſes pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux ſont pour jamais fermés à la lumière,
Son caſque auprès de lui roule ſur la pouſſière.
D'Ailly voit ſon viſage; ô deſeſpoir! ô cris!

Digitized by Google

Il le voit, il l'embraſſe, hélas! c'était ſon fils.
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre ſon ſein ſes parricides armes;
On l'arrête, on s'oppoſe à ſa juſte fureur;
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur;
Il déteſte à jamais ſa coupable victoire;
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire;
Et ſe fuyant lui-même, au milieu des déſerts,
Il va cacher ſa peine au bout de l'univers.
Là, ſoit que le ſoleil rendit le jour au monde,
Soit qu'il finit ſa courſe au vaſte ſein de l'onde,
Sa voix faiſait redire aux échos attendris,
Le nom, le triſte nom de ſon malheureux fils.
Du héros expirant la jeune & tendre amante,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant ſur ces funeſtes bords:
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
Elle voit ſon époux, elle tombe éperdue,
Le voile de la mort ſe répand ſur ſa vüe;
Eſt-ce toi, cher amant? Ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés ne ſont point entendus;
Elle r'ouvre les yeux, ſa bouche preſſe encore
Par ſes derniers baiſers la bouche qu'elle adore;
Elle tient dans ſes bras ce corps pâle & ſanglant,
Le regarde, ſoupire, & meurt en l'embraſſant.
Père, époux malheureux, famille déplorable,
Des fureurs de ces tems exemple lamentable,
Puiſſe de ce combat le ſouvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes ſalutaires,

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères !
Mais qui fait fuir ainſi ces ligueurs diſperſés ?
Quel héros, ou quel Dieu les a tous renverſés ?
C'eſt le jeune Biron, c'eſt lui dont le courage
Parmi leurs bataillons s'était fait un paſſage.
D'Aumale les voit fuir, & bouillant de couroux,
Arrêtez, revenez..... lâches, où courez-vous ?
Vous fuir ! vous compagnons de Mayenne & de Guiſe !
Vous qui devez venger Paris, Rome & l'égliſe !
Suivez-moi, rappellez votre antique vertu,
Combattez ſous d'Aumale, & vous avez vaincu.
Auſſi-tôt ſecouru de Beauveau, de Foſſeuſe,
Du farouche Saint-Paul, & même de Joyeuſe,
Il raſſemble avec eux ces bataillons épars,
Qu'il anime en marchant du feu de ſes regards.
La fortune avec lui revient d'un pas rapide :
Biron ſoutient en vain d'un courage intrépide
Le cours précipité de ce fougueux torrent ;
Il voit à ſes côtés Parabere expirant ;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquière :
Neſle, Clermont, d'Angenne ont mordu la pouſſière :
Percé de coups lui-même il eſt prêt de périr. ...
C'était ainſi, Biron, que tu devais mourir.
Un trépas ſi fameux, une chûte ſi belle,
Rendait de ta vertu la mémoire immortelle. *

Le

NOTES.

* *L'édition de 1727 porte ce qui ſuit ;*

Que vois-je ! c'eſt ton roi, qui vole à ton ſecours ;
Il ſait l'affreux danger qui menace tes jours :
Il le ſait, il y vole, il laiſſe la pourſuite

De

Digitized by Google

Le généreux Bourbon ſut bientôt le danger,
Où Biron trop ardent venait de s'engager.
Il l'aimait, non en roi, non en maître ſévère,
Qui ſouffre qu'on aſpire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur & l'inflexible orgueil
Croit le ſang d'un ſujet trop payé d'un coup d'œil.
Henri de l'amitié ſentit les nobles flames :
Amitié, don du Ciel, plaiſir des grandes ames,
Amitié, que les rois, ces illuſtres ingrats,
Sont aſſez malheureux pour ne connaître pas!
Il court le ſecourir ; ce beau feu qui le guide
Rend ſon bras plus puiſſant, & ſon vol plus rapide.
Biron *q*) qu'environnaient les ombres de la mort,
A l'aſpect de ſon roi, fait un dernier effort ;
Il rappelle à ſa voix les reſtes de ſa vie ;
Sous les coups de Bourbon, tout s'écarte, tout plie.
Ton roi, jeune Biron, t'arrache à ces ſoldats,
Dont les coups redoublés achevaient ton trépas.
Tu vis ; ſonge du moins à lui reſter fidelle.
Un bruit affreux s'entend. La diſcorde cruelle
Aux vertus du héros oppoſant ſes fureurs,

D'une

NOTES.

De ceux qui devant lui précipitaient leur fuite ;
Il arrive, il parait comme un Dieu menaçant ;
D'Aumale à ſon aſpect recule en frémiſſant ;
Tout tremble devant lui, tout s'écarte, tout plie.

q) Le duc de BIRON fut bleſſé à Ivry, mais ce fut au combat de Fontaine-Françaiſe, qu'Henri le grand lui ſauva la vie. (On a tranſporté à la bataille d'Ivry cet événement, qui n'étant point un fait principal, peut être aiſément déplacé.)

Digitized by Google

D'une rage nouvelle embraſe les ligueurs.
Elle vole à leur tête, & ſa bouche fatale
Fait retentir au loin ſa trompette infernale.
Par ces ſons trop connus d'Aumale eſt excité,
Auſſi promt que le trait dans les airs emporté.
Il cherchait le héros, ſur lui ſeul il s'élance.
Des ligueurs en tumulte une foule s'avance.
Tels au fond des forêts précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers eſclaves de l'homme, & nés pour le carnage,
Preſſent un ſanglier, en ranimant la rage,
Ignorant le danger, aveugles, furieux,
Le cor excite au loin leur inſtinct belliqueux;
Les antres, les rochers, les monts en retentiſſent:
Ainſi contre Bourbon mille ennemis s'uniſſent:
Il eſt ſeul contre tous, abandonné du ſort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.
Louïs du haut des cieux, dans ce danger terrible,
Donne au héros qu'il aime une force invincible;
Il eſt comme un rocher, qui menaçant les airs,
Rompt la courſe des vents & repouſſe les mers.
Qui pourrait exprimer le ſang & le carnage
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir ſon rivage?
O vous, mânes ſanglans du plus vaillant des rois,
Eclai-

NOTES.

* *Voici les vers, qui ſe trouvent à la ſuite de celui-ci dans l'édition de* 1723.

Egmont, courtiſan lâche & ſoldat téméraire,
Eſclave du tyran, qui fit périr ſon père;
Malheureux, il n'oſait ſur un bord étranger,
Chez

Digitized by Google

Eclairez mon eſprit, & parlez par ma voix.
Il voit voler vers lui ſa nobleſſe fidelle;
Elle meurt pour ſon roi, ſon roi combat pour elle.
L'effroi le dévançait, la mort ſuivait ſes coups,
Quand le fougueux Egmont s'offrit à ſon couroux. *
Longtems cet étranger, trompé par ſon courage,
Avait cherché le roi dans l'horreur du carnage:
Dût ſa témérité le conduire au cercueil,
L'honneur de le combattre irritait ſon orgueil.
Vien, Bourbon, criait-il, vien augmenter ta gloire;
Combattons, c'eſt à nous de fixer la victoire.
Comme il diſait ces mots, un lumineux éclair,
Meſſager des deſtins, fend les plaines de l'air.
L'arbitre des combats fait gronder ſon tonnerre;
Le ſoldat ſous ſes pieds ſentit trembler la terre.
D'Egmont croit que les cieux lui doivent leur appui;
Qu'ils défendent ſa cauſe, & combattent pour lui;
Que la nature entière attentive à ſa gloire,
Par la voix du tonnerre annonçait ſa victoire.
D'Egmont joint le héros, il l'atteint vers le flanc;
Il triomphait déja d'avoir verſé ſon ſang.
Le roi, qu'il a bleſſé, voit ſon péril ſans trouble;
Ainſi que le danger ſon audace redouble:
Son grand cœur s'aplaudit d'avoir au chant d'honneur
Trou-

NOTES.

Chercher dans les combats la gloire & le danger,
Et de ſes fers honteux chériſſant l'infamie,
Il n'oſait point venger ſon père & ſa patrie.
Il parut, le héros le fit tomber ſoudain;
Le fer étincelant, &c.

Digitized by Google

Trouvé des ennemis dignes de ſa valeur.
Loin de le retarder, ſa bleſſure l'irrite;
Sur ce fier ennemi Bourbon ſe précipite:
D'Egmont d'un coup plus ſûr eſt renverſé ſoudain;
Le fer étincelant ſe plongea dans ſon ſein.
Sous leurs pieds teints de ſang les chevaux le foulèrent;
Des ombres du trépas ſes yeux s'envelopèrent;
Et ſon ame en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aſpect de ſon père excita ſes remords. *
Eſpagnols tant vantés, troupe jadis ſi fière,
Sa mort anéantit votre vertu guerrière;
Pour la première fois vous connutes la peur.
L'étonnement, l'eſprit de trouble & de terreur
S'empare en ce moment de leur troupe allarmée:
Il paſſe en tous les rangs, il s'étend ſur l'armée;
Les chefs ſont effrayés, les ſoldats éperdus;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéït plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, ſe renverſent,
Pouſſent des cris affreux, ſe heurtent, ſe diſperſent.
Les uns ſans réſiſtance à leur vainqueur offerts,
Fléchiſſent les genoux, & demandent des fers.

D'au-

NOTES.

* *Il y avait dans la première édition & dans celle d'Evreux.*

Sur ſon corps tout ſanglant, le roi ſans réſiſtance,
Tel qu'un foudre éclatant, vers Mayenne s'avance;
Il l'attaque, il l'étonne, il le preſſe, & ſon bras
A chaque inſtant ſur lui ſuſpendait le trépas.
Ce bras vaillant, Mayenne, allait trancher ta vie;
La ligue en pâliſſait, la guerre était finie;
Mais d'Aumale & Saint Paul accourent à l'inſtant;
On l'entoure, on l'arrache à la mort qui l'attend.

Digitized by Google

D'autres d'un pas rapide évitant ſa pourſuite,
Juſqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont ſe précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur courſe;
Et le fleuve ſanglant remonte vers ſa ſource.
Mayenne en ce tumulte incapable d'effroi,
Affligé, mais tranquille, & maître encor de ſoi,
Voit d'un œil aſſuré ſa fortune cruelle,
Et tombant ſous ſes coups, ſonge à triompher d'elle.
D'Aumale auprès de lui, la fureur dans les yeux,
Accuſait les Flamans, la fortune & les cieux.
Tout eſt perdu, dit-il, mourons, brave Mayenne.
Quittez, lui dit ſon chef, une fureur ſi vaine,
Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur,
Vivez pour réparer ſa perte & ſon malheur:
Que vous & Bois-Dauphin, dans ce moment funeſte,
De nos ſoldats épars aſſemblent ce qui reſte.
Suivez-moi, l'un & l'autre, aux remparts de Paris;
De la ligue en marchant ramaſſez les débris;
De Coligny vaincu ſurpaſſons le courage.

D'Au-

NOTES.

Que vois-je? au moment même une main inconnue
Frape le grand Henri d'une atteinte imprévuë.
C'eſt ainſi qu'autrefois dans ces tems fabuleux,
Que l'amour du menſonge a rendu trop fameux,
Aux pieds de ces remparts, qu'Hector ne put défendre,
Dans ces combats ſanglans, aux rives du Scamandre,
On vit plus d'une fois des mortels furieux,
Par un fer ſacrilège oſer bleſſer les dieux.

Mais ce que l'auteur y a ſubſtitué eſt incomparablement mieux.

Digitized by Google

D'Aumale en l'écoutant pleure & frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteſte, il va l'exécuter,
Semblable au fier lion qu'un Maure a ſû domter,
Qui docile à ſon maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connaît ſoumet ſa tête horrible,
Le ſuit d'un air affreux, le flatte en rugiſſant,
Et parait menacer même en obéïſſant.
Mayenne cependant, par une fuite promte,
Dans les murs de Paris courait cacher ſa honte.
Henri victorieux voyait de tous côtés
Les ligueurs ſans défenſe implorant ſes bontés. *
Des cieux en ce moment les voutes s'entr'ouvrirent;
Les mânes des Bourbons dans les airs deſcendirent.
Louïs au milieu d'eux, du haut du firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment,
Vint voir comme il ſaurait uſer de la victoire,
Et s'il achéverait de mériter ſa gloire.
Ses ſoldats près de lui d'un œil plein de courroux,
Regardaient ces vaincus échapés à leurs coups.
Les captifs en tremblant conduits en ſa préſence,
Attendaient leur arrêt dans un profond ſilence.
Le mortel déſeſpoir, la honte, la terreur,

Dans

NOTES.

* *Après ce vers voici ceux qu'on trouve dans l'édition de* 1723.

Vivez, s'écria-t-il, peuple né pour me nuire;
Henri voulait vous vaincre, & non pas vous détruire;
C'eſt la ſeule vertu, qui doit vous déſarmer;
Vivez, c'eſt trop me craindre, apprenez à m'aimer.
Il dit; & dans l'inſtant arrêtant le carnage,
Maître de ſes ſoldats, il fléchit leur courage.
Ce n'eſt plus ce lion, &c.

Digitized by Google

Dans leurs yeux égarés avaient peint leur malheur.
Bourbon tourna ſur eux des regards pleins de grace,
Où régnaient à la fois la douceur & l'audace.
Soyez libres, dit-il, vous pouvez déſormais
Reſter mes ennemis, ou vivre mes ſujets.
Entre Mayenne & moi reconnaiſſez un maître.
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être ;
Eſclaves de la ligue, ou compagnons d'un roi,
Allez gémir ſous elle, ou triomphez ſous moi.
Choiſiſſez. A ces mots d'un roi couvert de gloire,
Sur un champ de bataille, au ſein de la victoire,
On voit en un moment ces captifs éperdus,
Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus.
Leurs yeux ſont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haine ;
Sa valeur les vainquit, ſa vertu les enchaîne ;
Et s'honorant déja du nom de ſes ſoldats,
Pour expier leur crime ils marchent ſur ſes pas.
Le tranquille vainqueur a ceſſé le carnage ;
Maître de ſes guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'eſt plus ce lion, qui tout couvert de ſang,
Portait avec l'effroi la mort de rang en rang.
C'eſt un Dieu bienfaiſant, qui laiſſant ſon tonnerre,
Enchaîne la tempête & conſole la terre.
Sur ce front menaçant, terrible, enſanglanté,
La paix a mis les traits de la ſérénité.
Ceux à qui la lumière était preſque ravie,
Par ſes ordres humains ſont rendus à la vie ;
Et ſur tous leurs dangers, & ſur tous leurs beſoins,
Tel qu'un père attentif, il étendait ſes ſoins.
Du vrai comme du faux la promte meſſagère,

Qui

Digitized by Google

Qui s'accroit dans ſa courſe, & d'une aîle légère,
Plus promte que le tems vole au-delà des mers,
Paſſe d'un pole à l'autre, & remplit l'univers.
Ce monſtre compoſé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célèbre des rois la honte, ou les merveilles,
Qui raſſemble ſous lui la curioſité,
L'eſpoir, l'effroi, le doute, & la crédulité,
De ſa brillante voix trompette de la gloire,
Du héros de la France annonçait la victoire.
Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté;
Le Vatican ſuperbe en fut épouvanté.
Le Nord à cette voix treſſaillit d'allégreſſe;
Madrid frémit d'effroi, de honte & de triſteſſe.
O malheureux Paris, infidèles ligueurs!
O citoyens trompés, & vous, prêtres trompeurs!
De quels cris douloureux vos temples retentirent!
De cendre en ce moment vos têtes ſe couvrirent.
Hélas! Mayenne encor vient flatter vos eſprits,
Vaincu, mais plein d'eſpoir, & maître de Paris,
Sa politique habile, au fond de ſa retraite,
Aux ligueurs incertains déguiſait ſa défaite.
Contre un coup ſi funeſte il veut les raſſurer:
En cachant ſa diſgrace, il croit la réparer:
Par cent bruits menſongers il ranimait leur zèle.
Mais malgré tant de ſoins, la vérité cruelle,
Démentant à ſes yeux ſes diſcours impoſteurs,
Volait de bouche en bouche, & glaçait tous les cœurs.
La diſcorde en frémit, & redoublant ſa rage,
Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, & n'aurai point, dans ces murs malheureux,

Verſé

Digitized by Google

Verſé tant de poiſons, allumé tant de feux,
De tant de flots de ſang cimenté ma puiſſance,
Pour laiſſer à Bourbon l'empire de la France.
Tout terrible qu'il eſt, j'ai l'art de l'affaiblir;
Si je n'ai pû le vaincre, on le peut amollir.
N'oppoſons plus d'efforts à ſa valeur ſuprême.
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
C'eſt ſon cœur qu'il doit craindre, & je veux aujourd'hui
L'attaquer, le combattre, & le vaincre par lui.
Elle dit; & ſoudain, des rives de la Seine,
Sur un char teint de ſang, attelé par la haine,
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,
Elle part, elle vole, & va trouver l'Amour.

Digitized by Google

LA HENRIADE.

CHANT NEUVIÉME.

ARGUMENT.

DESCRIPTION du temple de l'Amour : La discorde implore son pouvoir pour amollir le courage de Henri IV. Ce héros est retenu quelque tems auprès de madame D'ESTRÉE, *si célèbre sous le nom de* LA BELLE GABRIELLE. *Mornay l'arrache à son amour, & le roi retourne à son armée.*

SUr les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe, & commence l'Asie,
S'élève un vieux palais *a*) respecté par les tems :

La

a) Cette description du temple de l'Amour, & la peinture de cette passion personifiée, sont entiérement allégoriques. On a placé en Chypre le lieu de la scène, comme on a mis à Rome la demeure de la politique ; parce que les peuples de l'isle de Chypre ont de tout tems passé pour être très-abandonnés à l'amour, de même que la cour de Rome a eu la réputation d'être la cour la plus politique de l'Europe.

On ne doit donc point regarder ici l'amour comme fils de

Digitized by Google

La nature en posa les premiers fondemens ;
Et l'art ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la nature.
Là, tous les champs voisins peuplés de myrtes verds,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.
Partout on voit meurir, partout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone, & les présens de Flore ;
Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons. *
L'homme y semble goûter, dans une paix profonde,
Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,
De sa main bienfaisante accordait aux humains,
Un éternel repos, des jours purs & sereins,
Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la seule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inspire les langueurs,

Les

NOTES.

* *Au lieu des huit vers suivans, on trouve dans l'édition de 1723. ceux que voici :*

Dans ces climats charmans habite l'indolence.
Les peuples paresseux, séduits par l'abondance,
N'ont jamais exercé, par d'utiles travaux,
Leurs corps appésantis qu'énerve le repos ;
Dans un loisir profond, aux soins inaccessible,
La mollesse entretient un silence paisible ;
Seulement quelquefois on entend dans les airs
Les sons efféminés des plus tendres concerts,
Les voix de mille amans, &c.

de Vénus, & comme un Dieu de la fable, mais comme une passion représentée avec tous les plaisirs & tous les déso[r]dres qui l'accompagnent.

Digitized by Google

Les voix de mille amans, les chants de leurs maîtreſſes,
Qui célèbrent leur honte, & vantent leurs faibleſſes.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs;
Et dans l'art dangereux de plaire & de ſéduire,
Dans ſon temple à l'envi s'empreſſer de s'inſtruire.
La flatteuſe eſpérance, au front toûjours ſerein,
A l'autel de l'amour les conduit par la main.
Près du temple ſacré les graces demi-nues,
Accordent à leurs voix leurs danſes ingénues;
La molle volupté, ſur un lit de gazons,
Satisfaite & tranquille, écoute leurs chanſons.
On voit à ſes côtés le myſtère en ſilence,
Le ſourire enchanteur, les ſoins, la complaiſance,
Les plaiſirs amoureux, & les tendres deſirs,
Plus doux, plus ſéduiſans encor que les plaiſirs.
De ce temple fameux telle eſt l'aimable entrée;
Mais lorſqu'en avançant ſous la voute ſacrée,
On porte au ſanctuaire un pas audacieux,
Quel ſpectacle funeſte épouvante les yeux!
Ce n'eſt plus des plaiſirs la troupe aimable & tendre;
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre;
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
Font de ce beau ſéjour un ſéjour plein d'horreur.
La ſombre jalouſie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le ſoupçon qui la guide:
La haine, & le courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ſes pas, un poignard à la main.
La malice les voit, & d'un ſouris perfide
Applaudit en paſſant à leur troupe homicide.

Le

Digitized by Google

Le repentir les ſuit, déteſtant leurs fureurs,
Et baiſſe en ſoupirant ſes yeux mouillés de pleurs.
C'eſt là, c'eſt au milieu de cette cour affreuſe,
Des plaiſirs des humains compagne malheureuſe,
Que l'amour a choiſi ſon ſéjour éternel.
Ce dangereux enfant, ſi tendre & ſi cruel,
Porte en ſa faible main les deſtins de la terre, *
Donne avec un ſouris, ou la paix, ou la guerre;
Et répandant partout ſes trompeuſes douceurs,
Anime l'univers, & vit dans tous les cœurs.
Sur un trône éclatant, contemplant ſes conquêtes,
Il foulait à ſes pieds les plus ſuperbes têtes;
Fier de ſes cruautés plus que de ſes bienfaits,
Il ſemblait s'applaudir des maux qu'il avait faits.
La diſcorde ſoudain, conduite par la rage,
Ecarte les plaiſirs, s'ouvre un libre paſſage,
Secouant dans ſes mains ſes flambeaux allumés,
Le front couvert de ſang, & les yeux enflammés:
Mon frère, lui dit-elle, où ſont tes traits terribles?
Pour qui réſerves-tu tes fléches invincibles?
Ah! ſi de la diſcorde allumant le tiſon,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poiſon,
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature,
Vien, vole ſur mes pas, vien venger mon injure.
Un roi victorieux écraſe mes ſerpens;
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans.

La

NOTES.

* *Voici comme l'édition de* 1723. *a mis ces deux vers:*

Sans ceſſe armé de traits plus promts que le tonnerre,
Porte en ſa faible main les deſtins de la terre.

Digitized by Google

La clémence avec lui marchant d'un pas tranquile,
Au sein tumultueux de la guerre civile,
Va sous ses étendarts, flottans de tous côtés,
Réunir tous les cœurs par moi seule écartés.
Encor une victoire, & mon trône est en poudre.
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.
Ce héros va combattre, & vaincre & pardonner;
De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner.
C'est à toi d'arrêter ce torrent dans sa course.
Va de tant de hauts faits empoisonner la source.
Que sous ton joug, Amour, il gémisse abattu;
Va domter son courage au sein de la vertu.
C'est toi, tu t'en souviens, toi dont la main fatale
Fit tomber sans effort Hercule aux pieds d'Omphale.
Ne vit-on pas Antoine amolli dans tes fers,
Abandonnant pour toi les soins de l'univers,
Fuïant devant Auguste, & te suivant sur l'onde,
Préférer Cléopatre à l'empire du monde?
Henri te resté à vaincre, après tant de guerriers;
Dans ses superbes mains va flétrir ses lauriers;
Va du myrte amoureux ceindre sa tête altière;
Endors entre tes bras son audace guerrière.
A mon trône ébranlé cours servir de soutien;
Vien, ma cause est la tienne, & ton règne est le mien.
Ainsi parlait ce monstre; & la voute tremblante
Ré-

NOTES.

* *L'édition de* 1723. *met ainsi ce vers:*

La campagne où jadis on vit les murs de Troye.

Digitized by Google

Répétait les accens de ſa voix effrayante.
L'Amour qui l'écoutait, couché parmi des fleurs,
D'un ſouris fier & doux répond à ſes fureurs.
Il s'arme cependant de ſes fléches dorées;
Il fend des vaſtes cieux les voutes azurées;
Et précédé des jeux, des graces, des plaiſirs,
Il vole aux champs Français ſur l'aile des zéphyrs.
Dans ſa courſe, d'abord, il découvre avec joie,
Le faible Ximoïs, & les champs où fut Troie. *
Il rit, en contemplant dans ces lieux renommés
La cendre des palais par ſes mains conſumés.
Il aperçoit de loin ces murs bâtis ſur l'onde,
Ces remparts orgueilleux, ce prodige du monde;
Veniſe, dont Neptune admire le deſtin,
Et qui commande aux flots renfermés dans ſon ſein.
Il deſcend, il s'arrête aux champs de la Sicile,
Où lui-même inſpira Théocrite & Virgile,
Où l'on dit qu'autrefois, par des chemins nouveaux,
De l'amoureux Alphée il conduiſit les eaux.
Bientôt quittant les bords de l'aimable Aréthuſe,
Dans les champs de Provence il vole vers Vaucluſe *b*);
Aſyle encor plus doux, lieux ou dans ſes beaux jours
Pétrarque ſoupira ſes vers & ſes amours.
Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure;
Lui-même en ordonna la ſuperbe ſtructure.
Par ſes adroites mains avec art enlaſſés,

Les

b) VAUCLUSE, *Vallisclauſa*, près de Gordes en Provence, célèbre par le ſéjour que fit Pétrarque dans les environs. L'on voit même encor près de ſa ſource une maiſon, qu'on appelle la maiſon de Pétrarque.

Digitized by Google

Les chifres de Diane *c*) y ſont encor tracés.
Sur ſa tombe en paſſant les plaiſirs & les graces
Répandirent les fleurs, qui naiſſaient ſur leurs traces.
Aux campagnes d'Ivry l'amour arrive enfin.
Le roi prêt d'en partir pour un plus grand deſſein,
Mêlant à ſes plaiſirs l'image de la guerre,
Laiſſait pour un moment repoſer ſon tonnerre.
Mille jeunes guerriers, à travers les guerêts,
Pourſuivaient avec lui les hôtes des forêts.
L'amour ſent à ſa vüe une joie inhumaine;
Il aiguiſe ſes traits, il prépare ſa chaine,
Il agite les airs que lui-même a calmés,
Il parle, on voit ſoudain les élémens armés.
D'un bout du monde à l'autre appellant les orages,
Sa voix commande aux vents d'aſſembler les nuages,
De verſer ces torrens ſuſpendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre & les éclairs.
Déja les Aquilons à ſes ordres fidèles,
Dans les cieux obſcurcis ont déployé leurs aîles;
La plus affreuſe nuit ſuccède au plus beau jour;
La nature en gémit, & reconnait l'amour.

Dans

c) ANET fut bâti par Henri II pour Diane de Poitiers, dont les chiffres ſont mêlés dans tous les ornemens de ce château, lequel n'eſt pas loin de la plaine d'Ivry.

d) GABRIELLE D'ESTRE'ES, d'une ancienne maiſon de Picardie, fille & petite-fille d'un grand-maître de l'artillerie, mariée au ſeigneur de Liancourt, & depuis ducheſſe de Beaufort, &c.

Henri IV en devint amoureux pendant les guerres civiles; il ſe dérobait quelquefois pour l'aller voir. Un jour même il ſe déguiſa en payſan, paſſa au travers des gardes ennemies, & arriva chez elle, non ſans courir riſque d'être pris.

Digitized by Google

Dans les sillons fangeux de la campagne humide,
Le roi marche incertain, sans escorte & sans guide :
L'amour en ce moment allumant son flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des siens, le roi dans ces bois sombres,
Suit cet astre ennemi, brillant parmi les ombres :
Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés,
Suivre ces feux ardens de la terre exhalés,
Ce feux dont la vapeur maligne & passagère,
Conduit au précipice à l'instant qu'elle éclaire.
Depuis peu la fortune en ces tristes climats
D'une illustre mortelle avait conduit les pas.
Dans le fond d'un château, tranquille & solitaire,
Loin du bruit des combats elle attendait son père,
Qui fidèle à ses rois, vieilli dans les hazards,
Avait du grand Henri suivi les étendarts.
D'Estrée *d*) était son nom ; la main de la nature,
De ses aimables dons la combla sans mesure.
Telle ne brillait point aux bords de l'Eurotas, *
La coupable beauté qui trahit Ménélas ;
Moins touchante & moins belle, à Tarse on vit paraître
Celle *e*) qui des Romains avait domté le maître,
Lors-

NOTES.

* *Ces deux vers sont ainsi dans l'édition de* 1723.

Jamais rien de plus beau ne parut sous les cieux,
Et seule elle ignorait le pouvoir de ses yeux.

On peut voir ces détails dans l'histoire des amours du grand Alcandre, écrite par une princesse de Conty.

e) CLEOPATRE allant à Tarse, où Antoine l'avait mandée, fit ce voyage sur un vaisseau brillant d'or, & orné des plus belles peintures ; les voiles étaient de pourpre, les cordages d'or & de soie. Cléopatre était habillée, comme on repré-

Digitized by Google

Lorſque les habitans des rives du Cydnus,
L'encenſoir à la main, la prirent pour Vénus.
Elle entrait dans cet âge, hélas! trop redoutable,
Qui rend des paſſions le joug inévitable:
Son cœur né pour aimer, mais fier & généreux,
D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux.
Semblable en ſon printems à la roſe nouvelle,
Qui renferme en naiſſant ſa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les tréſors de ſon ſein,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur & ſerein.
L'amour, qui cependant s'apprête à la ſurprendre,
Sous un nom ſuppoſé vient près d'elle ſe rendre;
Il parait ſans flambeau, ſans fléches, ſans carquois;
Il prend d'un ſimple enfant la figure & la voix.
On a vû, lui dit-il, ſur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.
Il gliſſait dans ſon cœur, en lui diſant ces mots,
Un deſir inconnu de plaire à ce héros.
Son teint fut animé d'une grace nouvelle.
L'amour s'applaudiſſait en la voyant ſi belle;
Que n'eſpérait-il point, aidé de tant d'appas!
Au devant du monarque il conduiſit ſes pas. *

L'art

NOTES.

* *Voici ce que met l'édition de* 1723. *au lieu de ce vers & de quelques-uns des ſuivans :*

Au devant du monarque il conduiſit ſes pas,
Armé de tous ſes traits, préſent à l'entrevüe,

n

repréſentait alors la Déeſſe Vénus: ſes femmes repréſentaient les Nymphes & les Graces: la poupe & la proue étaient remplies des plus beaux enfans déguiſés en amours. Elle avançait dans cet équipage ſur le fleuve Cydnus, au ſon

de

Digitized by Google

L'art ſimple dont lui-même a formé ſa parure,
Parait aux yeux ſéduits l'effet de la nature.
L'or de ſes blonds cheveux, qui flote au gré des vents,
Tantôt couvre ſa gorge, & ſes tréſors naiſſans;
Tantôt expoſe aux yeux leur charme inexprimable.
Sa modeſtie encor la rendait plus aimable:
Non pas cette farouche & triſte auſtérité,
Qui fait fuir les amours, & même la beauté;
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine,
Inſpire le reſpect, enflamme les deſirs,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaiſirs.
Il fait plus; à l'amour tout miracle eſt poſſible:
Il enchante ces lieux par un charme invincible.
Des myrtes enlaſſés, que d'un prodigue ſein
La terre obéiſſante a fait naître ſoudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage;
A peine a-t-on paſſé ſous leur fatal ombrage,
Par des liens ſecrets on ſe ſent arrêter;
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
On voit fuir ſous cette ombre une onde enchantereſſe;
Les amans fortunés, pleins d'une douce yvreſſe,

Y

NOTES.

Il allume en leur ame une crainte inconnue,
Leur inſpire ce trouble & ces émotions,
Que forment en naiſſant les grandes paſſions.

de mille inſtrumens de muſique. Tout le peuple de Tarſe la prit pour la déeſſe. On quitta le tribunal d'Antoine pour courir au-devant d'elle. Ce Romain lui-même alla la recevoir, & en devint éperdûment amoureux. (PLUTARQUE.)

Digitized by Google

Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'amour dans tous ces lieux fait ſentir ſon pouvoir.
Tout y paraît changé, tous les cœurs y ſoupirent.
Tous ſont empoiſonnés du charme qu'ils reſpirent.
Tout y parle d'amour. Les oiſeaux dans les champs
Redoublent leurs baiſers, leurs careſſes, leurs chants.
Le moiſſonneur ardent, qui court avant l'aurore,
Couper les blonds épics que l'été fait éclore,
S'arrête, s'inquiète, & pouſſe des ſoupirs;
Son cœur eſt étonné de ſes nouveaux deſirs.
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laiſſe en ſoupirant ſes moiſſons imparfaites.
Près de lui, la bergère, oubliant ſes troupeaux,
De ſa tremblante main ſent tomber ſes fuſeaux.
Contre un pouvoir ſi grand qu'eût pû faire d'Eſtrée?
Par un charme indomtable elle était attirée:
Elle avait à combattre, en ce funeſte jour,
Sa jeuneſſe, ſon cœur, un héros, & l'amour.
Quelque tems de Henri la valeur immortelle
Vers ſes drapeaux vainqueurs en ſecret le rapelle:
Une inviſible main le retient malgré lui.
Dans ſa vertu première il cherche un vain appui.
Sa vertu l'abandonne, & ſon ame enyvrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Eſtrée. *

Loin

NOTES.

* N'aime, ne voit, n'entend, &c.

Après ce vers, voici ce qu'on lit dans l'édition de 1723.

C'eſt alors que l'on vit dans les bras du repos,
Les folâtres plaiſirs déſarmer ce héros;
L'un tenait ſa cuiraſſe encor de ſang trempée,

L'autre

Loin de lui cependant tous ſes chefs étonnés,
Se demandent leur prince, & reſte conſternés.
Ils tremblaient pour ſes jours : hélas ! qui l'eût pû croire,
Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour ſa gloire ?
On le cherchait en vain ; ſes ſoldats abattus,
Ne marchant plus ſous lui, ſemblaient déja vaincus.
Mais le génie heureux, qui préſide à la France,
Ne ſouffrit pas longtems ſa dangereuſe abſence.
Il deſcendit des cieux à la voix de Louïs,
Et vint d'un vol rapide au ſecours de ſon fils.
Quand il fut deſcendu vers ce triſte hémiſphère,
Pour y trouver un ſage, il regarda la terre.
Il ne le chercha point dans ces lieux révérés,
A l'étude, au ſilence, au jeûne conſacrés.
Il alla dans Ivry. Là parmi la licence,
Où du ſoldat vainqueur s'emporte l'inſolence,
L'ange heureux des Français fixa ſon vol divin
Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.
Il s'adreſſe à Mornay ; c'était pour nous inſtruire,
Que ſouvent la raiſon ſuffit à nous conduire,
Ainſi qu'elle guida chez des peuples payens,
Marc-Aurèle, ou Platon, la honte des chrêtiens.
Non moins prudent ami que philoſophe auſtère,
Mor-

NOTES.

L'autre avait détaché ſa redoutable épée,
Et riait, en voyant dans ſes débiles mains
Ce fer, l'appui du trône, & l'effroi des humains.
Tandis que de l'amour Henri goûtait les charmes,
Son abſence en ſon camp répandait les allarmes,
Et ſes chefs étonnés, ſes ſoldats abattus, &c.

Digitized by Google

Mornay ſut l'art diſcret de reprendre & de plaire :
Son exemple inſtruiſait bien mieux que ſes diſcours ;
Les ſolides vertus furent les ſeuls amours ;
Avide de travaux, inſenſible aux délices,
Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la cour, & ſon ſouffle infecté,
N'altéra de ſon cœur l'auſtère pureté.
Belle Aréthuſe, ainſi ton onde fortunée
Roule au ſein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cryſtal toûjours pur, & des flots toûjours clairs ;
Que jamais ne corromt l'amertume des mers.
Le généreux Mornay, conduit par la ſageſſe,
Part, & vole en ces lieux, où la douce molleſſe
Retenait dans ſes bras le vainqueur des humains,
Et de la France en lui maîtriſait les deſtins.
L'amour à chaque inſtant redoublant ſa victoire,
Le rendait plus heureux, pour mieux flétrir ſa gloire ;
Les plaiſirs qui ſouvent ont des termes ſi courts,
Partageaient ſes momens & rempliſſaient ſes jours.
L'amour au milieu d'eux découvre avec colère,
A côté de Mornay la ſageſſe ſévère ;
Il veut ſur ce guerrier lancer un trait vengeur ;
Il croit charmer ſes ſens, il croit bleſſer ſon cœur :
Mais Mornay mépriſait ſa colère & ſes charmes ;
Tous ſes traits impuiſſans s'émouſſaient ſur ſes armes.
Il attend qu'en ſecret le roi s'offre à ſes yeux,
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.
Au fond de ces jardins, au bord d'une onde claire,
Sous un myrte amoureux, aſyle du myſtère,

D'Eſtrée

Digitized by Google

D'Eſtrée à ſon amant prodiguait ſes appas ;
Il languiſſait près d'elle, il brûlait dans ſes bras.
De leurs doux entretiens rien n'alterait les charmes ;
Leurs yeux étaient remplis de ces heureuſes larmes,
De ces larmes qui ſont les plaiſirs des amans :
Ils ſentaient cette yvreſſe & ces ſaiſiſſemens,
Ces tranſports, ces fureurs, qu'un tendre amour inſpire ;
Que lui ſeul fait goûter, que lui ſeul peut décrire.
Les folâtres plaiſirs, dans le ſein du repos,
Les amours enfantins déſarmaient ce héros :
L'un tenait ſa cuiraſſe encor de ſang trempée,
L'autre avait détaché ſa redoutable épée,
Et riait, en tenant dans ſes débiles mains
Ce fer, l'appui du trône, & l'effroi des humains.
La diſcorde de loin inſulte à ſa faibleſſe ;
Elle exprime en grondant ſa barbare allégreſſe ;
Sa fière activité ménage ces inſtans.
Elle court de la ligue irriter les ſerpens :
Et tandis que Bourbon ſe repoſe, & ſommeille,
De tous ſes ennemis la rage ſe réveille.
Enfin dans ces jardins, où ſa vertu languit,
Il voit Mornay paraître : il le voit & rougit ;
L'un de l'autre en ſecret ils craignaient la préſence.
Le ſage en l'abordant garde un morne ſilence ;
Mais ce ſilence même, & ces regards baiſſés,
Se ſont entendre au prince, & s'expliquent aſſez.
Sur ce viſage auſtère, où régnait la triſteſſe,
Henri lut aiſément ſa honte & ſa faibleſſe.
Rarement de ſa faute on aime le témoin.

Tout

Digitized by Google

Tout autre eût de Mornay mal reconnu le ſoin.*
Cher ami, dit le roi, ne crain point ma colère,
Qui m'apprend mon devoir eſt trop ſûr de me plaire.
Vien, le cœur de ton prince eſt digne encor de toi;
Je t'ai vû, c'en eſt fait, & tu me rens à moi:
Je reprens ma vertu, que l'amour m'a ravie:
De ce honteux repos fuyons l'ignominie:
Fuyons ce lieu funeſte, où mon cœur mutiné
Aime encor les liens dont il fut enchaîné:
Me vaincre eſt déſormais ma plus belle victoire.
Partons, bravons l'amour dans les bras de la gloire;
Et bientôt vers Paris répandant la terreur,
Dans le ſang Eſpagnol effaçons mon erreur.
A ces mots généreux, Mornay connut ſon maître.
C'eſt vous, s'écria-t-il, que je revois paraître;
Vous de la France entière auguſte défenſeur,
Vous, vainqueur de vous-même, & roi de votre cœur.
L'amour à votre gloire ajoûte un nouveau luſtre.
Qui l'ignore eſt heureux, qui le domte eſt illuſtre.
Il dit: Le roi s'apprête à partir de ces lieux.
Quelle douleur, ô ciel! attendrit ſes adieux!
Plein de l'aimable objet, qu'il fuit & qu'il adore,
En condamnant ſes pleurs, il en verſait encore.
Entraîné par Mornay, par l'amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part déſeſpéré.

Il

NOTES.

* *Ces deux vers ſont ainſi dans l'édition de* 1723.

Tout autre eût d'un cenſeur haï le front ſévère.
Cher ami, dit le roi, tu ne peux me déplaire.
Vien, le cœur de ton prince, &c.

Digitized by Google

Il part : en ce moment d'Eſtrée évanouïe ;
Reſte ſans mouvement, ſans couleur, & ſans vie.
D'une ſoudaine nuit ſes beaux yeux ſont couverts ;
L'amour qui l'aperçut jette un cri dans les airs,
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
N'enlève à ſon empire une nymphe ſi belle,
N'efface pour jamais les charmes de ces yeux,
Qui devaient dans la France allumer tant de feux.
Il la prend dans ſes bras, & bientôt cette amante
Rouvre à ſa douce voix ſa paupière mourante,
Lui nomme ſon amant, le redemande en vain,
Le cherche encor des yeux, & les ferme ſoudain.
L'amour baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle ;
Au jour qu'elle fuyait tendrement la rapelle ;
D'un eſpoir ſéduiſant il lui rend la douceur,
Et ſoulage les maux dont lui ſeul eſt l'auteur.
Mornay toûjours ſévère, & toûjours inflexible,
Entraînait cependant ſon maître trop ſenſible.
La force & la vertu leur montrant le chemin,
La gloire les conduit les lauriers à la main ;
Et l'amour indigné, que le devoir ſurmonte,
Va cacher loin d'Anet ſa colère & ſa honte.

Digitized by Google

LA HENRIADE.

CHANT DIXIÉME.

ARGUMENT.

RETOUR du roi à ſon armée : il recommence le ſiége. Combat ſingulier du vicomte de Turenne, & du chevalier d'Aumale. Famine horrible qui déſole la ville. Le roi nourrit lui-même les habitans, qu'il aſſiége. Le ciel récompenſe enfin ſes vertus. La vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ſes portes, & la guerre eſt finie.

CEs momens dangereux, perdus dans la molleſſe, *
Avaient fait aux vaincus oublier leur faibleſſe.
A de nouveaux exploits Mayenne eſt préparé.

D'un

NOTES.

* Ces momens dangereux, &c.

Voici de quelle manière commence l'édition de 1723.

Le tems vole, & ſa perte eſt toûjours dangereuſe.
En vain du grand Bourbon la main victorieuſe
Fit dans les champs d'Ivry triompher ſa vertu;

Négli-

Digitized by Google

D'un eſpoir renaiſſant le peuple eſt enyvré.
Leur eſpoir les trompait. Bourbon que rien n'arrête,
Accourt impatient d'achever ſa conquête.
Paris épouvanté revit ſes étendarts;
Le héros reparut aux pieds de ſes remparts;
De ces mêmes remparts, où fume encor ſa foudre,
Et qu'à reduire en cendre il ne put ſe réſoudre,
Quand l'ange de la France, apaiſant ſon couroux,
Retint ſon bras vainqueur, & ſuſpendit ſes coups.
Déja le camp du roi jette des cris de joie;
D'un œil d'impatience il dévorait ſa proie.
Les ligueurs cependant, d'un juſte effroi troublés,
Près du prudent Mayenne étaient tous raſſemblés.
Là, d'Aumale, ennemi de tout conſeil timide,
Leur tenait fiérement ce langage intrépide:
Nous n'avons point encor apris à nous cacher;
L'ennemi vient à nous, c'eſt là qu'il faut marcher;
C'eſt là qu'il faut porter une fureur heureuſe.
Je connais des Français la fougue impétueuſe;
L'ombre de leurs remparts affaiblit leur vertu.
Le Français qu'on attaque eſt à demi vaincu.
Souvent le déſeſpoir a gagné des batailles:
J'attens tout de nous ſeuls, & rien de nos murailles.
Héros qui m'écoutez, volez aux champs de Mars;

Peu-

NOTES.

Négliger ſes lauriers, c'eſt n'avoir point vaincu.
Ces jours, ces doux momens perdus dans la molleſſe,
Rendaient aux ennemis l'audace & l'allégreſſe.
Déja dans leur aſyle oubliant leurs malheurs,
Vaincus, chargés d'opprobre, ils parlaient en vainqueurs.

Digitized by Google

Peuples qui nous ſuivez, vos chefs ſont vos remparts.
Il ſe tut à ces mots; les ligueurs en ſilence
Semblaient de ſon audace accuſer l'imprudence.
Il en rougit de honte, & dans leurs yeux confus
Il lut en frémiſſant leur crainte & leur refus.
Eh bien, pourſuivit-il, ſi vous n'oſez me ſuivre,
Français, à cet affront je ne veux point ſurvivre.
Vous craignez les dangers; ſeul je m'y vais offrir,
Et vous aprendre à vaincre, ou du moins à mourir.
De Paris à l'inſtant il fait ouvrir la porte;
Du peuple qui l'entoure il éloigne l'eſcorte;
Il s'avance: un héraut, miniſtre des combats,
Juſqu'aux tentes du roi marche devant ſes pas,
Et crie à haute voix: Quiconque aime la gloire,
Qu'il diſpute en ces lieux l'honneur de la victoire.
D'Aumale vous attend; ennemis, paraiſſez.
Tous les chefs à ces mots d'un beau zèle pouſſés,
Voulaient contre d'Aumale eſſayer leur courage:
Tous briguaient près du roi cet illuſtre avantage;
Tous avaient mérité ce prix de la valeur;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
Le roi mit dans ſes mains la gloire de la France.
Va, dit-il, d'un ſuperbe abaiſſer l'inſolence,
Combats pour ton pays, pour ton prince, & pour toi,
Et reçois en partant les armes de ton roi.
Le héros, à ces mots, lui donne ſon épée.
Votre attente, ô grand roi, ne ſera point trompée,
Lui répondit Turenne, embraſſant ſes genoux:
J'en atteſte ce fer, & j'en jure par vous.
Il dit; le roi l'embraſſe, & Turenne s'élance

Vers

Digitized by Google

Vers l'endroit, où d'Aumale, avec impatience,
Attendait qu'à ſes yeux un combattant parût.
Le peuple de Paris aux remparts accourut;
Les ſoldats de Henri près de lui ſe rangèrent:
Sur les deux combattans tous les yeux s'attachèrent;
Chacun dans l'un des deux voyant ſon défenſeur,
Du geſte & de la voix excitait ſa valeur.
Cependant ſur Paris s'élevait un nuage,
Qui ſemblait aporter le tonnerre & l'orage;
Ses flancs noirs & brûlans tout-à-coup entr'ouverts;
Vomiſſent dans ces lieux les monſtres des enfers,
Le fanatiſme affreux, la diſcorde farouche,
La ſombre politique, au cœur faux, à l'œil louche;
Le démon des combats reſpirant les fureurs,
Dieux enyvrés de ſang, dieux dignes des ligueurs:
Aux remparts de la ville ils fondent, ils s'arrêtent,
En faveur de d'Aumale au combat ils s'aprêtent.
Voilà qu'au même inſtant du haut des cieux ouverts
Un ange eſt deſcendu ſur le trône des airs,
Couronné de rayons, nageant dans la lumière,
Sur des aîles de feu parcourant ſa carrière,
Et laiſſant loin de lui l'occident éclairé
Des ſillons lumineux dont il eſt entouré.
Il tenait d'une main cette olive ſacrée,
Préſage conſolant d'une paix déſirée;
Dans l'autre étincelait ce fer d'un Dieu vengeur,
Ce glaive dont s'arma l'ange exterminateur,
Quand jadis l'Eternel à la mort dévorante
Livra les premiers-nés d'une race inſolente.
A l'aſpect de ce glaive interdits, déſarmés,

Digitized by Google

Les monſtres infernaux ſemblent inanimés ;
La terreur les enchaîne : un pouvoir invincible
Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible.
Ainſi de ſon autel teint du ſang des humains
Tomba ce fier Dagon, ce Dieu des Philiſtins,
Lorſque du DIEU des dieux en ſon temple aportée,
A ſes yeux éblouïs l'arche fut préſentée.
Paris, le roi, l'armée, & l'enfer, & les cieux,
Sur ce combat illuſtre avaient fixé les yeux.
Bientôt les deux guerriers entrent dans la carrière.
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière.
Leur bras n'eſt point chargé du poids d'un bouclier ;
Ils ne ſe cachent point ſous ces buſtes d'acier,
Des anciens chevaliers ornement honorable,
Eclatant à la vüe, aux coups impénétrable ;
Ils négligent tous deux cet apareil qui rend
Et le combat plus long & le danger moins grand.
Leur arme eſt une épée ; & ſans autre défenſe,
Expoſé tout entier l'un & l'autre s'avance.
O Dieu ! cria Turenne, arbitre de mon roi,
Deſcen, juge ſa cauſe, & combats avec moi ;
Le courage n'eſt rien ſans ta main protectrice ;
J'attends peu de moi-même, & tout de ta juſtice.
D'Aumale répondit ; J'attens tout de mon bras ;
C'eſt de nous que dépend le deſtin des combats ;
En vain l'homme timide implore un Dieu ſuprême,
Tranquille au haut du ciel il nous laiſſe à nous-même ;
Le parti le plus juſte eſt celui du vainqueur,
Et le Dieu de la guerre eſt la ſeule valeur.
Il dit, & d'un regard enflammé d'arrogance,

Digitized by Google

Il voit de ſon rival la modeſte aſſurance.
Mais la trompette ſonne. Ils s'élancent tous deux;
Ils commencent enfin ce combat dangereux:
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur & l'adreſſe,
L'ardeur, la fermeté, la force, la ſoupleſſe,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient portés & parés à l'inſtant.
Tantôt avec fureur l'un d'eux ſe précipite;
L'autre d'un pas léger ſe détourne, & l'évite.
Tantôt plus raprochés ils ſemblent ſe ſaiſir;
Leur péril renaiſſant donne un affreux plaiſir;
On ſe plaît à les voir s'obſerver & ſe craindre,
Avancer, s'arrêter, ſe meſurer, s'atteindre;
Le fer étincelant avec art détourné,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné. *
Telle on voit du ſoleil la lumière éclatante
Briſer ſes traits de feu dans l'onde tranſparente,
Et ſe rompant encor par des chemins divers,
De ce cryſtal mouvant repaſſer dans les airs.
Le ſpectateur ſurpris, & ne pouvant le croire,
Voyait à tout moment leur chute & leur victoire.
D'Aumale eſt plus ardent, plus fort, plus furieux;
Turenne eſt plus adroit, & moins impétueux.
Maître de tous ſes ſens, animé ſans colère,
Il fatigue à loiſir ſon terrible adverſaire.
D'Aumale en vains efforts épuiſe ſa vigueur:
Bientôt ſon bras laſſé ne ſert plus ſa valeur.
Turenne, qui l'obſerve, aperçoit ſa faibleſſe;

Il

* Tous ces vers n'étaient pas dans les premières éditions.

Digitized by Google

Il ſe ranime alors, il le pouſſe, il le preſſe.
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
D'Aumale eſt renverſé dans les flots de ſon ſang.
Il tombe, & de l'enfer tous les monſtres frémirent ;
Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent :
» De la ligue à jamais le trône eſt renverſé ;
» Tu l'emportes, Bourbon, notre règne eſt paſſé.
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale ſans vigueur, étendu ſur le ſable,
Menace encor Turenne, & le menace en vain ;
Sa redoutable épée échape de ſa main.
Il veut parler, ſa voix expire dans ſa bouche.
L'horreur d'être vaincu rend ſon air plus farouche ;
Il ſe lève, il retombe, il ouvre un œil mourant,
Il regarde Paris, & meurt en ſoupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne ;
Tu le vis, tu frémis, & ta chûte prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes eſprits.
Cependant des ſoldats, dans les murs de Paris *a*),
Raportaient à pas lents le malheureux d'Aumale.
Ce ſpectacle ſanglant, cette pompe fatale,
Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré :

Cha-

a) Le chevalier d'Aumale fut tué dans ce tems-là à Saint Denys, & ſa mort affaiblit beaucoup le parti de la Ligue. Son duel avec le vicomte de Turenne n'eſt qu'une fiction ; mais ces combats ſinguliers étaient encor à la mode. Il s'en fit un célèbre derrière les chartreux, entre le Sr. de Marivaux, qui tenait pour les royaliſtes, & le Sr. Claude de Marolles, qui tenait pour les ligueurs. Ils ſe battirent en préſence du peuple & de l'armée, le jour même de l'aſſaſſinat d'Henri III. Mais ce fut Marolles qui fut vainqueur.

Digitized by Google

Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
Ce front ſouillé de ſang, cette bouche entr'ouverte,
Cette tête penchée, & de poudre couverte,
Ces yeux où le trépas étale ſes horreurs.
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs.
La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
Etouffent leurs ſanglots, & retiennent leur plainte :
Tout ſe tait, & tout tremble. Un bruit rempli d'horreur;
Bientôt de ce ſilence augmente la terreur.
Les cris des aſſiégeans juſqu'au ciel s'élevèrent;
Les chefs & les ſoldats près du roi s'aſſemblèrent :
Ils demandaient l'aſſaut. Le roi dans ce moment *
Modéra ſon courage, & leur emportement.
Il ſentit qu'il aimait ſon ingrate patrie,
Il voulut la ſauver de ſa propre furie.
Haï de ſes ſujets, promt à les épargner,
Eux ſeuls voulaient ſe perdre, il les voulut gagner.
Heureux ſi ſa bonté, prévenant leur audace,
Forçait ces malheureux à lui demander grace!
Pouvant les emporter, il les fait inveſtir;
Il laiſſe à leurs fureurs le tems du repentir.

NOTES.

* Ils demandaient l'aſſaut, &c.

Au lieu de ce vers, & des cinq qui le ſuivent, voici ce que mal l'édition de 1723.

Mais d'un peuple barbare ennemi généreux,
Henri retint ſes traits déja tournés ſur eux;
Il voulait les ſauver de leur propre furie.
Haï de ſes ſujets, il aimait ſa patrie;
Armé pour les punir, prompt à les épargner, &c.

Digitized by Google

Il *b*) crut que ſans aſſauts, ſans combats, ſans allarmes;
La diſette & la faim, plus fortes que ſes armes,
Lui livreraient ſans peine un peuple inanimé,
Nourri dans l'abondance, au luxe accoûtumé;
Qui, vaincu par ſes maux, ſouple dans l'indigence,
Viendrait à ſes genoux implorer ſa clémence.
Mais le faux zèle, hélas! qui ne ſaurait céder, *
Enſeigne à tout ſouffrir, comme à tout hazarder.
Les mutins qu'épargnait cette main vengereſſe,
Prenaient d'un roi clément la vertu pour faibleſſe;
Et fiers de ſes bontés, oubliant ſa valeur,
Ils défiaient leur maître; ils bravaient leur vainqueur;
Ils oſaient inſulter à ſa vengeance oiſive.
Mais lorſqu'enfin les eaux de la Seine captive
Ceſſèrent d'aporter, dans ce vaſte ſéjour,
L'ordinaire tribut des moiſſons d'alentour;
Quand on vit dans Paris la faim pâle & cruelle,
Montrant déja la mort, qui marchait après elle;
Alors on entendit des hurlemens affreux;
Ce ſuperbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante, & la voix affaiblie,
Demandaient vainement le ſoutien de leur vie.
Bientôt le riche même, après de vains efforts,

Eprou-

NOTES.

* Mais le faux zéle, hélas, &c.

Au lieu de ces deux vers, voici ceux que met l'édition de 1728.

Mais il ne prévit pas en cette occaſion
Ce que pouvaient les ſeize & la religion.

b) Henri IV bloqua Paris en 1590, avec moins de vingt mille hommes.

Digitized by Google

Eprouva la famine au milieu des tréſors.
Ce n'était plus ces jeux, ces feſtins & ces fêtes,
Où de myrte & de roſe ils couronnaient leurs têtes,
Où parmi des plaiſirs, toûjours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits, les mêts les plus vantés,
Sous des lambris dorés, qu'habite la molleſſe,
De leur goût dédaigneux irritaient la pareſſe.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés, & la mort dans les yeux,
Périſſant de miſère au ſein de l'opulence,
Déteſter de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit ſon fils au berceau qui périt ſans ſecours.
Ici meurt dans la rage une famille entière.
Plus loin, des malheureux couchés ſur la pouſſière,
Se diſputaient encor, à leurs derniers momens,
Les reſtes odieux des plus vils alimens.
Ce ſpectres affamés, outrageant la nature,
Vont au ſein des tombeaux chercher leur nourriture.
Des morts épouvantés les oſſemens poudreux,
Ainſi qu'un pur froment ſont préparés par eux.
Que n'oſent point tenter les extrêmes miſères!
On les vit ſe nourrir des cendres de leurs pères;
Ce déteſtable mêts *c*) avança leur trépas,

Et

c) Ce fut l'ambaſſadeur d'Eſpagne auprès de la ligue, qui donna le conſeil de faire du pain avec des os de morts: conſeil, qui fut exécuté, & qui ne ſervit qu'à avancer les jours de pluſieurs milliers d'hommes. Sur quoi on remarque l'étrange faibleſſe de l'imagination humaine. (Ces aſſiégés n'auraient pas oſé manger la chair de leurs compatriotes, qui venaient d'être tués, mais ils mangaient volontiers les os.)

Digitized by Google

Et ce repas pour eux fut le dernier repas.
Ces prêtres, cependant, ces docteurs fanatiques,
Qui loin de partager les misères publiques,
Bornant à leurs besoins tous leurs soins paternels,
Vivaient dans l'abondance à l'ombre des autels, *d*)
Du Dieu qu'ils offensaient attestant la souffrance,
Allaient partout du peuple animer la constance.
Aux uns, à qui la mort allait fermer les yeux,
Leurs libérales mains ouvraient déja les cieux :
Aux autres ils montraient d'un coup d'œil prophétique,
Le tonnerre allumé sur un prince hérétique,
Paris bientôt sauvé par des secours nombreux,
Et la manne du ciel prête à tomber pour eux.
Hélas ! ces vains apas, ces promesses stériles,
Charmaient ces malheureux, à tromper trop faciles ;
Par les prêtres séduits, par les seize effrayés,
Soumis, presque contens, ils mouraient à leurs pieds,
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie.
D'un ramas d'étrangers la ville était remplie ;
Tigres que nos ayeux nourrissaient dans leur sein,
Plus cruels que la mort, & la guerre & la faim.
Les uns étaient venus des campagnes Belgiques,
Les autres des rochers & des monts Helvétiques,
Barbares *e*), dont la guerre est l'unique métier,

Et

d) On fit la visite, dit Mezeray, dans les logis des ecclésiastiques & dans les couvens, qui se trouvèrent tous pourvûs, même celui des capucins, pour plus d'un an.

e) Les Suisses, qui étaient dans Paris à la solde du duc de Mayenne, y commirent des excès affreux, au rapport de tous les historiens du tems ; c'est sur eux seuls, que tombe

Digitized by Google

Et qui vendent leur ſang à qui veut le payer.
De ces nouveaux tyrans les avides cohortes
Aſſiégent les maiſons, en enfoncent les portes;
Aux hôtes effrayés préſentent mille morts,
Non pour leur arracher d'inutiles tréſors,
Non pour aller ravir, d'une main adultère,
Une fille éplorée, à ſa tremblante mère;
De la cruelle faim le beſoin conſumant
Semble étouffer en eux tout autre ſentiment;
Et d'un peu d'alimens la découverte heureuſe
Etait l'unique but de leur recherche affreuſe.
Il n'eſt point de tourment, de ſupplice & d'horreur,
Que pour en découvrir n'inventât leur fureur.
Une femme, (grand Dieu! faut-il à la mémoire *f*)
Conſerver le récit de cette horrible hiſtoire?)
Une femme avait vû, par ces cœurs inhumains,
Un reſte d'alimens arraché de ſes mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui reſtait prêt à périr comme elle:
Furieuſe, elle aproche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendait les bras;
Son enfance, ſa voix, ſa miſère. & ſes charmes,
A ſa mère en fureur arrachent mille larmes;
Elle tourne ſur lui ſon viſage effrayé,

Plein

ce mot de *Barbares*, & non ſur leur nation, pleine de bon ſens & de droiture, & l'une des plus reſpectables nations du monde, puiſqu'elle ne ſonge qu'à conſerver ſa liberté, & jamais à opprimer celle des autres;

f) Cette hiſtoire eſt rapportée dans tous les mémoires du tems. De pareilles horreurs arrivèrent auſſi au ſiége de la ville de Sancerre.

Digitized by Google

Plein d'amour, de regret, de rage de pitié.
Trois fois le fer échape à ſa main défaillante.
La rage enfin l'emporte, & d'une voix tremblante,
Déteſtant ſon hymen & ſa fécondité,
Cher & malheureux fils, que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'eſt en vain que tu reçus la vie,
Les tyrans, ou la faim l'auraient bientôt ravie:
Et pourquoi vivrais-tu? Pour aller dans Paris,
Errant & malheureux pleurer ſur ſes débris?
Meurs avant de ſentir mes maux & ta miſère;
Ren-moi le jour, le ſang, que t'a donné ta mère;
Que mon ſein malheureux te ſerve de tombeau,
Et que Paris du moins voye un crime nouveau.
En achevant ces mots, furieuſe, égarée,
Dans les flancs de ſon fils ſa main déſeſpérée
Enfonce en frémiſſant le parricide acier,
Porte le corps ſanglant auprès de ſon foyer;
Et d'un bras que pouſſait ſa faim impitoyable,
Prépare avidement ce repas effroyable.
Attirés par la faim, les farouches ſoldats,
Dans ces coupables lieux reviennent ſur leurs pas.
Leur tranſport eſt ſemblable à la cruelle joie
Des ours & des lions, qui fondent ſur leur proie;
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O ſurpriſe! ô terreur!
Près d'un corps tout ſanglant à leurs yeux ſe préſente
Une femme égarée, & de ſang dégoutante.
Oui, c'eſt mon propre fils, oui, monſtres inhumains,
C'eſt vous qui dans ſon ſang avez trempé mes mains.
Que la mère & le fils vous ſervent de pâture.

Crai-

Digitized by Google

Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature ?
Quelle horreur, à mes yeux, ſemble vous glacer tous ?
Tigres, de tels feſtins ſont préparés pour vous.
Ce diſcours inſenſé, que ſa rage prononce,
Eſt ſuivi d'un poignard, qu'en ſon cœur elle enfonce.
De crainte, à ce ſpectacle, & d'horreur agités,
Ces monſtres confondus courent épouvantés.
Ils n'oſent regarder cette maiſon funeſte,
Ils penſent voir ſur eux tomber le feu céleſte;
Et le peuple effrayé de l'horreur de ſon ſort,
Levait les mains au ciel, & demandait la mort.
Juſqu'aux tentes du roi, mille bruits en coururent;
Son cœur en fut touché, ſes entrailles s'émurent;
Sur ce peuple infidèle il répandit des pleurs:
O Dieu! s'écria-t-il, Dieu, qui lis dans les cœurs,
Qui vois ce que je puis, qui connais ce que j'oſe,
Des ligueurs & de moi tu ſépares la cauſe.
Je puis lever vers toi mes innocentes mains,
Tu le ſais, je tendais les bras à ces mutins;
Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs crimes.
Que Mayenne à ſon gré s'immole ces victimes;
Qu'il impute, s'il veut, des déſaſtres ſi grands,
A la neceſſité, l'excuſe des tyrans;
De mes ſujets ſéduits qu'il comble la miſère;
Il en eſt l'ennemi, j'en dois être le père.
Je le ſuis, c'eſt à moi de nourrir mes enfans,
Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans.
Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même,
Duſſai-je en le ſauvant perdre mon diadême;
Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix;

Sau-

Digitized by Google

Sauvons-le malgré lui de ſes vrais ennemis;
Et ſi trop de pitié me coûte mon empire,
Que du moins ſur ma tombe un jour on puiſſe lire :
» Henri de ſes ſujets ennemi généreux,
» Aima mieux les ſauver que de régner ſur eux.
Il dit *g*); & dans l'inſtant il veut que ſon armée
Aproche ſans éclat de la ville affamée,
Qu'on porte aux citoyens des paroles de paix,
Et qu'au lieu de vengeance on parle de bienfaits.
A cet ordre divin ſes troupes obéiſſent.
Les murs en ce moment de peuple ſe rempliſſent.
On voit ſur les remparts avancer à pas lents,
Ces corps inanimés, livides & tremblans,
Tels qu'on feignait jadis que des royaumes ſombres
Les mages à leur gré faiſaient ſortir les ombres,
Quand leur voix du Cocyte arrêtant les torrens,
Apellait les enfers, & les mânes errans.
Quel eſt de ces mourans l'étonnement extrême!
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
Tourmentés, déchirés par leurs fiers défenſeurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs perſécuteurs.
Tous ces événemens leur ſemblaient incroyables.
Ils voyaient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces inſtrumens des cruautés du ſort,

Ces

g) HENRI IV fut ſi bon, qu'il permettait à ſes officiers d'envoyer (comme le dit Mezeray) des rafraichiſſemens à leurs anciens amis & aux dames. Les ſoldats en faiſaient autant, à l'exemple des officiers. Le roi avait de plus la généroſité de laiſſer ſortir de Paris preſque tous ceux qui ſe préſentaient. Par-là il arriva effectivement, que les aſſiégeans nourrirent les aſſiégés.

Digitized by Google

Ces lances qui toûjours avaient porté la mort,
Secondant de Henri la généreuſe envie,
Au bout d'un fer ſanglant leur aporter la vie.
Sont-ce là, diſaient-ils, ces monſtres ſi cruels?
Eſt-ce là ce tyran ſi terrible aux mortels,
Cet ennemi de Dieu, qu'on peint ſi plein de rage?
Hélas! du Dieu vivant c'eſt la brillante image;
C'eſt un roi bienfaiſant, le modèle des rois;
Nous ne méritons pas de vivre ſous ſes loix.
Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offenſe.
Puiſſe tout notre ſang cimenter ſa puiſſance!
Trop dignes du trépas dont il nous a ſauvés,
Conſacrons-lui ces jours, qu'il nous a conſervés.
De leurs cœurs attendris tel était le langage.
Mais qui peut s'aſſurer ſur un peuple volage,
Dont la faible amitié s'exhale en vains diſcours,
Qui quelquefois s'élève & retombe toûjours?
Ces prêtres, dont cent fois la fatale éloquence
Ralluma tous ces feux qui conſumaient la France,
Vont ſe montrer en pompe à ce peuple abattu.
» Combattans ſans courage, & chrêtiens ſans vertu;
» A quel indigne apas vous laiſſez-vous ſéduire?
» Ne connaiſſez-vous plus les palmes du martyre?
» Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui
» Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui?
» Quand Dieu du haut des cieux nous montre la couronne,
» Chrêtiens, n'attendons pas qu'un tyran nous pardonne;
» Dans ſa coupable ſecte il veut nous réunir:
» De ſes propres bienfaits ſongeons à le punir.
» Sauvons nos temples ſaints de ſon culte hérétique.

Digitized by Google

C'eſt ainſi qu'ils parlaient, & leur voix fanatique,
Maîtreſſe du vil peuple, & redoutable aux rois,
Des bienfaits de Henri faiſait taire la voix;
Et déja quelques-uns reprenant leur furie,
S'accuſaient en ſecret de lui devoir la vie.
A travers ces clameurs & ces cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les cieux.
Louïs, qui du plus haut de la voute divine
Veille ſur les Bourbons, dont il eſt l'origine,
Connut qu'enfin les tems allaient être accomplis, *
Et que le roi des rois adopterait ſon fils.
Auſſi-tôt de ſon cœur il chaſſa les allarmes;
La foi vint eſſuyer ſes yeux mouillés de larmes;
Et la douce eſpérance, & l'amour paternel,
Conduiſirent ſes pas aux pieds de l'Eternel.
Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
Dieu mit avant les tems ſon trône inébranlable.
Le ciel eſt ſous ſes pieds; de mille aſtres divers
Le cours toûjours réglé l'annonce à l'univers.
La puiſſance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & diviſés compoſent ſon eſſence.

Ses

NOTES.

* *Au lieu de ce vers, & des treize qui ſuivent, il y avait dans l'édition de* 1727.

Malgré tant de clameurs & de cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les cieux, &c.
Par des coups effrayans ſouvent ce Dieu jaloux
A ſur les nations étendu ſon courroux;
Mais toûjours pour le juſte il eut des yeux propices,
Il le ſoutient lui-même au bord des précipices,
Epure ſa vertu dans les adverſités,
Combat pour ſa défenſe, & marche à ſes côtés.

En-

Digitized by Google

Ses saints dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enyvrés à jamais,
Pénétrés de sa gloire, & remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa majesté suprême.
Devant lui sont ces dieux, ces brûlans séraphins,
A qui de l'univers il commet les destins.
Il parle, & de la terre ils vont changer la face;
Des puissances du siécle ils retranchent la race,
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la hauteur.
Ce sont eux dont la main frapant Rome asservie,
Aux fiers enfans du Nord ont livré l'Italie,
L'Espagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
Tout empire est tombé, tout peuple eut ses tyrans:
Mais cette impénétrable & juste providence
Ne laisse pas toûjours prospérer l'insolence;
Quelquefois sa bonté, favorable aux humains,
Met le sceptre des rois dans d'innocentes mains.
Le père des Bourbons à ses yeux se présente,
Et lui parle en ces mots d'une voix gémissante:
Père de l'univers, si tes yeux quelquefois

Hono-

NOTES.

Et quelques vers après.

Enfin les tems affreux allaient être accomplis,
Qu'aux plaines d'Albion le ciel avait prédits;
Le saint roi, qui du haut de la voute divine
Veillait sur le héros dont il est l'origine,
Touché de sa vertu, saisi de tant d'horreurs,
Aux pieds de l'Eternel apporte ses douleurs.

Mais l'auteur a eu raison de les changer.

Digitized by Google

Honorent d'un regard les peuples & les rois,
Voi le peuple Français à ſon prince rebelle;
S'il viole tes loix, c'eſt pour t'être fidelle.
Aveuglé par ſon zèle il te déſobéit,
Et penſe te venger alors qu'il te trahit.
Voi ce roi triomphant, ce foudre de la guerre,
L'exemple, la terreur, & l'amour de la terre;
Avec tant de vertu, n'as-tu formé ſon cœur
Que pour l'abandonner aux piéges de l'erreur?
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage,
A ſon Dieu qu'il adore offre un coupable hommage?
Ah! ſi du grand Henri ton culte eſt ignoré,
Par qui le roi des rois veut-il être adoré?
Daigne éclairer ce cœur, créé pour te connaître:
Donne à l'égliſe un fils, donne à la France un maître.
Des ligueurs obſtinés confon les vains projets;
Ren les ſujets au prince, & le prince aux ſujets;
Que tous les cœurs unis adorent ta juſtice,
Et t'offrent dans Paris le même ſacrifice.
L'Eternel à ſes vœux ſe laiſſa pénétrer,
Par un mot de ſa bouche il daigna l'aſſûrer.
A ſa divine voix les aſtres s'ébranlèrent:
La terre en treſſaillit; les ligueurs en tremblèrent.
Le roi, qui dans le ciel avait mis ſon appui,
Sentit que le Très-Haut s'intéreſſait pour lui.
Soudain la vérité, ſi longtems attendue,
Toûjours chère aux humains, mais ſouvent inconnue,
Dans les tentes du roi deſcend du haut des cieux:
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux:
De moment en moment, les ombres qui la couvrent,

Cédent

Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent :
Bientôt elle se montre à ses yeux satisfaits,
Brillante d'un éclat, qui n'éblouït jamais.
Henri, dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connait, aime enfin sa lumière immortelle.
Il avoue avec foi, que la religion *
Est au-dessus de l'homme, & confond la raison.
Il reconnaît l'église ici-bas combattue,
L'église toûjours une, & partout étendue,
Libre, mais sous un chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des saints, la grandeur de son Dieu.
Le CHRIST, de nos péchés victime renaissante,
De ses élus chéris nourriture vivante,
Descend sur les autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.
Son cœur obéissant se soumet, s'abandonne
A ces mystères saints dont son esprit s'étonne.
Louïs dans ce moment, qui comble ses souhaits,
Louïs tenant en main l'olive de la paix,
Descend du haut des cieux vers le héros qu'il aime;
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à sa voix;

NOTES.

* *Il y avait dans l'édition de* 1727.

Il abjure avec foi ces dogmes séducteurs,
Ingénieux enfans de cent nouveaux docteurs.

FIN DES VARIANTES RECUEILLIES PAR Mr. LANGLET.

Digitized by Google

Il entre *h*) au nom de Dieu qui fait régner les rois.
Les ligueurs éperdus, & mettant bas leurs armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes;
Les prêtres ſont muets, les ſeize épouvantés,
En vain cherchent pour fuir des antres écartés.
Tout le peuple changé dans ce jour ſalutaire,
Reconnaît ſon vrai roi, ſon vainqueur, & ſon père.
Dès-lors on admira ce règne fortuné,
Et commencé trop tard, & trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla. Juſtement déſarmée
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée.
La diſcorde rentra dans l'éternelle nuit.
A reconnaître un roi Mayenne fut réduit;
Et ſoumettant enfin ſon cœur & ſes provinces,
Fut le meilleur ſujet du plus juſte des princes.

F I N.

h) Ce blocus & cette famine de Paris ont pour époque l'année 1590, & Henri IV n'entra dans Paris, qu'au mois de Mars 1594. Il s'était fait catholique en Juillet 1593, mais il a falu rapprocher ces trois grands événemens, parce qu'on écrivait un poëme, & non une hiſtoire.

FIN DES NOTES DE L'EDITEUR.

NOTES

NOTES
TIRÉES DE L'EDITION
DE Mr. L'ABBÉ
LANGLET.

CHANT PREMIER.

Pag 47. *Vers* 12.

Les peuples à ſes pieds, &c.

LE duc d'Anjou fut élu roi de Pologne par les mouvemens que ſe donna Jean de *Montluc*, évêque de Valence, ambaſſadeur de France en Pologne, & Henri n'alla qu'à regret recevoir cette couronne : mais ayant apris en 1574 la mort de ſon frère, il ne tarda point à revenir en France.

Pag 48. *Vers* 1.

Quélus & Saint-Maigrin, Joyeuſe & d'Eſpernon.

Digitized by Google

La note de l'édition de 1723 eſt très étendue, & contient même beaucoup de vérités & de curioſités hiſtoriques.

Maugiron, Saint-Maigrin, Joyeuſe & d'Eſpernon.

C'étaît eux qu'on appellait les mignons de Henri III. St. Luc, Livarot, Villequier, Duguaſt, & ſurtout Quélus, eurent part auſſi & à ſa faveur & à ſes débauches. Il eſt certain, qu'il eut pour ce dernier une paſſion capable des plus grands excès. Dans ſa première jeuneſſe on lui avait déja reproché ſes goûts ; il avait eu une amitié fort équivoque pour ce même duc de Guiſe, qu'il fit depuis tuer à Blois. Le docteur Boucher, dans ſon livre, *De juſta Henrici Tertii abdicatione*, oſe avancer, que la haine de Henri III pour le cardinal de Guiſe n'avait d'autre fondement que les refus qu'il en avait eſſuiés dans ſa jeuneſſe ; mais ce conte reſſemble à toutes les autres calomnies dont le livre de Boucher eſt rempli.

Henri III mêlait avec ces mignons la religion à la débauche ; il faiſait avec eux des retraites, des pélerinages, & ſe donnait la diſcipline : il inſtitua la confrérie de la mort, ſoit pour la mort d'un de ſes mignons, ſoit pour celle de la princeſſe de Condé ſa maîtreſſe ; les capucins & les minimes étaient les directeurs des confrères, parmi leſquels il admit quelques bourgeois de Paris ; ces confrères étaient vêtus d'une robe d'étamine noire, avec un capuchon. Dans une autre confrérie toute contraire, qui était celle des pénitens blancs,

Digitized by Google

blancs, il n'admit que ſes courtiſans. Il était perſuadé, auſſi-bien que certains théologiens de ſon tems, que ces momeries expiaient les péchés d'habitude : on tient que les ſtatuts de ces confrères, leurs habits, leurs règles, étaient des emblèmes de ſes amours, & que le poëte Deſportes, abbé de Tyron, l'un des plus fins courtiſans de ce tems-là, les avait expliqués dans un livre, qu'il jetta depuis au feu.

Henri III vivait d'ailleurs dans la molleſſe & dans l'afféterie d'une femme coquette ; il couchait avec des gants d'une peau particulière, pour conſerver la beauté de ſes mains, qu'il avait effectivement plus belles que toutes les femmes de ſa cour ; il mettait ſur ſon viſage une pâte préparée, & une eſpèce de maſque par-deſſus : c'eſt ainſi qu'en parle le livre des hermaphrodites, qui circonſtancie les moindres détails ſur ſon coucher, ſur ſon lever, & ſur ſes habillemens. Il avait une exactitude ſcrupuleuſe ſur la propreté dans la parure : il était ſi attaché à ces petiteſſes, qu'il chaſſa un jour le duc d'Eſpernon de ſa préſence, parce qu'il s'était préſenté devant lui ſans eſcarpins blancs, & avec un habit mal boutonné.

Louis de Maugiron, *baron d'Ampus*, dont il eſt ici queſtion, était l'un des mignons pour qui Henri III eut le plus de faibleſſe : c'était un jeune homme d'un grand courage & d'une grande eſpérance ; il avait fait de fort belles actions au ſiége d'Iſſoire, où il avait eu le malheur de perdre un œil. Cette diſgrace lui laiſ-

Digitized by Google

laiſſait encor aſſez de charmes pour être infiniment du goût du roi ; on le comparait à la princeſſe d'Eboli, qui étant borgne comme lui, était dans le même tems maîtreſſe de Philippe II roi d'Eſpagne. On dit que ce fut pour cette princeſſe, & pour Maugiron, qu'un Italien fit ces quatre beaux vers renouvellés depuis.

Lumine Acon dextro, capta eſt Leonida ſiniſtro,
Et poterat formâ vincere uterque Deos ;
Parve puer lumen, quod habes, concede puellæ ;
Sit tu cœcus Amor, ſic erit illa Venus.

Maugiron fut tué le 27 Avril 1578 en ſervant Quélus dans ſa querelle.

Paul Stuard de Cauſſade de Saint-Maigrin, gentilhomme d'auprès de Bordeaux, fut aimé de Henri III autant que Quélus & Maugiron, & mourut d'une manière auſſi tragique ; il fut aſſaſſiné le 21 Juillet de la même année, dans la rue St Honoré, ſur les onze heures du ſoir, en revenant du Louvre. Il fut porté à ce même hôtel de Boiſſy, où étaient morts ſes deux amis, & il y mourut le lendemain de trente-quatre bleſſures, qu'il avait reçues la veille. Le duc de Guiſe le balafré fut ſoupçonné de cet aſſaſſinat, parce que Saint-Maigrin s'était vanté d'avoir couché avec la ducheſſe de Guiſe. Les mémoires du tems rapportent, que le duc de Mayenne fut reconnu parmi les aſſaſſins, à ſa barbe large & à ſa main faite en épaule de mouton. Le duc de Guiſe ne paſſait pourtant point pour un

Digitized by Google

un homme trop sévère sur la conduite de sa femme, & il n'y a pas d'apparence que le duc de Mayenne, qui n'avait jamais fait aucune action de lâcheté, se fût avili jusqu'à se mêler dans une troupe de vingt assassins pour tuer un seul homme.

Le roi baisa Saint-Maigrin, Quélus & Maugiron après leur mort, les fit raser, & garda leurs blonds cheveux; il ôta de sa main à Quélus des boucles d'oreilles, qu'il lui avait attachées lui-même. M. de l'Etoile dit, que ces trois mignons moururent sans aucune religion, Maugiron en blasphémant, Quélus en disant à tout moment, Ah! mon roi, mon roi! *sans dire un seul mot de Jesus-Christ, ni de la Vierge.* Ils furent enterrés à St. Paul; le roi leur fit élever dans cette église trois tombeaux de marbre, sur lesquels étaient leurs figures à genoux; leurs tombeaux furent chargés d'épitaphes en prose & en vers, en latin & en français; on y comparait Maugiron à Horatius-Cocles & à Annibal, parce qu'il était borgne comme eux. On ne rapporte point ici les épitaphes, quoiqu'elles ne se trouvent que dans les antiquités de Paris, imprimées sous le règne de Henri III. Il n'y a rien de remarquable ni de trop bon dans ces monumens; ce qu'il y a de meilleur est l'épitaphe de Quélus.

Non injuriam, sed mortem patienter tulit.

Il ne put souffrir un outrage,
Et souffrit constamment la mort.

(*Tiré de l'édition de* 1723.)

Pag.

Digitized by Google

Pag. 48. *Vers* 5.

Des Guiſes cependant.

C'était deux frères, l'un Henri duc de Guiſe, fils de celui qui fut tué à Orléans par Poltrot, & lui-même tué à Blois par ordre de Henri III en 1588. L'autre était Louis de Lorraine cardinal de Guiſe, tué à Blois auſſi-bien que ſon frère. Le duc de Guiſe ſurtout était le chef de la ligue, & contraignit Henri III d'abandonner & le louvre & Paris, à la journée des barricades. C'eſt ce qui eſt exprimé par le quarante-ſixiéme vers. *Du louvre, &c.*

Pag. 54. *Vers* 1.

Comme le nom de Mr. de Sully ſe trouve dans l'édition de 1723, je place ici une remarque fort curieuſe ſur ce ſeigneur, que Mr. de Voltaire y avait joint.

On a choiſi, dit Mr. de Voltaire, le duc de Sully, parce qu'il était de la religion prétendue reformée, qu'il fut toujours inſéparablement attaché à ſa religion & à ſon maître, & que depuis même il alla ambaſſadeur en Angleterre. Il nâquit à Roſny en 1559, & mourut à Villebon en 1641. Ainſi il avait vû Henri II & Louis XIV. Il fut grand-voyer & grand-maître de l'artillerie, grand-maître des ports de France, ſur-intendant des finances, duc & pair & maréchal de France. C'eſt le ſeul homme à qui on ait jamais donné le bâton de maréchal comme une marque de diſgrace. Il ne l'eut qu'en échange de

Digitized by Google

de la charge de grand maître de l'artillerie, que la reine régente lui ôta en 1634. Il était très brave homme de guerre, & encor meilleur miniſtre, incapable de tromper le roi, & d'être trompé par les financiers; il fut inflexible pour les courtiſans, dont l'avidité eſt inſatiable, & qui trouvaient en lui une rigueur conforme à l'humeur économe de Henri IV. Ils l'appellaient le *négatif*, & l'on diſait que le mot de *oui* n'était jamais dans ſa bouche. Avec cette vertu ſévère il ne plut jamais qu'à ſon maître, & le moment de la mort de Henri IV, fut celui de ſa diſgrace. Le roi Louis XIII le fit revenir à la cour quelques années après, pour lui demander ſes avis. Il y vint, quoiqu'avec répugnance: les jeunes courtiſans, qui gouvernaient Louis XIII, voulurent, ſelon l'uſage, donner des ridicules à ce vieux miniſtre, qui reparaiſſait dans une jeune cour avec des habits & des airs de mode paſſés depuis longtems. Le duc de Sully, qui s'en aperçut, dit au roi: Sire, quand le roi votre père, de glorieuſe mémoire, me faiſait l'honneur de me conſulter, nous ne commencions à parler d'affaire, qu'au préalable on n'eût fait paſſer dans l'antichambre les baladins & les bouffons de la cour.

Il compoſa dans la ſolitude de Sully des mémoires, dans leſquels règne un air d'honnête-homme, avec un ſtile naïf, mais trop diffus.

On y trouve quelques vers de ſa façon; qui ne valent pas plus que ſa proſe. Voici

ceux

Digitized by Google

ceux qu'il compoſa en ſe retirant de la cour, ſous la régence de Marie de Médicis.

Adieu maiſons, châteaux, armes, canons du roi,
Adieu conſeils, tréſors dépoſés à ma foi,
Adieu munitions, adieu grands équipages,
Adieu tant de rachats, adieu tant de ménages,
Adieu faveurs, grandeurs, adieu le tems qui court,
Adieu les amitiés & les amis de cour, &c.

Il ne voulut jamais changer de religion; cependant il fut des premiers à conſeiller à Henri IV d'aller à la meſſe. Le cardinal du Perron l'exhortant un jour à quitter le Calviniſme, il lui répondit : Je me ferai catholique, quand vous aurez ſupprimé l'évangile ; car il eſt ſi contraire à l'égliſe Romaine, que je ne peux pas croire que l'un & l'autre ayent été inſpirés par le même Eſprit.

Le pape lui écrivit un jour une lettre remplie de louange ſur la ſageſſe de ſon miniſtère ; le pape finiſſait ſa lettre comme un bon paſteur, par prier Dieu, qu'il ramenât ſa brebis égarée, & conjurait le duc de Sully de ſe ſervir de ſes lumières pour entrer dans la bonne voye. Le duc lui répondit ſur le même ton : il l'aſſura, qu'il priait Dieu tous les jours pour la converſion de ſa ſainteté. Cette lettre eſt dans ſes mémoires. (*Tiré de l'édit. de* 1723.)

Mais la ſubſtitution du nom de Mornay, que le poëte a mis en la place de celui de Sully, a obligé l'auteur d'y mettre une autre remarque, qu'on trouve dans les notes au bas des pages.

Pag.

Digitized by Google

Pag. 60. Vers 17.

En voyant l'Angleterre, en ſecret il admire, &c.

Dans l'édition de 1723 la rencontre du vieillard ſe fait en Angleterre, au lieu que dans les autres éditions elle ſe fait dans l'île de Jerſey ; & voici la note de Mr. de Voltaire ſur cet endroit, dans ſon édition de 1723, qui regarde ce prétendu voyage de Henri IV en Angleterre.

Ceux qui n'approuvent point cet épiſode, peuvent dire, qu'il ne paraît pas permis de mêler ainſi le menſonge à la vérité, dans une hiſtoire ſi récente ; que les ſavans dans l'hiſtoire de France en doivent être choqués, & les ignorans peuvent être induits en erreur : que ſi les fictions ont droit d'entrer dans un poëme épique, il faut que le lecteur les reconnaiſſe aiſément pour telles ; que quand on perſonifie les paſſions, que l'on peint la politique & la diſcorde allant de Rome à Paris, l'amour enchaînant Henri IV &c. perſonne ne peut être trompé à ces peintures ; mais que lorſque l'on voit Henri IV paſſer la mer pour demander du ſecours à une princeſſe de ſa religion, on peut croire facilement, que ce prince a fait effectivement ce voyage ; qu'en un mot un tel épiſode doit être moins regardé comme une imagination de poëte, que comme un menſonge d'hiſtorien.

Ceux qui ſont du ſentiment contraire, peuvent oppoſer à ces raiſons, que non-ſeulement il

Digitized by Google

il eſt permis à un poëte d'altérer l'hiſtoire dans les faits, qui ne ſont pas des faits principaux; mais qu'il eſt impoſſible de ne le pas faire: qu'il n'y a jamais eu d'événement dans le monde tellement diſpoſé par le hazard, qu'on pût en faire un poëme épique ſans y rien changer; qu'il ne faut pas avoir plus de ſcrupule dans le poëme, que dans la tragédie, où l'on pouſſe beaucoup plus loin la liberté de ces changemens; car ſi l'on était trop ſervilement attaché à l'hiſtoire, on tomberait dans le défaut de Lucain, qui a fait une gazette en vers, au lieu d'un poëme épique. A la vérité, il ſerait ridicule de tranſporter des événemens principaux & dépendans les uns des autres, de placer la bataille d'Ivry avant la bataille de Coutras, & la Saint Barthelemi avec les barricades. Mais l'on peut bien faire paſſer ſecrétement Henri IV en Angleterre, ſans que ce voyage, qu'on ſuppoſe ignoré des Pariſiens mêmes, change en rien la ſuite des événemens hiſtoriques. Les mêmes lecteurs, qui ſont choqués qu'on lui faſſe faire un trajet de mer de quelques lieuës, ne ſeraient point étonnés qu'on le fît aller en Guyenne, qui eſt quatre fois plus éloignée. Que ſi Virgile a fait venir en Italie Enée, qui n'y alla jamais; s'il l'a rendu amoureux de Didon, qui vivait trois cent ans après lui; on peut ſans ſcrupule faire rencontrer enſemble Henri IV & la reine Elizabeth, qui s'eſtimaient l'un & l'autre, & eurent toujours un grand déſir de ſe voir. Virgile, dira-t-on, parlait d'un tems très-éloigné; il

Digitized by Google

il eſt vrai ; mais ces événemens, tout reculés qu'ils étaient dans l'antiquité, étaient fort connus. L'Iliade & l'hiſtoire de Carthage étaient auſſi familières aux Romains, que nous le ſont les hiſtoires les plus récentes. Il eſt auſſi permis à un poëte Français de tromper le lecteur de quelques lieuës, qu'à Virgile de le tromper de trois cent ans. Enfin ce mélange de l'hiſtoire & de la fable eſt une règle établie & ſuivie, non-ſeulement dans tous les poëmes, mais dans tous les romans. Ils ſont remplis d'avantures, qui à la vérité ne ſont pas rapportées dans l'hiſtoire, mais qui ne ſont pas démenties par elle. Il ſuffit, pour établir le voyage de Henri en Angleterre, de trouver un tems, où l'hiſtoire ne donne point à ce prince d'autres occupations. Or il eſt certain, qu'après la mort des Guiſes, Henri a pû faire ce voyage, qui n'eſt que de quinze jours au plus, & qui peut aiſément être de huit. D'ailleurs cet épiſode eſt d'autant plus vraiſemblable, que la reine Eliſabeth envoya effectivement ſix mois après à Henri le grand quatre mille Anglais : de plus il faut remarquer, qu'il n'y a que Henri IV., le héros du poëme, qui puiſſe conter dignement l'hiſtoire de la cour de France, & qu'il n'y a guères qu'Eliſabeth qui puiſſe l'entendre. Enfin il s'agit de ſavoir, ſi les choſes, que ſe diſent Henri IV. & la reine Eliſabeth, ſont aſſez bonnes pour excuſer cette fiction dans l'eſprit de ceux qui la condamnent, & pour autoriſer ceux qui l'approuvent.

Digitized by Google

Pag. 61. Vers 7.

Aux murs de Weſtminſter.] C'était anciennement une abbaye & une ville unie à celle de Londres, & où il y a maintenant un chapitre de chanoines. (*Voyez au poëme la note k.*)

Pag. 61. Vers dern.

Du vainqueur des Anglais il aperçoit la tour.) La tour de Londres eſt un vaſte bâtiment flanqué de pluſieurs tours, bâti ſur les bords de la Tamiſe par Guillaume le conquérant, duc de Normandie, & depuis roi d'Angleterre. C'eſt dans ce vieux château qu'eſt l'arſenal, la garde des archives de la couronne, la monnoie, & même la priſon des criminels d'état. (*Tiré en partie de l'édition de* 1737.

CHANT SECOND.

Pag. 65. Vers antepen.

JE *ne décide point, &c.*] Quelques lecteurs, peu attentifs, pourront s'effaroucher de la hardieſſe de ces expreſſions. Il eſt juſte de ménager ſur cela leur ſcrupule, & de leur faire conſidérer, que les mêmes paroles, qui ſeraient une impiété dans la bouche d'un catholique, ſont très ſéantes dans celle d'un roi de Navarre. Il était alors calviniſte; beaucoup de nos hiſtoriens même nous le peignent flotant entre

Digitized by Google

entre les deux religions ; & certainement, s'il ne jugeait de l'une & de l'autre que par la conduite des deux partis, il devait se défier des deux cultes, qui n'étaient soutenus alors que par des crimes. On le donne dans tout ce poëme pour un homme de bien, qui cherche de bonne foi à s'éclaircir ; par là on satisfait à l'obligation de tout écrivain, qui doit être moral & instructif. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

Pag. 70. *Vers* 1.

Mon père malheureux, à la cour enchaîné.

Antoine de Bourbon roi de Navarre, père du plus intrépide & du plus ferme de tous les hommes, fut le plus faible & le moins décidé ; il était huguenot, & sa femme catholique. Ils changèrent tous deux de religion presqu'en même tems.

Jeanne d'Albret fut depuis huguenote opiniâtre ; mais Antoine chancela toujours dans sa catholicité, jusques-là même, qu'on douta dans quelle religion il mourut. Il porta les armes contre les protestans qu'il aimait, & servit Catherine de Médicis qu'il détestait.

Il songea à la régence après la mort de François II. La reine mère l'envoya chercher : Je sais, lui dit-elle, que vous prétendez au gouvernement, je veux que vous me le cédiez tout à l'heure par un écrit de votre main, & que vous vous engagiez à me remettre la régence, si les états vous la déférent. Antoine de Bourbon donna l'écrit que la reine lui de-

Digitized by Google

mandait, & ſigna ainſi ſon deshonneur. C'eſt à cette occaſion que l'on fit ces vers, que j'ai lus dans les manuſcrits de Mr. le premier préſident de Meſmes :

Marc-Antoine, qui pouvait être
Le plus grand ſeigneur & le maître
De ſon pays, s'oublia tant,
Qu'il ſe contenta d'être Antoine,
Servant lâchement une reine.
Le Navarrois en fait autant.

Après la fameuſe conjuration d'Amboiſe, un nombre infini de gentilshommes vinrent offrir leurs ſervices & leurs vies à Antoine de Navarre ; il ſe mit à leur tête ; mais il les congédia bientôt, en leur promettant de demander grace pour eux. Songez ſeulement à l'obtenir pour vous, lui répondit un vieux capitaine, la nôtre eſt au bout de nos épées.

Il mourut à l'âge de 44. ans d'un coup d'arquebuſe, reçu dans l'épaule gauche au ſiége de Rouen, où il commandait. Sa mort arriva le 17. Novembre 1562. le trente-cinquiéme jour de ſa bleſſure. L'incertitude qu'il avait eue pendant ſa vie, le troubla dans ſes derniers momens : & quoiqu'il eût reçu ſes ſacremens ſelon l'uſage de l'égliſe Romaine, on douta s'il ne mourut point proteſtant ; il avait reçu le coup mortel dans la tranchée dans le tems qu'il piſſait. Auſſi lui fit-on cette épitaphe :

Ami Français, le prince ici giſſant,
Vécut ſans gloire, & mourut en piſſant.

Digitized by Google

Il y en a une dans Mr. le Laboureur, qui reſſemble à celle-là, & finit par le même hémiſtiche. Mr. Jurieu aſſure, que lorſque Louis prince de Condé était en priſon à Orléans, le roi de Navarre ſon frère allait ſolliciter le cardinal de Lorraine, & que celui-ci recevait aſſis & couvert le roi de Navarre, qui lui parlait debout, & nue tête : je ne ſais où Mr. Jurieu a pû déterrer ce fait. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

Pag. 70. *Vers* 6.

Condé, qui vit en moi le ſeul fils de ſon frère.

La remarque de l'édition de 1723. eſt trop curieuſe, pour ne la pas mettre ici. La voici donc.

Louis de Condé, frère d'Antoine roi de Navarre, le ſeptiéme & dernier des enfans de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, fut un de ces hommes extraordinaires, nés pour le malheur, & pour la gloire de leur patrie. Il fut longtems le chef des reformés, & mourut, comme l'on ſait, à Jarnac. Il avait un bras en écharpe le jour de la bataille. Comme il marchait aux ennemis, le cheval du comte de la Rochefoucault, ſon beau-frère, lui donna un coup de pied qui lui caſſa la jambe. Ce prince, ſans daigner ſe plaindre, s'adreſſa aux gentilshommes qui l'accompagnaient : Apprenez, leur dit-il, que les chevaux fougueux nuiſent plus qu'ils ne ſervent dans une armée. Un moment après il leur dit, avec un

Digitized by Google

bras en écharpe & une jambe caſſée : Le prince de Condé ne craint point de donner la bataille, puiſque vous le ſuivez, & chargea dans le moment.

Brantôme dit, qu'après que le prince ſe fut rendu priſonnier à *Dargence*, dans cette bataille, arriva un très-honnête & très brave gentilhomme, nommé Monteſquiou, qui ayant demandé qui c'était, comme on lui dit que c'était Mr. le prince de Condé : *Tuez, tuez, mordieu*, dit-il, & lui tira un coup de piſtolet dans la tête. Ce prince était boſſu & petit ; & cependant plein d'agrémens, ſpirituel, galant, aimé des femmes. On fit ſur lui ce vaudeville :

Ce petit homme tant joli,
Toujours cauſe & toujours rit,
Et toujours baiſe ſa mignonne.
Dieu gard de mal ce petit homme.

La maréchale de St. André ſe ruina pour lui, & lui donna entr'autres préſens la terre de Vallery, qui depuis eſt devenue la ſépulture des princes de la maiſon de Condé.

Jamais général ne fut plus aimé de ſes ſoldats ; on en vit à Pont-à-Mouſſon un exemple étonnant. Il manquait d'argent pour ſes troupes, & ſurtout pour les Reitres, qui étaient venus à ſon ſecours, & qui menaçaient de l'abandonner. Il oſa propoſer à ſon armée, qu'il ne payait point, de payer elle-même l'armée auxiliaire ; & ce qui ne pouvait jamais arriver, que

Digitized by Google

que dans une guerre de religion, & ſous un général tel que lui, toute ſon armée ſe cottiſa, juſqu'au moindre goujat.

Il fut condamné ſous François II. à Orléans à perdre la tête ; mais on ignore ſi l'arrêt fut ſigné. La France fut étonnée de voir un pair, prince du ſang, qui ne pouvait être jugé que par la cour des pairs, les chambres aſſemblées, obligé de répondre devant des commiſſaires ; mais ce qui parut le plus étrange, fut que ces commiſſaires mêmes fuſſent tirés du corps du parlement. C'était Chriſtophe de Thou, depuis premier préſident, & père de l'hiſtorien, Barthelemi Faye, Jacques Viole, conſeillers ; Bourdin, procureur-général, & du Tillet, greffier ; qui tous, en acceptant cette commiſſion, dérogeaient à leurs privilèges, & s'ôtaient par-là la liberté de reclamer leurs droits, ſi jamais on leur eût voulu donner à eux-mêmes dans l'occaſion d'autres juges que leurs juges naturels. On prétend que madame Renée de France, fille de Louis XII. & ducheſſe de Ferrare, qui arriva en France dans ce même tems, ne contribua pas peu à empêcher l'exécution de l'arrêt.

Il ne faut pas omettre un artifice de cour, dont on ſe ſervit pour perdre ce prince, qui ſe nommait Louis. Ses ennemis firent frapper une médaille, qui le repréſentait : il y avait pour légende *Louïs XIII. roi de France.* On fit tomber cette médaille entre les mains du connétable de Montmorency, qui la montra tout en colère au roi, perſuadé que le prince de

Digitized by Google

Condé l'avait fait frapper. (*Tiré presque tout de l'édition de* 1723.) Il est parlé de cette médaille dans *Brantôme*, & dans *Vigneul de Marville.*

Pag. 70. *Vers antepen.*

Coligny de Condé le digne successeur, &c.

Gaspar de Coligny, amiral de France &c. après la mort du prince de Condé, fut déclaré chef du parti des réformés en France. Catherine de Médicis & Charles IX. furent l'attirer à la cour pour le mariage de Henri IV. & de Marguerite de Valois, sœur de Charles IX. & de Henri III. Il fut massacré le jour de la St. Barthelemi ; c'était principalement à ce seigneur qu'on en voulait. (*Tiré en partie de l'édition de* 1737.) Mais je ne veux pas omettre ici la remarque de l'édition de 1723. La voici.

Quelques personnes ont reproché à l'auteur de la Henriade d'avoir fait son héros dans ce second chant, d'un huguenot révolté contre son roi, & accusé, par la voix publique, de l'assassinat de François de Guise. Cette critique louable est fondée sur l'obéissance au souverain, qui doit faire le principal caractère d'un héros Français : mais il faut considérer, que c'est ici Henri IV. qui parle : il avait fait ses premières campagnes sous l'amiral, qui lui avait tenu lieu de père. Il avait été accoûtumé à le respecter, & ne devait ni ne pouvait le soupçonner d'aucune action indigne d'un grand homme, surtout après la justification publique de Coligny,

Digitized by Google

ligny, qui ne pouvait point paraître douteuſe au roi de Navarre.

A l'égard de la révolte, ce n'était pas à ce prince à regarder comme un crime dans l'amiral, ſon union avec la maiſon de Bourbon contre des Lorrains & une Italienne. Quant à la religion, ils étaient tous deux proteſtans ; & les huguenots, dont Henri IV. était le chef, regardaient l'amiral comme un martyr.

Pag. 73. *Vers* 11. & 12.

Je ne ſuis point injuſte, & je ne prétens pas
A Médicis encor imputer ſon trépas.

Jeanne d'Albret, attirée à Paris avec les autres huguenots, mourut après cinq jours d'une fièvre maligne : le tems de ſa mort, les maſſacres qui la ſuivirent, la crainte que ſon courage aurait pû donner à la cour, enfin ſa maladie, qui commença après avoir acheté des gants & des colets parfumés, chez un parfumeur nommé René, venu de Florence avec la reine, & qui paſſait pour un empoiſonneur public ; tout cela fit croire, qu'elle était morte de poiſon. On dit même, que ce René ſe vanta de ſon crime, & oſa dire publiquement, qu'il en préparait autant à deux grands ſeigneurs, qui ne s'en doutaient pas. Mézerai, dans ſa grande hiſtoire, ſemble favoriſer cette opinion, en diſant que les chirurgiens, qui ouvrirent le corps de la reine, ne touchèrent point à la tête, où l'on ſoupçonnait que le poiſon avait laiſſé des traces trop viſibles. On n'a point voulu mettre ces ſoup-

Digitized by Google

ſoupçons dans la bouche de Henri IV. parce qu'il eſt juſte de ſe défier de ces idées, qui n'attribuent jamais la mort des grands à des cauſes naturelles. Le peuple, ſans rien approfondir, regarde toujours comme coupables de la mort d'un prince, ceux à qui cette mort eſt utile. On pouſſa la licence de ces ſoupçons juſqu'à accuſer Catherine de Médicis de la mort de ſes propres enfans; cependant il n'y a jamais eu de preuves, ni que ces princes, ni que Jeanne d'Albret, dont il eſt ici queſtion, ſoient morts empoiſonnés.

Il n'eſt pas vrai (comme le prétend Mézerai) qu'on n'ouvrit point le cerveau de la reine de Navarre; elle avait recommandé expreſſément, qu'on viſitât avec exactitude cette partie après ſa mort. Elle avait été tourmentée toute ſa vie de grandes douleurs de tête accompagnées de démangeaiſons, & avait ordonné qu'on cherchât ſoigneuſement la cauſe de ce mal, afin qu'on pût le guérir dans ſes enfans, s'ils en étaient atteints. La *chronologie novennaire* raporte formellement, que Caillard ſon médecin, & Deſnœuds ſon chirurgien, diſſéquèrent ſon cerveau, qu'ils trouvèrent très-ſain; qu'ils aperçurent ſeulement de petites bubes d'eau, logées entre le crane & la pellicule qui envelope le cerveau, ce qu'ils jugèrent être la cauſe des maux de tête dont la reine s'était plainte; ils atteſtèrent d'ailleurs, qu'elle était morte d'un abſcès formé dans la poitrine. Il eſt à remarquer, que ceux qui l'ouvrirent étaient huguenots, & qu'apparemment ils auraient parlé de poiſon, s'ils

Digitized by Google

s'ils y avaient trouvé quelque vraiſemblance. On peut me répondre, qu'ils furent gagnés par la cour ; mais Deſnœuds, chirurgien de Jeanne d'Albret, huguenot paſſionné, écrivit depuis des libelles contre la cour : ce qu'il n'eût pas fait s'il ſe fût vendu à elle ; & dans ces libelles il ne dit point, que Jeanne d'Albret ait été empoiſonnée. De plus, il n'eſt pas croyable, qu'une femme auſſi habile que Catherine de Médicis, eût chargé d'une pareille commiſſion un miſérable parfumeur, qui avait, dit-on, l'inſolence de s'en vanter.

Jeanne d'Albret était née en 1530. de Henri d'Albret roi de Navarre, & de Marguerite de Valois ſœur de François I. A l'âge de douze ans Jeanne fut mariée à Guillaume, duc de Clèves ; elle n'habita pas avec ſon mari. Le mariage fut déclaré nul deux ans après, par le pape Paul III. & elle épouſa Antoine de Bourbon. Ce ſecond mariage, contracté du vivant du premier mari, donna lieu depuis aux prédicateurs de la ligue, de dire publiquement dans leurs ſermons contre Henri IV. qu'il était bâtard : mais ce qu'il y eut de plus étrange fut que les Guiſes, & entr'autres ce François de Guiſe, qu'on dit avoir été ſi bon chrêtien, abusèrent de la faibleſſe d'Antoine de Bourbon, au point de lui perſuader de répudier ſa femme, dont il avait des enfans, pour épouſer leur nièce, & ſe donner entiérement à eux. Peu s'en falut, que le roi de Navarre ne donnât dans ce piége. Jeanne d'Albret mourut à 44. ans le 9. Juin 1572.

Mr. Bayle dans ſes réponſes aux queſtions d'un

d'un provincial dit, qu'on avait vû de ſon tems en Hollande le fils d'un miniſtre, nommé Goyon, qui paſſait pour petit-fils de cette reine. On prétendait, qu'après la mort d'Antoine de Navarre, elle s'était mariée à un gentilhomme nommé Goyon, dont elle avait eu ce miniſtre. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

Pag. 76. Vers 3.

On l'inſulte, on l'outrage encor après ſa mort.

Il eſt impoſſible de ſavoir s'il eſt vrai, que Catherine de Médicis ait envoyé la tête de l'amiral à Rome, comme l'aſſurent les proteſtans. Mais il eſt ſûr qu'on porta ſa tête à la reine avec un coffre plein de papiers, parmi leſquels était l'hiſtoire du tems, écrite de la main de Coligny. La populace traîna ſon corps par les rues, & le pendit par les pieds avec une chaîne de fer au gibet de Montfaucon.

Le roi eut la cruauté d'aller lui-même avec ſa cour à Montfaucon, jouïr de cet horrible ſpectacle. Quelqu'un lui ayant dit, que le corps de l'amiral ſentait mauvais; il répondit comme Vitellius: Le corps d'un ennemi mort ſent toujours bon.

Le parlement rendit un arrêt contre le mort, par lequel il ordonna, que ſon corps, après avoir été traîné ſur une claïe, ſerait pendu en Grève, ſes enfans déclarés roturiers, & incapables de poſſéder aucune charge, ſa maiſon de Châtillon ſur Loin raſée, les arbres coupés, &c. & que tous les ans on ferait une proceſſion

Digitized by Google

ceſſion le jour de la ſaint Barthelemi, pour remercier Dieu de la découverte de la conſpiration à laquelle l'amiral n'avait pas ſongé.

Le parlement avait mis quelques années auparavant ſa tête à cinquante mille écus ; il eſt aſſez ſingulier, que ce ſoit préciſément le même prix qu'il mit depuis à celle du cardinal Mazarin. Le génie des Français eſt de tourner en plaiſanterie les événemens les plus affreux : on débita un petit écrit intitulé : *Paſſio Domini noſtri Gaſpardi Coligny, ſecundum Bartholomæum.*

Mézerai rapporte, dans ſa grande hiſtoire, un fait dont il eſt très permis de douter ; il dit, que quelques années auparavant le gardien du couvent des cordeliers de Xaintes, nommé Michel Crellet, condamné par l'amiral à être pendu, lui prédit, qu'il mourrait aſſaſſiné, qu'il ſerait jetté par les fenêtres, & enſuite pendu lui-même.

De nos jours un financier ayant acheté une terre, qui avait apartenu aux Coligny, y trouva dans le parc à quelques pieds ſous terre, un coffre de fer rempli de papiers, qu'il fit jetter au feu, comme ne produiſant aucun revenu. (*Tiré de l'édition de* 1723. *& de celle de* 1737.)

Pag. 78. *Vers penult.*

Le roi, le roi lui-même, &c.] Voici ce que Brantôme ne fait pas difficulté d'avoüer lui-même dans ſes mémoires : *Quand il fut jour, le roi mit la tête à la fenêtre de ſa chambre, & voyait*

Digitized by Google

voyait aucuns dans le fauxbourg St. Germain qui ſe remuaient & ſe ſauvaient ; il prit une grande arquebuſe de chaſſe qu'il avait, & en tirait tout plein de coups à eux ; mais en vain, car l'arquebuſe ne tirait ſi loin : inceſſamment criait : Tuez, tuez.

Voici maintenant de quelle manière eſt couchée la note de l'édition de 1723.

Le roi lui-même au milieu des bourreaux.

Charles IX. avait eu la barbarie de tirer lui-même avec une arquebuſe ſur les huguenots qu'il voyait fuir. Pluſieurs perſonnes ont entendu conter à Mr. le maréchal de Teſſé, que dans ſon enfance il avait vû un vieux gentilhomme âgé de plus de cent ans, qui avait été fort jeune dans les gardes de Charles IX. Il interrogea ce vieillard ſur la Saint Barthelemi, & lui demanda s'il était vrai que ce roi eût tiré ſur les huguenots. C'était moi, Monſieur, répondit le vieillard, qui chargeais ſon arquebuſe.

Henri IV. dit publiquement plus d'une fois, qu'après la Saint Barthelemi une nuée de corbeaux était venue ſe percher ſur le Louvre, & que pendant ſept nuits le roi, lui & toute la cour entendirent des gémiſſemens & des cris épouvantables à la même heure. Il racontait un prodige encor plus étrange. Il diſait que quelques jours avant les maſſacres, jouant aux dés avec le duc d'Alençon & le duc de Guiſe, il vit des gouttes de ſang ſur la table, que par deux fois il les fit eſſuyer, que deux fois elles repa-

Digitized by Google

reparurent, & qu'il quitta le jeu saisi d'effroi. (*Voyez au poëme la note f. tirée presque toute de l'édition de* 1737.)

Pag. 79. *Vers* 12.

De Caumont, jeune enfant, l'étonnante avanture, &c.

Mézerai dans sa grande histoire dit, que le jeune Caumont, son père, & son frère, couchaient dans un même lit, que son père & son frère y furent massacrés, & qu'il échapa comme par miracle, &c. C'est sur la foi de cet historien, que j'ai mis en vers cette avanture.

Les circonstances dont Mézerai appuie son récit ne me permettaient pas de douter de la vérité du fait, tel qu'il le rapporte: mais depuis Mr. le duc de la Force m'a fait voir les mémoires manuscrits de ce même maréchal de la Force écrits de sa propre main : le maréchal y conte son avanture d'une autre façon ; cela fait voir comme il faut se fier aux historiens.

Voici l'extrait des particularités curieuses, que le maréchal de la Force raconte de la Saint Barthelemi.

Deux jours avant la Saint Barthelemi, le roi avait ordonné au parlement de relâcher un officier, qui était prisonnier à la conciergerie ; le parlement n'en ayant rien fait, le roi avait envoyé quelques-uns de ses gardes enfoncer les portes de la prison, & tirer de force le prisonnier ; le lendemain le parlement vint faire ses remon-

Digitized by Google

remontrances au roi : Tous ces Meſſieurs avaient mis leurs bras en écharpe, pour faire voir à Charles IX. qu'il avait eſtropié ſa juſtice. Tout cela avait fait beaucoup de bruit ; & au commencement du maſſacre on perſuada d'abord aux huguenots, que le tumulte qu'ils entendaient venait d'une ſédition excitée dans le peuple à l'occaſion de l'affaire du parlement.

Cependant un maquignon, qui avait vû le duc de Guiſe entrer avec des ſatellites chez l'amiral de Coligny, & qui ſe gliſſant dans la foule avait été témoin de l'aſſaſſinat de ce ſeigneur, courut auſſi-tôt en donner avis au Sr. de *Caumont de la Force*, à qui il avait vendu dix chevaux huit jours auparavant.

La Force & ſes deux fils logeaient au fauxbourg St. Germain, auſſi-bien que pluſieurs Calviniſtes ; il n'y avait point encor de pont qui joignît ce fauxbourg à la ville. On s'était ſaiſi de tous les bateaux par ordre de la cour, pour faire paſſer les aſſaſſins dans le fauxbourg. Ce maquignon ſe jette à la nage, paſſe à l'autre bord, & avertit Mr. de la Force de ſon danger. La Force était déja ſorti de ſa maiſon ; il avait encor eu le tems de ſe ſauver : mais voyant que ſes enfans ne venaient pas, il retourna les chercher. A peine eſt-il rentré chez lui que les aſſaſſins arrivent : Un nommé Martin à leur tête entre dans ſa chambre, le déſarme lui & ſes deux enfans, & lui dit avec des ſermens affreux, qu'il faut mourir. La Force lui propoſa une rançon de deux mille écus, le capitaine l'accepte ; la Force lui jure de la payer dans

Digitized by Google

dans deux jours, & auſſi-tôt les aſſaſſins, après avoir tout pillé dans la maiſon, diſent à la Force & à ſes enfans de mettre leurs mouchoirs en croix ſur leurs chapeaux, & leur font retrouſſer leur manche droite ſur l'épaule : c'était la marque des meurtriers. En cet état ils leur font paſſer la rivière, & les aménent dans la ville. Le maréchal de la Force aſſure, qu'il vit la rivière couverte de morts : ſon père, ſon frère & lui abordèrent devant le Louvre : là ils virent égorger pluſieurs de leurs amis, & entr'autres le brave de Piles, père de celui qui tua en tuel le fils de Malherbe. De-là le capitaine Martin mena ſes priſonniers dans ſa maiſon, rue des Petits-Champs, fit jurer à la Force que ni lui ni ſes enfans ne ſortiraient point de là avant d'avoir payé les deux mille écus, les laiſſa en garde à deux ſoldats Suiſſes ; & alla chercher quelques autres Calviniſtes à maſſacrer dans la ville.

L'un des deux Suiſſes, touché de compaſſion, offrit aux priſonniers de les faire ſauver. La Force n'en voulut jamais rien faire ; il répondit, qu'il avait donné ſa parole, & qu'il aimait mieux mourir que d'y manquer ; une tante qu'il avait lui trouva les deux mille écus, & l'on allait les délivrer au capitaine Martin, lorſque le comte de Coconas (celui-là même à qui depuis on coupa le cou) vint dire à la Force, que le duc d'Anjou demandait à lui parler. Auſſi-tôt il fit deſcendre le père & les enfans nue tête & ſans manteau. La Force vit bien, qu'on le menait à la mort ; il ſuivit Co-

Digitized by Google

donas en le priant d'épargner ſes deux enfans innocens. Le plus jeune âgé de treize ans, qui s'appellait Jacques Nompar, & qui a écrit ceci, éleva la voix, & reprocha à ces meurtriers leurs crimes, en leur diſant qu'ils en ſeraient punis de Dieu. Cependant les deux enfans ſont menés avec leur père au bout de la rue des petits-champs : on donne d'abord pluſieurs coups de poignard à l'ainé, qui s'écrie : *Ah ! mon père, ah ! mon Dieu, je ſuis mort.* Dans le même moment le père tombe percé de coups ſur le corps de ſon fils. Le plus jeune couvert de leur ſang, mais qui par un miracle étonnant n'avait reçu aucun coup, eut la prudence de s'écrier auſſi : *Je ſuis mort* ; il ſe laiſſa tomber entre ſon père & ſon frère, dont il reçut les derniers ſoupirs. Les meurtriers les croyant tous morts, s'en allèrent en diſant : *Les voilà bien tous trois.* Quelques malheureux vinrent enſuite dépouiller les corps ; il reſtait un bas de toile au jeune de la Force : un marqueur du jeu de paume du Verdelet voulut avoir ce bas de toile ; en le tirant il s'amuſa à conſidérer le corps de ce jeune enfant : *Hélas*, dit-il, *c'eſt bien dommage, celui-ci n'eſt qu'un enfant, que pouvait-il avoir fait ?* Ces paroles de compaſſion obligèrent le petit de la Force à lever doucement la tête, & à lui dire tout bas : *Je ne ſuis pas encor mort* ; ce pauvre homme lui repondit, *Ne bougez mon enfant, ayez patience.* Sur le ſoir il le vint chercher ; il lui dit : *Levez-vous, ils n'y ſont plus*, & lui mit ſur les épaules un méchant manteau. Comme

Digitized by Google

me il le conduiſait, quelqu'un des bourreaux lui demanda : *Qui eſt ce jeune garçon ? C'eſt mon neveu*, lui dit-il, *qui s'eſt enyvré, vous voyez comme il s'eſt accommodé, je m'en vais bien lui donner le fouet.* Enfin le pauvre marqueur le mena chez lui, & lui demanda trente écus pour ſa récompenſe. De-là le jeune de la Force ſe fit conduire déguiſé en gueux juſqu'à l'arſenal, chez le maréchal de Biron ſon parent, grand maître de l'artillerie ; on le cacha quelque tems dans la chambre des filles ; enfin ſur le bruit que la cour le faiſait chercher pour s'en défaire, on le fit ſauver en habit de page ſous le nom de Baupuy.

CHANT TROISIÉME.

Pag. 95. *Vers* 1.

Le Roi le fit lui-même immoler à ſa vuë.

LE duc de Guiſe fut tué le vendredi vingt-troiſiéme Décembre de l'an 1588. à huit heures du matin. Les hiſtoriens diſent qu'il lui prit une faibleſſe dans l'antichambre du roi, parce qu'il avait paſſé la nuit avec une femme de la cour, (c'était madame de Noirmoutier, ſelon la tradition.) Tous ceux qui ont écrit la rélation de cette mort, diſent, que ce prince, dès qu'il fut entré dans la chambre du conſeil, commença à ſoupçonner ſon malheur par les

Digitized by Google

mouvemens qu'il aperçut. D'Aubigné rapporte, qu'il rencontra d'abord dans cette chambre d'Espinac, archevêque de Lyon, ſon confident. Celui-ci, qui en même tems ſe douta de quelque choſe, lui dit en préſence de Larchant, capitaine des gardes, à propos d'un habit neuf que le duc portait : *Cet habit eſt bien léger au tems qui court, vous en auriez dû prendre un plus fourré.* Ces paroles prononcées avec un air de crainte, confirmèrent celle du duc. Il entra cependant par une petite allée dans la chambre du roi, qui conduiſait à un cabinet, dont le roi avait fait condamner la porte. Le duc, ignorant que la porte fût murée, lève, pour entrer, la tapiſſerie qui la couvrait ; dans le moment pluſieurs de ces Gaſcons, qu'on nommait les quarante-cinq, le percent avec des poignards que le roi leur avait diſtribués lui-même.

Montſery, ou Montſivry, fut celui qui donna le premier coup : il fut ſuivi de Lognac, de la Baſtide, de Saint Malin &c., qui ſe jettèrent en même tems ſur le duc.

On montre encor dans le château de Blois une pierre de la muraille contre laquelle il s'appuya en tombant, & qui fut la première teinte de ſon ſang. Quelques Lorrains en paſſant par Blois ont baiſé cette pierre, & la raclant avec un couteau, en ont emporté précieuſement la pouſſière.

On ne parle point dans le poëme de la mort du cardinal de Guiſe, qui fut auſſi tué à Blois ; il eſt aiſé d'en voir la raiſon, c'eſt que le détail de l'hiſtoire ne convient point à l'unité du poëme ;

Digitized by Google

poëme, parce que l'intérêt diminue à meſure qu'il ſe partage. (*édition de* 1723.)

Pag. 96. *Vers* 3.

Cette grandeur ſans borne, à ſes déſirs ſi chère,
Le conſole aiſément de la perte d'un frère.

On lit dans la grande hiſtoire de Mézerai, que le duc de Mayenne fut ſoupçonné d'avoir écrit une lettre au roi, où il l'avertiſſait de ſe défier de ſon frère. Ce ſeul ſoupçon ſuffit pour autoriſer le caractère qu'on donne ici au duc de Mayenne, caractère naturel à un ambitieux, & ſurtout à un chef de parti.

CHANT QUATRIEME.

Pag. 113. *Vers* 13. & 14.

Cet heureux tems n'eſt plus. Le Sénat de la France
Eteint preſque en mes mains les foudres que je lance.

QU'il me ſoit permis d'ajouter ici quelques obſervations ſur la note qui ſe trouve au poëme; marquée *d*, tirée de l'édition de 1737. *On ſait*, &c.

*) Premiérement, il ne s'agit point de parlement du tems de Saint Louis, le parlement n'ayant

*) NB. *Cette obſervation eſt de Mr. l'Abbé Langlet, & l'auteur de la Henriade a avoué, que cet Abbé avait raiſon, & que l'auteur des premières notes avait attribué au Parlement de Paris ce qui ne lui appartient pas.*

Digitized by Google

n'ayant été fixé que dans le commencement du quatorziéme siécle. L'hiſtoire marque, que ce furent les envoyés de St. Louis qui firent à ceux du pape la réponſe du roi, & ils firent connaître depuis à l'empereur Fréderic II. que comme la couronne de France vient par un droit ſucceſſif, il était plus glorieux d'être roi de France, que d'être empereur, dignité qui ne s'obtient que par l'élection ; & qu'il ſuffiſait à Robert d'être frère d'un auſſi grand prince que le roi de France.

Pag. 123. *Vers* 8.

Potier, cet homme juſte, &c.

Voici la remarque des deux éditions de 1723. & 1737.

Nicolas Potier de Novion de Blancmenil, préſident à Mortier.] Il ſe nommait *Blancmenil*, à cauſe de la terre de ce nom, qui depuis tomba dans la maiſon de Lamoignon, par le mariage de ſa petite-fille avec le préſident de Lamoignon.

Nicolas Potier ne fut pas, à la vérité, conduit à la Baſtille avec les autres membres du parlement ; car il n'était pas venu ce jour-là à la grand' chambre ; mais il fut depuis empriſonné au Louvre, dans le tems de la mort de Briſſon. On voulut lui faire le même traitement qu'à ce préſident. On l'accuſait d'avoir une correſpondance ſecrette avec Henri IV. Les ſeize lui firent ſon procès dans les formes, afin de mettre de leur côté les apparences de la juſtice,

Digitized by Google

juſtice, & de ne plus effaroucher le peuple par des exécutions précipitées, que l'on regardait comme des aſſaſſinats.

Enfin comme Blancmenil allait être condamné à être pendu, le duc de Mayenne revint à Paris. Ce prince avait toujours eu pour Blancmenil une vénération qu'on ne pouvait refuſer à ſa vertu; il alla lui-même le tirer de priſon: le priſonnier ſe jetta à ſes pieds, & lui dit: „ Monſeigneur, je vous ai obligation de la vie; „ mais j'oſe vous demander un plus grand „ bienfait, c'eſt de me permettre de me retirer „ auprès d'Henri IV. mon légitime roi; je vous „ reconnaîtrai toute ma vie pour mon bienfai- „ teur; mais je ne puis vous ſervir comme mon „ maître. " Le duc de Mayenne, touché de ce diſcours, le releva, l'embraſſa, & le renvoya à Henri IV. Le récit de cette avanture, avec l'interrogatoire de Blancmenil, ſont encor dans les papiers de Mr. le préſident de Novion d'aujourd'hui.

Buſſy-le-Clerc avait été d'abord maître en fait d'armes, & enſuite procureur: quand le hazard & le malheur des tems l'eut mis en quelque crédit, il prit le ſurnom de *Buſſy*, comme s'il eût été auſſi redoutable que le fameux *Buſſy d'Amboiſe*. Il ſe faiſait auſſi nommer *Buſſy grande-puiſſance*.

Digitized by Google

CHANT CINQUIEME.

Pag. 127. *Vers penult.*

Clement, &c.

LA fiction, qui règne dans ce cinquiéme chant, & qui peut-être pourra paraître trop hardie à quelques lecteurs, n'eſt point nouvelle. La malice des ligueurs, & le fanatiſme des moines de ce tems, fit paſſer pour certain dans l'eſprit du peuple, ce qui n'eſt ici qu'une invention du poëte.

L'on imprima & l'on débita publiquement une rélation du martyre de frère Jacques Clément, dans laquelle on aſſurait, qu'un ange lui avait apparu, & lui avait ordonné de tuer le tyran, en lui montrant une épée nue. Il eſt reſté depuis un ſoupçon dans le public, que quelques confrères de Jacques Clément, abuſant de la faibleſſe de ce miſérable, lui avaient eux-mêmes parlé pendant la nuit, & avaient aiſément troublé ſa tête, échauffée par le jeûne & par la ſuperſtition. Quoi qu'il en ſoit, Clément ſe prépara au parricide, comme un bon chrétien ferait au martyre, par les mortifications & par la prière. On ne peut douter, qu'il n'y eût de la bonne foi dans ſon crime; c'eſt pourquoi on a pris le parti de le repréſenter, plutôt comme un eſprit faible, ſéduit par ſa ſimplicité, que comme un ſcélerat déterminé par ſon mauvais penchant.

Jacques

Digitized by Google

Jacques Clément ſortit de Paris le dernier Juillet 1589. & fut amené à St. Cloud par la Guèle, procureur-général. Celui-ci, qui ſoupçonnait un mauvais coup de la part de ce moine, l'envoya épier pendant la nuit dans l'endroit où il était retiré. On le trouva dans un profond ſommeil; ſon bréviaire était auprès de lui, ouvert & tout gras, au chapitre du meurtre d'Holopherne par Judith. On a eu ſoin, dans le poëme, de préſenter l'exemple de Judith à Jacques Clément, à l'imitation des prédicateurs de la ligue, qui ſe ſervaient de l'écriture ſainte pour prêcher le parricide. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

CHANT SIXIEME.

LE ſixiéme & le ſeptiéme chant ſont ceux où Mr. de Voltaire a fait le plus de changemens *). Celui qui était le ſixiéme dans la première édition de 1723. eſt le ſeptiéme dans l'édition de Londres in-4°. & dans les autres qui l'ont ſuivie: ainſi le commencement de ce chant eſt tiré du chant neuviéme de l'édition de 1723. Il y aura peu de différence à recueillir entre ces deux éditions; nous raſſemblerons

*) NB. *Que quand on imprima la Henriade en* 1723. *ſous le nom de la Ligue, cet ouvrage n'était pas encor achevé. Il fut imprimé même avec beaucoup de lacunes, ſur une copie qui fut dérobée à l'auteur, & qui fut beaucoup altérée à l'impreſſion.*

Digitized by Google

rons seulement celles de l'édition de 1737. L'auteur fait d'abord une remarque générale, qui est, que comme on a plus d'égard dans un poëme épique à l'ordonnance du dessein qu'à la chronologie, on a placé immédiatement après la mort de Henri III. les états de Paris, qui ne se tinrent effectivement que quatre ans après. C'est ce que l'auteur explique plus en détail dans la remarque sur le neuviéme chant, dans l'édition de 1723. La voici.

Il y aura sans doute des lecteurs qui seront étonnés de la suppression de plusieurs événemens considérables dans le neuviéme chant, & de quelques dérangemens de chronologie qu'ils y trouveront. Cette matière mérite d'être éclaircie.

Ce chant contient trois faits principaux. 1. Les états de Paris. 2. Le siége de cette ville. 3. La conversion de Henri IV. qui occasionna la réduction de cette ville. Mais ce dernier article est réservé pour le chant dixiéme dans les éditions ordinaires.

Selon la vérité de l'histoire, Henri le grand assiégea Paris quelque tems après la bataille d'Ivry, en 1590. au mois d'Avril. Le duc de Parme lui en fit lever le siége au mois de Septembre. La ligue longtems après, en 1593. assembla les états pour élire un roi à la place du cardinal de Bourbon, qu'elle avait reconnu sous le nom de Charles X. & qui était mort depuis deux ans & demi : & sur la fin de la même année 1593. au mois de Juillet le roi fit

son

Digitized by Google

ſon abjuration dans St. Denis, & n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594.

De tous ces événemens, on a ſupprimé l'arrivée du duc de Parme & le prétendu règne de Charles cardinal de Bourbon: il eſt aiſé de s'apercevoir, que faire paraître le duc de Parme ſur la ſcène, eût été avilir Henri IV. le héros du poëme, & agir préciſément contre le but de l'ouvrage; ce qui ſerait une faute impardonnable.

A l'égard du cardinal de Bourbon, ce n'était pas la peine de bleſſer l'unité, ſi eſſentielle dans tout ouvrage épique, en faveur d'un roi en peinture tel que ce cardinal; il ſerait auſſi inutile dans le poëme, qu'il le fut dans le parti de la ligue. En un mot on paſſe ſous ſilence le duc de Parme parce qu'il était trop grand, & le cardinal de Bourbon parce qu'il était trop petit. On a été obligé de placer les états de Paris avant le ſiége, parce que ſi on les eût mis dans leur ordre, on n'aurait pas eu les mêmes occaſions de mettre dans leur jour les vertus du héros, on n'aurait pas pû lui faire donner des vivres aux aſſiégés, ni le faire auſſi-tôt récompenſer de ſa généroſité. D'ailleurs les états de Paris ne ſont point du nombre des événemens, qu'on ne peut déranger de leur point chronologique; la poëſie permet la tranſpoſition de tous les faits, qui ne ſont point écartés les uns des autres d'un grand nombre d'années, & qui n'ont entr'eux aucune liaiſon néceſſaire. Par exemple, je pourrais, ſans qu'on eût rien à me reprocher, faire Henri IV. amoureux de Gabrielle d'Eſtrées du vivant

Digitized by Google

vant de Henri III, parce que la vie & la mort de Henri III. n'ont rien de commun avec l'amour de Henri IV. pour Gabrielle d'Eſtrées. Les états de la ligue ſont dans le même cas par rapport au ſiége de Paris; ce ſont deux événemens abſolument indépendans l'un de l'autre. Ces états n'eurent aucun effet, on n'y prit nulle réſolution, ils ne contribuèrent en rien aux affaires du parti; le hazard aurait pu les aſſembler avant le ſiége comme après, & ils ſont bien mieux placés avant le ſiége dans le poëme; de plus il faut conſidérer, qu'un poëme épique n'eſt pas une hiſtoire; on ne ſaurait trop préſenter cette règle aux lecteurs qui n'en ſeraient pas inſtruits.

Loin ces rimeurs craintifs, dont l'eſprit phlegmatique
Garde dans ſes fureurs un ordre didactique,
Qui chantant d'un héros les exploits éclatans,
Maigres hiſtoriens, ſuivront l'ordre des tems:
Ils n'oſent un moment perdre un ſujet de vuë;
Pour prendre Dole, il faut que Lille ſoit rendue,
Et que leur vers exact, ainſi que Mézeray,
Ait fait tomber déja les remparts de Courtray, &c.

CHANT

CHANT SEPTIEME.

Pag. 173. *Vers antepen.*

Et vous, brave Amazone.

VOici ce qu'on a écrit de plus raiſonnable ſur la Pucelle d'Orléans ; c'eſt Monſtrelet, auteur contemporain, qui parle.

„ Et l'an 1428. vint devers le roi Charles „ de France à Chinon où il ſe tenait, une pu„ celle, jeune fille âgée de vingt ans, nommée „ Jeanne, laquelle était vétue & habillée en gui„ ſe d'homme, & était née des parties entre „ Bourgogne & Lorraine, d'une ville nommée „ Droimi, à préſent Domremi, aſſez près de „ Vaucouleur ; laquelle pucelle Jeanne fut grand „ eſpace de tems chambrière en une hôtellerie, „ & était hardie de chevaucher chevaux, les „ mener boire, & faire telles autres apertiſes „ & habiletés que jeunes filles n'ont point ac„ coûtumé de faire, & fut miſe à voye, & „ envoyée devers le roi, par un chevalier nom„ mé Meſſire Robert de Baudrencourt, capitai„ ne, de par le roi, de Vaucouleur, &c.

On ſait comment on ſe ſervit de cette fille pour ranimer le courage des Français, qui avaient beſoin d'un miracle ; il ſuffit qu'on l'ait crue envoyée de Dieu, pour qu'un poëte ſoit en droit de la placer dans le ciel avec les héros. Mézeray dit tout bonnement, que *St. Michel, le prince de la milice céleſte*, apparut à cette fille : &c.

Digitized by Google

&c. Quoi qu'il en ſoit, ſi les Français ont été trop crédules ſur la pucelle d'Orléans, les Anglais ont été trop cruels en la faiſant brûler; car ils n'avaient rien à lui reprocher que ſon courage & leurs défaites. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

Je voudrais bien ajouter un mot de remarque à ce ſujet, ſans faire néanmoins une diſſertation. Peut-on s'empêcher de louer le courage & la réſolution ſi prudente & ſi bien concertée d'une fille de vingt ans, élevée & nourrie dans la campagne, uniquement occupée à la garde des moutons, fille ſimple dans ſes mœurs, toujours ſage dans ſa conduite & dans ſes réponſes, ſans ſe démentir en rien, tant qu'elle fut à la tête de nos armées. Elle avait paru devant le roi en 1429. avec une fermeté & une réſolution extraordinaire, mais toujours cependant avec une modeſtie convenable à ſon ſexe & à ſon âge. Elle lui promit de délivrer la ville d'Orléans, & de le conduire à Reims pour y être ſacré; ce qu'elle exécuta avec autant de prudence que de vigueur. N'eſt-ce pas un prodige de voir, que les idées d'une pauvre fille ſans talens & ſans expérience, renverſent les deſſeins les mieux concertés de ces hommes prudens, & même ſi bien établis dans le Royaume, & que par une conduite ſimple, mais généreuſe, elle énerve les forces les plus redoutables que l'on connût alors? Cependant bien des auteurs du tems même avouent, qu'il y eut quelque choſe de ſurnaturel dans la conduite de cette fille: c'eſt ce qui eſt examiné dans le livre de *l'Hiſtoire juſtifiée contre les romans.*

CHANT

Digitized by Google

CHANT HUITIEME.

Pag. 192. *Vers* 2.

Après ce vers,

Et par Armand détruite auſſi-tôt qu'élevée,

On voit dans l'édition de 1723. ce qui ſuit.

Sancy, brave guerrier, miniſtre, magiſtrat, &c,

Sur quoi l'auteur fait une remarque très-curieuſe au ſujet de Mr. de Sancy.

Nicolas de Harlay de Sancy fut ſucceſſivement conſeiller au parlement, maître des requêtes, ambaſſadeur en Angleterre & en Allemagne, colonel-général des Suiſſes, premier maître-d'hotel du roi, ſurintendant des finances, & réunit ainſi en ſa perſonne le miniſtère, la magiſtrature & le commandement des armées. Il était fils de Robert de Harlay, conſeiller au parlement, & de Jacqueline Morvilliers; il naquit en 1546. & mourut en 1629.

N'étant encor que maître des requêtes, il ſe trouva dans le conſeil d'Henri III. lorſqu'on délibérait ſur les moyens de ſoutenir la guerre contre la ligue : il propoſa de lever une armée de Suiſſes. Le conſeil, qui ſavait que le roi n'avait pas un ſol, ſe moqua de lui : *Meſſieurs*, dit Sancy, *puiſque de tous ceux qui ont reçu du roi, tant de bienfaits, il ne s'en trouve pas un qui veuille le ſecourir, je vous déclare que*

Digitized by Google

que ce ſera moi qui léverai cette armée. On lui donna ſur le champ la commiſſion & point d'argent, & il partit pour la Suiſſe. Jamais négociation ne fut ſi ſingulière ; d'abord il perſuada aux Genevois & aux Suiſſes de faire la guerre au duc de Savoye, conjointement avec la France : il leur promit de la cavalerie, qu'il ne leur donna point ; il leur fit lever dix mille hommes d'infanterie, & les engagea de plus à donner cent mille écus. Quand il ſe vit à la tête de cette armée, il prit quelques places au duc de Savoye ; enſuite il ſut tellement gagner les Suiſſes, qu'il engagea l'armée à marcher au ſecours du roi. Ainſi on vit pour la première fois les Suiſſes donner des hommes & de l'argent.

Sancy, dans cette négociation, dépenſa une partie de ſes biens ; il mit en gage ſes pierreries, & entr'autres ce fameux diamant, nommé le Sancy, qui eſt à préſent à la couronne.

Ce diamant, qui paſſait pour le plus beau de l'Europe, avait d'abord appartenu au malheureux roi de Portugal, Don Antoine, chaſſé de ſon pays par Philippe II. Don Antoine s'était réfugié en France, n'ayant pour tout bien qu'une ſelle garnie de pierreries, & un petit coffre dans lequel il y avait quelques diamans. Celui dont il eſt queſtion, eſt un diamant aſſez large, qu'il mettait à ſon chapeau, & qu'il aimait beaucoup. Ce fut celui dont il ſe défit le dernier ; il le mit en gage entre les mains de Sancy, qui lui prêta quarante mille francs ſur cet effet. Le roi n'étant point en état

Digitized by Google

état de rendre cette ſomme, le diamant demeura à Sancy, qui fut honteux d'avoir, pour une ſomme ſi modique, une piéce d'un ſi grand prix. Il envoya dix mille écus au roi Don Antoine, & eût pû même en donner davantage.

Sancy étant ſurintendant des finances ſous Henri IV. fut diſgracié, au rapport de Mr. de Thou, parce qu'il avait dit à la ducheſſe de Beaufort, que ſes enfans ne ſeraient jamais que des fils de p. Il y a plus d'apparence, que le roi lui ôta les finances, parce qu'il s'accommodait beaucoup mieux de Roſni. Sancy même ne fut point diſgracié, puiſque le roi en 1604. le nomma chevalier de l'ordre.

Il s'était fait catholique quelque tems après Henri IV. diſant qu'il falait être de la religion de ſon prince. C'eſt ſur cela que d'Aubigné, qui ne l'aimait pas, compoſa l'ingénieuſe & mordante ſatyre intitulée : *La confeſſion catholique de Sancy*, imprimée avec le journal de Henri III. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

Voyez page 205. *le* 2. *vers des variantes.*

Frappe le Grand Henri d'une atteinte imprévûe.

Ce vers donne lieu à l'auteur de faire dans l'édition de 1723. une remarque, qui n'eſt point dans les autres éditions, parce que l'on a ſupprimé les vers qui y ont donné lieu. La voici cependant.

Ce ne fut point à Ivry, ce fut au combat d'Aumale que Henri IV. fut bleſſé : il eut la

Digitized by Google

bonté depuis de mettre dans ſes gardes le ſoldat qui l'avait bleſſé.

Le lecteur s'aperçoit bien ſans doute, que l'on n'a pû parler de tous les combats de Henri le grand, dans un poëme où il faut obſerver l'unité d'action. Ce prince fut bleſſé à Aumale : il ſauva la vie au maréchal de Biron à Fontaine-Françaiſe. Ce ſont là des événemens qui méritent d'être mis en œuvre par le poëte, mais il ne peut les placer dans les tems où ils ſont arrivés : il faut qu'il raſſemble autant qu'il peut ces actions ſéparées, qu'il les rapporte à la même époque, en un mot, qu'il compoſe un tout de diverſes parties ; ſans cela il eſt abſolument impoſſible de faire un poëme épique, fondé ſur une hiſtoire.

Henri IV. ne fut donc point bleſſé à Ivry ; mais il courut un grand riſque de la vie ; il fut même envelopé de trois cornettes Wallonnes, & y aurait péri, s'il n'eût été dégagé par le maréchal d'Aumont & par le duc de la Trimouille. Les ſiens le crurent mort quelque tems, & jettèrent de grands cris de joie, quand ils le virent revenir l'épée à la main tout couvert du ſang des ennemis.

Je remarquerai, qu'après la bleſſure du roi à Aumale, Dupleſſis-Mornay lui écrivit : SIRE, *Vous avez aſſez fait l'Alexandre, il eſt tems que vous faſſiez le Céſar ; c'eſt à nous à mourir pour votre majeſté ; & ce vous eſt gloire, à vous,* SIRE, *de vivre pour nous ; & j'oſe vous dire, que ce vous eſt devoir.*

CHANT

CHANT NEUVIEME.

CHANT DIXIEME.

FIN DES NOTES HISTORIQUES TIRÉES DE L'EDITION DE MR. L'ABBÉ LANGLET.

Digitized by Google

HISTOIRE ABREGÉE

Des événemens ſur leſquels eſt fondée la fable du poëme de la HENRIADE.

LE feu des guerres civiles, dont *François II.* vit les premières étincelles, avait embraſé la France ſous la minorité de *Charles IX.* La religion en était le ſujet parmi les peuples, & le prétexte parmi les grands. La reine mère, *Catherine de Médicis*, avait plus d'une fois hazardé le ſalut du royaume pour conſerver ſon autorité, armant le parti catholique contre le proteſtant, & les *Guiſes* contre les *Bourbons*, pour les accabler les uns par les autres.

La France avait alors, pour ſon malheur, beaucoup de ſeigneurs trop puiſſans, & par conſéquent factieux; des peuples devenus fanatiques & barbares, par cette fureur de parti qu'inſpire le faux zèle; des rois enfans, aux noms deſquels on ravageait l'état. Les batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac, de Moncontour, avaient ſignalé le malheureux règne de *Charles IX.* Les plus grandes villes étaient priſes, repriſes, ſaccagées tour à tour par les partis oppoſés. On faiſait mourir les priſonniers de guerre par des ſupplices recherchés. Les égliſes étaient miſes en cendres par les réformés, les temples par les catholiques; les empoiſonnemens & les aſſaſſinats n'é-

taient

taient regardés que comme des vengeances d'ennemis habiles.

On mit le comble à tant d'horreurs par la journée de *Saint Barthelemi*. *Henri le Grand*, alors roi de Navarre, & dans une extrême jeuneſſe, chef du parti reformé, dans le ſein duquel il était né, fut attiré à la cour, avec les plus puiſſans ſeigneurs du parti. On le maria à la princeſſe *Marguerite*, ſœur de *Charles IX*. Ce fut au milieu des réjouïſſances de ces noces, au milieu de la paix la plus profonde, & après les ſermens les plus ſolemnels, que *Catherine de Médicis* ordonna ces maſſacres, dont il faut perpétuer la mémoire, (toute affreuſe & toute flétriſſante qu'elle eſt pour le nom Français,) afin que les hommes, toujours prêts à entrer dans de malheureuſes querelles de religion, voyent à quel excès l'eſprit de parti peut enfin conduire.

On vit donc dans une cour, qui ſe piquait de politeſſe, une femme célèbre par les agrémens de l'eſprit, & un jeune roi de vingt-trois ans, ordonner de ſang froid la mort de plus d'un million de leurs ſujets. Cette même nation, qui ne penſe aujourd'hui à ce crime qu'en friſſonnant, le commit avec tranſport & avec zèle. Plus de cent mille hommes furent aſſaſſinés par leurs compatriotes; & ſans les ſages précautions de quelques perſonnages vertueux, comme le préſident *Jeanin*, le marquis de *Saint Herem*, &c. la moitié des Français égorgeait l'autre. *Charles IX*. ne vécut pas longtems après la *Saint Barthelemi*. Son frère *Hen-*

Digitized by Google

ri III. quitta le trône de la Pologne, pour venir replonger la France dans de nouveaux malheurs, dont elle ne fut tirée qne par *Henri IV.* ſi juſtement ſurnommé *le grand* par la poſtérité, qui ſeule peut donner ce titre.

Henri III. en revenant en France, y trouva deux partis dominans. L'un était celui des réformés, renaiſſant de ſa cendre, plus violent que jamais, & ayant à ſa tête le même *Henri le grand*, alors roi de Navarre. L'autre était celui de la ligue, faction puiſſante, formée peu à peu par les princes de *Guiſe*, encouragée par les Papes, fomentée par l'Eſpagne, s'accroiſſant tous les jours par l'artifice des moines, conſacrée en apparence par le zèle de la religion catholique, mais ne tendant qu'à la rébellion. Son chef était le duc de *Guiſe*, ſurnommé le *Balafré*, prince d'une réputation éclatante, & qui ayant plus de grandes qualités que de bonnes, ſemblait né pour changer la face de l'état dans ce tems de troubles.

Henri III. au lieu d'accabler ces deux partis ſous le poids de l'autorité royale, les fortifia par ſa faibleſſe. Il crut faire un grand coup de politique en ſe déclarant le chef de la ligue; mais il n'en fut que l'eſclave. Il fut forcé de faire la guerre pour les intérêts du duc de *Guiſe*, qui le voulait détrôner, contre le roi de Navarre ſon beau-frère, ſon héritier préſomptif, qui ne penſait qu'à rétablir l'autorité royale, d'autant plus qu'en agiſſant pour *Henri III.* à qui il devait ſuccéder, il agiſſait pour lui-même.

L'armée

Digitized by Google

L'armée que *Henri III.* envoya contre le roi ſon beau-frère, fut battue à Coutras; ſon favori *Joyeuſe* y fut tué. Le Navarrois ne voulut d'autre fruit de ſa victoire, que de ſe réconcilier avec le roi. Tout vainqueur qu'il était, il demanda la paix, & le roi vaincu n'oſa l'accepter, tant il craignait le duc de *Guiſe* & la ligue. *Guiſe* dans ce tems-là même venait de diſſiper une armée d'Allemans. Ces ſuccès du *Balafré* humilièrent encor davantage le roi de France, qui ſe crut à la fois vaincu par les ligueurs & par les réformés.

Le duc de *Guiſe* enflé de ſa gloire, & fort de la faibleſſe de ſon ſouverain, vint à Paris malgré ſes ordres. Alors arriva la fameuſe journée des barricades, où le peuple chaſſa les gardes du roi, & où ce monarque fut obligé de fuir de ſa capitale. *Guiſe* fit plus; il obligea le roi de tenir les états généraux du royaume à Blois, & il prit ſi bien ſes meſures, qu'il était prêt de partager l'autorité royale, du conſentement de ceux qui repréſentaient la nation, & ſous l'apparence des formalités les plus reſpectables. *Henri III*, réveillé par ce preſſant danger, fit aſſaſſiner au château de Blois cet ennemi ſi dangereux, auſſi-bien que ſon frère le cardinal, plus violent & plus ambitieux encor que le duc de *Guiſe*.

Ce qui était arrivé au parti proteſtant, après la *Saint Barthelemi*, arriva alors à la ligue. La mort des chefs ranima le parti. Les ligueurs levèrent le maſque. Paris ferma ſes portes. On ne ſongea qu'à la vengeance. On regarda

Digitized by Google

Henri III. comme l'assassin des défenseurs de la religion, & non comme un roi qui avait puni ses sujets coupables. Il falut que *Henri III.* pressé de tous côtés, se réconciliât enfin avec le Navarrois. Ces deux princes vinrent camper devant Paris; & c'est là que commence la HENRIADE.

Le duc de *Guise* laissait encor un frère; c'était le duc de *Mayenne*, homme intrépide, mais plus habile qu'agissant, qui se vit tout d'un coup à la tête d'une faction instruite de ses forces, & animée par la vengeance & par le fanatisme.

Presque toute l'Europe entra dans cette guerre. La célèbre *Elizabeth*, reine d'Angleterre, qui était pleine d'estime pour le roi de Navarre, & qui eut toujours une extrême passion de le voir, le secourut plusieurs fois d'hommes, d'argent, de vaisseaux; & ce fut *Duplessis-Mornay*, qui alla toujours en Angleterre solliciter ces secours. D'un autre côté la branche d'Autriche, qui régnait en Espagne, favorisait la ligue, dans l'espérance d'arracher quelques dépouilles d'un royaume déchiré par la guerre civile. Les Papes combattaient le roi de Navarre, non-seulement par des excommunications, mais par tous les artifices de la politique, & par les petits secours d'hommes & d'argent, que la cour de Rome peut fournir. Cependant *Henri III.* allait se rendre maître de Paris, lorsqu'il fut assassiné à Saint Cloud par un moine Dominicain, qui commit ce parricide dans la seule idée qu'il obéissait à DIEU,

Digitized by Google

DIEU, & qu'il courait au martyre ; & ce meurtre ne fut pas seulement le crime de ce moine fanatique, ce fut le crime de tout le parti. L'opinion publique, la créance de tous les ligueurs, était qu'il falait tuer son roi, s'il était mal avec la cour de Rome. Les prédicateurs le criaient dans leurs mauvais sermons ; on l'imprimait dans tous ces livres pitoyables, qui inondaient la France, & qu'on trouve à peine aujourd'hui dans quelques bibliothèques, comme des monumens curieux d'un siécle également barbare, & pour les lettres, & pour les mœurs.

Après la mort de *Henri III.* le roi de Navarre, (HENRI LE GRAND) reconnu roi de France par l'armée, eut à soutenir toutes les forces de la ligue, celles de Rome, de l'Espagne, & son royaume à conquérir. Il bloqua, il assiégea Paris à plusieurs repriſes. Parmi les plus grands hommes qui lui furent utiles dans cette guerre, & dont on a fait quelque usage dans ce poëme, on compte les maréchaux d'*Aumont* & de *Biron*, le duc de *Bouillon*, &c. *Duplessis-Mornay* fut dans sa plus intime confidence jusqu'au changement de religion de ce prince ; il le servait de sa personne dans les armées, de sa plume contre les excommunications des papes, & de son grand art de négocier, en lui cherchant des secours chez tous les princes protestans.

Le principal chef de la ligue était le duc de *Mayenne* : celui qui avait le plus de réputation après lui, était le chevalier d'*Aumale*, jeune prince,

Digitized by Google

prince, connu par cette fierté, & ce courage brillant, qui diſtinguaient particuliérement la maiſon de *Guiſe*. Ils obtinrent pluſieurs ſecours de l'Eſpagne ; mais il n'eſt queſtion ici que du fameux comte d'*Egmont*, fils de l'amiral, qui amena treize ou quatorze-cent lances au duc de *Mayenne*. On donna beaucoup de combats, dont le plus fameux, le plus déciſif, & le plus glorieux pour *Henri IV.* fut la bataille d'Ivry, où le duc de *Mayenne* fut vaincu, & le comte d'*Egmont* fut tué.

Pendant le cours de cette guerre, le roi était devenu amoureux de la belle *Gabrielle d'Eſtrées* ; mais ſon courage ne s'amollit point auprès d'elle, témoin la lettre qu'on voit encor dans la bibliothèque du roi, dans laquelle il dit à ſa maitreſſe : „ Si je ſuis vaincu, vous me „ connaiſſez aſſez pour croire que je ne fui„ rai pas ; mais ma dernière penſée ſera à „ DIEU, & l'avant-dernière à vous.

Au reſte, on omet pluſieurs faits conſidérables, qui n'ayant pas de place dans le poëme n'en doivent point avoir ici. On ne parle ni de l'expédition du duc de Parme en France, qui ne ſervit qu'à retarder la chûte de la ligue ; ni de ce cardinal de *Bourbon*, qui fut quelque tems un fantôme de roi ſous le nom de *Charles X.* Il ſuffit de dire, qu'après tant de malheurs & de déſolation, *Henri IV.* ſe fit catholique, & que les Pariſiens, qui haïſſaient ſa religion, & révéraient ſa perſonne, le reconnurent alors pour leur roi.

IDÉE

Digitized by Google

IDÉE
DE LA
HENRIADE.

LE ſujet de la HENRIADE eſt le ſiége de Paris, commencé par *Henri de Valois* & HENRI LE GRAND, achevé par ce dernier ſeul.

Le lieu de la ſcène ne s'étend pas plus loin que de Paris à Ivry, où ſe donna cette fameuſe bataille, qui décida du ſort de la France & de la maiſon royale.

Le poëme eſt fondé ſur une hiſtoire connue, dont on a conſervé la vérité dans les événemens principaux. Les autres moins reſpectables ont été, ou retranchés, ou arrangés ſuivant la vraiſemblance qu'exige un poëme. On a tâché d'éviter en cela le défaut de *Lucain*, qui ne fit qu'une gazette ampoulée; & on a pour garant ces vers de Mr. *Deſpréaux.*

Loin ces rimeurs craintifs dont l'eſprit phlegmatique
Garde dans leurs fureurs un ordre didactique.

— — — — — — — — — —

Pour prendre Dole, il faut que Lille ſoit rendu.

— — — — — — — — — —

Et que leur vers exact, ainſi que Mezeray,
Ait fait tomber déja les remparts de Courtray.

On

Digitized by Google

On n'a fait même que ce qui ſe pratique dans toutes les tragédies, où les événemens ſont pliés aux règles du théâtre.

Au reſte, ce poëme n'eſt pas plus hiſtorique qu'aucun autre. Le *Camoïens*, qui eſt le *Virgile* des Portugais, a célébré un événement dont il avait été témoin lui-même. Le *Taſſe* a chanté une croiſade connue de tout le monde, & n'en a omis ni l'hermite *Pierre*, ni les proceſſions. *Virgile* n'a conſtruit la fable de ſon *Eneïde*, que des fables reçues de ſon tems, & qui paſſaient pour l'hiſtoire véritable de la deſcente d'*Enée* en Italie.

Homère, contemporain d'*Héſiode*, & qui par conſéquent vivait environ cent ans après la priſe de Troye, pouvait aiſément avoir vû dans ſa jeuneſſe des vieillards, qui avaient connu les héros de cette guerre. Ce qui doit même plaire davantage dans *Homère*, c'eſt que le fond de ſon ouvrage n'eſt point un roman, que les caractères ne ſont point de ſon imagination, qu'il a peint les hommes tels qu'ils étaient, avec leurs bonnes & leurs mauvaiſes qualités, & que ſon livre eſt le monument des mœurs de ces tems reculés.

La HENRIADE eſt compoſée de deux parties, d'événemens réels dont on vient de rendre compte, & de fictions. Ces fictions ſont toutes puiſées dans le ſiſtême du *merveilleux*, telles que la prédiction de la converſion de *Henri IV*, la protection que lui donne *Saint Louis*, ſon apparition, le feu du ciel détruiſant ces opérations magiques qui étaient alors

Digitized by Google

ſi communes, &c. Les autres ſont purement allégoriques : De ce nombre ſont le voyage de la diſcorde à Rome, la politique, le fanatiſme perſonifiés, le temple de l'amour, enfin, les paſſions & les vices,

Prenant un corps, une ame, un eſprit, un viſage.

Que ſi l'on a donné dans quelques endroits à ces paſſions perſonifiées les mêmes attributs que leur donnaient les Payens, c'eſt que ces attributs allégoriques ſont trop connus pour être changés. L'amour a des fléches, la juſtice a une balance, dans nos ouvrages les plus chrêtiens, dans nos tableaux, dans nos tapiſſeries, ſans que ces repréſentations ayent la moindre teinture de paganiſme. Le mot d'*Amphitrite* dans notre poëſie, ne ſignifie que la *mer*, & non *l'épouſe de Neptune*. *Les champs de Mars* ne veulent dire que la *guerre*, &c. S'il eſt quelqu'un d'un avis contraire, il faut le renvoyer encor à ce grand maître Mr. *Deſpréaux*, qui dit :

C'eſt d'un ſcrupule vain s'allarmer ſotement,
C'eſt vouloir aux lecteurs plaire ſans agrément.
Bientôt ils défendront de peindre la prudence,
De donner à Thémis ni bandeau, ni balance,
De figurer aux yeux la guerre au front d'airain,
Ou le tems qui s'enfuit une horloge à la main ;
Et partout des diſcours, comme une idolâtrie,
Dans leur faux zèle iront chaſſer l'allégorie.

Ayant rendu compte de ce que contient cet ouvra-

Digitized by Google

ouvrage, on croit devoir dire un mot de l'esprit dans lequel il a été composé. On n'a voulu ni flatter ni médire. Ceux qui trouveront ici les mauvaises actions de leurs ancêtres, n'ont qu'à les réparer par leur vertu. Ceux dont les ayeux y sont nommés avec éloge, ne doivent aucune reconnaissance à l'auteur, qui n'a eu en vûe que la vérité ; & le seul usage qu'ils doivent faire de ces louanges, c'est d'en mériter de pareilles.

Si l'on a dans cette nouvelle édition retranché quelques vers, qui contenaient des vérités dures contre les papes qui ont autrefois deshonoré le saint siége par leurs crimes, ce n'est pas qu'on fasse à la cour de Rome l'affront de penser qu'elle veuille rendre respectable la mémoire de ces mauvais pontifes. Les Français, qui condamnent les méchancetés de *Louïs XI.* & de *Catherine de Médicis*, peuvent parler sans doute avec horreur d'*Alexandre VI.* Mais l'auteur a élagué ce morceau, uniquement parce qu'il était trop long, & qu'il y avait des vers dont il n'était pas content.

C'est dans cette seule vûe, qu'il a mis beaucoup de noms à la place de ceux qui se trouvent dans les premières éditions, selon qu'il les a trouvés plus convenables à son sujet, ou que les noms mêmes lui ont paru plus sonores. La seule politique dans un poëme doit être de faire de bon vers. On a retranché la mort d'un jeune *Boufflers*, qu'on supposait tué par *Henri IV.* parce que dans cette circonstance la mort de ce jeune homme

semblait

Digitized by Google

ſemblait rendre *Henri IV.* un peu odieux, ſans le rendre plus grand. On a fait paſſer *Dupleſſis-Mornay* en Angleterre auprès de la reine *Elizabeth*, parce qu'effectivement il y fut envoyé, & qu'on s'y reſſouvient encor de ſa négociation. On s'eſt ſervi de ce même *Dupleſſis-Mornay* dans le reſte du poëme, parce qu'ayant joué le rôle de confident du roi dans le premier chant, il eût été ridicule qu'un autre prît ſa place dans les chants ſuivans : de même qu'il ſerait impertinent dans une tragédie, (dans *Bérénice*, par exemple,) que *Titus* ſe confiât à *Paulin* au premier acte, & à un autre au cinquiéme. Si quelques perſonnes veulent donner des interprétations malignes à ces changemens, l'auteur ne doit point s'en inquiéter. Il ſait, que quiconque écrit eſt fait pour eſſuyer les traits de la malice.

Le point le plus important eſt la religion, qui fait en grande partie le ſujet du poëme, & qui en eſt le ſeul dénouement.

L'auteur ſe flatte de s'être expliqué en beaucoup d'endroits, avec une préciſion rigoureuſe, qui ne peut donner aucune priſe à la cenſure : Tel eſt, par exemple, ce morceau ſur la TRINITÉ :

La puiſſance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & diviſés, compoſent ſon eſſence.

Et celui-ci :

Il reconnaît l'égliſe ici-bas combattue ;

L'égliſe

Digitized by Google

L'égliſe toûjours une, & partout étendue;
Libre, mais ſous un chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des ſaints, la grandeur de ſon dieu;
Le CHRIST, de nos péchés victime renaiſſante,
De ſes élus chéris nourriture vivante,
Deſcend ſur les autels à ſes yeux éperdus,
Et lui decouvre un DIEU ſous un pain qui n'eſt plus.

Si l'on n'a pû s'exprimer partout avec cette exactitude théologique, le lecteur raiſonnable y doit ſuppléer. Il y aurait une extrême injuſtice à examiner tout l'ouvrage, comme une thèſe de théologie. Ce poëme ne reſpire que l'amour de la religion & des loix. On y déteſte également la rébellion & la perſécution : Il ne faut pas juger ſur un mot, un livre écrit dans un tel eſprit.

Digitized by Google

DISSERTATION
SUR LA MORT
D'HENRI IV.

LE plus horrible accident, qui ſoit jamais arrivé en Europe, a produit les plus odieuſes conjectures. Preſque tous les mémoires du tems de la mort de *Henri IV.* jettent également des ſoupçons ſur les ennemis de ce bon roi, ſur les courtiſans, ſur les jéſuites, ſur ſa maîtreſſe, ſur ſa femme même. Ces accuſations durent encore, & on ne parle jamais de cet aſſaſſinat ſans former un jugement téméraire. J'ai toujours été étonné de cette facilité malheureuſe, avec laquelle les hommes les plus incapables d'une méchante action aiment à imputer les crimes les plus affreux aux hommes d'état, aux hommes en place. On veut ſe venger de leur grandeur en les accuſant; on veut ſe faire valoir en racontant des anecdotes étranges. Il en eſt de la converſation comme d'un ſpectacle, comme d'une tragédie, dans laquelle il faut attacher par de grandes paſſions & par de grands crimes.

Des voleurs aſſaſſinent *Vergier* dans la rue; tout Paris accuſe de ce meurtre un grand prince. Une rougeole pourprée enlève des perſonnes conſidérables; il faut qu'elles ayent été

Digitized by Google

toutes empoisonnées. L'absurdité de l'accusation, le défaut total de preuves, rien n'arrête ; & la calomnie passant de bouche en bouche, & bientôt de livre en livre, devient une vérité importante aux yeux de la postérité toujours crédule. Depuis que je m'applique à l'histoire, je ne cesse de m'indigner contre ces accusations sans preuve, dont les historiens se plaisent à noircir leurs ouvrages.

La mère de *Henri IV.* mourut d'une pleurésie ; combien d'auteurs la font empoisonner par un marchand de gants, qui lui vendit des gants parfumés, & qui était, dit-on, l'empoisonneur à brevet de *Catherine de Médicis !* On ne s'avise guères de douter que le pape *Alexandre VI.* ne soit mort du poison qu'il avait préparé pour le cardinal *Corneto*, & pour quelques autres cardinaux dont il voulait, dit-on, être l'héritier. *Guicciardin*, auteur contemporain, auteur respecté, dit, qu'on imputait la mort de ce pontife à ce crime & à ce châtiment du crime ; il ne dit pas que le pape fût un empoisonneur, il le laisse entendre, & l'Europe ne l'a que trop bien entendu.

Et moi j'ose dire à *Guicciardin : L'Europe est trompée par vous, & vous l'avez été par votre passion.* Vous étiez l'ennemi du pape ; vous avez trop cru votre haine & les actions de sa vie. Il avait, à la vérité, exercé des vengeances cruelles & perfides contre des ennemis aussi perfides & aussi cruels que lui ; de-là vous concluez qu'un pape de soixante & qua-

Digitized by Google

quatorze ans n'eſt pas mort d'une façon naturelle ; vous prétendez, ſur des raports vagues, qu'un vieux ſouverain, dont les coffres étaient remplis alors de plus d'un million de ducats d'or, voulut empoiſonner quelques cardinaux pour s'emparer de leur mobilier ; mais ce mobilier était-il un objet ſi important ? Ces effets étaient preſque toujours enlevés par les valets de chambre avant que les papes puſſent en ſaiſir quelques dépouilles. Comment pouvez-vous croire, qu'un homme prudent ait voulu hazarder, pour un auſſi petit gain, une action auſſi infame, une action qui demandait des complices, & qui tôt ou tard eût été découverte ? Ne dois-je pas croire le journal de la maladie du pape, plutôt qu'un bruit populaire ? Ce journal le fait mourir d'une fièvre double-tierce. Il n'y a pas le moindre veſtige de cette accuſation intentée contre ſa mémoire. Son fils *Borgia* tomba malade dans le tems de la mort de ſon père, voilà le ſeul fondement de l'hiſtoire du poiſon. Le père & le fils ſont malades en même tems, donc ils ſont empoiſonnés : ils ſont l'un & l'autre de grands politiques, des princes ſans ſcrupule, donc ils ſont atteints du poiſon même qu'ils deſtinaient à douze cardinaux. C'eſt ainſi que raiſonne l'animoſité ; c'eſt la logique d'un peuple qui déteſte ſon maître : mais ce ne doit pas être celle d'un hiſtorien. Il ſe porte pour juge, il prononce les arrêts de la poſtérité : il ne doit déclarer perſonne coupable ſans des preuves évidentes.

Digitized by Google

Ce que je dis de *Guicciardin*, je le dirai des mémoires de *Sully* au ſujet de la mort de *Henri IV.* Ces mémoires furent compoſés par des ſecrétaires du duc de *Sully* alors diſgracié par *Marie de Médicis*; on y laiſſe échaper quelques ſoupçons ſur cette princeſſe, que la mort de *Henri IV.* faiſait maîtreſſe du royaume, & ſur le duc *d'Eſpernon* qui ſervit à la faire déclarer régente. *Mezeray*, plus hardi que judicieux, fortifie ces ſoupçons; & celui qui vient de faire imprimer le ſixiéme tome des mémoires de *Condé*, fait ſes efforts pour donner au miſérable *Ravaillac* les complices les plus reſpectables. N'y a-t-il donc pas aſſez de crimes ſur la terre? Faut-il encor en chercher où il n'y en a point?

On accuſe à la fois le père *Alagona* jéſuite, oncle du duc de *Lerme*; tout le conſeil Eſpagnol; la reine *Marie de Médicis*, la maîtreſſe de *Henri IV.* madame de *Verneuil*, & le duc *d'Eſpernon.* Choiſiſſez donc. Si la maîtreſſe eſt coupable, il n'y a pas d'aparence que l'épouſe le ſoit; ſi le conſeil d'Eſpagne a mis dans Naples le couteau à la main de *Ravaillac*, ce n'eſt donc pas le duc *d'Eſpernon* qui l'a ſéduit dans Paris, lui que *Ravaillac* appellait *Catholique à gros grain*, comme il eſt prouvé au procès; lui qui n'avait jamais fait que des actions généreuſes; lui qui d'ailleurs empêcha qu'on ne tuât *Ravaillac* à l'inſtant qu'on le reconnut tenant ſon couteau ſanglant, & qui voulait qu'on le réſervât à la queſtion & au ſuplice.

Digitized by Google

Il y a des preuves, dit *Mezeray*, que des prêtres avaient mené *Ravaillac* juſqu'à Naples. Je répons, qu'il n'y a aucune preuve. Conſultez le procès criminel de ce monſtre, vous y trouverez tout le contraire. Je ne ſais quelles dépoſitions vagues d'un nommé *du Jardin*, & d'une *Deſcomans*, ne ſont pas des allégations à oppoſer aux aveux que fit *Ravaillac* dans les tortures. Rien n'eſt plus ſimple, plus ingénu, moins embarraſſé, moins inconſtant; rien par conſéquent de plus vrai que toutes ſes réponſes. Quel intérêt aurait-il eu à cacher les noms de ceux qui l'auraient abuſé? Je conçois bien qu'un ſcélérat aſſocié à d'autres ſcélérats de ſa trempe, cèle d'abord ſes complices. Les brigands s'en font un point d'honneur; car il y a de ce qu'on appelle honneur juſques dans le crime: cependant ils avouent tout à la fin. Comment donc un jeune homme qu'on aurait ſéduit, un fanatique à qui on aurait fait accroire qu'il ſerait protégé, ne décélerait-il pas ſes ſéducteurs? Comment dans l'horreur des tortures n'accuſerait-il pas les impoſteurs qui l'ont rendu le plus malheureux des hommes? N'eſt-ce pas là le premier mouvement du cœur humain?

Ravaillac perſiſte toûjours à dire dans ſes interrogatoires: *J'ai cru bien faire en tuant un roi qui voulait faire la guerre au pape; j'ai eu des viſions, des révélations; j'ai cru ſervir* DIEU: *je reconnais que je me ſuis trompé, & que je ſuis coupable d'un crime horrible; je n'y ai été jamais excité par perſonne.* Voilà

Digitized by Google

la ſubſtance de toutes ſes réponſes. Il avoue que le jour de l'aſſaſſinat il avait été dévotement à la meſſe ; il avoue qu'il avait voulu pluſieurs fois parler au roi pour le détourner de faire la guerre en faveur des princes hérétiques ; il avoue que le deſſein de tuer le roi l'a déja tenté deux fois, qu'il y a réſiſté, qu'il a quitté Paris pour ſe rendre le crime impoſſible, qu'il y eſt retourné vaincu par ſon fanatiſme. Il ſigne l'un de ſes interrogatoires, *François Ravaillac ;*

Que toûjours dans mon cœur
Jéſus ſoit le vainqueur.

Qui ne reconnaît, qui ne voit à ces deux vers dont il accompagna ſa ſignature, un malheureux dévot dont le cerveau égaré était empoiſonné de tous les venins de la ligue ?

Ses complices étaient la ſuperſtition & la fureur qui animèrent *Jean Chatel*, *Pierre Barrière*, *Jacques Clément*. C'était l'eſprit de *Poltrot* qui aſſaſſina le duc de *Guiſe* ; c'étaient les maximes de *Baltazar Gerard*, aſſaſſin du grand prince d'Orange. *Ravaillac* avait été Feuillant, & il ſuffiſait alors d'avoir été moine pour croire que c'était une œuvre méritoire de tuer un prince ennemi de ſa religion. On s'étonne qu'on ait attenté pluſieurs fois ſur la vie de *Henri IV.* le meilleur de rois ; on devrait s'étonner que les aſſaſſins n'ayent pas été en plus grand nombre. Chaque ſuperſtitieux avait continuellement devant les yeux *Aod* aſſaſſinant le roi des Philiſtins, *Judith* ſe pro-

Digitized by Google

proſtituant à *Holoferne* pour l'égorger dormant entre ſes bras, *Samuel* coupant par morceaux un roi priſonnier de guerre, envers qui *Saül* n'oſait violer le droit des nations. Rien n'avertiſſait alors que ces cas particuliers étaient des exceptions, des inſpirations, des ordres exprès qui ne tiraient point à conſéquence; on les prenait pour la loi générale. Tout encourageait à la démence, tout conſacrait le parricide. Il me parait enfin bien prouvé par l'eſprit de ſuperſtition, de fureur & d'ignorance qui dominait, & par la connaiſſance du cœur humain, & par ſes interrogatoires de *Ravaillac*, qu'il n'eut aucun complice. Il faut ſurtout s'en tenir à ces confeſſions faites à la mort devant des juges. Ces confeſſions prouvent expreſſément que *Jean Chatel* avait commis ſon parricide dans l'eſpérance d'être moins damné, & *Ravaillac* dans l'eſpérance d'être ſauvé.

Il le faut avouer, ces monſtres étaient fervens dans la foi. *Ravaillac* ſe recommande en pleurant à *St. François* ſon patron, & à tous les ſaints; il ſe confeſſe avant de recevoir la queſtion; il charge deux docteurs auxquels il s'eſt confeſſé, d'aſſurer le greffier que jamais il n'a parlé à perſonne du deſſein de tuer le roi; il avoue ſeulement qu'il a parlé au père *d'Aubigni* jéſuite de quelques viſions qu'il a eues, & le père *d'Aubigni* dit très-prudemment qu'il ne s'en ſouvient pas; enfin le criminel jure juſqu'au dernier moment ſur ſa damnation éternelle, qu'il eſt ſeul coupable, & il le jure plein de repentir. Sont-ce-là des raiſons?

Digitized by Google

ſons ? Sont-ce-là des preuves ſuffiſantes ?

Cependant l'éditeur du ſixiéme tome des mémoires de *Condé* inſiſte encore ; il recherche un paſſage des mémoires de *l'Etoile*, dans lequel on fait dire à *Ravaillac* dans la place de l'exécution : *On m'a bien trompé quand on m'a voulu perſuader que le coup que je ferais ſerait bien reçu du peuple, puiſqu'il fournit lui-même des chevaux pour me déchirer.* Premiérement ces paroles ne ſont point rapportées dans le procès verbal de l'exécution. Secondement, il eſt vrai peut-être que *Ravaillac* dit, ou voulut dire : *On m'a bien trompé quand on me diſait, le roi eſt haï, on ſe réjouïra de ſa mort.* Il voyait le contraire, & que le peuple le regrettait ; il ſe voyait l'objet de l'horreur publique, il pouvait bien dire, *on m'a trompé.* En effet, s'il n'avait jamais entendu juſtifier dans les converſations le crime de *Jean Chatel*, s'il n'avait pas eu les oreilles rebattues des maximes fanatiques de la ligue, il n'eût jamais commis ce parricide. Voilà l'unique ſens de ces paroles. Mais les a-t-il prononcées ? Qui l'a dit à Mr. de *l'Etoile ?* Un bruit de ville qu'il rapporte prévaudra-t-il ſur un procès verbal ? Dois-je en croire ce *l'Etoile*, qui écrivait le ſoir tous les contes populaires qu'il avait entendus le jour ? Défions-nous de tous ces journaux qui ſont des recueils de tout ce que la renommée débite.

Je lus il y a quelques années dix-huit tomes in-folio des mémoires du feu marquis de *Dangeau* : j'y trouvai ces propres paroles :

» La

Digitized by Google

„ La reine d'Eſpagne *Marie-Louiſe* d'Orléans „ eſt morte empoiſonnée par le marquis de „ *Mansfeld* ; le poiſon avait été mis dans une „ tourte d'anguilles ; la comteſſe de *Pernits*, „ qui mangea la deſſerte de la reine, en eſt „ morte auſſi ; trois cameriſtes en ont été ma- „ lades ; le roi l'a dit ce ſoir à ſon petit cou- „ vert. " Qui ne croirait un tel fait, circonſtancié, appuyé du témoignage de *Louis XIV.* & rapporté par un courtiſan de ce monarque, par un homme d'honneur qui avait ſoin de recueillir toutes les anecdotes ? Cependant il eſt très-faux que la comteſſe de *Pernits* ſoit morte alors ; il eſt tout auſſi faux qu'il y ait eu trois cameriſtes malades, & non moins faux que *Louis XIV.* ait prononcé des paroles auſſi indiſcrètes. Ce n'était point Mr. de *Dangeau* qui faiſait ces malheureux mémoires : c'était un vieux valet de chambre imbécille, qui ſe mêlait de faire à tort & à travers des gazettes manuſcrites de toutes les ſotiſes qu'il entendait dans les antichambres. Je ſuppoſe cependant que ces mémoires tombaſſent dans cent ans entre les mains de quelque compilateur, que de calomnies alors ſous preſſe ! que de menſonges répétés dans tous les journaux ! Il faut tout lire avec défiance. *Ariſtote* avait bien raiſon, quand il diſait, que *le doute eſt le commencement de la ſageſſe.*

ESSAY

ESSAY*

SUR LA

POESIE EPIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

DES DIFFERENS GOUTS DES PEUPLES.

ON a accablé preſque tous les arts d'un nombre prodigieux de règles, dont la plupart ſont inutiles ou fauſſes. Nous trouverons partout des leçons, mais bien peu d'exemples. Rien n'eſt plus aiſé

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

* Cet Eſſay avait d'abord été compoſé en Anglais par l'auteur lorſqu'il était à Londres en 1726. On le traduiſit en Français à Paris. Cette traduction fut même imprimée à la ſuite de la Henriade. Mais depuis, l'auteur refondit cet ouvrage en l'écrivant en Français. Il a été révû & augmenté en dernier lieu avec beaucoup de ſoin.

Digitized by Google

aiſé, que de parler d'un ton de maître des choſes qu'on ne peut exécuter : il y a cent poëtiques contre un poëme. On ne voit que des maîtres d'éloquence, & preſque pas un orateur : le monde eſt plein de critiques, qui à force de *commentaires*, de *définitions*, de *diſtinctions*, ſont parvenus à obſcurcir les connaiſſances les plus claires & les plus ſimples. Il ſemble, qu'on n'aime que les chemins difficiles. Chaque ſcience, chaque étude a ſon jargon inintelligible, qui ſemble n'être inventé que pour en défendre les approches. Que de noms barbares, que de puérilités pédanteſques on entaſſait il n'y a pas longtems dans la tête d'un jeune homme, pour lui donner en une année ou deux une très-fauſſe idée de l'éloquence, dont il aurait pu avoir une connaiſſance très-vraye en peu de mois par la lecture de quelques bons livres ! La voye par laquelle on a ſi longtems enſeigné l'art de penſer, eſt aſſûrément bien oppoſée au don de penſer.

Mais c'eſt ſurtout en fait de poëſie, que les commentateurs & les critiques ont prodigué leurs leçons. Ils ont laborieuſement écrit des volumes ſur quelques lignes, que l'imagination des poëtes a créées en ſe jouant. Ce ſont des tyrans, qui ont voulu aſſervir à leurs loix une nation libre, dont ils ne connaiſſent point le caractère : auſſi ces prétendus légiſlateurs n'ont fait ſouvent qu'embrouiller tout dans les états qu'ils ont voulu régler.

La plûpart ont diſcouru avec peſanteur de ce qu'il falait ſentir avec tranſport ; & quand même

Digitized by Google

même leurs règles seraient justes, combien peu seraient-elles utiles ! *Homère*, *Virgile*, le *Tasse*, *Milton*, n'ont guère obéi à d'autres leçons qu'à celles de leur génie. Tant de prétendues règles, tant de liens, ne serviraient qu'à embarrasser les grands hommes dans leur marche, & seraient d'un faible secours à ceux à qui le talent manque. Il faut courir dans la carrière, & non pas s'y trainer avec des bequilles. Presque tous les critiques ont cherché dans *Homère* des règles, qui n'y sont assurément point. Mais comme ce poëte Grec a composé deux poëmes d'une nature absolument différente, ils ont été bien en peine pour réconcilier *Homère* avec lui-même. *Virgile* venant ensuite, qui réunit dans son ouvrage le plan de l'*Iliade* & celui de l'*Odyssée*, il falut qu'ils cherchassent encor de nouveaux expédiens pour ajuster leurs règles à l'*Enéide*. Ils ont fait à peu près comme les astronomes, qui inventaient tous les jours des cercles imaginaires, & créaient ou anéantissaient un ciel ou deux de cristal à la moindre difficulté.

Si un de ceux, qu'on nomme savans, & qui se croyent tels, venait vous dire : *Le poëme épique est une longue fable inventée pour enseigner une vérité morale & dans laquelle un héros achève quelque grande action avec le secours des dieux dans l'espace d'une année ;* il faudrait lui répondre : Votre définition est très-fausse ; car sans examiner si l'*Iliade* d'*Homère* est d'accord avec votre règle, les Anglais ont un poëme épique, dont le héros loin de venir à bout d'une

Digitized by Google

d'une grande entrepriſe par le ſecours céleſte en une année, eſt trompé par le diable & par ſa femme en un jour, & eſt chaſſé du Paradis terreſtre pour avoir deſobéi à DIEU. Ce poëme cependant eſt mis par les Anglais au niveau de l'*Iliade*, & beaucoup de perſonnes le préfèrent à *Homère*, avec quelque apparence de raiſon.

Mais, me direz-vous, le poëme épique ne ſera-t-il donc que le récit d'une avanture malheureuſe ? Non : cette définition ſerait auſſi fauſſe que l'autre. L'*Oedipe* de *Sophocle*, le *Cinna* de *Corneille*, l'*Athalie* de *Racine*, le *Céſar* de *Shakeſpear*, le *Caton* d'*Addiſſon*, la *Mérope* du marquis *Scipion Maffei*, le *Roland* de *Quinault*, ſont toutes de belles tragédies, & j'oſe dire toutes d'une nature différente. On aurait beſoin en quelque ſorte d'une définition particulière pour chacune d'elles.

Il faut dans tous les arts ſe donner bien de garde de ces définitions trompeuſes, par leſquelles nous oſons exclurre toutes les beautés qui nous ſont inconnues, ou que la coutume ne nous a point encor rendues familières. Il n'en eſt point des arts, & ſurtout de ceux qui dépendent de l'imagination, comme des ouvrages de la nature. Nous pouvons définir les métaux, les minéraux, les élémens, les animaux, parce que leur nature eſt toûjours la même ; mais preſque tous les ouvrages des hommes changent ainſi que l'imagination qui les produit. Les coutumes, les langues, le goût des peuples les plus voiſins différent. Que dis-

je ?

Digitized by Google

je ? la même nation n'eſt plus reconnaiſſable au bout de trois ou quatre ſiécles. Dans les arts qui dépendent purement de l'imagination, il y a autant de révolutions que dans les états: ils changent en mille manières, tandis qu'on cherche à les fixer.

La muſique des anciens Grecs, autant que nous en pouvons juger, était très-différente de la nôtre. Celle des Italiens d'aujourd'hui n'eſt plus celle de *Luigi* & de *Cariſſimi* : des airs Perſans ne plairaient pas aſſurément à des oreilles Européanes. Mais ſans aller ſi loin, un Français accoutumé à nos opéra, ne peut s'empêcher de rire la première fois qu'il entend du récitatif en Italie: autant en fait un Italien à l'opéra de Paris ; & tous deux ont également tort, ne conſidérant point que le récitatif n'eſt autre choſe qu'une déclamation notée, que le caractère des deux langues eſt très-différent, que ni l'accent, ni le ton ne ſont les mêmes: que cette différence eſt ſenſible dans la converſation, plus encor ſur le théâtre tragique, & doit par conſéquent l'être beaucoup dans la muſique. Nous ſuivons à peu près les règles d'architecture de *Vitruve* ; cependant les maiſons bâties en Italie par *Palladio*, & en France par nos architectes, ne reſſemblent pas plus à celles de *Pline* & de *Cicéron*, que nos habillemens ne reſſemblent aux leurs.

Mais pour revenir à des exemples, qui ayent plus de rapport à notre ſujet : Qu'était la tragédie chez les Grecs ? Un chœur, qui demeurait preſque toûjours ſur le théâtre, point de divi-

Digitized by Google

diviſion d'actes, très-peu d'action, encor moins d'intrigues. Chez les Français, c'eſt pour l'ordinaire une ſuite de converſations en cinq actes, avec une intrigue amoureuſe. En Angleterre, la tragédie eſt véritablement une action; & ſi les auteurs de ce pays joignaient à l'activité, qui anime leurs piéces, un ſtyle naturel avec de la décence & de la régularité, ils l'emporteraient bientôt ſur les Grecs & ſur les Français.

Qu'on examine tous les autres arts, il n'y en a aucun qui ne reçoive des tours particuliers, du génie différent des nations qui les cultivent.

Quelle ſera donc l'idée que nous devons nous former de la poëſie épique? Le mot *épique* vient du Grec Επος, qui ſignifie Diſcours: l'uſage a attaché ce nom particuliérement à des récits en vers d'avantures héroïques; comme le mot d'*Oratio* chez les Romains, qui d'abord ſignifiait auſſi *Diſcours*, ne ſervit dans la ſuite que pour les diſcours d'appareil; & comme le titre d'*Imperator*, qui appartenait aux généraux d'armée, fut enſuite conféré aux ſeuls ſouverains de Rome.

Le poëme épique regardé en lui-même, eſt donc un récit en vers d'avantures héroïques. Que l'action ſoit ſimple, ou complexe; qu'elle s'achève dans un mois, ou dans une année, ou qu'elle dure plus longtems; que la ſcène ſoit fixée dans un ſeul endroit, comme dans l'*Iliade*; que le héros voyage de mers en mers, comme dans l'*Odyſſée*; qu'il ſoit heureux ou infor-

Digitized by Google

infortuné, furieux comme *Achille*, ou pieux comme *Enée*; qu'il y ait un principal perſonnage, ou pluſieurs; que l'action ſe paſſe ſur la terre, ou ſur la mer, ſur le rivage d'Afrique comme dans la *Luſiade*, dans l'Amérique comme dans l'*Araucana*; dans le ciel, dans l'enfer, hors des limites de notre monde, comme dans le *Paradis* de *Milton*; il n'importe: le poëme ſera toûjours un poëme épique, un poëme héroïque, à moins qu'on ne lui trouve un nouveau titre proportionné à ſon mérite. Si vous vous faites ſcrupule, diſait le célèbre Mr. *Addiſſon*, de donner le titre de poëme épique au Paradis perdu de *Milton*, appellez-le, ſi vous voulez, un poëme divin; donnez-lui tel nom qu'il vous plaira, pourvu que vous confeſſiez que c'eſt un ouvrage auſſi admirable en ſon genre que l'*Iliade*.

Ne diſputons jamais ſur les noms. Irais-je refuſer le nom de comédies aux piéces de Mr. *Congrève*, ou à celles de *Calderon*, parce qu'elles ne ſont pas dans nos mœurs? La carrière des arts a plus d'étendue qu'on ne penſe: un homme, qui n'a lu que les auteurs claſſiques, mépriſé tout ce qui eſt écrit dans les langues vivantes, & celui qui ne ſait que la langue de ſon pays, eſt comme ceux qui, n'étant jamais ſortis de la cour de France, prétendent que le reſte du monde eſt peu de choſe, & que qui a vû Verſailles a tout vû.

Mais le point de la queſtion & de la difficulté eſt de ſavoir, ſur quoi les nations polies ſe réuniſſent, & ſur quoi elles différent. Un poëme

Digitized by Google

poëme épique doit partout être fondé ſur le jugement, & embelli par l'imagination : ce qui appartient au bon ſens, appartient également à toutes les nations du monde. Toutes vous diront qu'une action, *une & ſimple*, qui ſe dévelope aiſément & par degrés, & qui ne coûte point une attention fatigante, leur plaira davantage qu'un amas confus d'avantures monſtrueuſes. On ſouhaite généralement que cette unité ſi ſage ſoit ornée d'une variété d'épiſodes, qui ſoient comme les membres d'un corps robuſte & proportionné. Plus l'action ſera *grande*, plus elle plaira à tous les hommes, dont la faibleſſe eſt d'être ſéduits par tout ce qui eſt au-delà de la vie commune. Il faudra ſurtout que cette action ſoit *intéreſſante* ; car tous les cœurs veulent être remués ; & un poëme parfait d'ailleurs, s'il ne touchait point, ſerait inſipide en tout tems & en tout pays. Elle doit être *entière*, parce qu'il n'y a point d'homme qui puiſſe être ſatisfait, s'il ne reçoit qu'une partie du tout qu'il s'eſt promis d'avoir.

Telles ſont à peu près les principales règles que la nature dicte à toutes les nations qui cultivent les lettres ; mais la machine du merveilleux, l'intervention d'un pouvoir céleſte, la nature des épiſodes, tout ce qui dépend de la tyrannie de la coutume, & de cet inſtinct qu'on nomme goût ; voilà ſur quoi il y a mille opinions, & point de règles générales.

Mais, me direz-vous, n'y a-t-il point des beautés de goût, qui plaiſent également à toutes les nations ? Il y en a ſans doute en très-

Digitized by Google

grand nombre. Depuis le tems de la renaiſſance des lettres, qu'on a pris les anciens pour modèles, *Homère*, *Démoſthène*, *Virgile*, *Ciceron*, ont en quelque manière réuni ſous leurs loix tous les peuples de l'Europe, & fait de tant de nations différentes une ſeule république de lettres; mais au milieu de cet accord général, les coutumes de chaque peuple introduiſent dans chaque pays un goût particulier.

Vous ſentez dans les meilleurs écrivains modernes le caractère de leur pays à travers l'imitation de l'antique; leurs fleurs & leurs fruits ſont échauffés & meuris par le même ſoleil; mais ils reçoivent du terrain qui les nourrit, des goûts, des couleurs, & des formes différentes. Vous reconnaîtrez un Italien, un Français, un Anglais, un Eſpagnol à ſon ſtile, comme aux traits de ſon viſage, à ſa prononciation, à ſes manières. La douceur & la molleſſe de la langue Italienne s'eſt inſinuée dans le génie des auteurs Italiens. La pompe des paroles, les métaphores, un ſtile majeſtueux, ſont, ce me ſemble, généralement parlant, le caractère des écrivains Eſpagnols. La force, l'énergie, la hardieſſe, ſont plus particulières aux Anglais; ils ſont ſurtout amoureux des allégories & des comparaiſons. Les Français ont pour eux la clarté, l'exactitude, l'élégance; ils hazardent peu; ils n'ont ni la force Anglaiſe, qui leur paraîtrait une force giganteſque & monſtrueuſe, ni la douceur Italienne, qui leur ſemble dégénérer en une molleſſe efféminée.

De toutes ces différences naiſſent ce dégoût

&

Digitized by Google

& ce mépris que les nations ont les unes pour les autres. Pour regarder dans tous ſes jours cette différence, qui ſe trouve entre les goûts des peuples voiſins, conſidérons maintenant leur ſtile.

On approuve avec raiſon en Italie, ces vers de la troiſiéme ſtance du premier chant de la *Jéruſalem.*

Coſi allegro fanciul porgiamo aſperſi
Di ſoavi licor gli orli del vaſo :
Succhi amari ingannato in tanto ei beve,
E dall' inganno ſuo vita riceve.

Cette comparaiſon du charme des fables, qui envelopent des leçons utiles, avec une médecine amère donnée à un enfant dans un vaſe bordé de miel, ne ſerait pas ſoufferte dans un poëme épique Français. Nous liſons avec plaiſir dans *Montagne*, qu'il faut *emmieller la viande ſalubre à l'enfant.* Mais cette image, qui nous plait dans ſon ſtile familier, ne nous paraîtrait pas digne de la majeſté de l'épopée.

Voici un autre endroît univerſellement approuvé, & qui mérite de l'être. C'eſt dans le chant ſeiziéme de la *Jéruſalem*, lorſqu'*Armide* commence à ſoupçonner la fuite de ſon amant :

Volea gridar : dove, o crudel, me ſola
Laſci ? ma il varco al ſuon chiuſe il dolore :
Si, che tornò la flebile parola
Più amara indietro a rimbombar ſu'l core.

Digitized by Google

Ces quatre vers italiens ſont très-touchans & très-naturels ; mais ſi on les traduit exactement, ce ſera un *galimatias* en français. „ Elle „ voulait crier, Cruel, pourquoi me laiſſes-tu „ ſeule ? mais la douleur ferma le chemin à ſa „ voix, & ces paroles douloureuſes reculèrent „ avec plus d'amertume, & retentirent ſur ſon „ cœur.

Apportons un autre exemple tiré d'un des plus ſublimes endroits du poëme ſingulier de *Milton*, dont j'ai déja parlé ; c'eſt au premier livre dans la deſcription de Satan & des enfers.

—— Round he throws his baleful eyes
That witneſs'd huge affliction and diſmay,
Mix'd with obdurate pride, and ſtedfaſt hate.
At once, as far as angels ken, he views
The diſmal ſituation waſte and wild:
A dungeon horrible, on all ſides round,
As one great furnace, flam'd yet from thoſe flames
No light, but rather darkneſs viſible,
Serv'd only to diſcover, ſights of woe:
Regions of ſorrow! doleful ſhades! where peace
And reſt can never dwell! hope never comes
That comes to all; &c.

„ Il promène de tous côtés ſes triſtes yeux, „ dans leſquels ſont peints le déſeſpoir & l'horreur, avec l'orgueil & l'irréconciliable haine. „ Il voit d'un coup d'œil, auſſi loin que les „ regards des chérubins peuvent percer, ce „ ſéjour

Digitized by Google

„ ſéjour épouvantable, ces déſerts déſolés, ce
„ donjon immenſe, enflammé comme une four-
„ naiſe énorme. Mais de ces *flammes il ne ſor-*
„ *tait point de lumière, ce ſont des ténèbres vi-*
„ *ſibles*, qui ſervent ſeulement à découvrir des
„ ſpectacles de déſolation, des régions de dou-
„ leur, dont jamais n'approchent le repos ni
„ la paix, où l'on ne connait point l'eſpérance
„ connue partout ailleurs.

Antonio de Solis dans ſon excellente hiſtoire de la conquête du Mexique, après avoir dit que l'endroit, où *Montézume* conſultait ſes dieux, était une large voûte ſouterraine, où de petits ſoupiraux laiſſaient à peine entrer la lumière, ajoute : *O permitian ſolamente lo que baſtava porque ſe vieſſe la oſcuridad* : „ Ou laiſ-
„ ſaient entrer ſeulement autant de jour qu'il
„ en falait pour voir l'obſcurité. " Ces ténè-bres viſibles de *Milton* ne ſont point condam-nées en Angleterre, & les Eſpagnols ne reprennent point cette même penſée dans *Solis*. Il eſt très-certain que les Français ne ſouffriraient point de pareilles libertés : Ce n'eſt pas aſſez que l'on puiſſe excuſer la licence de ces expreſ-ſions, l'exactitude Françaiſe n'admet rien qui ait beſoin d'excuſe.

Qu'il me ſoit permis, pour ne laiſſer aucun doute ſur cette matière, de joindre un nou-vel exemple à tous ceux que j'ai rapportés. Je le prendrai dans l'éloquence de la chaire. Qu'un homme comme le P. *Bourdaloüe* prêche devant une aſſemblée de la communion Anglicane, & qu'animant par un geſte noble, un diſcours

Digitized by Google

pathétique, il s'écrie : „ Oui, Chrêtiens ; „ vous étiez bien disposés ; mais le sang „ de cette veuve que vous avez abandon- „ née ; mais le sang de ce pauvre que vous „ avez laissé opprimer ; mais le sang de ces „ misérables dont vous n'avez pas pris en main „ la cause ; ce sang retombera sur vous, & „ vos bonnes dispositions ne serviront qu'à „ rendre sa voix plus forte pour demander à „ DIEU vengeance de votre infidélité. Ah ! „ mes chers auditeurs, &c. " Ces paroles pathétiques prononcées avec force, & accompagnées de grands gestes, feront rire un auditoire Anglais : car autant qu'ils aiment sur le théatre les expressions ampoulées, & les mouvemens forcés de l'éloquence, autant ils goûtent dans la chaire une simplicité sans ornement. Un sermon en France est une longue déclamation scrupuleusement divisée en trois points, & récitée avec entousiasme. En Angleterre un sermon est une dissertation solide, & quelquefois séche, qu'un homme lit au peuple sans geste & sans aucun éclat de voix. En Italie c'est une comédie spirituelle. En voilà assez pour faire voir, combien grande est la différence entre les goûts des nations.

Je sais, qu'il y a plusieurs personnes, qui ne sauraient admettre ce sentiment. Ils disent, que la raison & les passions sont partout les mêmes ; cela est vrai, mais elles s'expriment partout diversement. Les hommes ont en tout pays un nez, deux yeux & une bouche ; cependant l'as-

Digitized by Google

l'assemblage des traits, qui fait la beauté en France, ne réussira pas en Turquie, ni une beauté Turque, à la Chine : & ce qu'il y a de plus aimable en Asie & en Europe serait regardé comme un monstre dans le pays de la Guinée. Puisque la nature est si différente d'elle-même, comment veut-on asservir à des loix générales, des arts, sur lesquels la coutume, c'est-à-dire l'inconstance, a tant d'empire? Si donc nous voulons avoir une connaissance un peu étendue de ces arts, il faut nous informer de quelle manière on les cultive chez toutes les nations. Il ne suffit pas, pour connaitre l'épopée, d'avoir lu *Virgile* & *Homère*; comme ce n'est point assez, en fait de tragédie, d'avoir lu *Sophocle* & *Euripide*.

Nous devons admirer ce qui est universellement *beau* chez les anciens; nous devons nous prêter à ce qui était *beau* dans leur langue & dans leurs mœurs; mais ce serait s'égarer étrangement, que de les vouloir suivre en tout à la piste. Nous ne parlons point la même langue; la religion qui est presque toujours le fondement de la poésie épique, est parmi nous l'opposé de leur mythologie. Nos coutumes sont plus différentes de celles des héros du siége de Troye, que de celles des Américains. Nos combats, nos siéges, nos flottes n'ont pas la moindre ressemblance; notre philosophie est en tout le contraire de la leur. L'invention de la poudre, celle de la bousole, de l'imprimerie, tant d'autres arts, qui ont été apportés récemment dans le monde, ont en quel-

Digitized by Google

que façon changé la face de l'univers. Il faut peindre avec des couleurs vraies comme les anciens, mais il ne faut pas peindre les mêmes choſes.

Qu'*Homère* nous repréſente ſes dieux s'enyvrans de nectar, & rians ſans fin de la mauvaiſe grace dont *Vulcain* leur ſert à boire; cela était bon de ſon tems, où les dieux étaient ce que les fées ſont dans le nôtre: mais aſſurément perſonne ne s'aviſera aujourd'hui de repréſenter dans un poëme une troupe d'anges & de ſaints buvans & rians à table. Que dirait-on d'un auteur, qui irait après *Virgile* introduire des harpies enlevant le diner de ſon héros, & qui changerait de vieux vaiſſeaux en belles nymphes? En un mot admirons les anciens; mais que notre admiration ne ſoit pas une ſuperſtition aveugle; & ne faiſons pas cette injuſtice à la nature humaine, & à nous-mêmes, de fermer nos yeux aux beautés qu'elle répand autour de nous, pour ne regarder & n'aimer que ſes anciennes productions, dont nous ne pouvons pas juger avec autant de ſûreté.

Il n'y a point de monumens en Italie, qui méritent plus l'attention d'un voyageur, que la *Jéruſalem* du *Taſſe*. *Milton* fait autant d'honneur à l'Angleterre, que le grand *Newton*. *Camoëns* eſt en Portugal ce que *Milton* eſt en Angleterre. Ce ſerait ſans doute un grand plaiſir, & même un grand avantage pour un homme qui penſe, d'examiner tous ces poëmes épiques de différente nature, nés en des ſiécles

Digitized by Google

cles & dans des pays éloignés les uns des autres. Il me ſemble qu'il y a une ſatisfaction noble à regarder les portraits vivans de ces illuſtres perſonnages, Grecs, Romains, Italiens, Anglais; tous habillés, ſi je l'oſe dire, à la manière de leurs pays.

C'eſt une entrepriſe au-delà de mes forces, que de prétendre les peindre; j'eſſayerai ſeulement de crayonner une eſquiſſe de leurs principaux traits: c'eſt au lecteur à ſuppléer aux défauts de ce deſſein; je ne ferai que propoſer; il doit juger; & ſon jugement ſera juſte, s'il lit avec impartialité, & s'il n'écoute ni les préjugés qu'il a reçus dans l'école, ni cet amour propre mal entendu, qui nous fait mépriſer tout ce qui n'eſt pas dans nos mœurs. Il verra la naiſſance, le progrès, la décadence de l'art; il le verra enſuite ſortir comme de ſes ruines; il le ſuivra dans tous ſes changemens; il diſtinguera ce qui eſt *beauté*, dans tous les tems, & chez toutes les nations, d'avec ces *beautés locales*, qu'on admire dans un pays, & qu'on mépriſe dans un autre. Il n'ira point demander à *Ariſtote* ce qu'il doit penſer d'un auteur Anglais ou Portugais, ni à Mr. *Perrault* comment il doit juger de l'*Iliade*; il ne ſe laiſſera point tyranniſer par *Scaliger*, ni par *le Boſſu*; mais il tirera ſes règles de la nature & des exemples qu'il aura devant les yeux, & il jugera entre les dieux d'*Homère* & le DIEU de *Milton*, entre *Calipſo* & *Didon*, entre *Armide* & *Eve*.

Si les nations de l'Europe, au lieu de ſe mépriſer

priſer injuſtement les unes les autres, voulaient faire une attention moins ſuperficielle aux ouvrages & aux manières de leurs voiſins, non pas pour en rire, mais pour en profiter, peut-être de ce commerce mutuel d'obſervations naîtrait ce goût général qu'on cherche ſi inutilement.

CHAPITRE SECOND.

HOMÈRE.

HOMÈRE vivait probablement environ huit cent cinquante années avant l'ère chrétienne : il était certainement contemporain d'*Héſiode*. Or *Héſiode* nous aprend qu'il écrivait dans l'*âge* qui ſuivait celui de la guerre de Troye, & que cet âge, dans lequel il vivait, finirait avec la génération qui exiſtait alors. Il eſt donc certain, qu'*Homère* fleuriſſait deux générations après la guerre de Troye; ainſi il pouvait avoir vû dans ſon enfance quelques vieillards qui avaient été à ce ſiége, & il devait avoir parlé ſouvent à des Grecs d'Europe & d'Aſie, qui avaient vû *Ulyſſe*, *Ménélas* & *Achille*.

Quand il compoſa l'*Iliade*, (ſuppoſé qu'il ſoit l'auteur de tout cet ouvrage) il ne fit donc que mettre en vers une partie de l'hiſtoire & des fables de ſon tems. Les Grecs n'avaient alors que des poëtes pour hiſtoriens & pour théolo-

Digitized by Google

théologiens ; ce ne fut même que quatre cent ans après *Héſiode* & *Homère*, qu'on ſe réduiſit à écrire l'hiſtoire en proſe. Cet uſage, qui paraîtra bien ridicule à beaucoup de lecteurs, était très raiſonnable. Un livre dans ces tems-là était une choſe auſſi rare, qu'un bon livre l'eſt aujourd'hui : loin de donner au public l'hiſtoire *in folio* de chaque village, comme on fait à préſent, on ne tranſmettait à la poſtérité que les grands événemens qui devaient l'intéreſſer. Le culte des dieux & l'hiſtoire des grands hommes étaient les ſeuls ſujets de ce petit nombre d'écrits. On les compoſa longtems en vers chez les Egyptiens & chez les Grecs, parce qu'ils étaient deſtinés à être retenus par cœur, & à être chantés : telle était la coutume de ces peuples ſi différens de nous. Il n'y eut juſqu'à *Hérodote* d'autre hiſtoire parmi eux qu'en vers, & ils n'eurent en aucun tems de poëſie ſans muſique.

A l'égard d'*Homère*, autant ſes ouvrages ſont connus, autant eſt-on dans l'ignorance ſur ſa perſonne. Tout ce qu'on ſait de vrai, c'eſt que longtems après ſa mort on lui a érigé des ſtatues, & élevé des temples. Sept villes puiſſantes ſe ſont diſputé l'honneur de l'avoir vû naître ; mais la commune opinion eſt, que de ſon vivant il mendiait dans ces ſept villes, & que celui, dont la poſtérité a fait un dieu, a vécu mépriſé & miſérable ; deux choſes compatibles.

L'*Iliade*, qui eſt le grand ouvrage d'*Homère*, eſt plein de dieux & de combats peu vraiſemblables.

Digitized by Google

blables. Ces ſujets plaiſent naturellement aux hommes ; ils aiment ce qui leur parait terrible ; ils ſont comme les enfans, qui écoutent avidement ces contes de ſorciers qui les effrayent. Il y a des fables pour tout âge, & il n'y a point de nation, qui n'ait eu les ſiennes. De ces deux ſujets qui rempliſſent l'*Iliade*, naiſſent les deux grands reproches que l'on fait à *Homère* : on lui impute l'extravagance de ſes dieux, & la groſſiéreté de ſes héros. C'eſt reprocher à un peintre d'avoir donné à ſes figures les habillemens de ſon tems. *Homère* a peint les dieux tels qu'on les croyait, & les hommes tels qu'ils étaient. Ce n'eſt pas un grand mérite de trouver de l'abſurdité dans la théologie payenne ; mais il faudrait être bien dépourvû de goût pour ne pas aimer certaines fables d'*Homère*. Si l'idée des trois graces, qui doivent toujours accompagner la déeſſe de la beauté, ſi la ceinture de *Vénus* ſont de ſon invention, quelles louanges ne lui doit-on pas, pour avoir ainſi orné cette religion, que nous lui reprochons ? Et ſi ces fables étaient déja reçues avant lui, peut-on mépriſer un ſiécle, qui avait trouvé des allégories ſi juſtes & ſi charmantes ?

Quant à ce qu'on appelle groſſiéreté dans les héros d'*Homère*, on peut rire tant qu'on voudra de voir *Patrocle*, au neuviéme livre de l'*Iliade*, mettre trois gigots de mouton dans une marmite, allumer & ſouffler le feu, & préparer le diner avec *Achille* ; *Achille* & *Patrocle* n'en ſont pas moins éclatans. *Charles XII*, roi de Suède, a fait ſix mois ſa cuiſine à *Demir-Tocca*,

Digitized by Google

Tocca, ſans perdre rien de ſon héroïſme : & la plupart de nos généraux, qui portent dans un camp tout le luxe d'une cour efféminée, auront bien de la peine à égaler ces héros, qui faiſaient leur cuiſine eux-mêmes. On peut ſe moquer de la princeſſe *Nauſica*, qui ſuivie de toutes ſes femmes, va laver ſes robes & celles du roi & de la reine. On peut trouver ridicule, que les filles d'*Auguſte* ayent filé les habits de leur père, lorſqu'il était maître de la moitié de l'univers. Cela n'empêchera pas, qu'une ſimplicité ſi reſpectable ne vaille bien la vaine pompe, la molleſſe & l'oiſiveté dans leſquelles les perſonnes d'un haut rang ſont nourries.

Que ſi l'on reproche à *Homère* d'avoir tant loué la force de ſes héros, c'eſt qu'avant l'invention de la poudre, la force du corps décidait de tout dans les batailles ; c'eſt que cette force eſt l'origine de tout pouvoir chez les hommes ; c'eſt que par cette ſupériorité ſeule les nations du Nord ont conquis notre hémiſphère depuis la Chine juſqu'au mont Atlas. Les anciens ſe faiſaient une gloire d'être robuſtes : leurs plaiſirs étaient des exercices violens : ils ne paſſaient point leurs jours à ſe faire traîner dans des chars, à couvert des influences de l'air, pour aller porter languiſſamment d'une maiſon dans une autre leur ennui & leur inutilité. En un mot *Homère* avait à repréſenter un *Ajax*, & un *Hector*, non un courtiſan de Verſailles, ou de Saint James.

Après avoir rendu juſtice au fonds du ſujet des poëmes d'*Homère*, ce ſerait ici le lieu d'examiner

Digitized by Google

miner la manière dont il les a traités, & d'oſer juger du prix de ſes ouvrages. Mais tant de plumes ſavantes ont épuiſé cette matière, que je me bornerai à une ſeule réflexion, dont ceux qui s'appliquent aux belles-lettres pourront peut-être tirer quelque utilité.

Si *Homère* a eu des temples, il s'eſt trouvé bien des infidèles, qui ſe ſont moqués de ſa divinité. Il y a eu dans tous les ſiécles des ſavans, des *raiſonneurs*, qui l'ont traité d'écrivain pitoyable; tandis que d'autres étaient à genoux devant lui.

Ce père de la poëſie eſt depuis quelque tems un grand ſujet de diſpute en France: *Perrault* commença la querelle contre *Deſpréaux*; mais il apporta à ce combat des armes trop inégales: il compoſa ſon livre du parallèle des anciens & des modernes, où l'on voit un eſprit très-ſuperficiel, nulle méthode & beaucoup de mépriſes. Le redoutable *Deſpréaux* accabla ſon adverſaire, en s'attachant uniquement à relever ſes bévües; de ſorte que la diſpute fut terminée par rire aux dépens de *Perrault*, ſans qu'on entamât ſeulement le fonds de la queſtion. *Houdart de la Motte* a depuis renouvellé la querelle: il ne ſavait pas la langue Grecque; mais l'eſprit a ſuppléé en lui, autant qu'il eſt poſſible, à cette connaiſſance. Peu d'ouvrages ſont écrits avec autant d'art, de diſcrétion & de fineſſe que ſes diſſertations ſur *Homère*. Madame *Dacier*, comme par une érudition, qu'on eût admirée dans un homme, ſoutint la cauſe d'*Homère* avec l'emportement d'un commentateur,

Digitized by Google

tateur. On eût dit, que l'ouvrage de Mr. *de la Motte* était d'une femme d'eſprit, & celui de Madame *Dacier* d'un homme ſavant. L'un par ſon ignorance de la langue Grecque, ne pouvait ſentir les beautés de l'auteur qu'il attaquait. L'autre, toute remplie de la ſuperſtition des commentateurs, était incapable d'appercevoir des défauts dans l'auteur qu'elle adorait.

Pour moi, lorſque je lus *Homère*, & que je vis ces fautes groſſières qui juſtifient les critiques, & ces beautés plus grandes que ces fautes, je ne pus croire d'abord, que le même génie eût compoſé tous les chants de l'*Iliade*. En effet nous ne connaiſſons parmi les Latins ni parmi nous aucun auteur, qui ſoit tombé ſi bas, après s'être élevé ſi haut. Le grand *Corneille*, génie pour le moins égal à *Homère*, a fait à la vérité *Pertharite*, *Surena*, *Ageſilas*, après avoir donné *Cinna* & *Polyeucte*; mais *Surena* & *Pertharite* ſont des ſujets encor plus mal choiſis que mal traités. Ces tragédies ſont très-faibles, mais non pas remplies d'abſurdités, de contradictions & de fautes groſſières. Enfin j'ai trouvé chez les Anglais ce que je cherchais; & le paradoxe de la réputation d'*Homère* m'a été dévelopé. *Shakeſpear*, leur premier poëte tragique, n'a guère en Angleterre d'autre épithète que celle de divin. Je n'ai jamais vû à Londres la ſalle de la comédie auſſi remplie à l'*Andromaque* de *Racine*, toute bien traduite qu'elle eſt par *Philipps*, ou au *Caton* d'*Addiſſon*, qu'aux anciennes piéces de *Shakeſpear*. Ces piéces ſont des monſtres en tragédie,

Digitized by Google

die. Il y en a qui durent pluſieurs années ; on y baptiſe au premier acte le héros, qui meurt de vieilleſſe au cinquiéme ; on y voit des ſorciers, des payſans, des yvrognes, des bouffons ; des foſſoyeurs, qui creuſent une foſſe, & qui chantent des airs à boire en jouant avec des têtes de mort. Enfin imaginez ce que vous pourrez de plus monſtrueux & de plus abſurde, vous le trouverez dans *Shakeſpear*. Quand je commençais à apprendre la langue Anglaiſe, je ne pouvais comprendre, comment une nation ſi éclairée pouvait admirer un auteur ſi extravagant : mais dès que j'eus une plus grande connaiſſance de la langue, je m'aperçus que les Anglais avaient raiſon, & qu'il eſt impoſſible que toute une nation ſe trompe en fait de ſentiment, & ait tort d'avoir du plaiſir. Ils voyaient comme moi les fautes groſſières de leur auteur favori ; mais ils ſentaient mieux que moi ſes beautés, d'autant plus ſingulières, que ce ſont des éclairs qui ont brillé dans la nuit la plus profonde. Il y a cent-cinquante années qu'il jouït de ſa réputation. Les auteurs qui ſont venus après lui ont ſervi à l'augmenter plutôt qu'ils ne l'ont diminuée. Le grand ſens de l'auteur de *Caton*, & ſes talens qui en ont fait un ſecrétaire d'état, n'ont pû le placer à côté de *Shakeſpear*. Tel eſt le privilège du génie d'invention, il ſe fait une route où perſonne n'a marché avant lui ; il court ſans guide, ſans art, ſans règle ; il s'égare dans ſa carrière : mais il laiſſe loin derrière lui tout ce qui n'eſt que raiſon & qu'exacti-

Digitized by Google

titude. Tel à peu près était *Homère* : il a créé son art, & l'a laissé imparfait : c'est un chaos encore ; mais la lumière y brille déja de tous côtés.

Le *Clovis* de *Desmarêts*, la *Pucelle* de *Chapelain*, ces poëmes fameux par leur ridicule, sont, à la honte des règles, conduits avec plus de régularité que l'*Iliade*, comme le *Pirame* de *Pradon* est plus exact que le *Cid* de *Corneille*. Il y a peu de petites *nouvelles* où les événemens ne soient mieux ménagés, préparés avec plus d'artifice, arrangés avec mille fois plus d'industrie, que dans *Homère*. Cependant douze beaux vers de l'*Iliade* sont au-dessus de la perfection de ces bagatelles, autant qu'un gros diamant, ouvrage brut de la nature, l'emporte sur des colifichets de fer, ou de laiton, quelque bien travaillés qu'ils puissent être par des mains industrieuses. Le grand mérite d'*Homère* est d'avoir été un peintre sublime. Inférieur de beaucoup à *Virgile* dans tout le reste, il lui est supérieur en cette partie. S'il décrit une armée en marche, *c'est un feu dévorant, qui poussé par les vents, consume la terre devant lui.* Si c'est un dieu, qui se transporte d'un lieu à un autre, il *fait trois pas, & au quatrième il arrive au bout de la terre.* Quand il décrit la ceinture de *Vénus*, il n'y a point de tableau de l'*Albane* qui approche de cette peinture riante. Veut-il fléchir la colère d'*Achille* ? il personifie les prières ; *elles sont filles du maître des dieux, elles marchent tristement, le front couvert de confusion, les yeux trempés de larmes, & ne pou-*

Digitized by Google

vant se soutenir sur leurs pieds chancelans ; elles suivent de loin l'injure, l'injure altière qui court sur la terre d'un pied léger, levant sa tête audacieuse. C'est ici sans doute, qu'on ne peut surtout s'empêcher d'être un peu révolté contre feu *la Motte Houdart* de l'académie Française, qui dans sa traduction d'*Homère*, étrangle tout ce beau passage, & le racourcit ainsi en deux vers :

On apaise les dieux ; mais par des sacrifices,
De ces dieux irrités on fait des dieux propices.

Quel malheureux don de la nature que l'esprit, s'il a empêché Mr. *de la Motte* de sentir ces grandes beautés d'imagination, & si cet académicien si ingénieux a cru, que quelques antithèses, quelques tours délicats, pourraient suppléer à ces grands traits d'éloquence ! *La Motte* a ôté beaucoup de défauts à *Homère* ; mais il n'a conservé aucune de ses beautés : il a fait un petit squelette d'un corps démesuré & trop plein d'embonpoint. En vain tous les journaux ont prodigué des louanges à *la Motte* ; en vain avec tout l'art possible, & soutenu de beaucoup de mérite, s'était-il fait un parti considérable ; son parti, ses éloges, sa traduction, tout a disparu, & *Homère* est resté.

Ceux qui ne peuvent pardonner les fautes d'*Homère* en faveur de ses beautés, sont la plupart des esprits trop philosophiques, qui ont étouffé en eux-mêmes tout sentiment. On trouve dans les pensées de Mr. *Pascal*, qu'il n'y

a

Digitized by Google

à point de beauté poëtique, & *que faute d'elle on a inventé de grands mots, comme fatal laurier, bel aſtre, & que c'eſt cela qu'on appelle beauté poëtique.* Que prouve un tel paſſage, ſinon que l'auteur parlait de ce qu'il n'entendait pas ? Pour juger des poëtes, il faut ſavoir ſentir, il faut être né avec quelques étincelles du feu qui anime ceux qu'on veut connaître, comme pour décider ſur la muſique, ce n'eſt pas aſſez, ce n'eſt rien même, de calculer en mathématicien la proportion des tons, il faut avoir de l'oreille & de l'ame.

Qu'on ne croye point encor connaître les poëtes par les traductions ; ce ſerait vouloir appercevoir le coloris d'un tableau dans une eſtampe. Les traductions augmentent les fautes d'un ouvrage, & en gâtent les beautés. Qui n'a lû que Madame *Dacier*, n'a point lû *Homère* ; c'eſt dans le Grec ſeul qu'on peut voir le ſtile du poëte, plein de négligences extrêmes, mais jamais affecté, & paré de l'harmonie naturelle de la plus belle langue qu'ayent jamais parlé les hommes. Enfin on verra *Homère* lui-même, qu'on trouvera comme ſes héros, tout plein de défauts, mais ſublime. Malheur à qui l'imiterait dans l'œconomie de ſon poëme ! Heureux qui peindrait les détails comme lui ! Et c'eſt préciſément par ces détails que la poëſie charme les hommes.

Digitized by Google

CHAPITRE TROISIEME.

VIRGILE.

IL ne faut avoir aucun égard à la vie de *Virgile*, qu'on trouve à la tête de pluſieurs éditions des ouvrages de ce grand homme. Elle eſt pleine de puérilités & de contes ridicules. On y repréſente *Virgile* comme une eſpèce de maquignon & de faiſeur de prédictions, qui devine qu'un poulain qu'on avait envoyé à *Auguſte* était né d'une jument malade; & qui étant interrogé ſur le ſecret de la naiſſance de l'empereur, répond qu'*Auguſte* était fils d'un boulanger, parce qu'il n'avait été juſques-là récompenſé de l'empereur qu'en rations de pain. Je ne ſais par quelle fatalité la mémoire des grands hommes eſt preſque toujours défigurée par des contes inſipides. Tenons-nous-en à ce que nous ſavons certainement de *Virgile*. Il nâquit l'an 684 de la fondation de Rome, dans le village d'Andes, à une lieue de Mantoue, ſous le premier conſulat du grand *Pompée* & de *Craſſus*. Les Ides d'Octobre, qui étaient le 15. de ce mois, devinrent à jamais fameuſes par ſa naiſſance; *Octobris Maro conſecravit Idus*, dit *Martial*. Il ne vécut que cinquante-deux ans, & mourut à Brindes, comme il allait en Grèce pour mettre dans la retraite la dernière main à ſon *Enéide*, qu'il avait été onze ans à compoſer.

Digitized by Google

Il eſt le ſeul de tous les poëtes épiques, qui ait joui de ſa réputation pendant ſa vie. Les ſuffrages & l'amitié d'*Auguſte*, de *Mécène*, de *Tucca*, de *Pollion*, d'*Horace*, de *Gallus*, ne ſervirent pas peu, ſans doute, à diriger les jugemens de ſes contemporains, qui peut-être ſans cela ne lui auraient pas rendu ſi-tôt juſtice. Quoi qu'il en ſoit, telle était la vénération qu'on avait pour lui à Rome, qu'un jour comme il vint paraître au théâtre, après qu'on y eut récité quelques-uns de ſes vers, tout le peuple ſe leva avec des acclamations, honneur qu'on ne rendait alors qu'à l'empereur. Il était né d'un caractère doux, modeſte, & même timide. Il ſe dérobait très ſouvent en rougiſſant à la multitude, qui accourait pour le voir. Il était embarraſſé de ſa gloire; ſes mœurs étaient ſimples; il négligeait ſa perſonne & ſes habillemens; mais cette négligence était aimable. Il faiſait les délices de ſes amis par cette ſimplicité, qui s'accorde ſi bien avec le génie, & qui ſemble être donnée aux véritablement grands hommes pour adoucir l'envie.

Comme les talens ſont bornés, & qu'il arrive rarement qu'on touche aux deux extrémités à la fois, il n'était plus le même, dit-on, lorſqu'il écrivait en proſe. *Sénèque* le philoſophe nous apprend, que *Virgile* n'avait pas mieux réuſſi en proſe que *Ciceron* ne paſſait pour avoir réuſſi en vers. Cependant il nous reſte de très beaux vers de *Ciceron*. Pourquoi *Virgile* n'aurait-il pû deſcendre à la proſe, puiſque *Ciceron* s'éleva quelquefois à la poëſie?

Digitized by Google

Horace & lui furent comblés de bien par *Auguſte*. Cet heureux tyran ſavait bien qu'un jour ſa réputation dépendrait d'eux : auſſi eſt-il arrivé que l'idée que ces deux grands écrivains nous ont donnée d'*Auguſte*, a effacé l'horreur de ſes proſcriptions ; ils nous font aimer ſa mémoire ; ils ont fait, ſi j'oſe le dire, illuſion à toute la terre. *Virgile* mourut aſſez riche pour laiſſer des ſommes conſidérables à *Tucca*, à *Varius*, à *Mécénas* & à l'empereur même. On ſait, qu'il ordonna par ſon teſtament, que l'on brûlât ſon *Enéide*, dont il n'était point ſatisfait ; mais on ſe donna bien de garde d'obéir à ſa dernière volonté. Nous avons encor les vers qu'*Auguſte* compoſa au ſujet de cet ordre, que *Virgile* avait donné en mourant ; ils ſont beaux ; & ſemblent partir du cœur.

Ergone ſupremis potuit vox improba verbis
Tam dirum mandare nefas ? ergo ibit in ignes ?
Magnaque doctiloqui morietur muſa Maronis ? &c.

Cet ouvrage, que l'auteur avait condamné aux flammes, eſt encor avec ſes défauts le plus beau monument qui nous reſte de toute l'antiquité. *Virgile* tira le ſujet de ſon poëme des traditions fabuleuſes, que la ſuperſtition populaire avait tranſmiſes juſqu'à lui, à peu près comme *Homère* avait fondé ſon *Iliade* ſur la tradition du ſiége de Troye ; car en vérité il n'eſt pas croyable, qu'*Homère* & *Virgile* ſe ſoient ſoumis par avance à cette règle bizarre, que le

Digitized by Google

le père *le Boſſu* a prétendu établir ; c'eſt de choiſir ſon ſujet avant ſes perſonnages, & de diſpoſer toutes les actions qui ſe paſſent dans le poëme, avant que de ſavoir à qui on les attribuera. Cette règle peut avoir lieu dans la comédie, qui n'eſt qu'une repréſentation des ridicules du ſiécle, ou dans un roman frivole, qui n'eſt qu'un tiſſu de petites intrigues, leſquelles n'ont beſoin ni de l'autorité de l'hiſtoire, ni du poids d'aucun nom célèbre.

Les poëtes épiques, au contraire, ſont obligés de choiſir un héros connu, dont le nom ſeul puiſſe impoſer au lecteur, & un point d'hiſtoire, qui ſoit par lui-même intéreſſant. Tout poëte épique qui ſuivra la règle de *le Boſſu*, ſera ſûr de n'être jamais lu ; mais heureuſement il eſt impoſſible de la ſuivre : car ſi vous tirez votre ſujet tout entier de votre imagination, & que vous cherchiez enſuite quelque événement dans l'hiſtoire pour l'adapter à votre fable, toutes les annales de l'univers ne pourraient pas vous fournir un événement entiérement conforme à votre plan : il faudra de néceſſité, que vous altériez l'un pour le faire quadrer avec l'autre ; & y a-t-il rien de plus ridicule, que de commencer à bâtir, pour être enſuite obligé de détruire ?

Virgile raſſembla donc dans ſon poëme tous ces différens matériaux, qui étaient épars dans pluſieurs livres, & dont on peut voir quelques-uns dans *Denis d'Halicarnaſſe*. Cet hiſtorien trace exactement le cours de la navigation d'*Enée* ; il n'oublie ni la fable des *Harpies*,

Digitized by Google

pies, ni les prédictions de *Celeno*, ni le petit *Aſcagne* qui s'écrie que les *Troyens ont mangé leurs aſſiettes*, &c. Pour la métamorphoſe des vaiſſeaux d'*Enée* en nymphes, *Denis* d'*Halicarnaſſe* n'en parle point : mais *Virgile* lui-même prend ſoin de nous avertir, que ce conte était une ancienne tradition, *Priſca fides facto, ſed fama perennis.* Il ſemble qu'il ait eu honte de cette fable puérile, & qu'il ait voulu ſe l'excuſer à lui-même en ſe rappellant la créance publique. Si on conſidérait dans cette vüe pluſieurs endroits de *Virgile*, qui choquent au premier coup d'œil, on ſerait moins promt à le condamner.

N'eſt-il pas vrai, que nous permettrions à un auteur Français, qui prendrait *Clovis* pour ſon héros, de parler de la ſainte ampoule, qu'un pigeon apporta du ciel dans la ville de Reims pour oindre le roi, & qui ſe conſerve encor avec foi dans cette ville ? Un Anglais, qui chanterait le roi *Arthur*, n'aurait-il pas la liberté de parler de l'enchanteur *Merlin* ? Tel eſt le ſort de toutes ces anciennes fables, où ſe perd l'origine de chaque peuple, qu'on reſpecte leur antiquité, en riant de leur abſurdité. Après tout, quelque excuſable qu'on ſoit de mettre en œuvre de pareils contes, je penſe qu'il vaudrait encor mieux les rejetter entiérement ; un ſeul lecteur ſenſé que ces faits rebutent, mérite plus d'être ménagé, qu'un vulgaire ignorant qui les croit.

A l'égard de la conſtruction de la fable, *Virgile* eſt blâmé par quelques critiques, & loué par

Digitized by Google

par d'autres, de s'être asservi à imiter *Homère*. Pour moi, si j'ose hazarder mon sentiment, je pense, qu'il ne mérite ni ces reproches, ni ces louanges. Il ne pouvait éviter de mettre sur la scène les dieux d'*Homère*, qui étaient aussi les siens, & qui selon la tradition avaient eux-mêmes guidé *Enée* en Italie. Mais assurément, il les fait agir avec plus de jugement que le poëte Grec. Il parle comme lui du siége de Troye; mais j'ose dire, qu'il y a plus d'art, & des beautés plus touchantes dans la description que fait *Virgile* de la prise de cette ville, que dans toute l'*Iliade* d'*Homère*. On nous crie, que l'épisode de *Didon* est d'après celui de *Circé* & de *Calipso*; qu'*Enée* ne descend aux enfers qu'à l'imitation d'*Ulysse*. Le Lecteur n'a qu'à comparer ces prétendues copies avec l'original supposé, il y trouvera une prodigieuse différence. *Homère a fait Virgile*, dit-on. Si cela est, c'est sans doute son plus bel ouvrage.

Il est bien vrai, que *Virgile* a emprunté du Grec quelques comparaisons, quelques descriptions, dans lesquelles même pour l'ordinaire il est au-dessous de l'original. Quand *Virgile* est grand, il est lui-même; s'il bronche quelquefois, c'est lorsqu'il se plie à suivre la marche d'un autre.

J'ai entendu souvent reprocher à *Virgile* de la stérilité dans l'invention. On le compare à ces peintres, qui ne savent point varier leurs figures. Voyez, dit-on, quelle profusion de caractères *Homère* a jetté dans son *Iliade*: au lieu que dans l'*Enéïde*, le fort *Cloanthe*,

Digitized by Google

le brave *Gias*, & le fidèle *Achate*, ſont des perſonnages inſipides, des domeſtiques d'*Enée*, & rien de plus, dont les noms ne ſervent qu'à remplir quelques vers. Cette remarque me parait juſte ; mais j'oſe dire, qu'elle tourne à l'avantage de *Virgile*. Il chante les actions d'*Enée*, & *Homère* l'oiſiveté d'*Achille*. Le poëte Grec était dans la néceſſité de ſuppléer à l'abſence de ſon principal héros ; & comme ſon talent était de faire des tableaux, plutôt que d'ourdir avec art la trame d'une fable intéreſſante, il a ſuivi l'impulſion de ſon génie, en repréſentant avec plus de force que de choix des caractères éclatans, mais qui ne touchent point. *Virgile*, au contraire, ſentait, qu'il ne falait point affaiblir ſon principal perſonnage, & le perdre dans la foule. C'eſt au ſeul *Enée*, qu'il a voulu, & qu'il a dû nous attacher ; auſſi ne nous le fait-il jamais perdre de vüe. Toute autre méthode aurait gâté ſon poëme.

Saint Evremont dit, qu'*Enée* eſt plus propre à être le fondateur d'un ordre de moines que d'un empire. Il eſt vrai, qu'*Enée* paſſe auprès de bien des gens, plutôt pour un dévot que pour un guerrier ; mais leur préjugé vient de la fauſſe idée qu'ils ont du courage. Ils ont les yeux éblouïs de la fureur d'*Achille*, ou des exploits giganteſques des héros de roman. Si *Virgile* avait été moins ſage, ſi au lieu de repréſenter le courage calme d'un chef prudent, il avait peint la témérité emportée d'*Ajax* & de *Diomède*, qui combattent contre des dieux, il aurait plû davantage à ces critiques ; mais il mérite-

Digitized by Google

mériterait peut-être moins de plaire aux hommes ſenſés.

Je viens à la grande & univerſelle objection que l'on fait contre l'*Enéïde*. Les ſix derniers chants, dit-on, ſont indignes des ſix premiers. Mon admiration pour ce grand génie ne me ferme point les yeux ſur ce défaut; je ſuis perſuadé qu'il le ſentait lui-même, & que c'était la vraye raiſon pour laquelle il avait eu deſſein de brûler ſon ouvrage. Il n'avait voulu réciter à *Auguſte* que le premier, le ſecond, le quatriéme & le ſixiéme livres, qui ſont effectivement la plus belle partie de l'*Enéïde*. Il n'eſt point donné aux hommes d'être parfaits. *Virgile* a épuiſé tout ce que l'imagination a de plus grand dans la deſcente d'*Enée* aux enfers; il a dit tout au cœur dans les amours de *Didon*. La terreur & la compaſſion ne peuvent aller plus loin que dans la deſcription de la ruine de Troye. De cette haute élévation, où il était parvenu au milieu de ſon vol, il ne pouvait guères que deſcendre. Le projet du mariage d'*Enée* avec une *Lavinie* qu'il n'a jamais vûe, ne ſaurait nous intéreſſer après les amours de *Didon*. La guerre contre les Latins, commencée à l'occaſion d'un cerf bleſſé, ne peut que refroidir l'imagination échauffée par la ruine de Troye. Il eſt bien difficile de s'élever quand le ſujet baiſſe. Cependant il ne faut pas croire, que les ſix derniers chants de l'*Enéïde* ſoient ſans beautés: il n'y en a aucun où vous ne reconnaiſſiez *Virgile*. Ce que la force de ſon art a tiré de ce terrain ingrat eſt preſque incroyable.

Digitized by Google

ble. Vous voyez partout la main d'un homme ſage, qui lutte contre les difficultés : il diſpoſe avec choix tout ce que la brillante imagination d'*Homère* avait répandu avec une profuſion ſans règle.

Pour moi, s'il m'eſt permis de dire ce qui me bleſſe davantage dans les ſix derniers livres de l'*Enéide*, c'eſt qu'on eſt tenté en les liſant de prendre le parti de *Turnus* contre *Enée*. Je vois en la perſonne de *Turnus* un jeune prince paſſionnément amoureux, prêt à épouſer une princeſſe qui n'a point pour lui de répugnance; il eſt favoriſé dans ſa paſſion par la mère de *Lavinie*, qui l'aime comme ſon fils. Les Latins & les Rutules déſirent également ce mariage, qui ſemble devoir aſſurer la tranquillité publique, le bonheur de *Turnus*, celui d'*Amate*, & même de *Lavinie*. Au milieu de ces douces eſpérances, lorſqu'on touche au moment de tant de félicités, voici qu'un étranger, un fugitif, arrive des côtes d'Afrique. Il envoye une ambaſſade au roi Latin pour obtenir un aſyle; le bon vieux roi commence par lui offrir ſa fille, qu'*Enée* ne demandait pas : de-là ſuit une guerre cruelle; encor ne commence-t-elle que par hazard & par une avanture commune & petite. *Turnus* en combattant pour ſa maîtreſſe eſt tué impitoyablement par *Enée*; la mère de *Lavinie* au deſeſpoir ſe donne la mort; & le faible roi Latin pendant tout ce tumulte ne ſait ni refuſer ni accepter *Turnus* pour ſon gendre, ni faire la guerre ni la paix. Il ſe retire au fond de ſon palais, laiſſant *Turnus* & *Enée* ſe battre

Digitized by Google

battre pour ſa fille, ſûr d'avoir un gendre quoi qu'il arrive.

Il eût été aiſé, ce me ſemble, de remédier à ce grand défaut : il falait peut-être qu'*Enée* eût à délivrer *Lavinie* d'un ennemi, plutôt qu'à combattre un jeune & aimable amant, qui avait tant de droits ſur elle, & qu'il ſecourût le vieux roi *Latinus*, au lieu de ravager ſon pays. Il a trop l'air du raviſſeur de *Lavinie* : j'aimerais qu'il en fût le vengeur ; je voudrais qu'il eût un rival que je puſſe haïr, afin de m'intéreſſer au héros davantage. Une belle diſpoſition eût été une ſource de beautés nouvelles. Le père & la mère de *Lavinie*, cette jeune princeſſe même, euſſent eu des perſonnages plus convenables à jouer. Mais ma préſomption va trop loin ; ce n'eſt point à un jeune peintre à oſer reprendre les défauts d'un *Raphael*, & je ne puis pas dire comme le *Corrège*, *Son Pittor anche io.*

CHAPITRE QUATRIEME.

LUCAIN.

APrès avoir levé nos yeux vers *Homère* & *Virgile*, il eſt inutile de les arrêter ſur leurs copiſtes. Je paſſerai ſous ſilence *Statius*, & *Silius Italicus*, l'un faible, l'autre monſtrueux imitateur de l'*Iliade* & de l'*Enéide* ; mais il ne faut pas omettre *Lucain*, dont le génie original

Digitized by Google

nal a ouvert une route nouvelle. Il n'a rien imité ; il ne doit à perſonne ni ſes beautés, ni ſes défauts, & mérite par cela ſeul une attention particulière.

Lucain était d'une ancienne maiſon de l'ordre des chevaliers : il nâquit à Cordoue en Eſpagne ſous l'empereur *Caligula*. Il n'avait encor que huit mois lorſqu'on l'amena à Rome, où il fut élevé dans la maiſon de *Sénèque* ſon oncle. Ce fait ſuffit pour impoſer ſilence à des critiques, qui ont révoqué en doute la pureté de ſon langage. Ils ont pris *Lucain* pour un Eſpagnol, qui a fait des vers Latins. Trompés par ce préjugé, ils ont cru trouver dans ſon ſtile des barbariſmes qui n'y ſont point, & qui ſuppoſé qu'ils y fuſſent, ne peuvent aſſûrément être apperçus par aucun moderne. Il fut d'abord favori de *Néron*, juſqu'à ce qu'il eut la noble imprudence de diſputer contre lui le prix de la poëſie, & le dangereux honneur de le remporter. Le ſujet, qu'ils traitèrent tous deux, était *Orphée*. La hardieſſe qu'eurent les juges de déclarer *Lucain* vainqueur, eſt une preuve bien forte de la liberté dont on jouïſſait dans les premières années de ce règne.

Tandis que *Néron* fit les délices des Romains ; *Lucain* crut pouvoir lui donner des éloges ; il le loue même avec trop de flatterie ; & en cela ſeul il a imité *Virgile*, qui avait eu la faibleſſe de donner à *Auguſte* un encens que jamais un homme ne doit donner à un autre homme tel qu'il ſoit. *Néron* démentit bientôt les louanges outrées dont *Lucain* l'avait comblé.

Il

Digitized by Google

Il força *Sénèque* à conſpirer contre lui ; *Lucain* entra dans cette fameuſe conjuration, dont la découverte coûta la vie à trois cent Romains du premier rang. Etant condamné à la mort, il ſe fit ouvrir les veines dans un bain chaud, & mourut en récitant des vers de ſa *Pharſale*, qui exprimaient le genre de mort dont il expirait.

Il ne fut pas le premier, qui choiſit une hiſtoire récente pour le ſujet d'un poëme épique. *Varius*, contemporain, ami & rival de *Virgile*, mais dont les ouvrages ont été perdus, avait exécuté avec ſuccès cette dangereuſe entrepriſe. La proximité des tems, la notoriété publique de la guerre civile, le ſiécle éclairé, politique, & peu ſuperſtitieux où vivaient *Céſar* & *Lucain*, la ſolidité de ſon ſujet, ôtaient à ſon génie toute liberté d'invention fabuleuſe. La grandeur véritable des héros réels qu'il falait peindre d'après nature, était une nouvelle difficulté. Les Romains du tems de *Céſar* étaient des perſonnages bien autrement importans que *Sarpedon*, *Diomède*, *Mezence* & *Turnus*. La guerre de Troye était un jeu d'enfans en comparaiſon des guerres civiles de Rome, où les plus grands capitaines, & les plus puiſſans hommes, qui ayent jamais été, diſputaient de l'empire de la moitié du monde connu.

Lucain n'a oſé s'écarter de l'hiſtoire : par-là il a rendu ſon poëme ſec & aride. Il a voulu ſuppléer au défaut d'invention par la grandeur des ſentimens, mais il a caché trop ſouvent ſa ſéchereſſe ſous de l'enflure. Ainſi il eſt arrivé, qu'*Achil-*

Digitized by Google

qu'*Achille* & *Enée*, qui étaient peu importans par eux-mêmes, ſont devenus grands dans *Homère* & dans *Virgile*, & que *Céſar* & *Pompée* ſont petits quelquefois dans *Lucain*. Il n'y a dans ſon poëme aucune deſcription brillante comme dans *Homère*. Il n'a point connu comme *Virgile* l'art de narrer, & de ne rien dire de trop; il n'a ni ſon élégance, ni ſon harmonie. Mais auſſi vous trouvez dans la *Pharſale* des beautés, qui ne ſont ni dans l'*Iliade*, ni dans l'*Enéide*. Au milieu de ſes déclamations ampoulées, il y a de ces penſées mâles & hardies, de ces maximes politiques dont *Corneille* eſt rempli; quelques-uns de ſes diſcours ont la majeſté de ceux de *Tite-Live*, & la force de *Tacite*: il peint comme *Salluſte*; en un mot, il eſt grand partout où il ne veut point être poëte. Une ſeule ligne, telle que celle-ci, en parlant de *Céſar*, *Nil actum reputans, ſi quid ſupereſſet agendum*, vaut bien aſſurément une deſcription poëtique.

Virgile & *Homère* avaient fort bien fait d'amener les Divinités ſur la ſcène. *Lucain* a fait tout auſſi bien de s'en paſſer. *Jupiter*, *Junon*, *Mars*, *Venus*, étaient des embelliſſemens néceſſaires aux actions d'*Enée* & d'*Agamemnon*. On ſavait peu de choſe de ces héros fabuleux; ils étaient comme ces vainqueurs des jeux Olympiques, que *Pindare* chantait, & dont il n'avait preſque rien à dire. Il falait qu'il ſe jettât ſur les louanges de *Caſtor*, de *Pollux* & d'*Hercule*. Les faibles commencemens de l'empire Romain avaient beſoin d'être relevés par l'inter-

Digitized by Google

l'intervention des dieux ; mais *Céſar*, *Pompée*, *Caton*, *Labienus* vivaient dans un autre ſiécle qu'*Enée* : les guerres civiles de Rome étaient trop ſérieuſes pour ces jeux d'imagination. Quel rôle *Céſar* jouerait-il dans la plaine de Pharſale, ſi *Iris* venait lui aporter ſon épée, ou ſi *Vénus* deſcendait dans un nuage d'or à ſon ſecours ?

Ceux qui prennent les commencemens d'un art pour les principes de l'art même, ſont perſuadés qu'un poëme ne ſaurait ſubſiſter ſans divinités, parce que l'*Iliade* en eſt pleine ; mais ces divinités ſont ſi peu eſſentielles au poëme, que le plus bel endroit qui ſoit dans *Lucain*, & peut-être dans aucun poëte, eſt le diſcours de *Caton*, dans lequel ce Stoïque, ennemi des fables, dédaigne d'aller voir le temple de *Jupiter Hammon*. Je me ſers de la traduction de *Brebeuf*, malgré ſes défauts.

Laiſſons, laiſſons, dit-il, un ſecours ſi honteux
A ces ames qu'agite un avenir douteux.
Pour être convaincu que la vie eſt à plaindre,
Que c'eſt un long combat dont l'iſſue eſt à craindre ;
Qu'une mort glorieuſe eſt préférable aux fers,
Je ne conſulte point les dieux ni les enfers.
Alors que du néant nous paſſons juſqu'à l'être,
Le ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connaître,
Nous trouvons DIEU partout ; partout il parle à nous.
Nous ſavons ce qui fait ou détruit ſon couroux ;
Et chacun porte en ſoi ce conſeil ſalutaire,
Si le charme des ſens ne le force à ſe taire.

Penſez-vous qu'à ce temple un Dieu ſoit limité ?
Qu'il ait dans ces déſerts caché la vérité ?
Faut-il d'autre ſéjour à ce monarque auguſte,
Que les cieux, que la terre, & que le cœur du juſte ?
C'eſt lui qui nous ſoutient, c'eſt lui qui nous conduit ;
C'eſt ſa main qui nous guide, & ſon feu qui nous luit ;
Tout ce que nous voyons eſt cet Etre ſuprême, &c.

C'eſt bien aſſez, Romains, de ces vives leçons,
Qu'il grave dans notre ame au point que nous naiſſons ;
Si nous n'y ſavons pas lire nos avantures,
Percer avant le tems dans les choſes futures,
Loin d'appliquer en vain nos ſoins à le chercher,
Ignorons ſans douleur ce qu'il veut nous cacher.

Ce n'eſt donc point pour n'avoir pas fait uſage du miniſtère des dieux, mais pour avoir ignoré l'art de bien conduire les affaires des hommes, que *Lucain* eſt ſi inférieur à *Virgile*. Faut-il qu'après avoir peint *Céſar*, *Pompée*, *Caton*, avec des traits ſi forts, il ſoit ſi faible, quand il les fait agir ? Ce n'eſt preſque plus qu'une gazette pleine de déclamations ; il me ſemble, que je vois un portique hardi & immenſe, qui me conduit à des ruines.

Digitized by Google

CHAPITRE CINQUIEME.

LE TRISSIN.

APrès que l'Empire Romain eut été détruit par les Barbares, pluſieurs langues ſe formèrent des débris du Latin, comme pluſieurs royaumes s'élevèrent ſur les ruines de Rome. Les conquérans portèrent dans tout l'Occident leur barbarie & leur ignorance. Tous les arts périrent; & lorſqu'après huit cent ans ils commencèrent à renaître, ils renâquirent Goths & Vandales. Ce qui nous reſte malheureuſement de l'architecture & de la ſculpture de ces tems-là, eſt un compoſé bizarre de groſſiéreté & de colifichets. Le peu qu'on écrivait était dans le même goût. Les moines conſervèrent la langue Latine pour la corrompre; les Francs, les Vandales, les Lombards, mêlèrent à ce Latin corrompu leur jargon irrégulier & ſtérile. Enfin la langue Italienne, comme la fille ainée de la Latine, ſe polit la première, enſuite l'Eſpagnole, puis la Françaiſe & l'Anglaiſe ſe perfectionnèrent.

La poëſie fut le premier art, qui fut cultivé avec ſuccès. *Dante* & *Pétrarque* écrivirent dans un tems, où l'on n'avait pas encor un ouvrage de proſe ſupportable; choſe étrange que preſque toutes les nations du monde ayent eu des poëtes avant que d'avoir aucune autre for-

Digitized by Google

te d'écrivains. *Homère* fleurit chez les Grecs plus d'un siécle avant qu'il parût un historien. Les cantiques de *Moïse* sont le plus ancien monument des Hébreux. On a trouvé des chansons chez les Caraïbes, qui ignoraient tous les arts. Les Barbares des côtes de la mer Baltique avaient leurs fameuses rimes *runiques*, dans les tems qu'ils ne savaient pas lire : ce qui prouve en passant, que la poësie est plus naturelle aux hommes qu'on ne pense.

Quoi qu'il en soit, le *Tasse* était encor au berceau, lorsque le *Trissin*, auteur de la fameuse *Sophonisbe*, la première tragédie écrite en langue vulgaire, entreprit un poëme épique. Il prit pour son sujet l'*Italie délivrée des Goths par Bélizaire sous l'empire de Justinien*. Son plan est sage & régulier : mais la poësie y est faible. Toutefois l'ouvrage réussit ; & cette aurore du bon goût, brilla pendant quelque tems, jusqu'à ce qu'elle fut absorbée dans le grand jour qu'apporta le *Tasse*.

Le *Trissin* était un homme d'un savoir très-étendu, & d'une grande capacité. *Léon X.* l'employa dans plus d'une affaire importante. Il fut ambassadeur auprès de *Charles-Quint* ; mais enfin il sacrifia son ambition, & la prétendue solidité des affaires, à son goût pour les lettres ; bien différent en cela de quelques hommes célèbres, que nous avons vû quitter, & même mépriser les lettres, après avoir fait fortune par elles. Il était avec raison charmé des beautés qui sont dans *Homère*, & cependant sa grande faute est de l'avoir imité ; il en

Digitized by Google

en a tout pris, hors le génie. Il s'appuye sur *Homère* pour marcher, & tombe en voulant le suivre : il cueille les fleurs du poëte Grec, mais elles se flétrissent dans les mains de l'imitateur. Le *Trissin*, par exemple, a copié ce bel endroit d'*Homère*, où *Junon* parée de la ceinture de *Vénus*, dérobe à *Jupiter* des caresses qu'il n'avait pas coutume de lui faire. La femme de l'empereur *Justinien* a les mêmes vues sur son époux dans l'*Italia liberata*. „ Elle commence „ par se baigner dans sa belle chambre ; elle „ met une chemise blanche ; & après une lon„ gue énumération de tous les affiquets d'u„ ne toilette, elle va trouver l'empereur, qui „ est assis sur un gazon dans un petit jardin ; „ elle lui fait une menterie avec beaucoup d'a„ gaceries, & enfin *Justinien le diede un bascio*

Soave, e le gettò le braccia al collo,
Ed ella stette ; e sorridendo disse :
Signor mio dolce, or che volete fare ?
Che se venisse alcuno in questo luogo,
E ci vedesse, avrei tanta vergogna,
Che più non tardirei levar la fronte.
Entriamo nelle nostre usate stanze,
Chiudamo gli usci, e sopra il vostro letto
Poniam ci, e fate poi quel, che vi piace.
L'Imperador rispose ; Alma mia vita,
Non dubitate de la vista altrui ;
Che qui non può venir persona umana
Se non per la mia stanza ; & io la chiusi
Come qui venni, et hò la chiave a canto :

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

E penſo, che ancor voi chiudeſte l'uſcio,
Che vien in eſſo dalle ſtanze voſtre
Perchè giamai non lo laſciaſte aperto.
E detto queſto, ſubito abbracciolla;
Poi ſi colcar ne la minuta erbetta
La quale allegra gli fioria d'intorno; &c.

„ L'empereur lui donna un doux baiſer, & „ lui jetta les bras au cou. Elle s'arrêta, & „ lui dit en ſouriant: Mon doux ſeigneur, que „ voulez-vous faire? ſi quelqu'un entrait ici „ & nous découvrait, je ſerais ſi honteuſe, que „ je n'oſerais plus lever les yeux. Allons dans „ notre appartement, fermons les portes, met- „ tons-nous ſur le lit, & puis faites ce que „ vous voudrez. L'empereur lui répondit: Ma „ chère ame, ne craignez point d'être aper- „ çuë. Perſonne ne peut entrer ici que par „ ma chambre, je l'ai fermée, & j'en ai la „ clef dans ma poche. Je préſume, que vous „ avez auſſi fermé la porte de votre apparte- „ ment, qui entre dans le mien: car vous ne „ le laiſſez jamais ouvert. Après avoir ainſi parlé, „ il l'embraſſe & la jette ſur l'herbe tendre, „ qui ſemble partager leurs plaiſirs, & qui ſe „ couronne de fleurs. " Ainſi ce qui eſt décrit noblement dans *Homère* devient auſſi bas & auſſi dégoûtant dans le *Triſſin*, que les careſſes d'un mari & d'une femme devant le monde.

Le *Triſſin* ſemble n'avoir copié *Homère*, que dans le détail des deſcriptions: il eſt très-exact à peindre les habillemens & les meubles

Digitized by Google

de ſes héros ; mais il oublie leurs caractères. Je ne prétends pas parler de lui, pour remarquer ſeulement ſes fautes, mais pour lui donner l'éloge qu'il mérite, d'avoir été le premier moderne en Europe, qui ait fait un poëme épique régulier & ſenſé, quoique faible, & qui ait oſé ſecouer le joug de la rime. De plus, il eſt le ſeul des poëmes Italiens, dans lequel il n'y ait ni jeux de mots, ni pointes, & celui de tous qui a le moins introduit d'enchanteurs & de héros enchantés dans ſes ouvrages ; ce qui n'était pas un petit mérite.

Digitized by Google

CHAPITRE SIXIÉME.

LE CAMOUENS.

TAndis que le *Trissin* en Italie suivait d'un pas timide & faible les traces des anciens, le *Camouens* en Portugal ouvrait une carrière toute nouvelle, & s'acquérait une réputation, qui dure encor parmi ses compatriotes, qui l'appellent le *Virgile Portugais*.

Camouens d'une ancienne famille Portugaise, nâquit en Espagne dans les dernières années du règne célèbre de *Ferdinand* & d'*Isabelle*, tandis que *Jean II.* régnait en Portugal. Après la mort de *Jean* il vint à la cour de Lisbonne, la première année du régne d'*Emanuel le grand* héritier du trône & des grands desseins du roi *Jean*. C'étaient alors les beaux jours du Portugal, & le tems marqué pour la gloire de cette nation.

Emanuel déterminé à suivre le projet, qui avait échoué tant de fois, de s'ouvrir une route aux Indes orientales par l'Océan, fit partir en 1497. *Vasco de Gama* avec une flotte pour cette fameuse entreprise, qui était regardée comme téméraire & impraticable, parce qu'elle était nouvelle. *Gama* & ceux qui eurent la hardiesse de s'embarquer avec lui, passèrent pour des insensés, qui se sacrifiaient de gayeté de cœur. Ce n'était qu'un cri de la ville contre le roi: tout

Digitized by Google

tout Lisbonne vit partir avec indignation & avec larmes ces avanturiers, & les pleura comme morts. Cependant l'entrepriſe réuſſit, & fut le premier fondement du commerce, que l'Europe fait aujourd'hui avec les Indes par l'Océan.

Camouens n'accompagna point *Vaſco de Gama* dans ſon expédition, comme je l'avais dit dans mes éditions précédentes; il n'alla aux grandes Indes que longtems après. Un déſir vague de voyager & de faire fortune, & l'éclat que faiſaient à Lisbonne ſes galanteries indiſcrètes, ſes mécontentemens de la cour, & ſurtout cette curioſité aſſez inſéparable d'une grande imagination, l'arrachèrent à ſa patrie. Il ſervit d'abord volontaire ſur un vaiſſeau, & il perdit un œil dans un combat de mer. Les Portugais avaient déja un vice-roi dans les Indes. *Camouens* étant à Goa en fut exilé par le vice-roi. Etre exilé d'un lieu, qui pouvait être regardé lui-même comme un exil cruel, c'était un de ces malheurs ſinguliers, que la deſtinée réſervait à *Camouens*. Il languit quelques années dans un coin de terre barbare ſur les frontières de la Chine, où les Portugais avaient un petit comptoir, & où ils commençaient à bâtir la ville de Macao. Ce fut là qu'il compoſa ſon poëme de la découverte des Indes, qu'il intitula *Luſiade*, titre qui a peu de rapport au ſujet, & qui, à proprement parler, ſignifie la *Portugade*.

Il obtint un petit emploi à Macao même, & de-là retournant enſuite à Goa, il fit naufrage

frage sur les côtes de la Chine, & se sauva, dit-on, en nageant d'une main, & de l'autre tenant son poëme, seul bien qui lui restait. De retour à Goa, il fut mit en prison; il n'en sortit, que pour essuyer un plus grand malheur, celui de suivre en Afrique un petit gouverneur arrogant & avare. Il éprouva toute l'humiliation d'en être protégé. Enfin il revint à Lisbonne avec son poëme pour toute ressource. Il obtint une petite pension d'environ 800. livres de notre monnoie d'aujourd'hui; mais on cessa bientôt de la lui payer. Il n'eut d'autre retraite & d'autre secours qu'un hôpital. Ce fut là qu'il passa le reste de sa vie, & qu'il mourut dans un abandon général. A peine fut-il mort, qu'on s'empressa de lui faire des épitaphes honorables, & de le mettre au rang des grands hommes. Quelques villes se disputèrent l'honneur de lui avoir donné la naissance. Ainsi il éprouva en tout le sort d'*Homère*. Il voyagea comme lui; il vécut & mourut pauvre, & n'eut de réputation qu'après sa mort. Tant d'exemples doivent apprendre aux hommes de génie, que ce n'est point par le génie qu'on fait sa fortune & qu'on vit heureux.

Le sujet de la *Lusiade*, traité par un esprit aussi vif que le *Camouens*, ne pouvait que produire une nouvelle espèce d'épopée. Le fonds de son poëme n'est ni une guerre, ni une querelle de héros, ni le monde en armes pour une femme; c'est un nouveau pays découvert à l'aide de la navigation.

Voici comme il débute: „ Je chante ces hom-
„ mes

Digitized by Google

„ mes au-dessus du vulgaire, qui des rives
„ occidentales de la Lusitanie, portés sur des
„ mers qui n'avaient point encor vû de vais-
„ seaux, allèrent étonner la Trapobane de leur
„ audace : eux dont le courage, patient à souf-
„ frir des travaux au-delà des forces humaines,
„ établit un nouvelle empire sous un ciel in-
„ connu & sous d'autres étoiles. Qu'on ne
„ vante plus les voyages du fameux Troyen,
„ qui porta ses dieux en Italie ; ni ceux du
„ sage Grec, qui revit Itaque après vingt ans
„ d'absence ; ni ceux d'*Alexandre*, cet impé-
„ tueux conquérant. Disparaissez, drapeaux que
„ *Trajan* déployait sur les frontières de l'Inde :
„ Voici un homme à qui *Neptune* a abandonné
„ son trident : Voici des travaux qui surpas-
„ sent tous les vôtres.

„ Et vous, nymphes du Tage, si jamais
„ vous m'avez inspiré des sons doux & tou-
„ chans, si j'ai chanté les rives de votre aima-
„ ble fleuve, donnez-moi aujourd'hui des ac-
„ cens fiers & hardis ; qu'ils ayent la force &
„ la clarté de votre cours, qu'ils soient purs
„ comme vos ondes, & que desormais le Dieu
„ des vers préfère vos eaux à celles de la fon-
„ taine sacrée.

Le poëte conduit la flotte Portugaise à l'embouchure du Gange ; il décrit en passant les côtes occidentales, le midi & l'orient de l'Afrique, & les différens peuples qui vivent sur cette côte ; il entremêle avec art l'histoire du Portugal. On voit dans le troisiéme chant, la mort de la célèbre *Inès de Castro*, épouse du roi

Digitized by Google

roi *Don Pedro*, dont l'avanture déguisée a été jouée depuis peu sur le théatre de Paris ; c'est à mon gré le plus beau morceau du *Camouens* ; il y a peu d'endroits dans *Virgile* plus attendrissans & mieux écrits. La simplicité du poëme est réhaussée par des fictions aussi neuves que le sujet. En voici une, qui, je l'ose dire, doit réussir dans tous les tems, & chez toutes les nations.

Lorsque la flotte est prête à redoubler le cap de Bonne-Espérance, appellé alors le Promontoire des Tempêtes, on aperçoit tout-à-coup un formidable objet : c'est un fantôme, qui s'élève du fond de la mer, sa tête touche aux nues ; les tempêtes, les vents, les tonnerres sont autour de lui ; ses bras s'étendent au loin sur la surface des eaux : ce monstre, ou ce dieu, est le gardien de cet Océan, dont aucun vaisseau n'avait encor fendu les flots ; il menace la flotte ; il se plaint de l'audace des Portugais, qui viennent lui disputer l'empire de ces mers ; il leur annonce toutes les calamités qu'ils doivent essuyer dans leur entreprise. Cela est grand en tout pays sans doute.

Voici une autre fiction, qui fut extrêmement du goût des Portugais, & qui me parait conforme au génie Italien ; c'est une île enchantée, qui sort de la mer, pour le rafraichissement de *Gama* & de sa flotte. Cette île a servi, dit-on, de modèle à l'île d'*Armide*, décrite quelques années après par le *Tasse*. C'est là que *Vénus*, aidée des conseils du père éternel, & secondée en même tems des fléches de *Cupidon*, rend les *Néréïdes* amoureuses des Portugais. Les plaisirs

les

Digitized by Google

les plus laſcifs y ſont peints ſans ménagement ; chaque Portugais embraſſe une *Néréïde*, & *Thétis* obtient *Vaſco de Gama* pour ſon partage. Cette déeſſe le tranſporte ſur une haute montagne, qui eſt l'endroit le plus délicieux de l'île, & de là lui montre tous les royaumes de la terre, & lui prédit les deſtinées du Portugal.

Camouens après s'être abandonné ſans réſerve à la deſcription voluptueuſe de cette île, & des plaiſirs où les Portugais ſont plongés, s'aviſe d'informer le lecteur, que toute cette fiction ne ſignifie autre choſe que le plaiſir qu'un honnête homme ſent à faire ſon devoir. Mais il faut avouer, qu'une île enchantée, dont *Vénus* eſt la déeſſe, & où des nymphes careſſent des matelots après un voyage de long cours, reſſemble plus à un *Muſico* d'Amſterdam qu'à quelque choſe d'honnête. J'apprends qu'un traducteur du *Camouens* prétend, que dans ce poëme *Vénus* ſignifie la *Ste. Vierge*, & que *Mars* eſt évidemment JESUS-CHRIST. A la bonne heure, je ne m'y oppoſe pas ; mais j'avoue, que je ne m'en ſerais pas aperçu. Cette allégorie nouvelle rendra raiſon de tout ; on ne ſera plus tant ſurpris, que *Gama* dans une tempête adreſſe ſes prières à JESUS-CHRIST, & que ce ſoit *Vénus* qui vienne à ſon ſecours. *Bacchus* & la vierge *Marie* ſe trouveront tout naturellement enſemble.

Le principal but des Portugais, après l'établiſſement de leur commerce, eſt la propagation de la foi, & *Vénus* ſe charge du ſuccès de l'en-

Digitized by Google

l'entrepriſe. A parler ſérieuſement, un merveilleux ſi abſurde défigure tout l'ouvrage aux yeux des lecteurs ſenſés. Il ſemble, que ce grand défaut eût dû faire tomber ce poëme : mais la poëſie du ſtile, & l'imagination dans l'expreſſion l'ont ſoutenu, de même que les beautés de l'exécution ont placé *Paul Veroneſe* parmi les grands peintres, quoiqu'il ait placé des pères bénédictins & des ſoldats Suiſſes dans des ſujets de l'ancien teſtament.

Le *Camouens* tombe preſque toujours dans de telles diſparates. Je me ſouviens que *Vaſco*, après avoir raconté ſes avantures au roi de Melinde, lui dit : *O roi, jugez ſi Ulyſſe & Enée ont voyagé auſſi loin que moi, & couru autant de périls*; comme ſi un barbare Africain des côtes de Zanguebar ſavait ſon *Homère* & ſon *Virgile*. Mais de tous les défauts de ce poëme, le plus grand eſt le peu de liaiſon qui règne dans toutes ſes parties; il reſſemble au voyage dont il eſt le ſujet. Les avantures ſe ſuccèdent les unes aux autres, & le poëte n'a d'autre art que celui de bien conter les détails. Mais cet art ſeul, par le plaiſir qu'il donne, tient quelquefois lieu de tous les autres. Tout cela prouve enfin, que l'ouvrage eſt plein de grandes beautés, puiſque depuis deux cent ans il fait les délices d'une nation ſpirituelle, qui doit en connaître les fautes.

CHA-

Digitized by Google

CHAPITRE SEPTIÉME.

LE TASSE.

TOrquato *Taſſo* commença ſa *Gieruſalemme liberata* dans le tems que la *Luſiade* du *Camouens* commençait à paraître. Il entendait aſſez le Portugais pour lire ce poëme & pour en être jaloux ; il diſait que le *Camouens* était le ſeul rival en Europe qu'il craignît. Cette crainte, ſi elle était ſincère, était très-mal fondée ; le *Taſſe* était autant au-deſſus de *Camouens*, que le Portugais était ſupérieur à ſes compatriotes. Le *Taſſe* eût eu plus de raiſon d'avouer, qu'il était jaloux de l'*Arioſte*, par qui ſa réputation fut ſi longtems balancée, & qui lui eſt encor préféré par bien des Italiens. Il y aura même quelques lecteurs qui s'étonneront que l'on ne place point ici l'*Arioſte* parmi les poëtes épiques. Il eſt vrai que l'*Arioſte* a plus de fertilité, plus de varieté, plus d'imagination que tous les autres enſemble ; & ſi on lit *Homère* par une eſpèce de devoir, on lit & on relit l'*Arioſte* pour ſon plaiſir. Mais il ne faut pas confondre les eſpèces. Je ne parlerais point des comédies de l'*Avare* & du *Joueur* en traitant de la tragédie. L'*Orlando furioſo* eſt d'un autre genre que l'*Iliade* & l'*Enéïde*. On peut même dire que ce genre, quoique plus agréable au commun des lecteurs, eſt cependant très-inférieur

Digitized by Google

rieur au véritable poëme épique. Il en eſt des écrits comme des hommes. Les caractères ſérieux ſont les plus eſtimés, & celui qui domine ſon imagination eſt ſupérieur à celui qui s'y abandonne. Il eſt plus aiſé de peindre des ogres & des géans que des héros, & d'outrer la nature que de la ſuivre.

Le *Taſſe* nâquit à Surrento en 1544. le 11. Mars, de *Bernardo Taſſo* & de *Portia de Roſſi*. La maiſon dont il ſortait était une des plus illuſtres d'Italie, & avait été longtems une des plus puiſſantes. Sa grand' mère était une *Cornaro* : on ſait aſſez, qu'une noble Vénitienne a d'ordinaire la vanité de ne point épouſer un homme d'une qualité médiocre : mais toute cette grandeur paſſée ne ſervit peut-être qu'à le rendre plus malheureux. Son père né dans le déclin de ſa maiſon, s'était attaché au prince de Salerne, qui fut dépouillé de ſa principauté par *Charles-Quint*. De plus, *Bernardo* était poëte lui-même ; avec ce talent, & le malheur qu'il eut d'être domeſtique d'un petit prince, il n'eſt pas étonnant qu'il ait été pauvre & malheureux.

Torquato fut d'abord élevé à Naples. Son génie poëtique, la ſeule richeſſe qu'il avait reçue de ſon père, ſe manifeſta dès ſon enfance. Il faiſait des vers à l'âge de ſept ans. *Bernardo*, banni de Naples avec les partiſans du prince de Salerne, & qui connaiſſait par une dure expérience le danger de la poëſie, & d'être attaché aux grands, voulut éloigner ſon fils de ces deux ſortes d'eſclavage. Il l'envoya étudier

le

Digitized by Google

le droit à Padouë. Le jeune *Taſſe* y réuſſit, parce qu'il avait un génie qui s'étendait à tout: il reçut même ſes degrés en philoſophie & en théologie. C'était alors un grand honneur; car on regardait comme ſavant, un homme qui ſavait par cœur la logique d'*Ariſtote*, & ce bel art de diſputer pour & contre en termes inintelligibles, ſur des matières qu'on ne comprend point. Mais le jeune homme entraîné par l'impulſion irréſiſtible du génie, au milieu de toutes ſes études, qui n'étaient point de ſon goût, compoſa à l'âge de dix-ſept ans ſon poëme de *Renaud*, qui fut comme le précurſeur de ſa *Jéruſalem*. La réputation que ce premier ouvrage lui attira, le détermina dans ſon penchant pour la poëſie. Il fut reçu dans l'académie des *Etherei* de Padoue, ſous le nom de *Pentito*, du repentant, pour marquer, qu'il ſe repentait du tems qu'il croyait avoir perdu dans l'étude du droit, & dans les autres, où ſon inclination ne l'avait pas appellé.

Il commença la *Jéruſalem* à l'âge de vingt-deux ans. Enfin pour accomplir la deſtinée, que ſon père avait voulu lui faire éviter, il alla ſe mettre ſous la protection du duc de *Ferrare*, & crut qu'être logé & nourri chez un prince pour lequel il faiſait des vers, était un établiſſement aſſuré. A l'âge de vingt-ſept ans, il alla en France à la ſuite du cardinal d'*Eſte*. *Il fut reçu du roi Charles IX*, diſent les hiſtoriens Italiens, *avec des diſtinctions dûes à ſon mérite, & revint à Ferrare, comblé d'honneurs & de biens*. Mais ces biens & ces honneurs tant vantés

ſe réduiſaient à quelques louanges ; c'eſt la fortune des poëtes. On prétend, qu'il fut amoureux à la cour de Ferrare de la ſœur du duc, & que cette paſſion, jointe aux mauvais traitemens qu'il reçut dans cette cour, fut la ſource de cette humeur mélancholique, qui le conſuma vingt années, & qui fit paſſer pour fou un homme qui avait mis tant de raiſon dans ſes ouvrages.

Quelques chants de ſon poëme avaient déja paru ſous le nom de *Godefroi* ; il le donna tout entier au public à l'âge de trente ans, ſous le titre plus judicieux de la *Jéruſalem délivrée*. Il pouvait dire alors, comme un grand homme de l'antiquité : J'ai vécu aſſez pour le bonheur & pour la gloire. Le reſte de ſa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités & d'humiliations. Envelopé dès l'âge de huit ans dans le banniſſement de ſon père, ſans patrie, ſans bien, ſans famille, perſécuté par les ennemis qui lui ſuſcitaient ſes talens, plaint, mais négligé par ceux qu'il appellait ſes amis, il ſouffrit l'exil, la priſon, la plus extrême pauvreté, la faim même ; & ce qui devait ajouter un poids inſupportable à tant de malheurs, la calomnie l'attaqua & l'opprima. Il s'enfuit de Ferrare, où le protecteur qu'il avait tant célébré l'avait fait mettre en priſon : il alla à pied couvert de haillons depuis Ferrare juſqu'à Surrento dans le royaume de Naples, trouver une ſœur qu'il y avait, & dont il eſpérait quelque ſecours ; mais dont probablement il n'en reçut point, puiſqu'il fut obligé de retourner à pied

à

Digitized by Google

à Ferrare, où il fut empriſonné encore. Le deſeſpoir altera ſa conſtitution robuſte, & le rejetta dans des maladies violentes & longues, qui lui ôtèrent quelquefois l'uſage de la raiſon. Il prétendit un jour avoir été guéri par le ſecours de la *Ste. Vierge* & de *Ste. Scholaſtique*, qui lui apparurent dans un grand accès de fièvre. Le marquis *Manſo di Villa* rapporte ce fait comme certain. Tout ce que la plûpart des lecteurs en croiront, c'eſt que le *Taſſe* avait la fièvre.

Sa gloire poëtique, cette conſolation imaginaire dans des malheurs réels, fut attaquée de tous côtés. Le nombre de ſes ennemis éclipſa pour un tems ſa réputation. Il fut preſque regardé comme un mauvais poëte. Enfin après vingt années l'envie fut laſſe de l'opprimer; ſon mérite ſurmonta tout. On lui offrit des honneurs & de la fortune; mais ce ne fut que lorſque ſon eſprit, fatigué d'une ſuite de malheurs ſi longue, était devenu inſenſible à tout ce qui pouvait le flatter. Il fut appellé à Rome par le pape *Clément VII* qui dans une congrégation de cardinaux avait réſolu de lui donner la couronne de laurier, & les honneurs du triomphe; cérémonie bizarre, qui parait ridicule aujourd'hui, ſurtout en France, & qui était alors très-ſérieuſe & très-honorable en Italie. Le *Taſſe* fut reçu à un mille de Rome par les deux cardinaux neveux, & par un grand nombre de prélats & d'hommes de toutes conditions. On le conduiſit à l'audience du pape: *Je déſire*, lui dit le pontife, *que vous honoriez la couronne*

Digitized by Google

de laurier, qui a honoré juſqu'ici tous ceux qui l'ont portée. Les deux cardinaux *Aldobrandins*, neveux du pape, qui aimaient & admiraient le *Taſſe*, ſe chargèrent de l'appareil du couronnement; il devait ſe faire au capitole; choſe aſſez ſingulière, que ceux qui éclairent le monde par leurs écrits triomphent dans la même place que ceux qui l'avaient déſolé par leurs conquêtes. Le *Taſſe* tomba malade dans le tems de ſes préparatifs; & comme ſi la fortune avait voulu le tromper juſqu'au dernier moment, il mourut la veille du jour deſtiné à la cérémonie.

Le tems qui ſappe la réputation des ouvrages médiocres, a aſſuré celle du *Taſſe*. La *Jéruſalem délivrée* eſt aujourd'hui chantée en pluſieurs endroits de l'Italie, comme les poëmes d'*Homère* l'étaient en Grèce: & on ne fait nulle difficulté de le mettre à côté de *Virgile* & d'*Homère* malgré ſes fautes, & malgré la critique de *Deſpréaux*.

La *Jéruſalem* paraît à quelques égards être d'après l'*Iliade*: mais ſi c'eſt imiter que de choiſir dans l'hiſtoire un ſujet, qui a des reſſemblances avec la fable de la guerre de Troye; ſi *Renaud* eſt une copie d'*Achille*, & *Godefroi* d'*Agamemnon*; j'oſe dire, que le *Taſſe* a été bien au-delà de ſon modèle. Il a autant de feu qu'*Homère* dans ſes batailles, avec plus de variété. Ses héros ont tous des caractères différens, comme ceux de l'*Iliade*; mais ſes caractères ſont mieux annoncés, plus fortement décrits, & mieux ſoutenus; car il n'y en a preſ-

que

Digitized by Google

que pas un seul qui ne se démente dans le poëte Grec, & pas un qui ne soit invariable dans l'Italien.

Il a peint ce qu'*Homère* crayonnait ; il a perfectionné l'art de nuancer les couleurs, & de distinguer les différentes espèces de vertus, de vices & de passions, qui ailleurs semblent être les mêmes. Ainsi *Godefroi* est prudent & modéré ; l'inquiet *Aladin* a une politique cruelle ; la généreuse valeur de *Tancrède* est opposée à la fureur d'*Argant* ; l'amour dans *Armide* est un mélange de coquetterie & d'emportement ; dans *Herminie* c'est une tendresse douce & aimable. Il n'y a pas jusqu'à l'hermite *Pierre*, qui ne fasse un personnage dans le tableau, & un beau contraste avec l'enchanteur *Ismeno* ; & ces deux figures sont assurément au-dessus de *Calcas* & de *Taltibius*. *Renaud* est une imitation d'*Achille* ; mais ses fautes sont plus excusables ; son caractère est plus aimable, son loisir est mieux employé. *Achille* ébloüit, & *Renaud* intéresse.

Je ne sais si *Homère* a bien ou mal fait d'inspirer tant de compassion pour *Priam*, l'ennemi des Grecs ; mais c'est sans doute un coup de l'art, d'avoir rendu *Aladin* odieux. Sans cet artifice plus d'un lecteur se serait intéressé pour les mahométans contre les chrétiens ; on serait tenté de regarder ces derniers comme des brigands ligués pour venir du fond de l'Europe désoler un pays, sur lequel ils n'avaient aucun droit, & massacrer de sang froid un vénérable monarque âgé de 80. ans, & tout un

Digitized by Google

peuple innocent, qui n'avait rien à démêler avec eux.

C'était une choſe bien étrange que la folie des croiſades. Les moines prêchaient ces ſaints brigandages, moitié par entouſiaſme, moitié par intérêt. La cour de Rome les encourageait par une politique, qui profitait de la faibleſſe d'autrui. Des princes quittaient leurs états, les épuiſaient d'hommes & d'argent, & les laiſſaient expoſés au premier occupant, pour aller ſe battre en Syrie. Tous les gentilshommes vendaient leurs biens, & partaient pour la Terre-ſainte avec leurs maîtreſſes. L'envie de courir, la mode, la ſuperſtition, concouraient à répandre dans l'Europe cette maladie épidémique. Les croiſés mêlaient les débauches les plus ſcandaleuſes, & la fureur la plus barbare, avec des ſentimens tendres de dévotion; ils égorgèrent tout dans Jéruſalem, ſans diſtinction de ſexe, ni d'âge; mais quand ils arrivèrent au St. Sépulcre, ces monſtres ornés de croix blanches, encor toutes dégoutantes du ſang des femmes qu'ils venaient de maſſacrer après les avoir violées, fondirent tendrement en larmes, baiſèrent la terre & ſe frapèrent la poitrine; tant la nature humaine eſt capable de réunir les extrêmes.

Le *Taſſe* fait voir, comme il le doit, les croiſades dans un jour tout oppoſé. C'eſt une armée de héros, qui ſous la conduite d'un chef vertueux, vient délivrer du joug des infidèles une terre conſacrée par la naiſſance & la mort d'un DIEU. Le ſujet de la *Jéruſalem*,

Digitized by Google

à le conſidérer dans ce ſens, eſt le plus grand qu'on ait jamais choiſi. Le *Taſſe* l'a traité dignement. Il y a mis autant d'intérêt que de grandeur. Son ouvrage eſt bien conduit; preſque tout y eſt lié avec art; il amène adroitement les avantures; il diſtribue ſagement les lumières & les ombres. Il fait paſſer le lecteur des allarmes de la guerre aux délices de l'amour: & de la peinture des voluptés il le ramène aux combats; il excite la ſenſibilité par degrés, il s'élève au-deſſus de lui-même de livre en livre. Son ſtile eſt preſque partout clair & élégant; & lorſque ſon ſujet demande de l'élévation, on eſt étonné comment la molleſſe de la langue Italienne prend un nouveau caractère ſous ſes mains, & ſe change en majeſté & en force.

On trouve, il eſt vrai, dans la *Jéruſalem* environ deux cent vers, où l'auteur ſe livre à des jeux de mots & à des *concetti* puériles: mais ces faibleſſes étaient une eſpèce de tribut, que ſon génie payait au mauvais goût de ſon ſiècle pour les pointes, qui même a augmenté depuis lui, mais dont les Italiens ſont entiérement deſabuſés.

Si cet ouvrage eſt plein de beautés qu'on admire partout, il y a auſſi bien des endroits, qu'on n'approuve qu'en Italie, & quelques-uns qui ne doivent plaire nulle part. Il me ſemble que c'eſt une faute par tout pays d'avoir débuté par un épiſode, qui ne tient en rien au reſte du poëme. Je parle de l'étrange & inutile *Taliſman*, que fait le ſorcier *Iſmeno*, avec

Digitized by Google

une image de la Vierge *Marie*; & de l'hiſtoire d'*Olindo* & de *Sophronia*. Encor ſi cette image de la Vierge ſervait à quelque prédiction; ſi *Olindo* & *Sophronia*, prêts à être les victimes de leur religion, étaient éclairés d'en-haut, & diſaient un mot de ce qui doit arriver; mais ils ſont entiérement hors-d'œuvre. On croit d'abord, que ce ſont les principaux perſonnages du poëme; mais le poëte ne s'eſt épuiſé à décrire leur avanture avec tous les embelliſſemens de ſon art, & n'excite tant d'intérêt & de pitié pour eux, que pour n'en plus parler du tout dans le reſte de l'ouvrage. *Sophronie* & *Olinde* ſont auſſi inutiles aux affaires des chrétiens, que l'image de la Vierge l'eſt aux mahométans.

Il y a dans l'épiſode d'*Armide*, qui d'ailleurs eſt un chef-d'œuvre, des excès d'imagination, qui aſſurément ne ſeraient point admis en France ni en Angleterre. Dix princes chrétiens métamorphoſés en poiſſons, & un perroquet chantant des chanſons de ſa propre compoſition, ſont des fables bien étranges aux yeux d'un lecteur ſenſé, accoutumé à n'approuver que ce qui eſt naturel. Les enchantemens ne réuſſiraient pas aujourd'hui avec des Français ou des Anglais. Mais du tems du *Taſſe* ils étaient reçus dans toute l'Europe, & regardés preſque comme un point de foi par le peuple ſuperſtitieux d'Italie. Sans doute un homme qui vient de lire Mr. *Locke*, ou Mr. *Addiſſon*, ſera étrangement révolté de trouver dans la *Jéruſalem* un ſorcier chrétien, qui tire *Renaud* des mains des ſorciers

Digitized by Google

ſorciers mahométans. Quelle fantaiſie d'envoyer *Ubalde* & ſon compagnon à un vieux & ſaint magicien, qui les conduit juſqu'au centre de la terre ! Les deux chevaliers ſe promènent là ſur le bord d'un ruiſſeau rempli de pierres précieuſes de tout genre. De ce lieu on les envoye à Aſcalon, vers une vieille, qui les tranſporte auſſi-tôt dans un petit bateau aux îles Canaries. Ils y arrivent ſous la protection de DIEU, tenant dans leurs mains une baguette magique : ils s'acquittent de leur ambaſſade, & ramènent au camp des chrétiens le brave *Renaud*, dont toute l'armée avait grand beſoin. Encor ces imaginations dignes des contes de Fées n'appartiennent-elles pas au *Taſſe* ; elles ſont copiées de l'*Arioſte*, ainſi que ſon *Armide* eſt une copie d'*Alcine*. C'eſt là ſurtout ce qui fait que tant de littérateurs Italiens ont mis l'*Arioſte* beaucoup au-deſſus du *Taſſe*.

Mais quel était ce grand exploit, qui était réſervé à *Renaud* ? Conduit par enchantement depuis le Pic de Ténériſe juſqu'à Jéruſalem, la Providence l'avait deſtiné pour abattre quelques vieux arbres dans une forêt. Cette forêt eſt le grand merveilleux du poëme. Dans les premiers chants, DIEU ordonne à l'archange *Michel* de précipiter dans l'enfer les diables répandus dans l'air, qui excitaient des tempêtes, & qui tournaient ſon tonnerre contre les chrétiens, en faveur des mahométans. *Michel* leur défend abſolument de ſe mêler déſormais des affaires des chrétiens. Ils obéiſſent auſſi-tôt & ſe plongent dans l'abîme. Mais bientôt après le

Digitized by Google

le magicien *Iſmeno* les en fait ſortir. Ils trouvent alors les moyens d'éluder les ordres de DIEU, & ſous le prétexte de quelques diſtinctions ſophiſtiques, ils prennent poſſeſſion de la forêt, où les chrétiens ſe préparaient à couper le bois néceſſaire pour la charpente d'une tour. Les diables prennent une infinité de différentes formes, pour épouvanter ceux qui coupent les arbres. *Tancrède* trouve ſa *Clorinde* enfermée dans un pin, & bleſſée du coup qu'il a donné au tronc de cet arbre. *Armide* s'y préſente à travers l'écorce du myrthe, tandis qu'elle eſt à pluſieurs milles dans l'armée d'Egypte. Enfin les prières de l'hermite *Pierre*, & le mérite de la contrition de *Renaud*, rompent l'enchantement.

Je crois, qu'il eſt à propos de faire voir, comment *Lucain* a traité différemment dans ſa *Pharſale* un ſujet preſque ſemblable. *Céſar* ordonne à ſes troupes de couper quelques arbres dans la forêt ſacrée de Marſeille, pour en faire des inſtrumens & des machines de guerre. Je mets ſous les yeux du lecteur les vers de *Lucain* & la traduction de *Brebeuf*, qui comme toutes les autres traductions eſt au-deſſous de l'original.

Lucus erat longo nunquam violatus ab ævo,
Obſcurum cingens connexis aëra ramis,
Et gelidas alte ſummotis ſolibus umbras.
Hunc non ruricolæ Panes, nemorumque potentes
Sylvani, Nymphæque tenent; ſed barbara ritu

Sacra

Digitized by Google

Sacra Deûm, ſtructæ diris feralibus aræ,
Omnis & humanis luſtrata cruoribus arbos.
Si qua fidem meruit Superos mirata vetuſtas,
Illis & volucres metuunt inſiſtere ramis,
Et luſtris recubare feræ: nec ventus in illas
Incubuit ſylvas, excuſſaque nubibus atris
Fulgura: non ullis frondem præbentibus auris,
Arboribus ſuus horror ineſt. Tum plurima nigris
Fontibus unda cadit, ſimulacraque mœſta Deorum
Arte carent, cæſiſque extant informia truncis.
Ipſe ſitus, putrique facit jam robore pallor
Attonitos: non vulgatis ſacrata figuris,
Numina ſic metuunt: tantum terroribus addit
Quos timeant, non noſſe Deos. Jam fama ferebat
Sæpe cavas motu terræ mugire cavernas,
Et procumbentes iterum conſurgere taxos,
Et non ardentis fulgere incendia ſylvæ,
Roboraque amplexos circumfulſiſſe dracones:
Non illum cultu populi propiore frequentant,
Sed ceſſere Deis. Medio cum Phœbus in axe eſt,
Aut cœlum nox atra tenet, pavet ipſe ſacerdos
Acceſſus, dominumque timet deprendere luci.
Hanc jubet immiſſo ſylvam procumbere ferro:
Nam vicina operi, belloque intacta priori
Inter nudatos ſtabat denſiſſima montes.
Sed ſortes tremuere manus, motique verenda
Majeſtate loci, ſi robora ſacra ferirent,
In ſua credebant redituras membra ſecures.
Implicitas magno Cæſar terrore cohortes
Ut vidit, primus raptam vibrare bipennem

Auſus,

Digitized by Google

Auſus, & aëriam ferro proſcindere quercum,
Effatur merſo violata in robora ferro :
Jam ne quis veſtrûm dubitet ſubvertere ſylvam ;
Credite me feciſſe nefas. Tunc paruit omnis
Imperiis non ſublato ſecura pavore
Turba ; ſed expensâ Superorum & Cæſaris irâ
Procumbunt orni, nodoſa impellitur ilex,
Sylvaque Dodones, & fluctibus altior alnus,
Et non plebeios luctus teſtata cupreſſus.
Tum primum poſuere comas, & fronde carentes
Admiſere diem, propulſaque robore denſo
Suſtinuit ſe ſylva cadens. Gemuere videntes
Gallorum populi : muris ſed clauſa juventus
Exultat. Quis enim læſos impune putaret
Eſſe Deos ?

Voici la traduction de *Brebeuf* ; on ſait qu'il était plus ampoulé encor que *Lucain* ; il gâte ſouvent ſon original en voulant le ſurpaſſer ; mais il y a toujours dans *Brebeuf* quelques vers heureux.

On voit auprès du camp une forêt ſacrée ;
Formidable aux humains, & des dieux révérée,
Dont le feuillage ſombre & les rameaux épais
Du Dieu de la clarté font mourir tous les traits ;
Sous la noire épaiſſeur des ormes & des hêtres,
Les Faunes, les Sylvains, & les nymphes champêtres
Ne vont point accorder aux accens de leur voix
Le ſon des chalumeaux, ou celui des hautbois ;
Cette ombre deſtinée à de plus noirs offices,

Cache

Cache aux yeux du ſoleil ſes cruels ſacrifices;
Et les vœux criminels qui s'offrent en ces lieux,
Offenſent la nature en révérant les dieux.
Là du ſang des humains on voit ſuer les marbres;
On voit fumer la terre; on voit rougir les arbres;
Tout y reſſent l'horreur, & même les oiſeaux
Ne ſe perchent jamais ſur ces triſtes rameaux.
Les ſangliers, les lions, les bêtes les plus fières,
N'oſent pas y chercher leur bauge, ou leurs tanières.
La foudre accoûtumée à punir les forfaits,
Craint ce lieu ſi coupable; & n'y tombe jamais.
Là de cent dieux divers les groſſières images
Impriment l'épouvante & forcent les hommages;
La mouſſe, & la pâleur de leurs membres hideux
Semblent mieux attirer les reſpects & les vœux:
Sous un air plus connu, la Divinité peinte,
Trouverait moins d'encens, produirait moins de crainte;
Tant aux faibles mortels il eſt bon d'ignorer
Les dieux qu'il leur faut craindre & qu'il faut adorer.
Là d'une obſcure ſource il coule une onde obſcure,
Qui ſemble du Cocyte emprunter la teinture:
Souvent un bruit confus trouble ce noir ſéjour,
Et l'on entend mugir les roches d'alentour:
Souvent du triſte éclat d'une flamme enſouphrée
La forêt eſt couverte, & n'eſt pas dévorée;
Et l'on a vû cent fois les troncs entortillés
De céraſtes hideux & de dragons aîlés.
Les voiſins de ce bois ſi ſauvage & ſi ſombre
Laiſſent à ces démons ſon horreur & ſon ombre;
Et le druide craint, en abordant ces lieux,

Digitized by Google

D'y voir ce qu'il adore, & d'y trouver ſes dieux.
Il n'eſt rien de ſacré pour des mains ſacrilèges:
Les dieux, même les dieux, n'ont point de privilèges;
Céſar veut qu'à l'inſtant leurs droits ſoient violés,
Les arbres abattus, les autels dépouillés;
Et de tous les ſoldats les ames étonnées,
Craignent de voir contre eux retourner leurs coignées.
Il querelle leur crainte, il frémit de couroux,
Et le fer à la main porte les premiers coups.
Quittez, quittez, dit-il, l'effroi qui vous maîtriſe;
Si ces bois ſont ſacrés, c'eſt moi qui les mépriſe;
Seul j'offenſe aujourd'hui le reſpect de ces lieux,
Et ſeul je prens ſur moi tout le couroux des dieux.
A ces mots tous les ſiens cédant à leur contrainte,
Dépouillent le reſpect, ſans dépouiller la crainte:
Les dieux parlent encor à ces cœurs agités;
Mais quand Jule commande, ils ſont mal écoutés.
Alors on voit tomber ſous un fer téméraire,
Des chênes & des ifs auſſi vieux que leur mère,
Des pins & des cyprès, dont les feuillages verds
Conſervent le printems au milieu des hivers.
A ces forfaits nouveaux tous les peuples frémiſſent.
A ce fier attentat tous les prêtres gémiſſent.
Marſeille ſeulement, qui le voit de ſes tours,
Du crime des Latins fait ſon plus grand ſecours;
Elle croit que les dieux d'un éclat de tonnerre
Vont foudroyer Céſar, & terminer la guerre.

J'avoue que toute la *Pharſale* n'eſt pas comparable à la *Jéruſalem délivrée*; mais au moins cet

cet endroit fait voir, combien la vraye grandeur d'un héros réel eſt au-deſſus de celle d'un héros imaginaire, & combien les penſées fortes & ſolides ſurpaſſent ces inventions, qu'on appelle des beautés poëtiques, & que les perſonnes de bon ſens regardent comme des contes inſipides, propres à amuſer les enfans.

Le *Taſſe* ſemble avoir reconnu lui-même ſa faute; & il n'a pû s'empêcher de ſentir, que ces contes ridicules & bizarres, ſi fort à la mode alors, non-ſeulement en Italie, mais encor dans toute l'Europe, étaient abſolument incompatibles avec la gravité de la poëſie épique. Pour ſe juſtifier il publia une préface, dans laquelle il avança, que tout ſon poëme était allégorique. L'armée des princes chrétiens, dit-il, repréſente le corps & l'ame. Jéruſalem eſt la figure du vrai bonheur, qu'on acquiert par le travail, & avec beaucoup de difficulté. *Godefroi* eſt l'ame, *Tancrède*, *Renaud*, &c. en ſont les facultés. Le commun des ſoldats ſont les membres du corps. Les Diables ſont à la fois figures & figurés, *figura e figurato*. *Armide* & *Iſmeno* ſont les tentations qui aſſiégent nos ames; les charmes, les illuſions de la forêt enchantée, repréſentent les faux raiſonnemens, *falſi ſyllogiſmi*, dans leſquels nos paſſions nous entraînent.

Telle eſt la clef, que le *Taſſe* oſe donner de ſon poëme. Il en uſe en quelque ſorte avec lui-même, comme les commentateurs ont fait avec *Homère* & avec *Virgile*. Il ſe ſuppoſe des vuës & des deſſeins, qu'il n'avait pas probablement, quand

Digitized by Google

quand il fit ſon poëme ; ou ſi par malheur il les a eues, il eſt bien incompréhenſible comment il a pû faire un ſi bel ouvrage avec des idées ſi alambiquées.

Si le diable joue dans ſon poëme le rôle d'un miſérable charlatan, d'un autre côté tout ce qui regarde la religion y eſt expoſé avec majeſté, & ſi j'oſe le dire, dans l'eſprit de la religion. Les proceſſions, les litanies, & quelques autres détails des pratiques religieuſes, ſont repréſentées dans la *Jéruſalem délivrée* ſous une forme reſpectable. Telle eſt la force de la poëſie, qui ſait annoblir tout, & étendre la ſphère des moindres choſes.

Il a eu l'inadvertance de donner aux mauvais eſprits les noms de *Pluton* & d'*Alecton*, & d'avoir confondu les idées payennes avec les idées chrétiennes. Il eſt étrange ; que la plûpart des poëtes modernes ſoient tombés dans cette faute. On dirait, que nos diables & notre enfer chrétien auraient quelque choſe de bas & de ridicule, qui demanderait d'être annobli par l'idée de l'enfer payen. Il eſt vrai, que *Pluton*, *Proſerpine*, *Radamante*, *Tiſiphone*, ſont des noms plus agréables que *Belzebut* & *Aſtarot* ; nous rions du mot de *Diable*, nous reſpectons celui de *Furie*. Voilà ce que c'eſt que d'avoir le mérite de l'antiquité ; il n'y a pas juſqu'à l'enfer qui n'y gagne.

CHA-

Digitized by Google

CHAPITRE HUITIÉME.

DON ALONZO D'ERCILLA.

SUr la fin du ſeiziéme ſiécle l'Eſpagne produiſit un poëme épique célèbre par quelques beautés particulières qui y brillent, auſſi-bien que par la ſingularité du ſujet ; mais encor plus remarquable par le caractère de l'auteur.

Don *Alonzo d'Ercilla y Cuniga*, gentilhomme de la chambre de l'empereur *Maximilien*, fut élevé dans la maiſon de *Philippe II*, & combattit à la bataille de Saint-Quentin, où les Français furent défaits. *Philippe*, qui n'était point à cette bataille, moins jaloux d'acquérir de la gloire au-dehors, que d'établir ſes affaires au-dedans, retourna en Eſpagne. Le jeune *Alonzo*, entraîné par une inſatiable avidité du vrai ſavoir, c'eſt-à-dire, de connaître les hommes, & de voir le monde, voyagea par toute la France, parcourut l'Italie & l'Allemagne, & ſéjourna longtems en Angleterre. Tandis qu'il était à Londres, il entendit dire, que quelques provinces du Pérou & du Chily avaient pris les armes contre les Eſpagnols leurs conquérans. Je dirai en paſſant,

Digitized by Google

que cette tentative des Américains pour recouvrer leur liberté, eſt traitée de rébellion par les auteurs Eſpagnols. La paſſion qu'il avait pour la gloire, & le déſir de voir & d'entreprendre des choſes ſingulières, l'entraînèrent dans ces pays du nouveau monde. Il alla au Chily à la tête de quelques troupes, & il y reſta pendant tout le tems de la guerre.

Sur les frontières du Chily, du côté du Sud, eſt une petite contrée montagneuſe, nommée *Araucana*, habitée par une race d'hommes plus robuſtes & plus féroces que tous les autres peuples de l'Amérique. Ils combattirent pour la défenſe de leur liberté avec plus de courage & plus longtems que les autres Américains; & ils furent les derneirs que les Eſpagnols ſoumirent. *Alonzo* ſoutint contre eux une pénible & longue guerre. Il courut des dangers extrêmes: il vit & fit les actions les plus étonnantes, dont la ſeule récompenſe fut l'honneur de conquérir des rochers, & de réduire quelques contrées incultes ſous l'obéïſſance du roi d'Eſpagne.

Pendant le cours de cette guerre, *Alonzo* conçut le deſſein d'immortaliſer ſes ennemis en s'immortaliſant lui-même. Il fut en même tems le conquérant & le poëte; il employa les intervalles de loiſir que la guerre lui laiſſait, à en chanter les événemens, & faute de papier il écrivit la première partie de ſon poëme ſur de petits morceaux de cuir, qu'il eut enſuite bien de la peine à arranger. Le poëme s'appelle *Araucana*, du nom de la contrée.

Il

Digitized by Google

Il commence par une deſcription géographique du Chily, & par la peinture des mœurs & des coutumes des habitans. Ce commencement, qui ſerait inſuportable dans tout autre poëme, eſt ici néceſſaire, & ne déplait pas dans un ſujet, où la ſcène eſt par-delà l'autre tropique, & où les héros ſont des ſauvages, qui nous auraient été toujours inconnus, s'il ne les avait pas conquis & célébrés. Le ſujet, qui était neuf, a fait naître des penſées neuves. J'en préſenterai une au lecteur pour échantillon, comme une étincelle du beau feu qui animait quelquefois l'auteur.

„ Les Araucaniens, dit-il, furent bien étonnés de voir des créatures pareilles à des hommes, portant du feu dans leurs mains, & montées ſur des monſtres, qui combattaient ſous eux; ils les prirent d'abord pour des dieux deſcendus du ciel, armés du tonnerre, & ſuivis de la deſtruction; & alors ils ſe ſoumirent, quoiqu'avec peine. Mais dans la ſuite s'étant familiariſés avec leurs conquérans, ils connurent leurs paſſions & leurs vices, & jugèrent que c'étaient des hommes. Alors honteux d'avoir ſuccombé ſous des mortels ſemblables à eux, ils jurèrent de laver leur erreur dans le ſang de ceux qui l'avaient produite, & d'exercer ſur eux une vengeance exemplaire, terrible & mémorable. "

Il eſt à propos de faire connaître ici un endroit du deuxiéme chant, dont le ſujet reſſemble beaucoup au commencement de l'*Iliade*, &

Digitized by Google

qui ayant été traité d'une manière différente, mérite d'être mis ſous les yeux des lecteurs qui jugent ſans partialité. La première action de l'*Araucana* eſt une querelle, qui naît entre les chefs des barbares, comme dans *Homère* entre *Achille* & *Agamemnon*. La diſpute n'arrive pas au ſujet d'une captive ; il s'agit du commandement de l'armée. Chacun de ces généraux ſauvages vante ſon mérite & ſes exploits ; enfin la diſpute s'échauffe tellement, qu'ils ſont prêts d'en venir aux mains. Alors un des Caciques, nommé *Colocolo*, auſſi vieux que *Neſtor*, mais moins favorablement prévenu en ſa faveur que le héros Grec, fait la harangue ſuivante.

„ Caciques, illuſtres défenſeurs de la pa-
„ trie, le déſir ambitieux de commander n'eſt
„ point ce qui m'engage à vous parler. Je ne
„ me plains pas, que vous diſputiez avec tant
„ de chaleur un honneur qui peut-être ſerait
„ dû à ma vieilleſſe, & qui ornerait mon dé-
„ clin. C'eſt ma tendreſſe pour vous, c'eſt l'a-
„ mour que je dois à ma patrie, qui me ſolli-
„ cite à vous demander attention pour ma fai-
„ ble voix. Hélas ! comment pouvons-nous
„ avoir aſſez bonne opinion de nous-mêmes,
„ pour prétendre à quelque grandeur, & pour
„ ambitionner des titres faſtueux, nous qui
„ avons été les malheureux ſujets & les eſ-
„ claves des Eſpagnols ? Votre colère, Caci-
„ ques, votre fureur, ne devraient-elles pas
„ s'exercer plutôt contre nos tyrans ? Pour-
„ quoi tournez-vous contre vous-mêmes ces
„ armes,

Digitized by Google

„ armes, qui pourraient exterminer vos en-
„ nemis, & venger notre patrie ? Ah ! ſi vous
„ voulez périr, cherchez une mort qui vous
„ procure de la gloire. D'une main briſez le
„ joug honteux, & de l'autre attaquez les
„ Eſpagnols, & ne répandez pas dans une
„ querelle ſtérile les précieux reſtes d'un ſang,
„ que les dieux vous ont laiſſé pour vous
„ venger. J'applaudis, je l'avoue, à la fière
„ émulation de vos courages ; ce même or-
„ gueil, que je condamne, augmente l'eſpoir
„ que je conçois. Mais, que votre valeur aveu-
„ gle ne combatte pas contre elle-même, &
„ ne ſe ſerve pas de ſes propres forces pour
„ détruire le pays qu'elle doit défendre. Si
„ vous êtes réſolus de ne point ceſſer vos que-
„ relles, trempez vos glaives dans mon ſang
„ glacé : j'ai vécu trop longtems : heureux
„ qui meurt ſans voir ſes compatriotes mal-
„ heureux, & malheureux par leur faute !
„ Ecoutez donc ce que j'oſe vous propoſer.
„ Votre valeur, ô Caciques, eſt égale ; vous
„ êtes tous également illuſtres par votre naiſ-
„ ſance, par votre pouvoir, par vos richeſſes,
„ par vos exploits : vos ames ſont également
„ dignes de commander, également capables
„ de ſubjuguer l'univers. Ce ſont ces préſens
„ céleſtes, qui cauſent vos querelles. Vous
„ manquez de chef, & chacun de vous méri-
„ te de l'être ; ainſi, puiſqu'il n'y a aucune
„ différence entre vos courages, que la force du
„ corps décide ce que l'égalité de vos vertus
„ n'aurait jamais décidé, &c. " Le vieillard

Digitized by Google

propoſe alors un exercice digne d'une nation barbare, de porter une groſſe poutre, & de déférer à qui en ſoutiendrait le poids plus longtems l'honneur du commandement.

Comme la meilleure manière de perfectionner notre goût eſt de comparer enſemble des choſes de même nature, oppoſez le diſcours de *Neſtor* à celui de *Colocolo*, & renonçant à cette adoration que nos eſprits juſtement préoccupés rendent au grand nom d'*Homère*, peſez les deux harangues dans la balance de l'équité & de la raiſon.

Après qu'*Achille*, inſtruit & inſpiré par *Minerve* Déeſſe de la ſageſſe, a donné à *Agamemnon* les noms d'*yvrogne* & de *chien*, le ſage *Neſtor* ſe lève pour adoucir les eſprits irrités de ces deux héros, & parle ainſi : „ Quelle „ ſatisfaction ſera-ce aux Troyens, lorſqu'ils „ entendront parler de vos diſcordes ? Votre „ jeuneſſe doit reſpecter mes années & ſe ſou„ mettre à mes conſeils. J'ai vû autrefois des „ héros ſupérieurs à vous. Non, mes yeux „ ne verront jamais des hommes ſemblables à „ l'invincible *Pyrrithoüs*, au brave *Cineus*, au „ divin *Théſée*, &c..... J'ai été à la guer„ re avec eux, & quoique je fuſſe jeune, mon „ éloquence perſuaſive avait du pouvoir ſur „ leurs eſprits. Ils écoutaient *Neſtor* ; jeunes „ guerriers, écoutez donc les avis que vous „ donne ma vieilleſſe. *Atride*, vous ne devez „ pas garder l'eſclave d'*Achille* : fils de *Thétis*, „ vous ne devez pas traiter avec hauteur le „ chef de l'armée. *Achille* eſt le plus grand, le

„ plus

Digitized by Google

„ plus courageux des guerriers : *Agamemnon* „ eſt le plus grand des rois, &c. " Sa harangue fut infructueuſe ; *Agamemnon* loua ſon éloquence, & mépriſa ſon conſeil.

Conſidérez d'un côté l'adreſſe avec laquelle le barbare *Colocolo* s'inſinue dans l'eſprit des Caciques, la douceur reſpectable avec laquelle il calme leur animoſité, la tendreſſe majeſtueuſe de ſes paroles, combien l'amour du pays l'anime, combien les ſentimens de la vraie gloire pénétrent ſon cœur, avec quelle prudence il loue leur courage en réprimant leur fureur, avec quel art il ne donne la ſupériorité à aucun. C'eſt un cenſeur, un panégyriſte adroit. Auſſi tous ſe ſoumettent à ſes raiſons, confeſſant la force de ſon éloquence, non par de vaines louanges, mais par une promte obéiſſance. Qu'on juge d'un autre côté, ſi *Neſtor* eſt ſi ſage de parler tant de ſa ſageſſe ; ſi c'eſt un moyen ſûr de s'attirer de l'attention des princes Grecs, que de les rabaiſſer, & de les mettre au deſſous de leurs ayeux ; ſi toute l'aſſemblée peut entendre dire avec plaiſir à *Neſtor*, qu'*Achille* eſt le plus courageux des chefs qui ſont là préſens. Après avoir comparé le babil préſomptueux & impoli de *Neſtor* avec le diſcours modeſte & meſuré de *Colocolo*, l'odieuſe différence qu'il met entre le rang d'*Agamemnon* & le mérite d'*Achille*, avec cette portion égale de grandeur & de courage attribuée avec art à tous les Caciques ; que le lecteur prononce. Et s'il y a un général dans le monde qui ſouffre volontiers, qu'on lui préfère ſon

Digitized by Google

inférieur pour le courage ; s'il y a une assemblée qui puisse supporter sans s'émouvoir un harangueur, qui leur parlant avec mépris, vante leurs prédécesseurs à leurs dépens, alors *Homère* pourra être préféré à *Alonzo* dans ce cas particulier.

Il est vrai, que si *Alonzo* est dans un seul endroit supérieur à *Homère*, il est dans tout le reste au-dessous du moindre des poëtes. On est étonné de le voir tomber si bas après avoir pris un vol si haut. Il y a sans doute beaucoup de feu dans ses batailles, mais nulle invention, nul plan, point de variété dans les descriptions, point d'unité dans le dessein. Ce poëme est plus sauvage que les nations qui en font le sujet. Vers la fin de l'ouvrage, l'auteur, qui est un des premiers héros du poëme, fait pendant la nuit une longue & ennuyeuse marche, suivi de quelques soldats ; & pour passer le tems, il fait naître entr'eux une dispute au sujet de *Virgile*, & principalement sur l'épisode de *Didon*. *Alonzo* saisit cette occasion pour entretenir ses soldats de la mort de *Didon*, telle qu'elle est rapportée par les anciens historiens ; & afin de mieux donner le démenti à *Virgile*, & de restituer à la reine de Carthage sa réputation, il s'amuse à en discourir pendant deux chants entiers.

Ce n'est pas d'ailleurs un défaut médiocre de son poëme d'être composé de trente-six chants très-longs. On peut supposer avec raison, qu'un auteur, qui ne sait, ou qui ne peut

Digitized by Google

peut s'arrêter, n'eſt pas propre à fournir une telle carrière.

Un ſi grand nombre de défauts n'a pas empêché le célébre *Michel Cervantes* de dire, que l'*Araucana* peut être comparé avec les meilleurs poëmes d'Italie. L'amour aveugle de la patrie a ſans doute dicté ce faux jugement à l'auteur Eſpagnol. Le véritable & ſolide amour de la patrie conſiſte à lui faire du bien, & à contribuer à ſa liberté autant qu'il nous eſt poſſible. Mais diſputer ſeulement ſur les auteurs de notre nation, nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs poëtes que nos voiſins, c'eſt plutôt ſot amour de nous-mêmes, qu'amour de notre pays.

CHAPITRE NEUVIÉME.

MILTON.

ON trouvera ici touchant *Milton* quelques particularités omiſes dans l'abrégé de ſa vie; qui eſt au-devant de la traduction Françaiſe de ſon *Paradis perdu*. Il n'eſt pas étonnant, qu'ayant recherché avec ſoin en Angleterre tout ce qui regarde ce grand homme, j'aye découvert des circonſtances de ſa vie que le public ignore.

Milton voyageant en Italie dans ſa jeuneſſe, vit repréſenter à Milan une comédie intitulée, *Adam*,

Digitized by Google

Adam, ou *le péché originel*, écrite par un certain *Andreino*, & dédiée à *Marie de Médicis*, reine de France : le ſujet de cette comédie était la chûte de l'homme. Les acteurs étaient DIEU LE PÈRE, les diables, les anges, *Adam*, *Eve*, le ſerpent, la mort, & les ſept péchés mortels. Ce ſujet, digne du génie abſurde du théâtre de ce tems-là, était écrit d'une manière qui répondait au deſſein.

La ſcène s'ouvre par un chœur d'anges, & *Michel* parle ainſi au nom de ſes confrères : „ Que l'arc-en-ciel ſoit l'archet du violon du „ firmament ; que les ſept planètes ſoient les „ ſept notes de notre muſique ; que le tems „ batte exactement la meſure ; que les vents „ jouent de l'orgue, &c. " Toute la piéce eſt dans ce goût. J'avertis ſeulement les Français, qui en riront, que notre théâtre ne valait guères mieux alors ; que *la mort de St. Jean-Batiſte*, & cent autres piéces, ſont écrites dans ce ſtile ; mais que nous n'avions ni *Paſtor-Fido* ni *Aminte*.

Milton, qui aſſiſta à cette repréſentation, découvrit, à travers l'abſurdité de l'ouvrage, la ſublimité cachée du ſujet. Il y a ſouvent dans des choſes, où tout paraît ridicule au vulgaire, un coin de grandeur qui ne ſe fait apercevoir qu'aux hommes de génie. *Les ſept péchés mortels danſant avec le diable*, ſont aſſurément le comble de l'extravagance & de la ſotiſe ; mais *l'Univers rendu malheureux par la faibleſſe d'un homme, les bontés & les vengeances du* CREATEUR, *la ſource de nos malheurs & de*

Digitized by Google

de nos crimes, ſont des objets dignes du pinceau le plus hardi. Il y a ſurtout dans ce ſujet, je ne ſais quelle horreur ténébreuſe, un ſublime ſombre & triſte, qui ne convient pas mal à l'imagination Anglaiſe. *Milton* conçut le deſſein de faire une tragédie de la farce d'*Andreino* : il en compoſa même un acte & demi. Ce fait m'a été aſſuré par des gens de lettres, qui le tenaient de ſa fille, laquelle eſt morte lorſque j'étais à Londres.

La tragédie de *Milton* commençait par ce monologue de Satan, qu'on voit dans le quatriéme chant de ſon poéme épique. C'eſt lorſque cet eſprit de révolte s'échapant du fond des enfers, découvre le ſoleil, qui ſortait des mains du CREATEUR.

„ Toi, ſur qui mon tyran prodigue ſes bienfaits,
„ Soleil, aſtre de feu, jour heureux que je hais,
„ Jour qui fais mon ſupplice, & dont mes yeux s'étonnent;
„ Toi, qui ſembles le DIEU des cieux qui t'environnent,
„ Devant qui tout éclat diſparait & s'enfuit,
„ Qui fait pâlir le front des aſtres de la nuit;
„ Image du Très-Haut qui régla ta carrière,
„ Hélas! j'euſſe autrefois éclipſé ta lumière.
„ Sur la voûte des cieux élevé plus que toi,
„ Le trône où tu t'aſſieds s'abaiſſait devant moi;
„ Je ſuis tombé, l'orgueil m'a plongé dans l'abîme.

Dans le tems qu'il travaillait à cette tragédie, la ſphère de ſes idées s'élargiſſait à meſure qu'il penſait. Son plan devint immenſe ſous ſa plume;

Digitized by Google

me ; & enfin au lieu d'une tragédie, qui après tout n'eût été que bizarre & non intéreſſante, il imagina un poëme épique, eſpèce d'ouvrage dans lequel les hommes ſont convenus d'approuver ſouvent le bizarre ſous le nom du merveilleux.

Les guerres civiles d'Angleterre ôtèrent longtems à *Milton* le loiſir néceſſaire pour l'exécution d'un ſi grand deſſein. Il était né avec une paſſion extrême pour la liberté. Ce ſentiment l'empêcha toujours de prendre parti pour aucune des ſectes, qui avaient la fureur de dominer dans ſa patrie. Il ne voulut fléchir ſous le joug d'aucune opinion humaine, & il n'y eut point d'égliſe qui pût ſe vanter de compter *Milton* pour un de ſes membres. Mais il ne garda point cette neutralité dans les guerres civiles du roi & du parlement. Il fut un des plus ardens ennemis de l'infortuné roi *Charles I.* Il entra même aſſez avant dans la faveur de *Cromwell* ; & par une fatalité, qui n'eſt que trop commune, ce zélé républicain fut le ſerviteur d'un tyran. Il fut ſecrétaire d'*Olivier Cromwell*, de *Richard Cromwell*, & du parlement, qui dura juſqu'au tems de la reſtauration. Les Anglais employèrent ſa plume pour juſtifier la mort de leur roi, & pour répondre au livre que *Charles II* avait fait écrire par *Saumaiſe* au ſujet de cet événement tragique. Jamais cauſe ne fut plus belle, & ne fut ſi mal plaidée de part & d'autre. *Saumaiſe* défendit en pédant le parti d'un roi mort ſur l'échafaud, d'une famille royale errante dans l'Europe, & de tous

Digitized by Google

tous les rois même de l'Europe intéreſſés dans cette querelle. *Milton* ſoutint en mauvais déclamateur la cauſe d'un peuple victorieux, qui ſe vantait d'avoir jugé ſon prince ſelon les loix. La mémoire de cette révolution étrange ne périra jamais chez les hommes, & les livres de *Saumaiſe* & de *Milton* ſont déja enſevelis dans l'oubli. *Milton*, que les Anglais regardent aujourd'hui comme un poëte divin, était un très mauvais écrivain en proſe.

Il avait cinquante-deux ans lorſque la famille royale fut rétablie. Il fut compris dans l'amniſtie que *Charles II* donna aux ennemis de ſon père; mais il fut déclaré, par l'acte même d'amniſtie, incapable de poſſéder aucune charge dans le royaume. Ce fut alors qu'il commença ſon poëme épique, à l'âge où *Virgile* avait fini le ſien. A peine avait-il mis la main à cet ouvrage, qu'il fut privé de la vuë. Il ſe trouva pauvre, abandonné & aveugle, & ne fut point découragé. Il employa neuf années à compoſer le *Paradis perdu*. Il avait alors très-peu de réputation; les beaux eſprits de la cour de *Charles II*, ou ne le connaiſſaient pas, ou n'avaient pour lui nulle eſtime. Il n'eſt pas étonnant, qu'un ancien ſecrétaire de *Cromwell*, vieilli dans la retraite, aveugle & ſans bien, fût ignoré ou mépriſé dans une cour, qui avait fait ſuccéder à l'auſtérité du gouvernement du protecteur, toute la galanterie de la cour de *Louis XIV*, & dans laquelle on ne goûtait que les poëſies efféminées, la molleſſe de *Waller*, les

Digitized by Google

les ſatyres du comte de *Rocheſter*, & l'eſprit de *Cowley*.

Une preuve indubitable, qu'il avait très-peu de réputation, c'eſt qu'il eut beaucoup de peine à trouver un libraire, qui voulût imprimer ſon *Paradis perdu*. Le titre ſeul révoltait, & tout ce qui avait quelque rapport à la religion était alors hors de mode. Enfin *Tompſon* lui donna trente piſtoles de cet ouvrage, qui a valu depuis plus de cent mille écus aux héritiers de ce *Tompſon*. Encor ce libraire avait-il ſi peur de faire un mauvais marché, qu'il ſtipula, que la moitié de ces trente piſtoles ne ſerait payable qu'en cas qu'on fît une ſeconde édition du poëme : édition que *Milton* n'eut jamais la conſolation de voir. Il reſta pauvre & ſans gloire : ſon nom doit augmenter la liſte des grand génies perſécutés de la fortune.

Le *Paradis perdu* fut donc négligé à Londres, & *Milton* mourut ſans ſe douter qu'il aurait un jour de la réputation. Ce fut le lord *Sommers* & le docteur *Atterbury*, depuis évêque de Rocheſter, qui voulurent enfin que l'Angleterre eût un poëme épique. Ils engagèrent les héritiers de *Tompſon* à faire une belle édition du *Paradis perdu*. Leur ſuffrage en entraîna pluſieurs. Depuis, le célèbre Mr. *Addiſſon* écrivit en forme pour prouver que ce poëme égalait ceux de *Virgile* & d'*Homère* : les Anglais commencèrent à ſe le perſuader, & la réputation de *Milton* fut fixée.

Il peut avoir imité pluſieurs morceaux du grand nombre de poëmes Latins faits de tout tems

Digitized by Google

tems ſur ce ſujet, l'*Adamus exul* de *Grotius*, un nommé *Mazen* ou *Mazenius*, & beaucoup d'autres, tous inconnus au commun des lecteurs. Il a pu prendre dans le *Taſſe* la deſcription de l'enfer, le caractère de Satan, le conſeil des démons. Imiter ainſi, ce n'eſt point être plagiaire, c'eſt lutter, comme dit *Boileau*, contre ſon original; c'eſt enrichir ſa langue des beautés des langues étrangères; c'eſt nourrir ſon génie, & l'accroître du génie des autres; c'eſt reſſembler à *Virgile* qui imita *Homère*. Sans doute *Milton* a joûté contre le *Taſſe*, avec des armes inégales; la langue anglaiſe ne pouvait rendre l'harmonie des vers italiens:

Chiama gli abitatori d'ell' ombre eterne
Il rauco ſuon della tartarea tromba;
Treman le ſpazioſe atre caverne,
E l'aer cieco a quel rumor rimbomba &c....

Cependant *Milton* a trouvé l'art d'imiter heureuſement tous ces beaux morceaux. Il eſt vrai que ce qui n'eſt qu'un épiſode dans le *Taſſe*, eſt le ſujet même dans *Milton*. Il eſt encor vrai que ſans la peinture des amours d'*Adam* & d'*Eve*, comme ſans l'amour de *Renaud* & d'*Armide*, les diables de *Milton* & du *Taſſe* n'auraient pas eu un grand ſuccès. Le judicieux *Deſpréaux*, qui a preſque toujours eu raiſon, excepté contre *Quinault*, a dit à tous les poëtes:

Eh, quel objet enfin à préſenter aux yeux,
Que le diable toujours heurlant contre les cieux!

Je

Digitized by Google

Je crois qu'il y a deux cauſes du ſuccès que le *Paradis perdu* aura toujours ; la première c'eſt l'intérêt qu'on prend à deux créatures innocentes & fortunées, qu'un être puiſſant & jaloux par ſa ſéduction rend coupables & malheureuſes : la ſeconde eſt la beauté des détails.

Les Français riaient encore, quand on leur diſait, que l'Angleterre avait un poëme épique dont le ſujet était le Diable combattant contre DIEU ; & un ſerpent, qui perſuade à une femme de manger une pomme : ils ne croyaient pas, qu'on pût faire ſur ce ſujet autre choſe que des vaudevilles, lorſque Mr. *du Pré de St. Maur* donna une traduction en proſe Françaiſe de ce poëme ſingulier. On fut étonné de trouver dans un ſujet, qui paraît ſi ſtérile, une ſi grande fertilité d'imagination. On admira les traits majeſtueux avec leſquels il oſe peindre DIEU, & le caractère encor plus brillant, qu'il donne au diable. On lut avec beaucoup de plaiſir la deſcription du jardin d'Eden & des amours innocens d'*Adam* & d'*Eve*. En effet il eſt à remarquer, que dans tous les autres poëmes l'amour eſt regardé comme une faibleſſe, dans *Milton* ſeul il eſt une vertu. Le poëte a ſû lever d'une main chaſte le voile, qui couvre ailleurs les plaiſirs de cette paſſion ; il tranſporte le lecteur dans le jardin de délices ; il ſemble lui faire goûter les voluptés pures, dont *Adam* & *Eve* ſont remplis : il ne s'élève pas au-deſſus de la nature humaine, mais au-deſſus de la nature humaine corrompue ; & comme il n'y

Digitized by Google

n'y a point d'exemple d'un pareil amour, il n'y en a point d'une pareille poësie.

Mais tous les critiques judicieux, dont la France est pleine, se réunirent à trouver, que le diable parle trop souvent & trop longtems de la même chose. En admirant plusieurs idées sublimes, ils jugèrent, qu'il y en a plusieurs d'outrées, & que l'auteur n'a rendu que puériles en s'efforçant de les faire grandes. Ils condamnèrent unanimément cette futilité avec laquelle Satan fait bâtir une salle d'ordre Dorique au milieu de l'enfer, avec des colonnes d'airain & de beaux chapiteaux d'or, pour haranguer les diables auxquels il venait de parler tout aussi-bien en plein air. Pour comble de ridicule, les grands diables, qui auraient occupé trop de place dans ce parlement d'enfer, se transforment en pygmées, afin que tout le monde puisse se trouver à l'aise au conseil.

Après la tenue des états infernaux, Satan s'apprête à sortir de l'abîme; il trouve la mort à la porte, qui veut se battre contre lui. Ils étaient prêts à en venir aux mains, quand le péché, monstre féminin, à qui des dragons sortent du ventre, court au-devant de ces deux champions. *Arrête, ô mon père*, dit-il au diable: *Arrête, ô mon fils*, dit-il à la mort. *Et qui es-tu donc*, répond le diable, *toi qui m'appelles ton père? Je suis le péché*, replique ce monstre; *tu accouchas de moi dans le ciel; je sortis de ta tête par le côté gauche; tu devins bientôt amoureux de moi; nous couchames ensemble; j'entrainai beaucoup de chérubins dans ta*

Digitized by Google

révolte ; j'étais groſſe, quand la bataille ſe donna dans le ciel ; nous fûmes précipités enſemble. J'accouchai dans l'enfer, & ce fut ce monſtre, que tu vois, dont je fus père ; il eſt ton fils & le mien. A peine fut-il né, qu'il viola ſa mère, & qu'il me fit tous ces enfans, que tu vois qui ſortent à tous momens de mes entrailles, qui y rentrent & qui les déchirent.

Après cette dégoûtante & abominable hiſtoire, le péché ouvre à Satan les portes de l'enfer ; il laiſſe les diables ſur le bord du Phlégeton, du Styx & du Léthé : les uns jouent de la harpe, les autres courent la bague ; quelques-uns diſputent ſur la grace & ſur la prédeſtination. Cependant Satan voyage dans les eſpaces imaginaires : il tombe dans le vuide, & il tomberait encore, ſi une nuée ne l'avait repouſſé en haut. Il arrive dans le pays du cahos ; il traverſe le paradis des fous, *the paradiſe of fools* (c'eſt l'un des endroits, qui ne ſont point traduits en Français.) Il trouve dans ce paradis, les indulgences, les *Agnus Dei*, les chapelets, les capuchons, & les ſcapulaires des moines.

Voilà des imaginations, dont tout lecteur ſenſé a été revolté ; & il faut, que le poëme ſoit bien beau d'ailleurs, pour qu'on ait pû le lire, malgré l'ennui que doit cauſer cet amas de folies déſagréables.

La guerre entre les bons & les mauvais anges a paru auſſi aux connaiſſeurs un épiſode, où le ſublime eſt trop noyé dans l'extravagant. Le merveilleux même doit être ſage ; il faut qu'il conſerve un air de vraiſemblance, & qu'il ſoit

Digitized by Google

soit traité avec goût : les critiques les plus judicieux n'ont trouvé dans cet endroit ni goût, ni vraisemblance, ni raison. Ils ont regardé comme une grande faute contre le goût, la peine que prend *Milton* de peindre le caractère de *Raphaël*, de *Michel*, d'*Abdiel*, d'*Uriel*, de *Moloc*, de *Nisrot*, d'*Astarot*, tous êtres imaginaires dont le lecteur ne peut se former aucune idée, & auxquels on ne peut prendre aucun intérêt. *Homère* en parlant de ses dieux les caractérisait par leurs attributs, qu'on connaissait; mais un lecteur chrètien a envie de rire, quand on veut lui faire connaître à fond *Nisrot*, *Moloc* & *Abdiel*. On a reproché à *Homère* de longues & inutiles harangues, & surtout les plaisanteries de ses héros. Comment souffrir dans *Milton* les harangues & les railleries des anges & des diables pendant la bataille qui se donne dans le ciel? Ces mêmes critiques ont jugé, que *Milton* péchait contre le vraisemblable, d'avoir placé du canon dans l'armée de *Satan*, & d'avoir armé d'épées tous ces esprits, qui ne pouvaient se blesser; car il arrive, que lorsque je ne sais quel ange a coupé en deux je ne sais quel diable, les deux parties du diable se réunissent dans le moment.

Ils ont trouvé, que *Milton* choquait évidemment la raison par une contradiction inexcusable, lorsque DIEU le père envoye ses fidèles anges combattre, réduire, & punir les rebelles. „ Allez, dit DIEU à *Michel* & à *Gabriel*, „ poursuivez mes ennemis jusqu'aux „ extrémités du ciel; précipitez-les loin de

Digitized by Google

„ DIEU & de leur bonheur dans le Tartare ;
„ qui ouvre déja ſon brûlant cahos pour les
„ engloutir. " Comment ſe peut-il, qu'après un ordre ſi poſitif la victoire reſte indéciſe ? Et pourquoi DIEU donne-t-il un ordre inutile ? Il parle, & n'eſt point obéï : il veut vaincre, & on lui réſiſte : il manque à la fois de prévoyance & de pouvoir. Il ne devait point ordonner à ſes anges de faire ce que ſon fils unique ſeul devait faire.

C'eſt ce grand nombre de fautes groſſières, qui fit ſans doute dire à *Dryden* dans ſa préface ſur l'*Enéïde*, que *Milton* ne vaut guères mieux que notre *Chapelain* & notre *le Moine*. Mais auſſi ce ſont les beautés admirables de *Milton*, qui ont fait dire à ce même *Dyrden*, que la nature l'avait formé de l'ame d'*Homère* & de celle de *Virgile*. Ce n'eſt pas la premiére fois, qu'on a porté du même ouvrage des jugemens contradictoires. Quand on arrive à Verſailles du côté de la cour, on voit un vilain petit bâtiment écraſé, avec ſept croiſées de face, accompagné de tout ce que l'on a pû imaginer de plus mauvais goût. Quand on le regarde du côté des jardins, on voit un palais immenſe, dont les beautés peuvent racheter les défauts.

Lorſque j'étais à Londres, j'oſai compoſer en Anglais un petit Eſſai * ſur la Poëſie épique, dans

* C'eſt en partie celui-ci même qui en pluſieurs endroits eſt une traduction littérale de l'ouvrage Anglais de Mr. de *Voltaire*.

Digitized by Google

dans lequel je pris la liberté de dire, que nos bons juges Français ne manqueraient pas de relever toutes les fautes dont je viens de parler. Ce que j'avais prévu est arrivé, & la plûpart des critiques de ce pays-ci ont jugé, autant qu'on le peut faire sur une traduction, que le *Paradis perdu* est un ouvrage plus singulier que naturel, plus plein d'imagination que de graces, & de hardiesse que de choix, dont le sujet est tout idéal, & qui semble n'être pas fait pour l'homme.

Nous n'avions point de poëme épique en France, & je ne sais même si nous en avons aujourd'hui. La *Henriade*, à la vérité, a été imprimée souvent; mais il y aurait trop de présomption à regarder ce poëme comme un ouvrage qui doit passer à la postérité, & effacer la honte qu'on a reprochée si longtems à la France de n'avoir pû produire un poëme épique. C'est au tems seul à confirmer la réputation des grands ouvrages. Les artistes ne sont bien jugés que quand ils ne sont plus.

Il est honteux pour nous, à la vérité, que les étrangers se vantent d'avoir des poëmes épiques, & que nous qui avons réussi en tant de genres, nous soyons forcés d'avouer sur ce point notre stérilité & notre faiblesse. L'Europe a cru les Français incapables de l'épopée: mais il y a un peu d'injustice à juger la France sur les *Chapelains*, les *le Moines*, les *Desmarêts*, les *Cassaignes*, & les *Scuderys*. Si un écrivain, célèbre d'ailleurs, avait échoué dans cette entreprise; si un *Corneille*, un *Des-*

Digitized by Google

préaux, un *Racine*, avaient fait de mauvais poëmes épiques, on aurait raiſon de croire l'eſprit Français incapable de cet ouvrage ; mais aucun de nos grands hommes n'a travaillé dans ce genre ; il n'y a eu que les plus faibles, qui ayent oſé porter ce fardeau, & ils ont ſuccombé. En effet de tous ceux qui ont fait des poëmes épiques, il n'y en a aucun qui ſoit connu par quelqu'autre écrit un peu eſtimé. La comédie des *Viſionnaires* de *Deſmarêts* eſt le ſeul ouvrage d'un poëte épique, qui ait eu en ſon tems quelque réputation ; mais c'était avant que *Molière* eût fait goûter la bonne comédie. Les *Viſionnaires* de *Deſmarêts* étaient réellement une très-mauvaiſe piéce, auſſi-bien que la *Marianne* de *Triſtan* & l'*Amour tyrannique* de *Scudery*, qui ne devaient leur réputation paſſagère, qu'au mauvais goût du ſiécle.

Quelques-uns ont voulu réparer notre diſette, en donnant au *Télémaque* le titre de poëme épique ; mais rien ne prouve mieux la pauvreté que de ſe vanter d'un bien qu'on n'a pas. On confond toutes les idées, on tranſpoſe les limites des arts, quand on donne le nom de poëme à la proſe. Le *Télémaque* eſt un roman moral, écrit, à la vérité, dans le ſtile dont on aurait dû ſe ſervir pour traduire *Homère* en proſe : mais l'illuſtre auteur du *Télémaque* avait trop de goût, était trop ſavant & trop juſte, pour appeller ſon roman du nom de poëme. J'oſe dire plus, c'eſt que ſi cet ouvrage était écrit en vers Français, je dis même

Digitized by Google

me en beaux vers, il deviendrait un poëme ennuieux, par la raiſon qu'il eſt plein de détails, que nous ne ſouffrons point dans notre poëſie, & que de longs diſcours politiques & œconomiques ne plairaient aſſûrément pas en vers Français. Quiconque connaîtra bien le goût de notre nation, ſentira, qu'il ſerait ridicule d'exprimer en vers; * *Qu'il faut diſtinguer les citoyens en ſept claſſes; habiller la première de blanc avec une frange d'or, lui donner un anneau & une médaille; habiller la ſeconde de bleu avec un anneau & point de médaille; la troiſiéme de verd, avec une médaille ſans anneau & ſans frange*, &c. *& enfin donner aux eſclaves des habits gris brun.* Il ne conviendrait pas davantage de dire, *Qu'il faut qu'une maiſon ſoit tournée à un aſpect ſain, que les logemens en ſoient dégagés, que l'ordre & la propreté s'y conſervent, que l'entretien ſoit de peu de dépenſe, que chaque maiſon un peu conſidérable ait un ſallon & un petit périſtyle avec de petites chambres pour les hommes libres.* En un mot, tous les détails, dans leſquels *Mentor* daigne entrer, ſeraient auſſi indignes d'un poëme épique, qu'ils le ſont d'un miniſtre d'état.

On a encor accuſé longtems notre langue de n'être pas aſſez ſublime pour la poëſie épique. Il eſt vrai, que chaque langue a ſon génie, formé en partie par le génie même du peuple qui la parle, & en partie par la conſtruction de ſes phraſes, par la longueur ou la briéveté de ſes mots, &c. Il eſt vrai, que le Latin

* Livre XII.

Digitized by Google

& le Grec étaient des langues plus poëtiques & plus harmonieuſes que celles de l'Europe moderne ; mais ſans entrer dans un plus long détail, il eſt aiſé de finir cette diſpute en deux mots. Il eſt certain, que notre langue eſt plus forte que l'Italienne, & plus douce que l'Anglaiſe. Les Anglais & les Italiens ont des poëmes épiques ; il eſt donc clair, que ſi nous n'en avions pas, ce ne ſerait pas la faute de la langue Françaiſe.

On s'en eſt auſſi pris à la gêne de la rime, & avec encor moins de raiſon. La *Jéruſalem* & le *Roland furieux* ſont rimés, ſont beaucoup plus longs que l'*Enéïde*, & ont de plus l'uniformité des ſtances ; & non-ſeulement tous les vers, mais preſque tous les mots, finiſſent par une de ces voyelles, a, e, i, o ; cependant on lit ces poëmes, ſans dégoût, & le plaiſir qu'ils font empêche qu'on ne ſente la monotonie qu'on leur reproche.

Il faut avouer, qu'il eſt plus difficile Français qu'à un autre, de faire un po. épique ; mais ce n'eſt ni à cauſe de la rime, ni à cauſe de la ſéchereſſe de notre langue. Oſerai-je le dire ? C'eſt que de toutes les nations polies la nôtre eſt la moins *poëtique*. Les ouvrages en vers, qui ſont le plus à la mode en France, ſont les piéces de théâtre. Ces piéces doivent être écrites dans un ſtile naturel, qui approche aſſez de celui de la converſation. *Deſpréaux* n'a jamais traité que des ſujets didactiques, qui demandent de la ſimplicité. On ſait, que l'exactitude & l'élégance ſont le mérite de ſes vers, comme de ceux de *Racine* ; & lorſque

Digitized by Google

lorſque *Deſpréaux* a voulu s'élever dans une ode, il n'a plus été *Deſpréaux*.

Ces exemples ont en partie accoûtumé la poëſie Françaiſe à une marche trop uniforme; l'eſprit géométrique, qui de nos jours s'eſt emparé des belles-lettres, a encor été un nouveau frein pour la poëſie; notre nation, regardée comme ſi légère par des étrangers, qui ne jugent de nous que par nos petits-maîtres, eſt de toutes les nations la plus ſage la plume à la main. La méthode eſt la qualité dominante de nos écrivains. On cherche le vrai en tout, on préfère l'hiſtoire au roman; les *Cyrus*, les *Clélies* & les *Aſtrées* ne ſont aujourd'hui lus de perſonne. Si quelques romans nouveaux paraiſſent encore, & s'ils ſont pour un tems l'amuſement de la jeuneſſe frivole, les vrais gens de lettres les mépriſent. Inſenſiblement il s'eſt formé un goût général, qui donne aſſez l'excluſion aux imaginati[illegible] de l'épopée; on ſe moquerait également d'un auteur, qui employerait les dieux du paganiſme, & de celui qui ſe ſervirait de nos ſaints: *Vénus* & *Junon* doivent reſter dans les anciens poëmes Grecs & Latins: *Ste. Geneviéve*, *St. Denis*, *St. Roch* & *St. Chriſtophle*, ne doivent ſe trouver ailleurs que dans notre légende. Les cornes & les queuës des diables, ne ſont tout au plus que des ſujets de raillerie; on ne daigne pas même en plaiſanter.

Les Italiens s'accommodent aſſez des ſaints, & les Anglais ont donné beaucoup de réputation au diable; mais bien des idées qui ſeraient ſublimes pour eux, ne nous paraîtraient qu'extrava-

Digitized by Google

travagantes. Je me ſouviens que lorſque je conſultai, il y a plus de douze ans, ſur ma *Henriade*, feu Mr. *de Malezieux*, homme qui joignait une grande imagination à une littérature immenſe, il me dit: „ Vous entreprenez un ou„ vrage, qui n'eſt pas fait pour notre nation, „ *les Français n'ont pas la tête épique*; ce furent ſes propres paroles; & il ajoûta: „ Quand „ vous écririez auſſi-bien que Meſſieurs *Racine* „ & *Deſpréaux*, ce ſera beaucoup ſi on vous „ lit. "

C'eſt pour me conformer à ce génie ſage & exact, qui régne dans le ſiécle où je vis, que j'ai choiſi un héros véritable, au lieu d'un héros fabuleux; que j'ai décrit des guerres réelles, & non des batailles chimériques; que je n'ai employé aucune fiction, qui ne ſoit une image ſenſible de la vérité. Quelque choſe que je diſe de plus ſur cet ouvrage, je ne dirai rien que les critiques éclairés ne ſachent; c'eſt à la *Henriade* ſeule à parler en ſa défenſe, & au tems ſeul de déſarmer l'envie.

Fin de l'Eſſay ſur la poëſie épique.

TABLE

Digitized by Google

TABLE
DES PIECES
contenues dans ce Volume.

Préface des éditeurs. . . Page 5.
Lettre de Mr. de Voltaire *aux éditeurs.* 10.
Avant-propos. . . . . . 13.
Préface de l'édition de 1737. . . 26.
Préface par Mr. Marmontel. . . 30.
Dédicace à la Reine d'Angleterre. . . 31.
La HENRIADE, *avec les Variantes recueillies par Mr. l'Abbé* Langlet, *& les notes de l'éditeur au bas de pages.*
CHANT I. . . . 45.
CHANT II. . . . 65.
CHANT III. . . 82.
CHANT IV. . . 102.
CHANT V. . . 125.
CHANT VI. . . 144.
CHANT VII. . . 159.
CHANT VIII. . 185.
CHANT IX. . . 210.
CHANT X. . . 226.
Notes

Digitized by Google

Notes tirées de l'édition de Mr. l'Abbé Langlet. . . . Page 247.
Hiſtoire abrégée des événemens ſur leſquels eſt fondée la fable du poëme de la HENRIADE. . . 292.
Idée de la HENRIADE. . . 299.
*Diſſertation ſur la mort d'*Henri IV. 305.
Eſſai ſur la Poëſie Epique. . . .
CHAP. I. *Des différens goûts des peuples.* . . 314.
II. *Homère.* . 330.
III. *Virgile.* . . . 340.
IV. *Lucain.* . . 349.
V. *Le Triſſin.* . 355.
VI. *Le Camouens.* 360.
VII. *Le Taſſe.* . 367.
VIII. *Don Alonzo d'Ercilla.* 385.
IX. *Milton.* . 393.

Digitized by Google

A. Rosenthal
4. 12. 1984
[VOLT.]

Digitized by Google

842535

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google